



# Epubor



## 4ème de couverture

Philip K. Dick est pour beaucoup d'entre nous l'un des écrivains essentiels de ce siècle. Une question l'obsédait, qui fit de sa vie chaotique une étrange odyssée spirituelle : qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui nous prouve, par exemple, que nous sommes vivants ? Dans la Californie des années 70, ces doutes vertigineux devaient rencontrer la drogue. Le créateur d'*Ubik* et de *Blade Runner* passa pour un gourou de la contre-culture, avant de connaître une expérience mystique, en 1974. Romancier-enquêteur, Emmanuel Carrère a plongé dans le cerveau de ce visionnaire qui déclarait n'avoir jamais écrit d'œuvres d'imagination, mais de simples *rapports*.

### **EMMANUEL CARRÈRE :**

Auteur d'essais et de plusieurs romans, dont *La Moustache* (1986) et *La Classe de neige* qui a obtenu le prix Femina 1995.

Photo Philippe Hupp © Gamma

**Emmanuel Carrère**

**JE SUIS VIVANT  
ET VOUS ÊTES  
MORTS**

*Éditions du Seuil*

© *Emmanuel Carrère et les Éditions du Seuil 1993*

*Pour Anne*

« Je suis certain que vous ne me croyez pas, et ne croyez même pas que je crois ce que je dis. Pourtant, c'est vrai. Vous êtes libres de me croire ou de ne pas me croire, mais croyez au moins ceci : je ne plaisante pas. C'est très sérieux, très important. Vous devez comprendre que, pour moi, le fait de déclarer une chose pareille est sidérant aussi. Un tas de gens prétendent se rappeler des vies antérieures ; je prétends, moi, me rappeler une autre vie présente. Je n'ai pas connaissance de déclarations semblables, mais je soupçonne que mon expérience n'est pas unique. Ce qui l'est peut-être, c'est le désir d'en parler. »

Extrait du discours prononcé par Philip K. Dick  
à Metz, le 24 septembre 1977.

# 1

## Berkeley

Le 16 décembre 1928, à Chicago, Dorothy Kindred, épouse Dick, donna naissance à un couple de jumeaux, prématurés de six semaines et tous deux maigrichons. On les appela Philip et Jane. Par ignorance, semble-t-il, parce qu'elle n'avait pas assez de lait pour les deux et parce que personne, proche ou médecin, n'avait pour compléter leur régime suggéré des biberons, leur mère les laissa souffrir de la faim pendant les premières semaines de leur vie. Le 26 janvier, Jane mourut.

Elle fut enterrée au cimetière de Fort Morgan, Colorado, d'où venait sa famille paternelle. À côté de son prénom, on fit graver sur la stèle celui de son frère survivant, avec la date de leur naissance, puis un tiret, puis un espace vacant. Peu de temps après, les Dick partirent pour la Californie.

Sur les rares photos de famille, Edgar Dick a le visage en lame de couteau, le costume croisé et le feutre qu'on voit aux agents du FBI dans les films sur la Prohibition. Il était bien fonctionnaire fédéral, mais au département de l'Agriculture. Sa tâche consistait à contrôler que le bétail déclaré comme abattu par les fermiers l'avait effectivement été et, le cas échéant, à l'abattre lui-même – on touchait une prime par animal tué, il y avait des fraudes. Il vadrouillait, au volant de sa Buick, dans des campagnes appauvries par la Dépression, parmi des gens râpés et méfiants, capables d'agiter haineusement au nez d'un contrôleur le rat qu'ils faisaient cuire sur un brasero de fortune. Son réconfort, dans ces tournées, était de rencontrer d'anciens combattants comme lui. Engagé volontaire, il avait rapporté de sa guerre en Europe des souvenirs héroïques, le grade de sergent et un masque à gaz qu'il sortit un jour de son étui pour amuser son petit garçon, âgé de 3 ans. Mais Phil ne fut pas amusé. Devant les yeux ronds et opaques, la trompe de caoutchouc noir qui pendouillait sinistrement, il hurla de terreur, croyant qu'un monstre, un

insecte géant, avait remplacé son père. Pendant des semaines, il scruta le visage redevenu normal, en cherchant et craignant de trouver d'autres signes de la substitution. Les cajoleries ne faisaient qu'accroître sa méfiance. À la suite de cet impair, Dorothy, qui avait des idées sur l'éducation des enfants, se mit à lever les yeux au ciel en chassant furieusement l'air par les narines chaque fois qu'elle croisait le regard penaud d'Edgar.

Quand il l'avait épousée, au retour du front, on disait que Dorothy ressemblait à Greta Garbo. Avec l'âge et diverses maladies, elle prit l'allure d'un épouvantail dépourvu de toute sensualité, mais non d'une certaine séduction autoritaire. Lectrice boulimique, elle séparait l'humanité en deux camps : ceux qui s'adonnent à une activité créatrice et ceux qui ne s'y adonnent pas. Ne pouvant concevoir qu'il existe des personnes accomplies hors de la première catégorie, elle devait consumer sa vie dans une sorte de bovarysme puritain, strictement intellectuel, sans jamais réussir à forcer la porte du cercle d'élus que formaient à ses yeux les auteurs publiés. Elle méprisait son mari, qui ne s'intéressait, les choses militaires mises à part, qu'au football. Il essaya de faire partager ce goût à Phil en l'emmenant au stade en cachette de sa mère ; mais le petit, solidaire de celle-ci même lorsqu'il se flattait de lui désobéir, refusait de comprendre pourquoi des adultes s'agitaient autour d'un ridicule ballon.

Son enfance ressemble à celle du Loujine de Nabokov ou de Glenn Gould, son exact contemporain et à certains égards son cousin spirituel : petits garçons grassouilleux et maussades dont on fait des champions d'échecs ou des pianistes prodiges. On louait son calme, son goût précoce pour la musique. Son plus grand plaisir était de se cacher dans de vieux cartons et d'y rester des heures en silence, à l'abri.

Il avait 5 ans lorsque ses parents divorcèrent, sur l'initiative de Dorothy, qui avait obtenu d'un psychiatre l'assurance que l'enfant ne souffrirait pas de la séparation (il devait s'en plaindre toute sa vie). Edgar aurait voulu ne pas couper les ponts, mais ses premières visites furent si froidement reçues qu'il se découragea et partit pour le Nevada. De son côté, poussée par l'espoir d'un travail plus intéressant et mieux payé que le secrétariat où elle végétait, Dorothy s'établit avec son fils à Washington.

Ils y passèrent trois années affreuses. Phil était trop petit à Chicago pour se rappeler autre chose que le climat béni de la côte Ouest et découvrit avec une douloureuse stupeur la pluie, le froid, la pauvreté, la solitude. Sa mère travaillait toute la journée au Bureau fédéral de l'enfance, corrigeant les



épreuves de brochures pédagogiques. Au retour de l'école quaker où elle l'avait inscrit et où l'on faisait cercle dans l'espoir que consente à parler l'Esprit saint, il l'attendait des heures, seul dans l'appartement sombre et triste. Comme elle rentrait trop tard, trop fatiguée pour lui raconter des histoires, il devait se raconter à lui-même celles qu'il connaissait déjà. Sa préférée était le conte des trois souhaits accordés par une fée à un couple de paysans. « J'aimerais une belle saucisse ! » s'écrie la femme. La saucisse surgit devant elle, à la fureur de son mari : « Es-tu folle de gaspiller ainsi l'un des souhaits ? Puisse cette saucisse te pendre toujours au nez ! » Et voici le nez de la femme allongé d'une saucisse, dont seul le troisième souhait pourra la délivrer. À partir de ce modèle, l'enfant imaginait des variantes sans fin. Puis il apprit à lire et découvrit *Winnie l'ourson*. Un peu plus tard, une version simplifiée de *Quo vadis ?* le bouleversa. Par la grâce du récit, tout ce qu'on lui racontait à l'école des quakers prenait vie. Sa mère ne sut jamais qu'il joua tout un hiver, seul, sans le dire à personne, à être un des premiers chrétiens terrés dans les catacombes.

En 1938, Dorothy trouva un poste à l'Office des forêts de Californie, qu'hébergeait le campus de Berkeley. Après l'exil à Washington, mère et fils respiraient de nouveau. Ils se sentaient à la fois chez eux et au centre du monde, comme quiconque habitait Berkeley depuis plus d'une semaine. Une fois qu'on y était, il semblait qu'aucun autre endroit n'existât sur terre. Féministe, pacifiste, entichée de culture et d'idées avancées, Dorothy s'épanouissait dans cette enclave où l'on pouvait être à la fois fonctionnaire et suffragette sans offusquer personne. Quant à Phil, il aimait le miroitement de la baie, les pelouses et la petite rivière du campus où les enfants de la ville jouaient en toute liberté, le carillon de Sather Tower qui déversait sur les toits son tintinnabulis à la fois paisible et allègre, comme pour récompenser les heures de s'écouler si fructueusement. Il aimait moins l'école, mais souffrait de crises d'asthme et de tachycardie, qui lui permettaient de manquer souvent et, même lorsqu'il n'en souffrait pas, Dorothy couvrait complaisamment ses absences, le laissait traîner à la maison. Elle se réjouissait, au fond, qu'il ressemble si peu à son père, qu'il dédaigne les sports, les chahuts et toutes ces âneries collectives bonnes à former de grands dadaïs d'Américains moyens. À l'évidence, il était de son côté à elle, du côté des artistes, des albatros que leurs ailes de géants empêchent de marcher.

A 12 ans, il aimait déjà ce qu'il aimerait toute sa vie : écouter de la

musique, lire et taper à la machine. Il se faisait offrir par sa mère des disques classiques, des 78 tours au début, et développa le talent, dont ni l'un ni l'autre n'étaient peu fiers, d'identifier au bout de quelques mesures n'importe quel opéra, symphonie, concerto qu'on jouait ou même fredonnait devant lui. Il collectionnait des magazines illustrés où, sous couvert de vulgarisation scientifique, il était question de continents engloutis, de pyramides maudites, de navires mystérieusement perdus dans la mer des Sargasses. Des épithètes évocatrices leur tenaient lieu de titre : *Astounding*, *Amazing*, *Unknown*... Mais il lisait aussi les récits d'Edgar Poe et de H. P. Lovecraft, le reclus de Providence dont les héros affrontaient des abominations tellement monstrueuses qu'ils ne pouvaient les décrire.

Très tôt, il commença d'imiter ces modèles. À Washington, il avait griffonné quelques poèmes lugubres, évoquant un chat qui dévorait vif un oiseau, une fourmi qui traînait la dépouille d'un bourdon, une famille éplorée qui enterrait un chien aveugle. La dactylographie libéra son inspiration. Dès qu'il en posséda une, il devint un virtuose de la machine à écrire : personne, d'après ceux qui l'ont connu, ne pouvait taper si vite et si longtemps ; les touches semblaient aller à la rencontre de ses doigts. En dix jours, il boucla son premier roman, une suite aux *Voyages de Gulliver* dont le manuscrit se perdit. Ses premiers textes publiés, des contes macabres inspirés de Poe, le furent dans la rubrique « Talents en herbe » de la *Berkeley Gazette*. Le responsable littéraire de ce magazine, qui signait « tante Flo » et en tenait pour le réalisme (la ligne Tchekhov-Nathanael West), l'exhortait à écrire sur ce qu'il connaissait, la vie de tous les jours, les petits détails vrais, et à tenir en laisse son imagination. S'estimant incompris, Phil fonda son propre journal, dont il était le seul rédacteur. Je n'espère susciter qu'une approbation distraite en jugeant prémonitoires le titre de ce journal – *The Truth* –, la pétition de principe ouvrant son unique numéro – « Nous promettons de n'écrire ici que ce qui, sans aucun doute possible, est la vérité » – et le fait que cette vérité intransigeante ait revêtu la forme d'aventures intergalactiques, fruit des rêvasseries d'un pisse-copie de 13 ans.

Une nuit, à cette époque, il fit un rêve qui revint à plusieurs reprises. Il se voyait chez un libraire, en train de chercher un numéro d'*Astounding* qui manquait à sa collection. Dans ce numéro très rare, hors de prix, était parue une histoire intitulée *L'Empire n'a jamais pris fin*. S'il mettait la main dessus, s'il pouvait la lire, il saurait tout. Le premier rêve fut interrompu

avant qu'il vienne à bout de la pile de magazines défraîchis où, croyait-il, gisait le précieux exemplaire. Il attendit son retour avec une ferveur inquiète et, quand cela se produisit, soulagé que la pile soit toujours là, se remit fébrilement à la compulser. Elle s'amenuisait de rêve en rêve, mais il se réveilla toujours avant le dernier numéro. Il passait ses journées à se répéter le titre de l'histoire, dont la sonorité finit par se confondre avec le battement du sang dans ses oreilles quand il avait la fièvre. Il imaginait les lettres qui le composaient, l'illustration de la couverture. Cette illustration, bien ou parce que floue, l'inquiétait. Au fil des semaines, son désir se teinta d'angoisse. Il savait que s'il lisait *L'Empire n'a jamais pris fin*, tous les secrets du monde lui seraient révélés ; mais il devinait aussi que cette connaissance n'allait pas sans danger. Lovecraft l'avait écrit : si nous savions tout, la terreur nous rendrait fous. Il en vint à se représenter son rêve comme un piège diabolique, et le numéro enfoui sous la pile comme un monstre tapi, prêt à le dévorer quand il aurait fini de dévaler le toboggan conduisant dans sa gueule. Au lieu de se précipiter comme il le faisait au début, il essaya de freiner le mouvement de ses doigts qui, écartant un magazine après l'autre, le rapprochait de l'épouvante ultime. Il redouta le sommeil, s'entraîna à veiller.

Sans raison apparente, le rêve cessa. Il attendit son retour avec anxiété, puis de nouveau avec impatience ; au bout de deux semaines il aurait tout donné pour qu'il revienne. Il se rappela le conte des trois souhaits, dont chacun est gaspillé pour remédier en catastrophe à l'imprudence du précédent : il avait souhaité lire *L'Empire n'a jamais pris fin* ; puis, pressentant le danger, souhaité que cette lecture lui soit épargnée ; maintenant, il souhaitait encore lire, et si on refusait de l'exaucer, c'était peut-être, pensa-t-il, par miséricorde, parce qu'il n'avait pas droit à un quatrième souhait. Le rêve ne revenant pas, il fut pourtant déçu. Il languit. Puis il oublia.

C'était un garçon un peu trop gros, essoufflé, qui vivait seul avec sa mère. Ils s'appelaient Philip et Dorothy, se traitaient avec une curieuse cérémonie. Le soir, couchés chacun dans son lit, ils se parlaient de chambre à chambre, laissant leurs portes ouvertes sur le palier. Leurs sujets de conversation favoris étaient les livres, les maladies et les médicaments supposés les soulager. Hypocondriaque confirmée, Dorothy possédait une pharmacie aussi étendue que la discothèque de son fils et aussi ouverte à la nouveauté : quand apparurent, après la guerre, les premiers tranquillisants, elle compta parmi les pionniers de cet eldorado chimique, essayant Thorazine, Valium, Tofranil,

Librium, à mesure qu'ils arrivaient sur le marché, comparant les torpeurs qu'ils procuraient, les vantant à son entourage.

De temps à autre, Phil revoyait son père, remarié, installé à Pasadena où il était devenu présentateur d'une radio locale. Ce métier exerçait un grand prestige sur l'adolescent timide, qui rêvait d'ascendant sur les autres. Il fut comme tout le monde patriote pendant la guerre, mais aussi fasciné par la propagande de Goebbels. Il se flattait de pouvoir admirer, si elle était impeccable, l'exécution d'un plan qu'il réprouvait. Un tribun, un meneur d'hommes sommeillait en lui mais, comme il n'arrivait à entraîner personne, il restait dans son coin.

Oui, ce qu'il aimait le mieux, faute de mieux, c'était cela : rester dans son coin, y entasser ses possessions. Rituellement, sa mère le priait de ranger sa chambre, où régnait le genre de désordre particulier aux gens maniaques qui, capables comme Sherlock Holmes de dater un dossier à la couche de poussière, tiennent à savoir seuls s'y retrouver : un fatras invisiblement classé de maquettes d'avions ou de chars, de jeux d'échecs, de disques, de magazines de science-fiction – et aussi de photos de filles nues, mieux cachées que les autres.

Car, bien sûr, il commençait à s'intéresser aux filles. Sans succès, tant il manquait d'assurance, mais assez pour que l'osmose qui l'unissait à Dorothy en pâtisse. Désemparée, celle-ci s'avisa tout à coup que l'apathie scolaire, l'introversion et les crises d'anxiété de son fils réclamaient les services d'un psychiatre. Il avait 14 ans quand elle le conduisit chez le premier d'une série presque ininterrompue jusqu'à sa mort.

Au bout de quelques séances, étayées par la consultation de livres fiévreusement annotés par sa mère, le jeune Dick parlait avec aplomb de névroses, complexes, phobies, et soumettait ses condisciples à des tests de personnalité d'où, sans livrer le secret de son savoir, il tirait pour chacun des conclusions diversement flatteuses et diversement appréciées.

Vers la fin des années trente, le développement de ces tests avait considérablement modifié les idées de l'Américain moyen sur ce qui se passait dans sa tête et celle de son voisin. Au moment de la déclaration de guerre, ils avaient révélé que plus de deux millions d'appelés sur quatorze présentaient des troubles neuropsychiatriques invalidants. Devant ce chiffre que personne n'aurait soupçonné avant que ne l'établissent des paramètres réputés scientifiques, on avait paniqué, engagé d'énormes dépenses dans le

secteur de la santé mentale et favorisé l'essor de la psychanalyse, comptant sur elle pour faire de ces demi-tarés des citoyens responsables et équilibrés.

Cette confiance peut sembler naïve, elle faisait sourire le vieux Freud qui se flattait, débarquant à New York, d'apporter la peste au Nouveau Monde. Mais psychiatres et psychanalystes américains, moins à cheval qu'en Europe sur la différence entre leurs disciplines, avaient ajusté le freudisme à leurs vues pragmatiques et visaient moins la connaissance et l'acceptation de soi, singularités comprises, que l'adaptation aux normes sociales. Les tests qu'ils faisaient passer à tour de bras évaluaient les progrès des patients vers ce but : fonctionner normalement. Ou du moins : *avoir l'air* de fonctionner normalement.

Enfant, et déjà myope, je me rappelle avoir déconcerté un oculiste en récitant par cœur les lettres du tableau permettant de mesurer ma vue : puisque je pouvais tout lire, plaçais-je, même les petits caractères du bas, pas question de me coller des lunettes (ça ne marcha pas). Adolescent, Dick acquit avec les tests le même genre de familiarité, mais en fit un usage autrement virtuose. Jouant de son intuition, de sa jeune expérience et de la rigidité du système, il apprit à déjouer les pièges que cachaient les questions et à deviner les réponses qu'on attendait de lui. Sachant, comme un élève qui s'est procuré le livre du maître, quelles cases cocher dans le *Wordsworth Personal Data Sheet* ou le *Minnesota Multiphasic* pour donner satisfaction, quel dessin repérer dans telle tache du Rorschach pour susciter la perplexité, il fut à volonté normalement normal, normalement anormal, anormalement anormal, anormalement normal (son triomphe) et, à force de varier les symptômes, fit tourner chèvre son premier psychiatre.

Un psychanalyste de San Francisco, nettement plus intelligent, lui succéda : c'était un jungien, ce que la vulgate de Berkeley considérait depuis peu comme la crème de la crème, réservée aux esprits créatifs. Deux fois par semaine, Phil prit donc le ferry pour traverser la baie. À un copain qui s'étonnait de ces déplacements inhabituels il raconta qu'il suivait des cours pour sur-doués au QI exceptionnellement élevé et – il ne fallait pas le dire – qu'il avait triché pour réussir les tests. Le copain ricana comme on ricane entre cancre fiers de l'être, mais Phil fit valoir d'un ton rogue qu'un imposteur réussissant à se faire passer pour un génie montrait par là plus de génie qu'un génie authentique, et le copain le regarda à peu près du même œil que l'avait regardé, vers la fin, son premier psychiatre. Par la suite, il l'évita.

Au cours de sa seconde cure, Phil découvrit quel effet extraordinaire

produisait l'histoire de Jane sur une personne adonnée à la psychologie, et l'espèce de considération qui entoure parmi les connaisseurs un traumatisme d'aussi fort calibre. Il comprit que parler de sa sœur jumelle morte le rendait intéressant et passa de longues séances à se demander qui, à quelle occasion, l'avait informé du drame de leur naissance. Sans doute sa mère, et sans doute tôt. Il lui semblait l'avoir toujours su. Il se souvenait, dans sa petite enfance, d'une compagne imaginaire appelée Jane, qui avait les cheveux et les yeux noirs et se tirait avec une insolence endiablée des situations les plus périlleuses – contrairement à lui, l'empoté, toujours caché au fond de ses vieux cartons. Il prétendait aussi se souvenir de sa mère criant dans un moment de colère qu'il aurait mieux valu qu'il meure lui, et pas Jane.

Lorsqu'il apprit ce qu'était une mère castratrice, cette révélation lui fit un peu l'effet d'une trahison (Dorothy payait ce type pour qu'il dise du mal d'elle), mais ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd et se transforma bientôt en inquiétude. Nanti d'une telle mère, avec un père absent, un goût si prononcé pour les choses de l'art et de l'esprit, ne réunissait-il pas toutes les conditions pour devenir homosexuel ?

Ce fut une des hantises de son adolescence, mais non la seule. Il souffrait de vertiges, d'agoraphobie. Il redoutait les transports en commun, était incapable de manger en public, même un sandwich. À 15 ans, lors d'un concert symphonique, il fut terrassé par une attaque de panique : il lui semblait avoir coulé, voir le monde comme par le périscope d'un sous-marin.

Une autre fois, il se trouva mal au cinéma, durant une séquence d'actualités où l'on voyait les troupes américaines massacrer au lance-flammes des soldats japonais, sur une île du Pacifique. Le pire n'était pas tant le supplice des Japonais que l'enthousiasme de la salle, ravie de voir ces macaques transformés en torches. Il dut sortir en hâte, suivi par Dorothy affolée, et ne remit plus les pieds avant des années dans une salle de spectacle.

De telles crises ne facilitaient pas la poursuite de ses études. Il n'allait plus aux cours, mais travaillait à la maison en écoutant des disques. Parce qu'elle s'accordait bien avec ce fond sonore, une matière lui plaisait surtout : l'allemand, qu'il avait par esprit de bravade choisi comme langue vivante vers la fin de la guerre et dont il découvrait la poésie, faite pour être chantée. Les mélodies de Schubert, de Schumann et de Brahms entrèrent dans sa vie. Il n'imaginait pas qu'on puisse l'employer mieux qu'à les écouter et, à 16 ans, décida d'en faire son métier.

Il trouva un emploi à temps partiel dans un magasin appelé University Music. On y vendait des disques, des radios, des électrophones, les premières télévisions. On les réparait aussi, et les réparateurs formaient une aristocratie dont le jeune Phil enviait la compétence. Le verbe anglais *to fix*, qui signifie à la fois « bricoler », « confectionner », « rafistoler », « faire tenir ensemble » et qui, en outre, évoque, plus que le français « fixer », une idée de stabilité conquise de haute lutte, ce verbe englobait tout ce qu'il estimait le plus dans le génie humain ; les héros de ses livres seront d'éternels bidouilleurs, de petits artisans rivés à l'établi. Cela peut paraître bizarre de la part d'un garçon qui lisait comme un fou et grandissait dans la plus intellectuelle des villes universitaires, mais il avait très tôt, avant même qu'on puisse l'accuser de dédaigner les raisins qu'il ne pouvait atteindre, choisi son camp. Son milieu de prédilection ne serait jamais l'Université, ni les cafés où des étudiants braillards refont le monde, mais la petite entreprise, la boutique devant laquelle on balaie le trottoir le matin, avant de lever le rideau de fer et d'accueillir les premiers clients.

Son travail consistait à ouvrir les cartons de disques classiques expédiés par les distributeurs, à les ranger dans les bacs, avec de grandes hésitations sur le classement quand un programme couplait des œuvres de compositeurs différents, à en acheter au rabais pour sa propre collection, à comparer avec les clients ou les autres vendeurs les mérites des différentes versions de *La Flûte enchantée*, à balayer le plancher et à changer le rouleau de papier hygiénique dans les toilettes situées derrière la cabine d'écoute numéro 3. University Music était son monde, un monde stable et familier où rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. Il s'y sentait à l'abri des crises d'anxiété ou d'agoraphobie. Il y prenait de l'assurance. Quand une cliente lui plaisait, il l'invitait dans une cabine pour lui faire écouter les premiers albums de ce miraculeux jeune baryton, Dietrich Fischer-Dieskau, qui chantait les lieder de Schubert comme personne avant lui. Tandis que le disque tournait, il fixait sur la fille son regard bleu intense et fredonnait la musique de la belle voix profonde, un peu sourde, qui avait depuis peu remplacé son fausset d'adolescent.

Pour développer ce registre de séduction, il rêvait d'animer l'émission que son patron parrainait sur une radio locale. Hélas, on lui permettait seulement de composer les programmes ; le monopole du micro revenait à un type aux cheveux gominés, en veste à carreaux et chaussures bicolores, qu'il haïssait de tout son cœur. Dans l'une de ses rêveries favorites, il s'imaginait

astronaute, en orbite autour de la Terre dévastée par une catastrophe atomique. Du satellite où, faute de technologie pour le rapatrier, il était condamné à tourner jusqu'à sa mort, il recevait les messages radio des survivants disséminés sur la planète sinistrée. Il en émettait de son côté, qu'on s'efforçait de capter, en bas, à peu près comme les Français écoutaient Londres pendant l'Occupation. Il passait des disques, lisait des livres, faisait circuler des informations. Grâce à lui, un lien subsistait entre des groupes isolés à qui sa voix chaleureuse donnait le courage de tenir le coup. On se réunissait pour l'écouter autour de postes à galène pieusement bricolés que les hommes considéraient comme leur bien le plus précieux. Sans ces postes, sans le disc-jockey solitaire qui tout là-haut veillait sur eux, ils seraient revenus à l'état sauvage. Si la civilisation renaissait, ce serait sous son égide. Et le moment le plus exquis de ce rêve éveillé était celui où il affrontait la tentation de se laisser adorer par les hommes comme un dieu. Il en triomphait, mais de justesse.

Sur son départ de chez sa mère, les témoignages divergent, Phil se plaignant que Dorothy l'ait pris très mal, ait menacé d'appeler la police pour l'empêcher de s'en aller et de devenir homosexuel, comme il ne manquerait pas d'arriver si elle n'était plus là pour veiller sur lui, Dorothy assurant qu'au contraire elle avait dû le mettre à la porte, car il n'avait plus l'âge d'habiter avec elle. Quoi qu'il en soit, il déménagea ses collections de livres, de disques, de magazines et son précieux électrophone Magnavox dans un appartement occupé par un groupe d'étudiants bohèmes, sous l'influence desquels ses goûts littéraires évoluèrent. Dans ce milieu emphatiquement cultivé, seule la « grande littérature » avait droit de cité : la mode ne vint que plus tard de se pencher avec bienveillance sur les genres populaires. Dick, en caméléon docile, cessa donc de lire de la science-fiction, cacha les magazines bon marché qui avaient enchanté son adolescence et ne fréquenta plus que Joyce, Kafka, Pound, Wittgenstein et Albert Camus. La soirée idéale, pour lui, consista désormais à écouter du Buxtehude ou du Monteverdi avec des poètes d'avant-garde, en citant de mémoire des passages entiers de *Finnegans Wake* et en y relevant les traces de l'influence de Dante. Tout le monde autour de lui s'essayait à écrire et, dans un *name-dropping* culturel frénétique, échangeait manuscrits et conseils. Outre un paquet de nouvelles qu'il essaya en vain de caser dans des magazines, Dick à cette époque écrivit deux romans, dont on ne sait que ce qu'il a bien voulu en dire par la suite. Le



premier était un long monologue intérieur traitant d'une impossible quête amoureuse et d'archétypes jungiens, le second décrivait le complexe entrelacs des mensonges et du non-dit au sein d'un ménage à trois en Chine maoïste.

C'est alors qu'il perdit sa virginité, et du même coup sa crainte d'être homosexuel, avec une cliente du magasin qu'un employé plus déluré l'avait encouragé à draguer. Refusant de lui vendre les chants de Noël sirupeux qu'elle était venue acheter, il lui fit écouter dans la cabine ses disques favoris, l'entraîna au sous-sol que les réparateurs désertaient à l'heure du déjeuner et une semaine plus tard l'épousa, inaugurant sans faste une longue carrière de monogame compulsif. Ils louèrent ensemble un studio sinistre où Phil découvrit à la fois les servitudes de la vie de couple pauvre et son peu d'affinités avec sa femme. Elle s'endormait quand il lui lisait *Les Variétés de l'expérience religieuse*, de William James ou ses propres nouvelles, trouvait *Finnegans Wake* incompréhensible et ne supportait pas les disques qu'il écoutait sans cesse. Au bout de quelques semaines, elle parla de les casser : la rupture devint inévitable. Le juge trouva léger, paraît-il, ce motif de divorce, mais la menace hanta Dick longtemps. Dans *1984*, Orwell imagine que la police, afin d'exercer sur chaque citoyen une pression personnalisée, s'applique à découvrir ce qui lui fait le plus peur : à l'un d'être enterré vivant, à l'autre d'être dévoré par un rat. L'idée qu'on casse ses précieux disques avait pour Dick ce caractère d'horreur absolue. De livre en livre, des épouses cruelles font ce mauvais coup à leur loque de mari et, dans son avant-dernier roman, c'est à cette menace que Yahvé en personne doit recourir pour mobiliser le héros, rétif à seconder Sa volonté.

Le danger s'éloigna avec sa seconde femme, qu'il rencontra aussi au magasin de disques, où elle explorait le rayon d'opéra italien. Échaudé, il testa ses goûts, attendant pour lui faire la cour d'être certain qu'elle aimait les mêmes interprétations que lui. Kleo Apostolides avait 19 ans. C'était une étudiante d'origine grecque, brune, assez jolie, grande lectrice et, si l'on considère les futurs standards dickiens en matière d'épouses, exceptionnellement équilibrée. Ils se marièrent en juin 1950 et achetèrent à crédit une maison délabrée dans la partie basse, populaire, de Berkeley. Le toit fuyait, la peinture s'écaillait et, à l'époque des grosses pluies d'hiver, il fallait mettre un peu partout des cuvettes pour éviter l'inondation. Ni Phil ni Kleo n'envisagèrent de travaux, l'un par incurie, parce qu'il consacrait la majeure partie de son argent à acheter des disques et de son temps libre à les écouter, l'autre par un choix délibéré en faveur de la bohème et de tout ce qui

s'opposait au mode de vie bourgeois. En brave petit soldat du radicalisme local, Kleo portait des jeans, des lunettes de corne, fredonnait des chants des Brigades internationales où il était question de marcher sur Madrid, le cœur embrasé de haine, et parlait de tout avec une égale véhémence, qu'elle fût enthousiaste ou indignée. Elle aimait particulièrement s'indigner.

Pour payer ses études de sciences politiques, elle exerçait divers petits boulots. Phil, de son côté, passait désormais toutes ses journées à University Music. À la différence de presque tout le monde à Berkeley, il n'était pas étudiant. Quelques jours après qu'il se fut inscrit à des cours sur le *Sturm und Drang* et la philosophie de Hume, une crise d'angoisse particulièrement sévère avait eu raison de sa carrière académique. Comme l'ambition sociale ne le rongait pas, c'est le moins qu'on puisse dire, il en avait aisément fait son deuil. Mais une fois devenu disquaire à plein temps, sans autre perspective – et encore, lointaine – que la gérance du magasin, il se prit à regretter ce choix qui, les années passant, risquait de faire de lui une figure pittoresque de Berkeley, traitée avec une amicale désinvolture par des générations d'étudiants : le vieux vendeur d'University Music, si cultivé, toujours prêt à tailler une bavette si on le lançait sur l'idéalisme allemand ou le contre-ut prêté par Elisabeth Schwarzkopf à Kirsten Flagstad dans le *Tristan* de Furtwängler.

Il fit alors, encore à University Music, une rencontre décisive, celle d'un écrivain appelé Anthony Boucher, sorte d'homme-orchestre de la littérature populaire qui sous divers pseudonymes composait, critiquait, éditait des romans policiers et de science-fiction. Qu'un adulte, un mélomane averti, un homme à tous égards distingué, ne dédaigne pas le genre dont il s'était cru obligé de se détourner afin de ne pas passer pour un sous-développé, ce fut pour Dick un motif de stupeur, puis de soulagement. Sa timidité l'empêchait d'assister aux cours de *Creative writing* que Boucher donnait chez lui, une fois par semaine, mais Kleo y apporta quelques textes de son mari, parmi lesquels un récit de science-fiction. Seconde surprise, c'est celui-là qui fut jugé prometteur. Encouragé, Dick abandonna ses tentatives de fine psychologie et ses monologues intérieurs pour laisser son imagination partir dans les étoiles. C'est ainsi qu'en octobre 1951 le magazine dont Boucher était le rédacteur en chef publia la première nouvelle « professionnelle » de Philip K. Dick : *Roog*. On y voit un chien poursuivre les éboueurs de ses aboiements parce qu'il a deviné que ce ne sont pas de vrais éboueurs, mais des extraterrestres qui commencent par enlever et analyser les déchets des

Terriens avant, devine-t-on, d'enlever les Terriens eux-mêmes.

Ce texte lui fut mal payé, mais payé. Dick en conclut qu'on pouvait gagner sa vie ainsi. Il quitta son travail à University Music et, dans un mélange d'angoisse et d'exaltation, s'établit écrivain à plein temps. Il prit un agent. En 1952, il vendit quatre nouvelles, trente en 1953, vingt-huit en 1954, en 1955 sa première anthologie et son premier roman.

## **Les petits hommes verts**

En s'établissant, à 24 ans, comme écrivain de science-fiction professionnel, Dick n'imaginait pas que cette décision engageait sa vie entière. Il lui semblait saisir une occasion, réagir de façon temporairement adéquate à une situation elle aussi temporaire. Une fois écartée la voie académique, sa collection de phobies lui interdisait la plupart des professions ouvertes à un adulte américain normal. Les tests lui avaient au moins appris cela. Il se savait capable de les déjouer, de passer le temps d'un entretien pour le garçon sérieux qu'un chef du personnel recrute sans hésiter, mais non de donner le change, jour après jour, dans un bureau. D'ailleurs, il n'éprouvait aucun désir que la vie de bureau pût combler. Le pouvoir, bien qu'il refusât de le reconnaître, l'attirait, mais certainement pas celui qu'exerce un cadre moyen sur des employés ou un cadre supérieur sur des cadres moyens. Quant au mode de vie des cols blancs, tel que la publicité le proposait en modèle à un pays depuis peu ahuri par sa prospérité, un habitant de Berkeley ne pouvait que juger grotesque le mouvement brownien de ces souriants robots encravatés qui tôt le matin embaumaient du même after-shave leur train de banlieue et le soir, après s'être vainement agités, retrouvaient leurs maisons de banlieue, leurs épouses blondes et souriantes qui en leur tendant un Martini demandaient d'une même voix : « Alors, chéri, tu as eu une bonne journée ? » Mieux valait cultiver sa singularité, en l'occurrence son goût adolescent et légèrement régressif pour la science-fiction, puisqu'il existait dans ce domaine un marché en pleine expansion, assez ouvert pour qu'un jeune écrivain dont personne n'acceptait les textes « littéraires » puisse envisager d'en vivre, chichement certes, mais payé à faire ses gammes et apprendre le seul métier correspondant à ses aspirations. Bien sûr, il fallait jouer le jeu : produire à tour de bras, accepter les coupures, les titres impossibles et les illustrations criardes représentant des petits hommes verts

aux yeux pédonculés. Si on avait publié la Bible dans une collection de science-fiction, plaisantait Boucher, ç'aurait été en deux volumes de vingt mille mots chacun, intitulés, pour l'Ancien Testament, *Le Maître du chaos* et, pour le Nouveau, *La Chose aux trois âmes*. Mais cela ne durerait pas, espérait Dick. Bientôt, on lirait ses nouvelles dans le *New Yorker*, ses vrais livres paraîtraient chez de vrais éditeurs, auraient de vraies critiques, on parlerait de lui comme de Norman Mailer ou de Nelson Algren et cet apprentissage peu reluisant donnerait à sa biographie la touche canaille qui sied au grand romancier américain.

Le plus étrange est que ce ne soit pas arrivé. Ses œuvres « sérieuses », *mainstream* comme on le dit en Amérique, n'étaient peut-être pas très bonnes, mais il en paraissait de bien pires et, quand tant d'écrivains avant d'être oubliés sont salués comme des révélations, Dick aurait dû avoir sa chance, faire dans le salon au fond pas si fermé de la littérature bourgeoise son petit tour de piste comme tout le monde. Quelque chose l'en a empêché, qui lui est d'abord apparu comme un inexplicable guignon, puis – mais beaucoup plus tard – comme le signe d'une vocation incomparablement plus haute.

Dans les années cinquante, en plus de quelque quatre-vingts nouvelles et sept romans de science-fiction, il n'écrivit pas moins de huit romans *mainstream*, tous refusés. Ces échecs ne décourageaient pas Kleo, qui croyait aux mythes de l'artiste incompris et de la bohème joyeuse : l'artiste, dans son esprit, *devait* être incompris, au moins à ses débuts, et la bohème joyeuse, tout comme les militaires *devaient* être des brutes galonnées et les films de Hollywood de stupides machines commerciales. Lorsqu'elle punaisait au mur les lettres de refus qui tombaient dans leur boîte à un rythme alarmant – un jour, ils en trouvèrent dix-sept –, elle ne doutait pas une seconde de prouver à la fois la sottise des zombies en costume gris qui régnaient sur l'édition et l'originalité qu'on reconnaîtrait bientôt à son mari. Les journaux commençaient à parler de la *beat génération*, fournissant un modèle plausible au personnage de l'écrivain rebelle et décontracté dont Phil portait au moins l'uniforme : jeans, chemises à carreaux de style bûcheron et vieilles bottes de l'armée. Elle rêvait pour lui de la gloire d'un Kerouac et, les rares fois où ils traversaient la baie pour se rendre à San Francisco, tâchait de l'entraîner dans les petits cafés enfumés de North Beach, où les poètes *beat* écoutaient du jazz et lisaient leurs œuvres jusque tard dans la nuit.

Malheureusement, Phil n'aimait ni traverser la baie, ni les cafés enfumés, ni le jazz, ni les réunions d'écrivains. Il avait une peur bleue qu'on lui demande ce qu'il avait écrit, habitué au petit sourire supérieur par quoi le plus obscur des poètes publiés à compte d'auteur accueillait le bredouillis où il essayait de noyer les mots « science-fiction ». Moins confiant que sa femme, moins facilement indigné, il doutait que l'insuccès fût le stigmate du génie et, sans oser demander qu'on enlève ces trophées – « Quoi ? se serait écriée Kleo. Ne me dis pas que tu as honte ! » –, détournait du mur aux refus un regard malheureux. Il préférait, quand il était seul, sortir de son portefeuille et contempler comme une relique la lettre parfaitement anodine d'un romancier *mainstream* appelé Herb Gold, qu'il connaissait à peine mais qui avait eu la bonté de l'appeler « cher collègue », comme s'il était lui aussi un véritable écrivain.

Mortifié parmi ceux qu'il aurait aimé considérer comme ses pairs, il ne tarda pas à l'être devant les gens normaux, ceux qui faisaient carrière, habitaient de belles maisons, gagnaient de l'argent. Il pouvait toujours, comme Kleo, mépriser leur réussite ; mais il savait qu'eux méprisaient son échec. La fierté de se dire indépendant et d'ignorer l'autorité d'un patron pesait peu face aux incessantes vexations de la pauvreté. Il y avait près de chez eux un magasin d'alimentation pour chiens, The Lucky Dog Pet Store, où il allait quelquefois acheter de la viande de cheval, jugée en Amérique impropre à la consommation humaine. Un jour, le vendeur le toisa, d'une phrase le cloua à sa condition de perdant : « Ce n'est pas pour la manger vous-même, au moins ? » Quand il le lui raconta, Kleo éclata de rire et pour le consoler lui apprit le sens de son prénom en grec : *Philippe*, celui qui aime les chevaux. Mais, demanda-t-il, cet amour pour les chevaux devait-il aller jusqu'à manger leur viande ou au contraire l'en détourner avec horreur ? Les hindous ne mangent pas de vache, qu'ils révèrent comme un animal sacré ; d'un autre côté, les juifs ne mangent pas de porc, qu'ils tiennent pour un animal ignoble. En termes de religions comparées, les deux thèses se valaient, conclurent-ils. N'empêche qu'ils mangeaient du cheval et qu'en Californie vers 1955 c'était une nourriture de parias.

Du temps où il exerçait un autre métier, il avait gardé l'habitude d'écrire la nuit. Le matin, il se baladait, dans un cercle de plus en plus réduit autour de sa maison, examinait les bacs à disques d'occasion et surtout lisait dans son jardinet en friche, au lieu de bricoler, comme n'aurait pas manqué de le faire

son voisin, si son voisin avait eu ses journées libres comme lui. En partant au travail, le voisin lui jetait un regard torve, suspicieux, et Phil après son départ en coulait un, timide et langoureux, vers la femme du voisin qui commençait son ménage au moment où il songeait à aller se coucher. De vagues flirts durent se nouer ; ils furent sans conséquence jusqu'en 1958.

Que lisait-il ? Pêle-mêle : Dostoïevski, Lucrèce, les minutes du procès de Nuremberg ; de la poésie allemande, de la philosophie, allemande aussi, de la science-fiction, de la psychanalyse : Jung surtout, dont il achetait les œuvres complètes à mesure qu'elles paraissaient dans la grande édition de Bollingen. Ainsi découvrit-il les *Sept Sermons aux morts* que le jeune médecin suisse avait publiés en 1916 sous le pseudonyme de Basilide, emprunté à un gnostique alexandrin du II<sup>e</sup> siècle. Cette prose de style archaïsant rend compte d'une sorte d'expérience mystique, pleine de sons et lumières inexplicables, de révélations formulées par des figures telles que le prophète Élie, Simon le Magicien, ou encore un certain Philémon, en qui Jung reconnut une instance de son propre esprit, plus instruite et plus sage cependant qu'il ne l'était lui-même. Dick se passionna pour ce texte bizarre, joua quelques jours avec l'idée de s'en inspirer pour un roman, une vie d'écrivain imaginaire sur le modèle du *Docteur Faustus*, de Thomas Mann, qui venait de paraître et qu'il avait lu avec une admiration fervente ; puis il oublia.

D'une manière générale, les romans *mainstream* qu'il écrivit à cette époque ne portent guère la trace de ses lectures. On y voit évoluer des réparateurs de télévisions vieillissants, des vendeurs de disques angoissés, aspirant à devenir disc-jockeys, des couples mal assortis. Évoluer, c'est beaucoup dire : englués dans une vie quotidienne désolante, ils se traînent sur un chemin qui les conduit de la dépression au désespoir. Ces livres de facture molle, effilochée, remplis de dialogues d'une inanité menaçante et qui révèlent à l'état brut la foncière mélancolie de leur auteur, c'était ce qu'il aurait payé pour écrire et par quoi il croyait ressembler à Thomas Mann. Les histoires de petits hommes verts et de soucoupes volantes, au contraire, on le payait pour en écrire et, dans le meilleur des cas, elles feraient de lui l'égal d'A.E. Van Vogt, auprès de qui on l'avait photographié lors d'une de ces conventions par quoi les adeptes du genre manifestent leur gréganisme d'ilotes. La photo était parue dans un fanzine sous le titre « L'ancien et le nouveau » : trois ans de carrière l'avaient hissé au rang de jeune espoir.

La spécialité de Van Vogt et de quelques autres, parmi lesquels Lafayette

Ron Hubbard, qui devait par la suite fonder l'Église de scientologie, était un *aggiornamento* galactique de la chanson de geste, appelé *space opera*. On y voyait de courageux Terriens défaire des hordes de mutants venus d'ailleurs ; ce n'étaient que combats de titans, épreuves initiatiques, démonstrations de pouvoirs surnaturels. Face à ce genre naïf et roublard, auquel, non sans raisons, quelques esprits critiques reprochaient de fournir en fantasmes compensateurs un public de déshérités, il existait une autre école, plus adulte selon ses représentants, qui du mot « science-fiction » ne retenait que le premier terme et visait avant tout à peindre le futur avec exactitude : les auteurs se cassaient la tête à extrapoler le développement de techniques existantes ou tout au moins plausibles, dans l'espoir qu'un lecteur de l'an 2000 puisse en lisant leurs livres n'être pas dépaycé.

Rien ne portait Dick, spontanément, vers ces formes d'imagination bravache ou technologique. Respectueux du marché, il y sacrifia cependant à ses débuts, écrivant des *space operas* vanvogtiens et s'abonnant, pour être au courant, à diverses revues de vulgarisation scientifique. Il poussa la conscience professionnelle, ayant lu un article sur les coups que portait la recherche russe à la théorie de la relativité restreinte, jusqu'à écrire à l'un des savants mentionnés, le professeur Alexandre Topchev, de l'Académie des sciences soviétique, espérant obtenir en retour des renseignements de première main, quelque chose comme un *scoop* pour physiciens dont il pourrait tirer la matière d'une nouvelle. Il ne reçut jamais de réponse, et les éditeurs s'aperçurent assez vite que le scrupule scientifique inspirait des textes mortellement ennuyeux, en sorte qu'on se remit à imaginer n'importe quoi : réversion du cours du temps, voyages dans la quatrième dimension, taxis spatiaux qui vous conduisaient pour la soirée sur les anneaux de Saturne.

Vers le milieu des années cinquante, une nouvelle tendance se fit jour, où il se sentit nettement plus à l'aise. Des auteurs comme Robert Sheckley, Fredric Brown, Richard Matheson se mirent à publier des récits d'un humour sec et noir, ancrés dans un quotidien que leurs intrigues tordues faisaient verser dans le cauchemar. Récits à chute souvent, construits en vue d'un retournement final qui brouillait les repères et sapait sournoisement l'ordre des choses. À mi-chemin du fantastique traditionnel et de la science-fiction, cette école est mal connue en France – je l'ai vérifié quand j'ai publié un roman, *La Moustache*, qui était presque un pastiche de Matheson, dont aucun critique n'a évoqué le nom, alors que celui de Kafka revenait dans la plupart



des comptes rendus. Ou, si elle l'est, c'est par la télévision et le cinéma : son esprit souffle sur des séries comme *La Quatrième Dimension* ou *Les Envahisseurs*, dont les auteurs cités écrivaient les scripts, et sur l'exemplaire film de Don Siegel *Invasion of the Body Snatchers* (*L'Invasion des profanateurs de sépultures*).

En voici l'argument : dans une petite ville américaine, d'étranges légumes prennent possession des habitants. En apparence, ceux-ci ne changent pas, ils restent le médecin, la buraliste, le barman que chacun connaît et apprécie. Pourtant ce ne sont plus eux, mais des mutants, des extraterrestres décidés à envahir insidieusement notre planète. Le héros, qui au début ne se doute de rien, remarque chez tel de ses voisins, de ses proches, une attitude bizarre ; en vient à se poser des questions ; à chercher des réponses raisonnables jusqu'à ce que la réponse déraisonnable, impossible et vraie, finisse par s'imposer : les espèces de courges qu'on voit dans les serres prennent en grandissant l'aspect de corps humains, ceux des habitants qu'en fin de croissance elles remplacent et jettent au rebut. Il faut donc se défier de tout le monde. Chaque visage familier, aimé, peut cacher un monstre froid. Rien ne permet de distinguer les vrais hommes, s'il en reste, de ceux qui ont été « remplacés ». Et le héros lui-même risque de l'être aussi. Il voudrait être sûr, si cela arrive, d'être mis par les hommes survivants hors d'état de nuire. Mais il sait que, quand cela arrivera, il ne le voudra plus et n'aspirera qu'à nuire aux hommes, parce qu'il n'en sera plus un, parce qu'il ne sera plus lui.

Mal à l'aise dans les salles de cinéma, Dick ne vit pas le film à sa sortie, mais on le lui raconta, et pendant quelques jours il crut qu'on lui en avait volé l'idée. Deux ans plus tôt, il avait publié une nouvelle sur le même thème, adoptant le point de vue d'un petit garçon persuadé que son père a été remplacé par une créature monstrueuse. Plus la ressemblance est exacte, plus la substitution semble certaine à l'enfant ; et, tandis qu'il recherche dans l'incinérateur du garage les restes de son vrai père, l'imposteur, au salon, se plaint à sa mère de l'excessive imagination de leur fils.

Renseignements pris, le film s'inspirait d'une nouvelle de Jack Finney, parue quelques mois avant la sienne. Il en conclut, avec raison, que l'idée était dans l'air.

## George Smith et George Scruggs

En ces temps de guerre froide et de chasse aux sorcières sévissait une double suspicion. D'un côté, le FBI, galvanisé par les imprécations du sénateur Joseph McCarthy, soupçonnait chaque citoyen américain d'être un communiste déguisé – bien que, de l'aveu même d'Edgar Hoover, il n'y eût guère plus de vingt-cinq mille membres du Parti dans le pays, y compris les agents fédéraux infiltrés parmi eux dans une proportion d'un sur six. De l'autre, les citoyens américains pas forcément communistes mais soupçonnables de l'être soupçonnaient à leur tour leurs voisins d'être des policiers qui les soupçonnaient, ou au moins des mouchards prêts à les dénoncer. Les malfaisants qui, dans *Body Snatchers* et des dizaines de fables comparables, se sont glissés parmi nous pouvaient donc aussi bien être les agents de Moscou que ceux du FBI chargés de les traquer : les intentions des auteurs importaient moins que les dispositions réceptrices du public. Chacun, plus ou moins consciemment, identifiait son ennemi derrière le visage effroyablement familier, inchangé de son voisin : saleté de Rouge pour le fermier du Middle West, ordure de flic pour l'indigène de Berkeley.

Depuis les années trente, Berkeley était la capitale rouge des États-Unis. Non seulement parce qu'on y trouvait un noyau de « vrais » communistes, membres du Parti américain, mais parce que tout le monde se considérait plus ou moins comme compagnon de route, parlait un patois d'obédience marxiste dans lequel « capitaliste » voulait dire « fasciste » et désignait quiconque avait quelque rapport avec l'autorité ou simplement portait une cravate.

Dick avait grandi dans ce milieu. Sa baby-sitter, une certaine Olive Holt, ne se lassait pas d'opposer la belle vie que menaient les travailleurs en Union soviétique au sort du prolétaire américain, dont la sueur et le sang engraisaient les vampires de Wall Street. Sa mère, sans aller jusqu'à s'inscrire au Parti, approuvait ces discours. Sa femme en tenait d'à peu près

semblables, d'une voix claironnante ; il arrivait qu'au sortir de ses cours de sciences politiques elle se rende à des meetings dont elle adoptait les slogans. Dick n'avait, quant à lui, guère de sympathie pour le communisme et passait auprès des amis que Kleo ramenait à la maison pour un fieffé réactionnaire. Il avait tiré de ses lectures, en particulier d'Orwell et d'Hannah Arendt, une philosophie politique renvoyant dos à dos communisme et fascisme, refusant au premier le crédit de meilleures intentions et ne considérant que les résultats, savoir l'instauration de régimes totalitaires. Discutant un jour avec un communiste, il avait été exaspéré par son dogmatisme et son étroitesse d'esprit. Cela ne l'empêchait pas d'admirer les grandes figures révolutionnaires, de se ranger instinctivement du côté des persécutés et, sans aimer l'Union soviétique, de haïr les bourgeois qu'elle effrayait. Il ne détonnait donc pas dans son entourage, où l'on était « radical », c'est-à-dire, selon la formule remarquablement précise du FBI, « favorablement orienté à l'égard de groupes et de personnes eux-mêmes favorablement orientés à l'égard du communisme ».

Les personnes ainsi orientées n'avaient pas manqué de remarquer les brillants débuts du sénateur républicain de Californie, Richard Nixon, qui était apparu vers la fin des années quarante dans le comté d'Orange. Cette région hideusement réactionnaire, située mille kilomètres au sud et où aucun être humain n'avait jamais mis ni ne mettrait jamais les pieds, figurait pour Berkeley une sorte d'antimonde, quelque chose comme le département du Var, peuplé de retraités qui votent Front national, pour une communauté de soixante-huitards ardéchois. Nixon en était l'idéale émanation, brute sournoise au menton bleuâtre et aux cheveux gominés qui se faisait photgraphier en Stetson devant sa collection d'armes à feu. La question de savoir si à un type pareil on achèterait une voiture d'occasion n'avait pas encore été explicitement posée, mais on l'appelait déjà « Tricky Dick », Dick le Vicieux et, dès l'aube de leurs carrières à tous deux, le Dick dont je parle vit en lui un ennemi personnel. On racontait, dans la *Berkeley Gazette*, qu'il avait les phalanges velues et devait son élection à une féroce campagne de diffamation contre sa rivale démocrate, accusée d'être lesbienne et « rose jusqu'aux sous-vêtements ». Personne ne fut surpris quand le sénateur Nixon, nommé membre de la commission chargée d'enquêter sur les activités antiaméricaines, s'y distingua par son zèle. McCarthy, comparé à lui, était un simple braillard que le Congrès sut faire taire quand il en eut assez. Mais on ne faisait pas taire Nixon : il ne parlait pas fort, jouait ses coups en traître.

Quand Phil Dick, en 1952, avait publié sa première nouvelle, *Tricky Dick*, colistier d'Eisenhower, était devenu vice-président des États-Unis. Le temps où les baby-sitters pouvaient ouvertement se déclarer communistes était bel et bien révolu.

Un jour de l'hiver 1955, Dick, seul à la maison, écoutait une symphonie de Beethoven quand deux types se présentèrent, qu'il prit d'abord pour des vendeurs de porte à porte. L'un était grand et gros, l'autre petit et maigre, contraste qu'accentuait leur mise identique. Tous deux portaient des costumes gris à trois pièces, des chapeaux de feutre, des souliers noirs cirés, comme les Incorruptibles, dont les premiers épisodes apparaissaient à la télévision, et comme son père, devenu si étroit, rigide et conservateur qu'il avait cessé de le voir depuis plusieurs années – en fait, depuis Hiroshima, Edgar n'ayant pas admis que son fils désapprouvât cet énergique coup de semonce aux bridés.

Les deux types n'avaient rien à vendre. Ils lui montrèrent leurs cartes du FBI. Pour paraître désinvolte, il voulut raconter une blague, lui aussi. Il l'avait lue dans la rubrique *Talk of the town* du *New Yorker* : des agents du FBI interrogent le voisin d'un individu suspect ; le voisin signale que le type écoute souvent des symphonies. « Des symphonies, tiens donc, disent les agents du FBI, et en quelle langue ? »

Si simplette qu'elle fût, il s'embrouilla en racontant l'histoire. Comme toujours quand il était troublé, sa voix dérapa dans l'aigu, retournant au fausset de son adolescence. Les deux agents, sur le pas de la porte, ne sourirent même pas.

« Ce n'étaient certainement pas des gars de notre service », dit l'un.

Entrés dans la maison, ils avisèrent la machine à écrire, l'électrophone, qu'il arrêta d'un geste nerveux. Visiblement, ils désapprouvaient que ce grand type en bras de chemise, mal rasé, traîne chez lui à onze heures du matin au lieu de travailler comme tout le monde dans un bureau, un atelier ou un magasin. Le plus corpulent des deux lui demanda ce qu'il écrivait au juste, et sa réponse l'égayait : des histoires de Martiens, de petits hommes verts, ces trucs pour les gosses ; bien sûr, il n'en lisait jamais, mais il voyait... Son petit sourire trahissait un dédain auquel Dick était habitué, mais qui le vexa plus particulièrement, venant d'un tel interlocuteur. Il s'était un instant figuré qu'on s'intéressait à lui en tant qu'auteur de science-fiction. Cette suspicion aurait été logique ; s'il était agent du FBI, il l'aurait éprouvée. Un auteur de

science-fiction s'adresse au plus large public, à des gens sans culture qui ne lisent rien d'autre et sont par conséquent malléables ; il est aussi bien placé pour intoxiquer les esprits qu'un ingénieur des eaux pour balancer du poison dans les réservoirs d'eau potable d'une grande ville. Sans compter qu'il peut très bien, croyant suivre son imagination, découvrir et dévoiler des secrets technologiques vitaux pour la défense du pays. Oui, s'il avait été chasseur de sorcières, Dick ne se serait pas soucié des écrivains chic de la côte Est ou des metteurs en scène ostentatoirement rouges de Hollywood, chargés sans doute de détourner l'attention ; il ne s'y serait pas laissé prendre, mais aurait surveillé sans relâche les vrais manipulateurs d'opinion, ceux qui la travaillent à la source, au moyen de cette littérature prolétaire et puérile que tout le monde affecte de mépriser.

« Avez-vous des activités politiques, M. Dick ? » lui demanda le gros agent.

Il répondit que non, sincèrement. Il n'avait jamais milité nulle part, jamais voté, et ce qui pouvait passer pour le plus subversif dans sa vie était sa passion pour Dostoïevski et *Boris Godounov*, dont il possédait deux enregistrements.

« Mais votre femme, reprit le gros agent, appartient à la section étudiante du Parti socialiste des travailleurs. Vous parle-t-elle des réunions auxquelles elle assiste ?

— Non. Elle sait que ça ne m'intéresse pas.

— Si vous manifestiez de l'intérêt, elle vous en parlerait sans doute. Ne pensez-vous pas que ce serait une bonne idée ? »

Dick avait peine à croire qu'on lui propose si directement d'espionner sa femme. Cela ne pouvait pas se passer comme ça : peut-être avait-il affaire à de faux agents du FBI. Pourquoi s'adresser à lui quand tout le monde, même Kleo, savait le PST et tous ces petits partis gauchisants infestés de mouchards ? Et puis, à supposer que pour une raison quelconque on ait besoin de lui, il aurait dû y avoir de longues et subtiles manœuvres d'approche, on aurait dû lui tendre un piège, ne lui mettre le marché en main qu'après lui avoir ôté toute possibilité de le refuser. Mais peut-être que le piège était là et qu'il ne le voyait pas.

Faute de connaître l'enjeu réel de la question, il prit un air obtus et répéta que non, ça ne l'intéressait pas. Ça ne semblait pas non plus intéresser beaucoup l'agent maigre et silencieux qui, debout devant son bureau, lisait sans se gêner le feuillet engagé dans le chariot de la machine. Son gros

collègue voulut alors savoir si Dick avait de la sympathie pour le Parti communiste.

Intellectuellement, il n'en avait aucune, mais cette fois encore le sens de la question lui échappait. Puisqu'il était interdit d'être communiste, quelle réponse pouvait-on attendre de lui ? Il se rappela tout à coup celle d'un célèbre espion anglais à une question comparable. L'élégance du trait l'avait enchanté, il avait cherché en vain l'occasion de le replacer.

« Non, dit-il, je n'ai pas de sympathie pour le Parti communiste. Mais vous savez bien que si j'en avais, je vous répondrais la même chose. »

Si pertinente qu'elle fût, cette repartie parut troubler les deux hommes, qui se regardèrent, puis prirent congé en annonçant qu'ils reviendraient. Resté seul, il se demanda s'il avait subtilement mis en déroute deux imbéciles ou au contraire donné dans de subtils panneaux. Il se rappela, songeur, une phrase qu'il avait cochée dans un livre de Bertolt Brecht, Rouge notoire et auteur favori de sa femme : « Il riait parce que ses ennemis ne parvenaient pas à l'atteindre ; mais il ne savait pas qu'ils s'exerçaient à le manquer. »

Kleo, d'abord, prit l'affaire très au sérieux, c'est-à-dire cria sur les toits que les États-Unis étaient devenus un pays fasciste. Puis les choses se tassèrent. Pendant quelque temps, George Smith et George Scruggs – ainsi se nommaient-ils – leur rendirent visite une fois par semaine. Smith, le gros, posait des questions, parlait de choses et d'autres, tandis que Scruggs, le maigre, vaquait avec discrétion, comme si, n'ayant rien de mieux à faire, il accompagnait son ami à un rendez-vous qui ne le concernait pas. Kleo en conclut qu'il était le plus dangereux des deux, mais aucune preuve ne vint étayer cette impression. En partant, ils laissaient des formulaires qu'ils reprenaient, remplis, la fois suivante. Ils les présentaient comme des sondages d'opinion alors qu'à l'évidence c'étaient des tests, destinés à établir jusqu'à quel point les gens pensaient correctement. Ces tests, comme la conduite des deux George, déroutaient par la difficulté de déterminer à quel degré les prendre. Les questions rappelaient celles que posent les services de l'immigration à l'entrée du pays : « Êtes-vous toxicomane ? Terroriste ? Avez-vous l'intention d'assassiner le président des États-Unis ? » Plus elles semblaient idiotes, évidentes les réponses satisfaisantes, plus augmentaient les chances, selon Dick, qu'elles cachent des pièges, comme au niveau K du *Minnesota Multiphasic*, le prétendu « niveau du mensonge ». Par exemple, on donnait le choix entre ces trois énoncés :

«La Russie 1) s'affaiblit ; 2) se renforce ; 3) reste à peu près au même niveau que le monde libre. »

Naturellement, il convenait de cocher la case 2, pour montrer qu'on partageait l'inquiétude des dirigeants devant la puissance croissante de la Russie et leur foi dans la nécessité pour le monde libre de doubler sans arrêt son budget militaire. Mais la question suivante rendait suspecte la première :

« La technologie russe est 1) très bonne ; 2) correcte ; 3) nulle. »

En optant pour la case 1, on avait l'air de complimenter les cocos. La 2 semblait le meilleur choix et sans doute correspondait à la réalité. La formulation de la 3, d'un autre côté, invitait tout citoyen bien-pensant à la cocher sans réfléchir ; qu'attendre de mieux de la part de brutes slaves enchaînées qu'une technologie nulle ?

Mais, dans ce cas, comment se faisait-il qu'une nation technologiquement nulle se renforce sans cesse ? La réponse, par bonheur, était sous-entendue dans la question suivante :

« Le plus grand ennemi du monde libre est 1 ) la Russie ; 2) notre niveau de vie élevé ; 3) les éléments secrètement infiltrés parmi nous. »

« D'accord, disait Kleo, on coche la 3. Mais, si je comprends bien leur idée, les éléments secrètement infiltrés parmi nous, *ça doit être nous !* »

Ils riaient, jouaient à se faire peur. Ils se savaient menu fretin.

Plus tard, George Scruggs se mit à venir seul ou accompagné de Merton, son braque allemand. Les Dick se demandèrent si ce changement de régime annonçait une manœuvre nouvelle ou simplement un relâchement de la surveillance. Il se révéla que, n'habitant pas loin, George le Maigre aimait s'arrêter chez eux sur le chemin du bureau pour bavarder un moment. Ses visites n'avaient plus grand-chose de menaçant. À la différence de son inculte et dédaigneux coéquipier, il semblait impressionné de connaître un écrivain. Il lui demandait comment lui venaient ses idées et lut même un de ses livres. Cet intérêt flattait Phil. Bien qu'il soupçonnât George Scruggs de gagner sa confiance pour mieux le coincer, il finit par se lier avec lui d'une sorte de camaraderie. Apprenant qu'il ne savait pas conduire, George s'offrit à lui donner des leçons. Ce petit homme possédait une voiture étonnamment petite aussi : Phil devait se contorsionner pour y loger ses longues jambes. Tous les dimanches matin, encastré entre siège et volant, il passait une heure ou deux à discuter avec l'agent fédéral et découvrit le plaisir de le mystifier. Il y avait en George Scruggs, sous la couche de certitudes pète-sec requises par sa

fonction, un fond d'honnêteté et de bonne foi qui en faisait la victime idéale d'un sophiste. Plus qu'il n'aurait fallu dans son métier, il était accessible au raisonnement et Phil en profitait pour lui faire avaler, sous couvert de plaisanterie, d'imagination ou de pure logique, des idées parfaitement subversives.

Un jour qu'à petite allure ils roulaient autour du pâté de maisons, l'élève entreprit son moniteur sur les dossiers que le FBI devait avoir à son sujet et à celui de Kleo. Embarrassé, George Scruggs haussait les épaules, grognait des choses vagues.

« Dites-le, insista Dick. Vous croyez toujours que ma femme est communiste.

— Elle fréquente les meetings du Parti socialiste des travailleurs, et le Parti socialiste des travailleurs est un sous-marin du Parti communiste. Elle a signé l'appel de Stockholm. Désolé, mais je ne sors pas de là.

— A d'autres..., dit Phil en clignant de l'œil. Elle assiste à des meetings, elle répète des slogans gauchistes, elle signe des pétitions. Cela ne prouve qu'une chose, et vous le savez aussi bien que moi : c'est qu'elle n'est justement pas communiste. Si elle l'était, elle se méfierait.

— D'accord, dit George Scruggs. (Cette simple concession prouvait que Phil l'avait bien embobiné : George Smith n'aurait jamais dit d'accord.) Mais comment les reconnaître, alors, les communistes ? S'ils n'assistent pas à des meetings, ne répètent pas de slogans et ne signent pas de pétitions ?

— Eh bien, précisément à ce qu'ils ne font rien de tout cela. D'ailleurs, vous le savez : vous faites semblant de surveiller les braves compagnons de route inoffensifs comme ma femme, mais ceux qui vous intéressent vraiment, ce sont les types qui ne se font pas remarquer. Ou ceux qui crient le plus fort contre les communistes. Ne me prenez pas pour un naïf. »

George Scruggs se gratta la tête. Phil avait remarqué qu'on le troublait facilement en lui prêtant des arrière-pensées machiavéliques. Alors il commençait à se demander s'il n'aurait pas dû en avoir.

« Quand même, protesta-t-il faiblement, nous sommes bien obligés de nous baser sur des indices, sur ce que *font* les gens. Autrement, comment voulez-vous savoir ce qui se passe dans leur tête ?

— Allons, George, je ne suis pas né de la dernière pluie. »

George était de plus en plus nerveux. Sans comprendre quand, comment cela avait commencé, il lui semblait avoir échangé les rôles avec son interlocuteur. Phil l'aurait à peine étonné en lui révélant qu'il était lui aussi



un agent du FBI, son supérieur hiérarchique camouflé en écrivain miteux et débraillé.

« Si on raisonne comme vous, tout le monde dans ce pays serait dangereux...

— Qui dit le contraire ?

— Arrêtez... À ce compte, Nixon est un Rouge. »

Les yeux bleus de Phil jetèrent une lueur sardonique.

Il sourit.

« J'espère, George, que vous vous souviendrez que ce n'est pas moi qui l'ai dit. »

Cette conversation le fit réfléchir, particulièrement la remarque découragée de l'homme du FBI sur la difficulté de savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Il se demanda quel effet cela lui ferait de se retrouver dans la tête de quelqu'un d'aussi différent de lui que George Scruggs. Ou, pis, George Smith. Ou son père. Ou Richard Nixon.

Il joua un moment avec l'idée d'échanger, le temps d'un livre, son cerveau contre celui de Nixon, puis l'abandonna : Phil Dick se réveillant un beau matin dans la peau du sénateur de Californie et celui-ci dans celle d'un écrivain de Berkeley, cela pouvait sans doute faire une bonne histoire, fertile en rebondissements, mais ce n'était pas à cela qu'il pensait. Dans un manuel de philosophie, il avait découvert la distinction entre l'*idios kosmos*, la vision singulière de l'univers que chacun d'entre nous trimbale dans sa tête, et le *koinos kosmos*, qui passe pour l'univers objectif. Lorsque nous parlons de « la réalité », nous nous référons par commodité au *koinos kosmos*, mais le *koinos kosmos* n'existe pas à proprement parler : sa perception résulte d'un accord conventionnel entre les hommes, soucieux que leurs relations se déroulent sur un terrain stable ; c'est une sorte de fiction diplomatique, le plus petit dénominateur commun à mon *idios kosmos* et à celui de mes voisins – à supposer que mes voisins existent et que je ne sois pas seul au monde, comme le voudrait un idéalisme intransigeant.

En fait, son idée n'était pas d'échanger son *idios kosmos* contre celui d'un autre – au risque de ne rien remarquer puisqu'il serait cet autre, et non plus lui –, mais de visiter l'*idios kosmos* d'un autre sans dépouiller le sien. D'y voyager comme dans un pays étranger. Il lui fallait seulement un artifice pour permettre ce voyage, et le genre où il œuvrait a au moins l'avantage d'en fournir à profusion. Le soir même, il tapa ces lignes, saisissant condensé de

ce qui dans la science-fiction dissuade une importante partie du public cultivé de se risquer jusqu'à la page suivante :

«Le 2 octobre 1959 [on était en 1956, il s'agissait d'anticipation à très court terme], le déflecteur du faisceau protonique du Bévatron de Belmont eut une avarie : un arc de six milliards de volts jaillit vers le plafond de la salle, brûlant tout sur son passage, et notamment la plate-forme d'observation sur laquelle se trouvaient huit personnes. Celles-ci tombèrent sur le sol et y restèrent, blessées ou plongées dans le coma, jusqu'à ce que le champ magnétique ait été interrompu et les radiations dures partiellement résorbées. »

Au paragraphe suivant, les huit accidentés reprennent connaissance et sont transportés à l'hôpital ou, pour les plus légèrement blessés, retournent chez eux. Tout semble rentré dans l'ordre, à de menus détails près, qui laissent une impression troublante. Ces détails deviennent bientôt moins menus : un juron attire sur la tête de celui qui l'a prononcé une nuée de sauterelles ; une prière murmurée machinalement est aussitôt exaucée. Bientôt, les rescapés ne peuvent plus se cacher qu'ils ont échoué, Dieu seul sait comment, dans un monde déréglé : les superstitions les plus crasses y prennent l'autorité objective dévolue dans le « vrai » monde aux lois de la physique, la prière remplace la technique, quiconque fait un pas de travers est châtié par le feu du ciel – bref, l'univers mental d'un prédicateur fou.

De fait, c'est à peu près cela : les héros comprennent qu'en réalité ils sont toujours dans le Bévatron, inanimés ; mais l'énergie libérée par l'accident a transformé l'univers personnel de l'un d'entre eux, sans doute le plus proche de la conscience, en un univers mental collectif dont les autres sont les prisonniers. Comme le dit une héroïne affolée : « Nous sommes soumis à la logique d'une religion invraisemblable, un mélange d'islam et de christianisme médiéval, la croyance d'un vieil homme qui s'est emballé pour un culte de cinglés à Chicago dans les années trente. Nous sommes dans son esprit. »

Dick s'amusa beaucoup à peindre cet univers délirant. Mais il n'avait pas l'intention d'y passer tout le livre : en plaçant huit personnes dans le Bévatron, il comptait bien visiter l'*idios kosmos* de chacune. Au fondamentalisme religieux d'un ancien combattant qui ressemblait à son père il fit succéder l'utopie puritaine d'une gentille petite dame pleine de bons sentiments, aimant comme sa mère l'art, la beauté, la pureté, comme elle détestant le désordre, le sexe, la vie organique, et persuadée qu'on peut

séparer le bien du mal, c'est-à-dire supprimer le mal : moyennant quoi, en abolissant les maux de ce monde, elle ne supprime pas seulement des objets, mais des catégories entières : les klaxons, les éboueurs qui déplacent bruyamment les poubelles, les vendeurs de porte à porte, la viande, la misère, les organes sexuels, l'asthme, l'ivrognerie, la saleté, la Russie, la musique dodécaphonique...

Ainsi amélioré, par soustraction de plus en plus frénétique des éléments jugés par elle indésirables, le monde de la dame d'œuvres s'autodissout et cède la place à celui, plus redoutable encore, d'une jeune femme paranoïaque. Monde glacé, perfide, inattaquablement normal et pourtant chargé de menace. Tout y a une signification, fait partie d'un complot. Tout est hostile, dangereux, trompeur, même les objets. Les personnages, livrés à cet esprit malade, paniquent. Jusqu'à présent, chaque monde est pire que le précédent. Que sera le suivant, s'il y a un suivant ? Trois d'entre eux, qui semblaient tout à fait anodins, une culotte de peau, une dame patronnesse, une secrétaire un peu coincée, se sont révélés être un fanatique religieux, une puritaine monomane, une psychotique. Quels abîmes cachent les autres ? Pis encore, se demandent les plus intelligents, quel abîme chacun porte-t-il en soi ? Quel cauchemar pour ses compagnons serait son propre univers, s'il leur était imposé ?

Dès le début du roman, Dick avait pris soin de présenter, parmi les visiteurs du Bévatron, un couple dont on soupçonne la femme, Marsha, d'être communiste. Elle jure que non à son mari, mais celui-ci commence à avoir des doutes. D'autant que, la paranoïaque ayant fini, comme le voulait sa logique, par se faire dévorer par deux de ses compagnons transformés en insectes géants, on change encore de monde pour se retrouver dans celui d'un militant communiste. Écrivant ce chapitre, Dick se rappela les récits d'Olive Holt, les propos tenus par l'exaspérant camarade de Kleo, et s'en donna à cœur joie : capitalistes assoiffés de sang, milices fascistes, nègres lynchés à chaque coin de rue, villes peuplées de gangsters, hordes d'enfants affamés fouillant dans les poubelles, voilà comment un communiste bon teint voit l'Amérique.

Mais qui est le communiste bon teint ? De quel membre du groupe émane cette vision à la fois monstrueuse et grotesque ? Tous les soupçons portent évidemment sur Marsha, dénoncée depuis le début par le responsable de la sécurité du Bévatron. Et, malgré ses dénégations, son mari, au désespoir, commence à le croire aussi, à croire que depuis toujours Marsha lui ment.

Sur ce point Dick exagérait : ses divergences politiques avec Kleo n'avaient jamais pris un tour si dramatique. Mais il tenait à ce que l'identification du Rouge soit le clou de son livre. En tapant le dernier chapitre, deux semaines à peine après avoir commencé, il imaginait George Scruggs en train de le lire : verrait-il venir le coup de théâtre final ? Se douterait-il que le communiste caché dans le groupe n'est pas la généreuse activiste de gauche, mais le visqueux responsable de la sécurité, le nervi du grand capital qui se prétend obsédé par les Rouges, le chasseur de sorcières en chef ?

Quand *L'Œil dans le ciel* parut, l'année suivante, il envoya un des trois exemplaires que lui concédait l'éditeur à son ami du FBI. McCarthy venait de mourir d'une cirrhose, une batterie d'arrêts de la Cour suprême avait mis fin à la chasse aux sorcières. Depuis un bout de temps, George Scruggs ne venait plus les voir. Il revint toutefois, pour remercier du cadeau et rendre compte de sa lecture. Il semblait que la plupart des allusions politiques, pourtant claires, lui eussent échappé, pour ne rien dire de la dimension philosophique. Dick essaya en vain de l'initier aux notions de *koinos* et *d'idios kosmos*. Seule l'intéressait la vraisemblance scientifique du postulat : cette espèce de domination psychique, est-ce que c'était possible ? Par voie d'hypnose peut-être ou au moyen d'une drogue ? Dick ne résista pas au plaisir de le faire marcher une dernière fois et, se rappelant la lettre naïve qu'il avait écrite cinq ou six ans plus tôt, déclara qu'il entretenait à ce sujet une correspondance suivie avec le professeur Alexandre Topchev, de l'Académie des sciences soviétique.

« Oui, ça, je sais », dit George Scruggs, distraitement, et ce fut le tour de Dick de se demander s'il se moquait de lui.

## Ce qu'il faisait en réalité

La première alerte eut lieu un soir où Kleo avait fait des lasagnes. Le dîner fini, ils bavardaient en écoutant de la musique quand Phil eut mal à l'estomac. Il se leva, disant qu'il allait chercher un médicament, et s'engagea dans le petit couloir obscur qui conduisait à la salle de bains.

Sur le seuil, il chercha à tâtons le cordon de la lampe. « Ça va ? » lança Kleo de la salle à manger. – Ça va », répondit-il. Mais il ne trouvait pas le cordon. Il savait pourtant qu'il pendait à sa gauche, le long de la porte. C'était absurde. Bras tendus, doigts écartés, il se mit à faire des moulinets dans le noir. Une sorte de panique le gagnait, comme si tout avait disparu autour de lui. À force de s'agiter, il se cogna la tête contre le coin de l'armoire à pharmacie. Les flacons de verre posés sur la tablette s'entrechoquèrent. Il poussa un juron. La voix étonnamment lointaine de Kleo répéta : « Ça va ? » Puis : « Qu'est-ce qui se passe ? » Il grogna, sans doute pas assez fort pour qu'elle l'entende, qu'il n'arrivait pas à trouver ce foutu cordon de lampe... et brusquement il lui vint à l'esprit que le cordon de lampe n'existait pas. Il y avait, il y avait toujours eu un interrupteur, du côté droit de la porte. Il le trouva sans peine, l'actionna d'un coup sec. L'ampoule qui descendait du plafond s'alluma. Il regarda la salle de bains avec méfiance. Tout paraissait normal, pas très propre mais normal. Du linge séchait au-dessus de la baignoire. Un cafard traversait le carrelage. Il se retint de l'écraser.

Il ouvrit l'armoire à pharmacie, écartant son reflet dans le miroir, redressa un flacon tombé, prit celui qui contenait les pilules pour les maux d'estomac, en avala une avec un verre d'eau, puis, après avoir éteint la lumière très doucement, pour que l'interrupteur ne fasse aucun bruit, il revint à la salle à manger. Kleo avait fini de débarrasser la table et lavait la vaisselle dans la cuisine. Il s'approcha, réfléchissant : D'où me vient le souvenir d'un cordon de lampe ? Un cordon précis, d'une longueur précise, à un endroit précis. Je

ne tâtonnais pas au hasard, comme je l'aurais fait dans une autre salle de bains que la mienne. Non, je cherchais un cordon de lampe dont j'ai l'habitude de me servir : assez pour créer un réflexe dans mon système nerveux.

« Est-ce que cela t'est déjà arrivé, demanda-t-il, de chercher un cordon de lampe qui n'existe pas ? À la place de l'interrupteur ?

— C'est pour cela qu'il t'a fallu tout ce temps ? dit Kleo, sans arrêter la vaisselle.

— Où aurais-je pu prendre l'habitude de tirer un cordon de lampe ?

— Je ne sais pas. Il n'y en a presque plus. Toutes les lampes marchent avec des interrupteurs aujourd'hui. Peut-être est-ce un souvenir d'enfance qui t'est revenu. »

Puis elle alla se coucher et il resta seul avec le chat Magnificat dans la salle à manger, qui à cette heure devenait son bureau. Il mit le disque du *Liederkreis* opus 39 de Schumann, que venait d'enregistrer Fischer-Dieskau, et s'assit devant la table sur laquelle Kleo avait replacé sa machine à écrire. Une voiture passa dehors, mais, après qu'elle se fut éloignée, il n'y eut plus aucun bruit. C'était le moment de la journée qu'il préférait. La première mélodie du recueil, la plus belle, parlait d'un homme depuis longtemps parti en voyage, qui marchait dans la neige en pensant avec nostalgie à sa patrie, à son foyer. À vrai dire, il n'était pas question de neige dans le poème, mais le disque faisait partie d'un coffret contenant aussi *Le Voyage d'hiver*, de Schubert, la pochette représentait des flocons de neige, ce qui laissait peu de place dans l'esprit de l'auditeur pour un microclimat ensoleillé. Il se demanda, et cela le fit rire, s'il serait possible de composer un poème, puis une mélodie, à partir d'une expérience comme celle de tout à l'heure : un type entre dans sa salle de bains et, au lieu de presser l'interrupteur, cherche un cordon de lampe qui n'existe pas. Il faillit se lever et réveiller Kleo pour lui chanter, sur l'air de la mélodie qui venait de prendre fin, et en imitant la voix de Fischer-Dieskau, les derniers vers du poème qu'il venait d'improviser : *Es gab keine Lampen-schnur...* Il n'y avait pas de cordon de lampe...

A défaut de mélodie, il pouvait peut-être en tirer une histoire. La plupart des gens, devant ce genre d'incidents, disent : « C'est bizarre », et passent outre. Il faisait, lui, partie de la catégorie des gens qui ne passent pas outre, cherchent une signification à ce qui n'en a peut-être pas, une réponse à ce

qu'il est déjà hasardeux de considérer comme une question. Son métier consistait à imaginer de telles questions.

Il avait déjà écrit plusieurs histoires reposant sur ce principe : le type qui à partir d'un détail infime s'aperçoit que *quelque chose ne va pas*. Dans une de ces histoires, le type entrait dans son bureau et se rendait compte que tout avait été légèrement *retouché* : difficile de dire quoi, mais tout, la place des meubles et les meubles eux-mêmes, l'ordonnance de la pièce, le visage de la secrétaire, oui, tout avait changé. À la fin, il s'avérait qu'un service à la fois officiel et occulte s'employait à recomposer régulièrement la réalité, un peu comme on ravale un immeuble, pour des raisons de sécurité assez floues et qu'il ne s'était guère fatigué à développer. Dans une autre histoire, le type, sa famille, ses amis, tous ces gens qui croyaient habiter une petite ville américaine des années cinquante, vivaient en réalité dans un vaste décor, celui d'une reconstitution historique exposée dans un musée du XXIII<sup>e</sup> siècle. Comme des Indiens dans une réserve, sauf qu'ils ne le savaient pas : les gens du XXIII<sup>e</sup> siècle venaient en foule les voir au musée, mais un système optique sophistiqué leur permettait de n'être pas vus. À un moment, le héros s'en rendait compte et s'efforçait d'en convaincre ses concitoyens. Bien entendu, il passait pour fou.

Dick adorait écrire ces scènes-là, détailler l'argumentation du type qui dit la vérité et que personne ne croit et qui sait que lui-même, s'il l'entendait, ne la croirait pas. Elles auraient dû être fastidieuses, comme le sont normalement les scènes obligatoires, inévitables dans le déroulement d'une intrigue, pourtant il ne s'en lassait pas. Quand il avait écrit l'histoire de la reconstitution historique, il avait assez bien réussi celle où le type va voir son psychiatre, qui est par définition le pire interlocuteur possible puisque, quoi qu'on lui dise, il ne se demandera jamais si c'est vrai ou non, mais seulement de quoi c'est le symptôme. Il détestait cette certitude inébranlable qu'ont les psychiatres de savoir ce qui est réel et vrai, cette façon qu'ils auraient, si Galilée venait leur apprendre que la Terre tourne autour du Soleil ou Moïse leur répéter ce que lui a dit Yahvé, de sourire benignement et de les engager à parler de leur enfance. Au fond, ce qui lui plaisait tant dans ces histoires, dans ce moment précis de ces histoires, c'était d'y avoir le dernier mot, de pouvoir donner tort aux psychiatres et raison aux patients qu'ils déclarent délirants. Il jouissait d'occuper ce poste suprême, d'être celui qui écrit l'histoire et peut donc décider que le psychiatre à son insu fait partie de la reconstitution historique : les visiteurs du musée, au XXIII<sup>e</sup> siècle, se tordent de rire en

l'écoutant expliquer à son malheureux patient, seul à avoir deviné la vérité, qu'il refuse d'affronter la vie réelle et pour y échapper se réfugie dans une construction délirante. Syndrome de retrait, diagnostiqué doctement le spécialiste, et ainsi ses confrères expliquaient-ils que Dick écrive des histoires de petits hommes verts au lieu d'exercer un métier d'adulte responsable : parce qu'il se sentait coupable, craignait d'être engueulé ou viré par son chef ; parce qu'il refusait de grandir. Syndrome de retrait. Et peut-être, après tout, peut-être bien.

Quelques mois plus tôt, il avait découvert en lisant les *Cinq Psychanalyses* le cas du président Schreber, ce magistrat dont Freud avait fait le modèle du paranoïaque, et pensé que son histoire, autrement racontée, serait de l'excellente science-fiction. *L'Homme que Dieu voulait transformer en femme et faire enculer par des larves pour sauver le monde*, c'était un titre un peu long, mais si la science-fiction, comme le soutenait Anthony Boucher, consistait à se poser la question « et si ? », il y avait là de quoi s'amuser : et si le président Schreber avait raison ? Si son prétendu délire était une description exacte de la réalité ? Si Freud n'était qu'un savant obscurantiste, poursuivant de sa hargne l'homme qui avait tout compris ? L'idée que le seul homme qui *savait* fut sous les verrous d'un asile n'avait rien d'insensé, mais elle n'était, hélas, pas vendable sous cette forme sur le marché qu'il fournissait : aucun éditeur de science-fiction ne voudrait de Freud et de Schreber comme héros de roman. En revanche, rien ne l'empêchait d'écrire l'histoire du cordon de lampe en se prenant lui-même pour héros. Après tout, elle lui était bel et bien arrivée.

Oui, raconter l'histoire d'un écrivain de science-fiction découvrant un beau jour, en cherchant un cordon de lampe, que quelque chose clochait.

Cela se passerait dans un cadre *mainstream* à couper au couteau : petite ville, petites maisons, petits jardins, chien des voisins, garagiste bourru à la pipe en épi de maïs, odeur de tarte aux pommes confectionnée par la gentille voisine. Sauf qu'en réalité ce serait un roman de science-fiction, c'est-à-dire, premièrement, qu'il serait publié et, deuxièmement, que le héros aurait raison : quelque chose clochait bel et bien, le monde n'était pas ce qu'il semblait être, mais un décor, un trompe-l'œil habilement disposé pour abuser ses habitants et leur cacher... quoi ?

Les romans dont le héros est un écrivain suscitant la méfiance légitime des éditeurs, il changea dans *Le Temps désarticulé* de nom et de métier. Depuis



plusieurs années, à la suite d'un premier succès, Ragle Gumm gagne sa vie en répondant aux questions d'un concours organisé par la gazette locale et intitulé « Où sera le petit homme vert demain ? ».

Les bulletins-réponse se présentent sous la forme de grilles : le petit homme vert se trouve sur l'une des centaines de cases qu'elles dessinent. Il change de case chaque jour, et chaque jour le journal publie une batterie de phrases énigmatiques – du style : « Un chat vaut mieux que deux tu l'auras » – qui, en principe, doivent aider à repérer la prochaine case. Supposant qu'elles contiennent des informations camouflées, Ragle procède à partir de ces phrases par libres associations, mais s'aide aussi des résultats précédents, archivés par ses soins depuis qu'il participe au concours. Mélange de déduction et d'inspiration pure, sa méthode se révèle curieusement efficace : il gagne à tous les coups et ses gains lui permettent de vivre. Mal, certes, mais vivre. Ce qui n'était au début qu'une plaisanterie, un moyen de récolter quelques dollars en jouant aux devinettes, a fini par se muer en tâche quotidienne. Le jeu est devenu un joug. Les gens ne comprennent pas cela : ils croient qu'il lui suffit de s'asseoir devant sa table, de cocher une case au pifomètre, de poster la réponse et ensuite de toucher son chèque ; on le prend pour un tire-au-flanc qui profite sans vergogne d'un don immérité pour se la couler douce pendant que les honnêtes gens vont au bureau. Personne ne se représente le travail, la tension nerveuse que requiert cette occupation d'adolescent attardé et, tout en se félicitant de son indépendance, Ragle souffre du mélange d'envie et de mépris qu'il inspire à son entourage. Souvent il rêve de changer de vie, de laisser tomber le concours pour faire autre chose : suer sous des derricks avec un casque d'aluminium, ratisser des feuilles mortes, gratter des chiffres dans un bureau. N'importe quelle autre occupation serait plus adulte, plus féconde, plus *réelle* que cette marotte absurde dans laquelle il s'est enfermé... Mais, chaque matin, le journal arrive. Après avoir pris le petit déjeuner, sans même changer de table, il l'ouvre à la page du concours et la roue de sa vie repart pour un tour. C'est sans doute – il vient de lire les *Veda* – son karma qui veut ça.

Une chose le console : il sait qu'on a besoin de lui. Visiblement, ses gains répétés, sa position de vainqueur indéboulonnable jouent un rôle important dans la publicité du concours. En fait, les organisateurs *veulent* qu'il gagne. Pour augmenter ses chances, ils lui donnent droit à plusieurs bulletins-réponse, c'est un accord secret passé avec eux.

Un jour, Ragle s'enhardit à demander à l'inspecteur du concours si les énigmes soumises à sa sagacité, et dont il tire un parti purement intuitif, ont une signification.

« Pas littéralement, dit l'inspecteur.

— Je sais, mais ce que j'aimerais comprendre, c'est si elles ont vraiment un sens ou si elles servent seulement à nous convaincre que quelqu'un, au-dessus de nous, connaît la réponse.

— Je ne vous suis pas très bien.

— J'ai une théorie. Elle n'est pas très sérieuse, mais j'aime bien y songer : peut-être qu'il n'y a pas de réponse exacte.

— Dans ce cas, sur quel critère nous baserions-nous pour juger qu'une réponse est gagnante et pas les autres ?

— Peut-être que vous choisissiez la gagnante après coup. Parce qu'elle vous paraît plus esthétique ou simplement parce que c'est la mienne et que, pour une raison ou pour une autre, je *dois* être le gagnant du concours.

— Prenez garde : vous êtes en train de projeter votre technique sur nous. »

Alors survient l'incident du cordon de lampe, qui confirme Ragle dans l'idée encore vague que quelque chose ne va pas. Puis, jouant dans un terrain vague, des enfants dénichent un vieil annuaire où figurent des indicatifs qui ne correspondent à rien de connu. Les numéros ne répondent pas. De bizarres impressions de décalage, de déjà-vu, l'assaillent. Il s'avise que tout le monde le reconnaît dans la rue, ce qu'explique peut-être sa photo dans le journal local, comme éternel gagnant du concours, mais tout de même... Plus tard, bricolant un vieux poste de radio, il capte des messages qui semblent émaner d'avions survolant la région sans relâche. Or personne en ville n'a connaissance de cet intense trafic aérien, ou du moins n'en dit mot. Peut-être, songe Ragle, suis-je le seul à l'ignorer. Peut-être suis-je la cible de ce qui se trame à mon insu. Mais non, je dois me calmer : voilà que je m'imagine être le centre d'une conspiration. Que l'univers tourne autour de moi, sans autre fin que de m'abuser. Je fais de la paranoïa... Et dès qu'il se dit cela, les messages radio se mettent à parler de lui : « Oui, perçoit-il à travers la friture, oui, c'est Ragle Gumm, tu es en train de le survoler. Non, il ne se doute de rien... »

Dans les histoires que Dick avait déjà écrites sur ce thème, le héros surprenait un secret ne concernant rien de moins que l'ordre du monde et s'échinait à l'expliquer autour de lui sans espoir d'être cru. Cette fois, il fit

l'essai d'un autre ressort dramatique, plus inquiétant. Non plus : « Tout le monde l'ignore, sauf lui », mais : « Tout le monde le savait, sauf lui » ; tout le monde conspirait à ce qu'il l'ignore. Il ne s'en échine pas moins à expliquer ce qu'il a compris et reçoit un accueil également incrédule : la différence, c'est que cet accueil fait partie de la conspiration et que ses concitoyens, en suivant le progrès des soupçons de Ragle Gumm, se disent : « Aïe, aïe, aïe, il commence à brûler. »

Pour mener son enquête, suivi sans le savoir par des escouades d'espions, Ragle tente de quitter la ville, ce qui se révèle aussi impossible, inexplicablement impossible, que dans le feuilleton *Le Prisonnier*. Comme si, au-delà des faubourgs, il n'y avait plus rien et qu'il fallait à tout prix éviter qu'il l'apprenne. Conduit-il une voiture, le moteur cale. Cherche-t-il à prendre un autocar, la station disparaît dans la nuit. Il s'affole. Si j'allume la radio, pense-t-il, je vais les entendre parler de moi. Parce que je suis le centre de cet univers. Ils se sont donné un mal fou pour construire un monde factice autour de moi, pour que je reste tranquille. Des bâtiments, des voitures, une ville entière. Tout a l'air vrai, mais c'est entièrement artificiel. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi moi. Et à quoi rime ce concours. Manifestement, il joue un rôle vital à leurs yeux, tout ce trompe-l'œil a été bâti autour de lui. Quand je suis supposé calculer où le petit homme vert fera son apparition la prochaine fois, je fais sûrement autre chose, en réalité. Ils le savent, eux, mais pas moi.

Je ne vais pas raconter le roman jusqu'au bout, seulement en dévoiler le fin mot. À force de ruse, Ragle traverse les apparences et accède à la réalité. Une des premières choses qu'il y découvre, c'est un numéro de *Time Magazine* daté de 1997 et dont sa photo orne la couverture sous le titre « Ragle Gumm : l'homme de l'année ». Voici ce qu'il y apprend : à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la guerre fait rage entre la Terre et ses colons rebelles de la Lune, qui bombardent sans relâche notre planète. Heureusement, la défense terrienne a pour chef un génie stratégique, Ragle Gumm, qui, à force de réflexion, d'expérience et surtout de flair, prévoit presque toujours où tomberont les prochains missiles, en sorte qu'on peut évacuer les villes visées avant la catastrophe. Mais un jour, le poids écrasant de sa responsabilité a eu raison de sa résistance psychologique. Pour y échapper, il s'est réfugié dans un fantasme de tranquillité, les insouciantes années cinquante de sa petite enfance. Syndrome de retrait, ont déclaré les psychiatres navrés : rien à faire

pour l'en arracher. Les autorités terriennes ont alors eu l'idée d'adapter son environnement à cette psychose, de reconstituer autour de lui le monde où il se sent à l'abri. Dans une zone militaire ultrasecrète on a bâti une petite ville, sur le modèle des villes américaines d'avant-guerre, peuplée cette ville d'habitants-comédiens et gratifié Ragle d'un hobby permettant d'exploiter malgré tout son talent. En croyant résoudre les énigmes puériles du journal, localiser la prochaine apparition du petit homme vert, il trouvait en réalité les coordonnées des points d'impact des missiles et ainsi continuait à protéger les populations terriennes. Jusqu'au jour où il a eu un doute, à la faveur d'incidents minuscules commencé à recouvrer la mémoire. Le cordon de lampe a été le déclencheur.

Ce chapitre mettant fin aux années d'apprentissage de mon héros, je suggère une pause et un jeu pour l'agrémenter. Voici trois exercices préparant à deviner où, dans les pages suivantes, surgira le petit homme vert :

1) À 30 ans, quand il écrivait le livre que je viens de résumer, Philip K. Dick pensait être un pauvre bougre d'écrivain prolétaire, condamné pour gagner mal sa vie à taper le plus vite possible des histoires pour adolescents qui le détournaient de l'œuvre littéraire sur laquelle il comptait pour laisser son empreinte dans les sables du temps. Toutefois, il pressentait que cette appréciation ne rendait qu'incomplètement compte de la réalité : qu'en réalité, et à son propre insu, il faisait autre chose. Mais quoi ?

2) Vous avez entre les mains le numéro de *Time Magazine* daté de 1997, dont la couverture s'orne du portrait de Philip K. Dick, « l'homme de l'année ». Imaginez le texte de l'article.

3) Variante : ce numéro est daté de 1993, détail indiquant qu'il n'émane pas de l'univers où vous lisez ce livre, mais d'un autre, probablement voisin. Refaites l'exercice en tenant compte de cette donnée.

## Le rat en ménage

Berkeley, qui dans l'enfance de Dick était une petite ville paisible, devenait de plus en plus bruyante et agitée. Une école Montessori s'étant ouverte en face de leur maison, il se plaignait des cris de la récréation. Il se plaignait aussi, chaque fois qu'il traversait la baie, du dommage infligé au vieux San Francisco par l'autoroute de l'Embarcadero, qui se construisait alors dans un assourdissant vacarme de marteaux piqueurs et de bétonneuses. Kleo et lui se mirent à rêver de campagne. Ils se voyaient bien membres d'une de ces communautés rurales où tout le monde se connaît, se salue, s'entraide, où la vie coule doucement, immuable, entre pêche à la truite et citrouilles de Halloween. Ils achetèrent une maisonnette à Point Reyes Station, dans le comté de Marin. Située soixante kilomètres au nord du Golden Gate Bridge, cette bourgade riche de deux rues principales et de quelques commerces attirait pendant le week-end les visiteurs d'un magnifique parc côtier, célèbre pour la découpe tourmentée de ses falaises, où nichaient plus de trois cents espèces d'oiseaux de mer, mais en semaine c'était le calme plat.

Plus qu'à proximité du campus, où l'excentricité est courante, le mode de vie des nouveaux venus intriguait. Trois fois par semaine, Kleo prenait la voiture pour aller à Berkeley, où elle travaillait comme secrétaire à mi-temps. Et lui, qui écrivait surtout la nuit, paraissait désœuvré. On voyait traîner ce grand type à la dégaine de beatnik, peu causant, et on ne savait pas s'il était très timide ou, à part soi, se moquait du monde. Quand le bruit se répandit qu'il écrivait de la science-fiction, un groupe local qui s'adonnait à l'étude des OVNI lui fit des avances. Par gentillesse et curiosité, il se rendit à une des réunions. Il y trouva, mangeant des gâteaux faits à la maison, une dizaine de personnes apparemment normales : un type qui travaillait à la quincaillerie de Point Reyes, le propriétaire d'une ferme laitière, la femme du gérant de la cafétéria et celle du technicien de l'émetteur RCA... La pointe extrême de la

fantaisie était représentée par un peintre paysagiste établi depuis longtemps dans la région et porteur d'une cravate-lacet dont le bolo s'ornait d'un signe sans doute ésotérique. Or ces gens ordinaires croyaient dur comme fer des choses extraordinaires : ils affirmaient que le Christ était venu d'une autre planète; ils prétendaient avoir établi le contact avec ses habitants, des êtres supérieurement évolués qui contrôlaient l'évolution de notre planète à nous et la conduisaient au salut spirituel par la voie d'une totale destruction matérielle. Ils connaissaient la date de la fin du monde : ce serait le 23 avril 1959. Il restait trois mois pour s'y préparer.

Quand Dick raconta son après-midi à Kleo, tous deux en rirent beaucoup et se demandèrent par quel processus mystérieux de telles croyances pouvaient naître dans l'esprit des gens. Il eut beaucoup de mal, par la suite, à échapper aux membres du club. Pour les décourager, il fallut qu'il avoue son scepticisme, ce qui lui fut pénible car il avait horreur de contredire. « C'est précisément, se força-t-il à expliquer, parce que j'écris sur eux que je ne peux pas croire aux extraterrestres. Un écrivain de science-fiction n'a pas le droit de se mettre à croire à ce qu'il raconte; sinon, imaginez la confusion.» Cette déclaration fut accueillie avec incrédulité, puis hostilité. Rirait bien, lui dit-on, qui rirait le 23 avril.

Peu de jours après leur arrivée, ils reçurent la visite d'une voisine appelée Anne Rubenstein. La porte du jardinet étant coincée, elle l'enjamba sans hésiter ni s'excuser de son intrusion. Blonde, nerveuse, ôtant et remettant sans cesse ses lunettes noires, elle avait des manières à la fois brusques et séduisantes qui troublèrent le jeune couple. En vous serrant la main, elle donnait l'impression d'engager un bras de fer et la remarque la plus anodine, entre ses lèvres, semblait comporter un sous-entendu sexuel. Bien qu'elle fût à peine plus âgée qu'eux, Phil et Kleo se faisaient l'effet de gauches adolescents en présence de cette femme qui, à 31 ans, avait déjà enterré un mari et, seule, élevait trois enfants.

Ils furent convoqués, plus qu'invités, à boire un verre. Anne habitait, à quelque distance du village, une grande maison moderne, avec une baie vitrée donnant sur un patio, une cheminée circulaire au milieu du salon, les haut-parleurs de la chaîne hi-fi encastrés dans les murs impeccablement blancs. Un cheval trotait dans la prairie. Il y avait trois salles de bains, la cuisine ressemblait au poste de pilotage d'un vaisseau spatial. C'était le genre de décor que photographient les magazines et que l'indigène moyen de Berkeley

se dépêche de mépriser pour n'avoir pas à l'envier. Phil, qui avait de son mieux professé ce mépris, jugé avec Kleo pittoresque et antibourgeois que les plombs sautent, chez eux, chaque fois qu'on branchait le grille-pain, trouva soudain minable la bohème où il vivait. Bien sûr, ce n'était pas le confort matériel qui le fascinait, mais il faisait partie de l'atmosphère entourant Anne. Tandis qu'elle évoluait dans la pièce, vêtue d'une blouse et d'un short de soie, il la suivait du regard, séduit par sa souplesse, par les muscles de ses jambes bronzées, par l'énergie qu'elle dégageait. Elle avait la grâce d'une danseuse, sans aucune mièvrerie : elle jurait, disait des mots crus ; elle plantait ses yeux verts dans les siens, comme pour le défier ; puis, d'une détente subite, elle rompait, s'éloignait dans un claquement de tongs sarcastique.

Il revint la voir seul, dès que Kleo eut le dos tourné. Elle l'entraîna dans les falaises pour lui faire découvrir une plage que personne ne connaissait, sauf elle, et qui était à l'en croire la pointe la plus occidentale de l'Amérique. Il fallut descendre à la corde, ce qui le terrifia, mais elle le houspilla jusqu'à ce qu'il la suive : jamais il n'avait rencontré une femme si agile ni si déterminée. Arrivés au bord de l'eau qui mugissait avec violence, ils cherchèrent des ossements de baleine, puis s'adossèrent à un rocher et parlèrent. De Jung, pour qui elle se passionnait au point de rêver de lui, ils passèrent au club des amateurs d'OVNI.

« Une bande de cinglés, dit Anne avec mépris. Ils s'imaginent être les jouets d'êtres supérieurs, alors qu'en réalité c'est leur subconscient qui a perdu les pédales.

— Notez quand même, observa Phil malicieusement, qu'on a dit ça de tous les prophètes et de tous les saints : leurs contemporains les ont toujours traités de fous.

— Ils avaient raison. Vous y croyez, vous, aux prophètes et aux saints ?

— Pas vraiment, non. De toute manière, on verra bien ce qui se passera le 23 avril. Vous savez qu'ils annoncent la fin du monde pour le 23 avril ? »

Anne le dévisagea et, avec cet air de vous narguer qu'elle avait même dans les moments détendus, dit qu'il pouvait arriver bien des choses d'ici au 23 avril. Phil sentit une allusion, qu'il n'osa comprendre. Sans transition, elle se mit à parler de son mari, un riche fils de famille, poète du genre fiévreux qui éditait une revue appelée *Neurotica* ; il était mort l'année précédente à l'hôpital psychiatrique, d'une réaction allergique aux tranquillisants qu'on expérimentait sur lui. Phil se demanda combien de temps il convenait de

rester silencieux après avoir appris une telle nouvelle, mais elle éclata d'un rire strident et lui dit de ne pas faire cette tête, ça n'en valait pas la peine. Pour n'être pas en reste, il raconta la mort de sa sœur jumelle, puis un de ses morceaux de bravoure : l'interview de Mark Twain.

Interrogé par un journaliste sur son enfance, Mark Twain lui avait parlé de son frère jumeau, Bill. Bill et lui, bébés, se ressemblaient à tel point que pour les distinguer on leur nouait au poignet des rubans de couleurs différentes. Un jour, on les laissa sans surveillance dans la baignoire et l'un des deux se noya. Les rubans s'étaient dénoués. « En sorte, concluait Mark Twain, qu'on n'a jamais su qui était mort, Bill ou moi. »

« C'est toute votre histoire », dit Anne, soudain grave. Et il reconnut que oui, c'était toute son histoire.

Ils se mirent à passer ensemble des journées entières. Elle s'adoucit, il s'enhardit. Avant de faire l'amour, ils parlaient déjà comme on fait l'amour : dans la confiance, l'abandon, en s'émerveillant de ce que la même idée leur venait en même temps. Au bout de deux semaines, l'idée fut de s'embrasser et, lorsqu'ils se retrouvèrent au lit, ils eurent l'impression de continuer la conversation, dont leurs corps mimaient l'enchaînement à la fois capricieux et naturel, imprévisible et inévitable. Chacun avoua n'avoir pensé qu'à cela depuis le jour de leur rencontre. Le sachant, ils prirent un plaisir intense à revenir sur ces deux semaines, à s'en repasser les séquences en se racontant comment ils les avaient perçues sur le moment :

« Je te trouvais tellement agressive...

— C'est que j'avais tellement envie de toi... »

Pas une minute ils n'envisagèrent une liaison clandestine – qui ne le serait d'ailleurs pas restée longtemps dans un bled comme Point Reyes. Il s'agissait d'un coup de foudre, dont l'exigence répudiait la vie ordinaire et invalidait ses contrats. Anne s'en ouvrit à son psychanalyste, puis à ses filles, et Phil à sa femme. Kleo fut triste, calme, digne : elle se retira. Elle consentit au divorce avec un désintéressement que, tout à son grand amour, il jugea naturel, mais dont l'expérience lui apprit par la suite qu'il n'allait pas de soi pour une épouse américaine. Elle lui laissa la maison puisqu'il restait, prit la voiture puisqu'elle partait, ne demanda pas de pension alimentaire puisqu'ils gagnaient aussi peu d'argent l'un que l'autre, l'embrassa et retourna à Berkeley, en sifflotant pour se donner du courage son chant de guerre des Brigades internationales.



Ce fut une grande passion. Se séparaient-ils quelques jours, Anne ayant des affaires à régler avec la riche famille de son mari, Phil lui écrivait des lettres de ce genre : « Il y a un rapport direct entre mon expérience de t'entendre au téléphone et celle d'un religieux qui, à force de jeûne, de solitude et de méditation, finit par entendre la voix de son dieu. Sauf que toi, tu existes, et qu'en ce qui concerne Dieu, j'ai des doutes. »

Ils se marièrent au mois d'avril, quinze jours avant la fin du monde, qui n'eut pas lieu – mais quand minuit sonna, le soir du 23, ils ne purent se défendre d'être soulagés. Phil s'installa, avec son Magnavox, ses collections de disques, de livres, de magazines, dans la grande maison claire et dans la vie familiale, nouvelle pour lui. Il y fit d'abord montre d'un zèle touchant, jouant avec les petites filles, lisant à la cadette *Winnie l'ourson*, à la puînée *Quo vadis ?*, à la grande des histoires d'épouvante de Lovecraft, participant au ménage, apprenant à bricoler, préparant chaque matin le petit déjeuner pour toutes ses femmes et chaque soir les drinks rituellement partagés avec Anne avant le dîner : Martini sec pour elle, zinfandel de Californie pour lui. Il cessa de travailler la nuit, adopta un horaire de bureau : de neuf heures à six heures, en réservant une heure de pause pour le déjeuner, qu'il passait à discuter avec Anne.

Tous deux attachaient beaucoup de prix à ces longs bavardages de midi et du soir : ils s'étaient connus en parlant et considéraient l'art de la conversation comme une forme de joute amoureuse. Anne n'était pas plus disposée en ce domaine qu'ailleurs à reconnaître la suprématie de quiconque. Elle avait un diplôme de psychologie, dissertait de Freud et de Jung comme si elle les avait bien connus et tendait naturellement à considérer son opinion sur quelque sujet que ce soit comme la vérité révélée. Mais elle fut déroutée, et au début conquise, par la manière de Dick, dont elle se flattait d'avoir perçu l'originalité dès le premier jour. Comme il existe des amants exceptionnels, c'était un causeur unique, à qui avait manqué une partenaire réceptive pour se révéler. Au contraire de Kleo, trop bonne camarade, trop franche et sans détours pour érotiser beaucoup la parole, Anne sut être cette partenaire.

Ce n'était pas seulement une affaire de culture : on trouve toujours des gens pour parler avec la même aisance de Schopenhauer, des aborigènes d'Australie ou du procès de Nuremberg. Non, c'était autre chose : une façon à la fois chaleureuse et perfide de miner le terrain en défendant avec une

égale conviction des opinions radicalement opposées. Du coup, quelle que fût celle à laquelle on se ralliait, on avait l'impression d'y avoir été conduit par lui, en pensant ce qu'on pensait de s'être fait avoir. Jamais rien n'était fixe, définitif, acquis. L'argument le plus solide, qu'on tenait en réserve pour le confondre, se retournait et venait se mettre à son service. Comme d'autres charment les serpents, il charmait les idées, leur faisait dire ce qu'il voulait, puis, quand elles l'avaient dit, exigeait qu'elles disent le contraire, et elles lui obéissaient de nouveau. Une conversation avec lui ne ressemblait pas à un échange d'arguments, mais à un tour de montagnes russes où l'interlocuteur jouait le rôle du passager et lui celui du wagon, des rails, des lois de la physique. Ou encore à son jeu favori, le jeu du Rat.

Il avait converti les filles à cette variante du Monopoly pour rendre moins ennuyeux les sempiternels achats d'immeubles dont elles raffolaient. Le principe, c'est que le Banquier, au lieu de se contenter du rôle d'arbitre, détient en tant que Rat le pouvoir discrétionnaire de modifier les règles du jeu. Quand il veut, comme il veut, sans que personne ait le droit de lui demander raison de ces oukases, sans qu'ils l'engagent en rien pour la suite. C'est la table rase perpétuelle, la dictature à l'état pur, la négation de l'idée de droit. Pour qu'une partie soit réussie, les joueurs ont intérêt à choisir pour Rat le plus vicieux et le plus inventif d'entre eux (« Phil ! Phil ! » réclamaient les fillettes, ravies.) Un Rat digne de ce nom doit savoir doser les tourments qu'il inflige aux joueurs, leur laisser supposer qu'un plan guide ses décisions arbitraires et, de cruelles déceptions en encouragements trompeurs, les arracher progressivement à leur pratique habituelle du Monopoly pour, sans que l'intérêt faiblisse, les plonger dans le chaos. Dick était un Rat-né qui, à l'époque dont je parle, commençait à se découvrir. Non content de se contredire, il lui arrivait au cours d'une conversation de nier qu'il avait dit ce qu'on l'avait entendu dire quelques minutes plus tôt ; s'efforçait-on de le confondre, il vous regardait d'un air peiné, perplexe, comme s'il se demandait s'il avait affaire à un sourd, à un pervers ou à un fou. Ces procédés laissaient Anne bouche bée et, avant de l'exaspérer, lui inspirèrent une sorte de respect fasciné : « Heureusement, s'écriait-elle, que tu ne t'es pas lancé dans la politique ! Tu aurais damé le pion au docteur Goebbels ! »

Elle devinait en son nouveau mari quelque chose de génial, dont lui-même n'avait pas conscience. Il se voyait comme un pauvre type un peu foutraque, elle comme la femme intelligente et sensible qui avait su découvrir le diamant

brut et saurait l'extraire de sa gangue, le polir, l'exposer à l'admiration du public. Elle était convaincue qu'avec les dons exceptionnels dont témoignait sa conversation lorsqu'il se sentait en confiance, Phil deviendrait un écrivain célèbre, mais il fallait pour cela qu'il travaille, et travaille sérieusement. Tout d'abord, qu'il se mette à écrire de vrais livres, non plus des âneries pour adolescents qui lui ôtaient toute chance, dès le départ, d'être un jour reconnu. Ce fut l'objet d'une longue conférence conjugale. Phil était bien d'accord, il ne demandait pas mieux que de devenir un écrivain célèbre. Seulement, il avait déjà essayé, sans succès, et appris d'expérience que seules les âneries lui permettaient de gagner sa vie, fort mal d'ailleurs. Anne balaya l'objection : avant, c'était avant ; maintenant elle le prenait en main. Pour la question d'argent, on s'arrangerait. Elle-même et ses filles vivaient déjà d'une pension versée par la famille de son défunt mari ; quant à lui, il pouvait tout de même espérer un peu d'argent pour son livre à paraître...

Phil secoua la tête, penaud : *Le Temps désarticulé*, dont il relisait les épreuves au moment de leur rencontre, avait été acheté, en raison de son côté *mainstream*, un peu *moins* cher que les autres et, une fois l'avance touchée, on pouvait toujours courir pour les royalties. Eh bien, tant pis, dit Anne avec impatience, il n'avait qu'à vendre l'espèce de bauge où il habitait avec Kleo et lui verser plus tard, fortune faite, la part qui lui revenait. Bref, on fit des calculs, d'où il ressortit que Phil avait deux ans devant lui pour écrire, en s'y consacrant à plein temps, un roman *mainstream* qui serait, premièrement, publié, deuxièmement, un grand succès.

Placé devant cette injonction qui en aurait refroidi plus d'un, il se mit vaillamment à la tâche et, durant ces deux années, écrivit non pas un roman, mais quatre. Il lui donna le manuscrit du premier, *Confessions d'un barjo*, quelques mois après leur mariage. Elle attendait un enfant de lui et sans doute était-elle encline à considérer ce livre comme un autre fruit de leur idyllique lune de miel. C'en était d'ailleurs un, mais pas celui qu'elle attendait.

Elle essaya de le croire quand, sommé de s'expliquer, l'homme dont elle avait décidé de devenir la muse marmonna que ce tableau prodigieusement cafardeux de l'enfer conjugal était de la pure fiction, pas de l'autobiographie. Mais il n'avait pas fait le moindre effort pour donner à cette réponse un atome de vraisemblance ; pas même essayé de transposer. Sans doute en était-il incapable. La science-fiction mobilisait toutes ses capacités d'invention et, lorsqu'il se mettait à écrire un *vrai* roman, il suivait à la lettre, aussi buté qu'une poule devant qui on a tracé une ligne à la craie, les conseils

de tante Flo, son premier éditeur : Bornez-vous à ce que vous connaissez ; si vous habitez Point Reyes, décrivez Point Reyes et ses habitants; si vous avez commis l'erreur, alors que vous aviez une femme aimante et droite, de tomber amoureux d'une garce castratrice, faites l'historique de cette erreur. N'omettez aucun détail. Racontez comment vous vous êtes laissé charmer par son chant de sirène, bluffer par sa belle maison blanche, abuser par une illusion d'intimité qui vous a poussé à lui confier vos pensées les plus secrètes – et vous n'aurez pas assez de votre vie pour vous mordre les doigts de lui avoir donné ces armes contre vous. Ne vous épargnez pas non plus : dites votre humiliation quotidienne parce qu'elle a de l'argent et que, même en vous tuant à la tâche, vous n'êtes pas fichu d'en gagner assez pour faire vivre sa famille selon les standards bourgeois dont elle a l'habitude; dites votre amertume de perdant, vos rancœurs inavouables; votre envie de la tuer quand elle vous envoie au village lui acheter ses Tampax...

Anne ne comprenait pas. Pourquoi ce désespoir ? Cette misogynie furieuse ? Ce climat de cauchemar mou, où chaque geste englué davantage ? Il semblait heureux, pourtant. Il lui parlait, lui faisait l'amour avec transport. Il s'occupait des filles en père attentionné. L'annonce de la grossesse l'avait rempli de joie. L'agoraphobie, dont il prétendait qu'elle avait empoisonné sa jeunesse, ne le tourmentait apparemment plus. Quand des amis venaient les voir, il jouait avec plaisir au maître de maison ; il les emmenait jusqu'au pré où paissaient leurs moutons, les présentait un à un et faisait semblant de se fâcher quand Anne racontait, en se moquant de lui gentiment, quel drame c'était chaque fois qu'il fallait en abattre un. Bien sûr, il arrivait qu'ils se disputent et, comme elle n'était pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, le ton montait. Bien sûr, il se faisait du souci pour sa carrière, pour l'argent, pour son statut social, et l'arrivée prochaine d'un quatrième enfant ne devait pas le rassurer. Bien sûr, les artistes sont des tourmentés, mais tout de même : il lui avait dit cent fois qu'il écrivait pour elle, que quand son premier livre sérieux serait publié, il le lui dédierait, à elle et à leurs grandes conversations, et tout ce qu'il trouvait à écrire, c'était cela!

« Enfin, protestait-elle, tu n'avais qu'à refuser si ça te gênait d'acheter mes Tampax ! »

Mais il se dérobaît, disant que c'était juste un livre.

« Comment ça, juste un livre ? Tu vis avec moi, tu me baisses, tu me fais un enfant, tout ça en souriant aux anges et en me disant que tu m'aimes, et dès que tu es tout seul, tu écris que tu me hais, que tu rêves de moi la nuit comme

de ta pire ennemie...

— Justement, temporisait-il, un livre, c'est comme un rêve, ça n'a rien à voir avec la vie. Même l'inquisition considérait qu'on ne pouvait pas pécher en rêve. Il n'y a que les sauvages, tu sais, j'ai lu là-dessus un livre de Mircea Eliade...

— *Fuck you !* »

Laura naquit le 25 février 1960. Dès que la mère et l'enfant furent revenues de la clinique, il fallut l'hospitaliser, lui, pour des spasmes au pylore qu'il présentait plaisamment comme sa participation somatique aux souffrances de la parturition. C'était plus probablement l'effet des diverses pilules qu'il absorbait depuis quelque temps en quantité croissante : anxiolytiques pour surmonter l'angoisse de la paternité, amphétamines pour travailler plus et mieux. Rentré, il se mit avec rage à un roman rageur, mettant en scène deux couples malheureux de Marin County : d'un côté, un self-made-man entravé dans ses ambitions par une épouse alcoolique, de l'autre, une femme pleine d'assurance, issue d'un milieu riche et qui ne manque aucune occasion d'écraser son raté de mari. Il prit modèle sur des voisins pour décrire le premier couple et, pour le second...

« Mais non, je t'assure, protestait-il mollement. C'est une obsession chez toi. D'abord, on ne m'a pas retiré mon permis de conduire. »

Au début du livre, en effet, on retire son permis au raté, ce qui oblige sa femme à lui servir de chauffeur pour qu'il aille travailler chaque matin à San Francisco. Ennuyée de faire le trajet en pure perte, elle intrigue pour obtenir un poste dans la boîte de publicité où il est dessinateur et l'y supplante de façon si spectaculaire que le patron le vire. Au comble de l'humiliation, le raté devenu chômeur ne trouve rien de mieux pour briser la carrière si brillamment inaugurée de sa femme que de la violer un jour où elle n'a pas son diaphragme, afin qu'enceinte elle soit forcée de démissionner. « Ça ne fait rien, triomphe-t-elle, j'avorterai. »

Cet automne-là, Anne fut de nouveau enceinte. Ce n'était pas prévu et, si on regardait les choses froidement, cela tombait mal. Craignant à la fois les conséquences physiques d'une cinquième grossesse, la charge financière et les dispositions où elle voyait son mari, elle résolut aussi d'avorter. Phil s'y opposa avec violence, l'accusant de n'avoir pas plus de sentiments qu'un robot. Anne lui fit observer qu'il n'avait pas plus qu'elle désiré cet enfant : ce qu'il voulait en réalité, c'était la voir grosse, déformée, dépendante, pour se

sentir enfin supérieur à elle. La guerre dura quelques jours, au terme desquels Anne s'en alla, puis revint et dit d'une voix blanche que c'était fait, qu'on n'en parle plus.

Phil s'enferma dans son bureau en claquant la porte.

Faute de pouvoir en dater la rédaction à un ou deux mois près dans l'année 1960, il est difficile d'établir si le roman, *L'Homme dont les dents étaient toutes exactement pareilles*, transpose à chaud les événements de leur vie conjugale, s'il les anticipe ou si, variante de la seconde hypothèse, Anne, ayant lu le manuscrit, a pris à cœur d'en reproduire le scénario point par point. Toujours est-il que peu de temps après l'avortement, espérant augmenter les ressources de la famille et surtout échapper à une atmosphère domestique pénible, elle décida de travailler elle aussi. Il ne pouvait bien sûr s'agir que d'un travail plus ou moins artistique. On lui avait quelquefois fait compliment des formes originales qu'elle sculptait dans la glaise. D'une discussion avec une voisine naquit l'idée de monter une boutique de bijoux fantaisie.

Rien ne pouvait déplaire davantage à Phil qui, comme le héros de son roman, vit dans cette initiative un sarcasme soulignant son insuffisance. Sur l'épisode suivant les versions divergent : lui affirme que sa femme, estimant que la plaisanterie avait assez duré, voulait le détourner de sa peu lucrative vocation et transformer l'écrivain maudit en homme d'affaires responsable ; selon Anne, au contraire, c'est lui qui désirait se recycler dans la bijouterie pour échapper à l'impuissance créatrice et elle qui militait pour qu'il retourne à sa machine. Une chose est sûre, c'est qu'après un temps de bouderie il prit l'habitude de traîner à l'atelier. Il tripotait les moules, les poinçons, s'exerçait à manier ces outils de précision. Même les travaux subalternes qu'on lui confiait, comme le polissage, flattaient son goût ancien pour l'artisanat. Soupesant les bijoux sortis du four, il comparait avec tristesse leur plénitude compacte à la facture de ses romans qui lui semblaient vulgaires, hideusement couturés. Il aspirait à la sphère, à produire quelque chose qui pèse son juste poids et soit d'une seule coulée. L'associée d'Anne lui avait montré des livres sur l'art traditionnel japonais, dont elle s'inspirait pour ses créations. Il y était question d'un point où les contraires s'équilibrent, respectueux du tao, et il rêvait d'un livre qui aurait cette harmonie ; mais il se sentait, pour l'écrire, pour le concevoir même, affreusement démuné. Il allait mal. Et plus il allait mal, plus il devenait insupportable à la maison. Un jour, Anne lui fit une proposition : pourquoi ne louerait-il pas le cabanon du shérif,

qui se trouvait dans un champ isolé, à dix minutes à pied de chez eux ? Elle s'était renseignée : on ne s'en servait pas, cela ne coûterait presque rien, il y serait tranquille pour travailler. Il hésita, sachant que, s'il acceptait, il serait au pied du mur. Plus moyen de biaiser. S'il n'écrivait pas, là, un livre qui vaille vraiment la peine, alors il n'écrirait plus rien. Ce cabanon serait la dernière étape, le seuil du vide. Il faudrait qu'il en sorte vainqueur ou mort.

Il fit rouler les pièces, en retenant sa respiration construisit l'hexagramme. Neuf, huit, sept, sept, six, huit : *Fong*, l'abondance, la plénitude.

« Clarté au-dedans, mouvement au-dehors produisent grandeur et abondance. Ce que représente l'hexagramme est une époque de haute civilisation. Toutefois, le fait qu'il s'agisse d'un sommet entraîne l'idée que cet état extraordinaire d'abondance ne pourra se maintenir de façon durable. »

Il accepta.

## ***Tchoung Fou, la vérité intérieure***

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des jésuites, retour de Pékin, introduisirent en Europe un traité de divination qui passait pour le plus ancien livre de la Chine et la clé de sa sagesse. L'univers entier s'y trouve ramené au jeu de deux principes complémentaires, *yin* et *yang*, qu'on peut à loisir identifier comme l'ombre et la lumière, la femelle et le mâle, le repos et le mouvement, la terre et le ciel, le froid et le chaud, etc. Une technique simple, de type pile ou face, permet d'établir un hexagramme figurant l'exact dosage de ces principes dans l'état du monde au moment où on consulte l'oracle, et par conséquent d'y ajuster sa conduite. En soixante-quatre hexagrammes, pas un de plus, pas un de moins, se décompose l'infinie variété de la vie et des situations que son flux modifie à chaque instant. C'est pourquoi le *Yi-King* s'appelle *Le Livre des transformations*. Il ne décrit pas des états figés, mais les tendances qui les animent. Il sait que tout moment est un passage, que l'apogée annonce le déclin, et la défaite la victoire future. À qui tâtonne dans les ténèbres il apprend que la lumière reviendra, à qui exulte sous le soleil de midi que le crépuscule est déjà commencé, à l'homme sage l'art subtil de se laisser porter par le cours des choses comme une barque vide par le fleuve.

Diverses traductions, pendant deux siècles, furent proposées des textes sibyllins qui, attribués à Confucius et à d'autres autorités, commentent chacun des hexagrammes. Elles ne dépassèrent pas le cercle des orientalistes jusqu'en 1924, où Richard Wilhelm, un pasteur allemand amoureux de la Chine, en proposa une dont l'exceptionnelle qualité augmenta tout d'un coup l'audience du *Yi-King*. Carl Gustav Jung figurait parmi ses plus fervents adeptes, et c'est l'une de ses élèves, Cary F. Baines, qui en 1951 en publia la version américaine (il fallut attendre 1968 pour la version française d'Étienne Perrot). L'ouvrage connu, dans les années cinquante, un succès souterrain et fécond, qui se transforma durant les deux décennies suivantes en véritable



popularité : John Cage s'en servit pour dériver des progressions d'accords, des physiciens pour déterminer le comportement de particules subatomiques et, à l'étage du dessous, chez les babas, dès qu'on avait fumé quelques joints, hop, on lançait les trois pièces, six fois de suite, sur le kilim, après quoi on se débrouillait avec des sentences comme : « La persévérance est avantageuse. Soigner la vache amène la fortune. » Ou « Libère-toi de ton gros orteil. Alors le compagnon s'approche et tu peux te fier à lui. »

Dick fit, si l'on peut dire, partie de la queue de l'avant-garde. Alerté par un article de Jung, il découvrit le livre en 1960 et ne s'en sépara plus. Anne y fut initiée. Bientôt toute la maison vécut sous la loi évasive de l'oracle, l'interrogeant à tout bout de champ et confiant à son arbitrage les décisions les plus prosaïques.

Il existe deux façons de pratiquer le *Yi-King* : comme un livre de sagesse et comme une technique de divination. On peut en attendre un enseignement général sur la manière, en toute circonstance, d'accueillir la vie, ou des réponses précises à des questions précises, du type : aurai-je assez d'essence pour rouler jusqu'à la prochaine station-service ? La première approche paraît plus respectable et sensée, elle expose en tout cas à moins de déceptions que la seconde. Malheureusement pour lui, s'il y a une chose après quoi Dick ne courait pas, c'était la sagesse. Tout ce qu'enseigne le taoïsme, dont le *Yi-King* constitue le cadre de référence, sur les bienfaits de la souplesse, de la patience et de l'abandon, d'une façon générale toute connaissance de la vie construite sur l'expérience et l'ascèse demeurerait pour lui lettre morte. En cela il était profondément ésotériste : croyant à l'existence d'un secret caché derrière le visible, il n'imaginait pas que la vie, peu à peu, l'enseignât, mais qu'il appartenait à l'intellect de le conquérir par un coup de force. Il n'attendait pas de la culture, de la psychanalyse ou de la religion qu'elles le forment, mais qu'elles lui livrent le mot de passe permettant de s'évader de la caverne où, à en croire Platon, nous est seulement montrée l'ombre du monde réel.

Au temps de ses débuts littéraires, il avait aimé ce conte d'un de ses confrères, le malicieux Fredric Brown : les savants du monde entier collaborent à la construction d'un gigantesque ordinateur où ils enfournent *toutes* les données composant le savoir humain, avec un programme capable de les connecter. Vient le moment solennel où l'on fait tourner la machine. En tremblotant un peu, on pianote sur son clavier la première question : « Dieu existe-t-il ? » La réponse ne se fait pas attendre : « Maintenant, oui. »

D'une certaine façon, le *Yi-King* ressemblait à cet ordinateur, et son jeu de

soixante-quatre hexagrammes à un programme permettant de comprendre – dans les deux sens du verbe – l’univers. Avec sa pédanterie coutumière, Dick expliquait à Anne comment dans cette combinatoire de traits pleins ou brisés Leibniz avait reconnu la préfiguration de son propre système, fondé sur l’usage exclusif du 0 et du 1, et lui-même préfigurant le clignotement binaire de l’informatique moderne. Pour un inventeur de questions ultimes, toujours en quête d’instance à qui les poser, cela ressemblait bel et bien à un cadeau des dieux.

Le *Yi-King* lui avait conseillé de louer le cabanon du shérif pour y écrire un livre qui vaille vraiment la peine ou crever. (Cette alternative dramatique venait bien sûr de lui : le *Yi-King* n’aurait jamais dit ça; en cas d’échec, il aurait simplement insinué que la situation n’était pas mûre, qu’on s’était imprudemment hâté.) Lorsqu’il y eut transporté son barda, il plaça sur la table, à côté de la machine à écrire, les deux volumes noirs de l’édition Baynes et les trois pièces chinoises percées dont il se servait pour bâtir les hexagrammes. Puis il s’assit et attendit. On recommandait de chasser toute pensée avant de consulter l’oracle, mais il avait un mal fou à chasser toute pensée. Des images, des idées souvent ruminées flottaient à la surface de sa conscience. Il devinait que certaines de ces épaves trouveraient leur place dans le livre, mais il ne fallait rien brusquer. Les laisser dériver, portées par le courant.

Au centre, il y avait l’image du bijou. Une broche ou peut-être un pendentif : quelque chose de ramassé, qui tenait au creux de la main. Ce n’était pas un bijou précieux, mais lorsqu’on s’attardait à le regarder, à le soupeser, on sentait un changement advenir en soi. La houle s’apaisait. Plus d’oppositions, ou bien si, mais tellement équilibrées qu’on ne les percevait plus comme des oppositions. Calme, évidence. Il faudrait que ce bijou soit dans le livre. Il faudrait que le livre ressemble à ce bijou.

Mais comment, s’il y était question du nazisme, vers quoi ses réflexions s’orientaient depuis des mois ? Il avait lu des masses de livres là-dessus, tout récemment celui d’Hannah Arendt sur le procès d’Eichmann à Jérusalem, il savait que le jour où il écrirait sérieusement, ce serait à ce sujet. Le nazisme, tous les habitants de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle doivent se débrouiller avec, vivre avec l’idée que c’est arrivé, comme lui devait vivre avec la mort de sa sœur Jane. On peut ne pas y penser, n’empêche que c’est là, et il faudrait que ce soit aussi dans son livre.

Rien de plus éloigné du tao que le nazisme. Les Japonais, pourtant, qui

vénèrent le tao, avaient été alliés aux nazis. S'ils l'avaient emporté... Un moment, il laissa miroiter cette idée. On avait déjà fait des livres de ce genre, il en avait lu un d'après lequel le Sud avait gagné la guerre de Sécession. Il se demanda ce que serait un monde issu de la victoire de l'Axe, quinze ans plus tôt. Qui dirigerait le Reich ? Hitler toujours ou l'un de ses lieutenants ? Est-ce que cela changerait quelque chose que ce soit Bormann, Himmler, Goering ou Baldur von Schirach ? Est-ce que cela changerait quelque chose pour lui, habitant de Point Reyes, Marin County ? Et quoi ?

C'était une impression étrange d'imaginer non pas un avenir hypothétique, mais un autre passé. Plus il y réfléchissait, plus ce passé et le présent qui en résultait prenaient de consistance ; ils auraient pu exister ; en un sens, ils existaient : ils se servaient de son cerveau pour exister. Mais ils pouvaient exister sous mille formes différentes, cela dépendait des choix qu'il effectuait. À chaque instant des millions d'événements adviennent ou n'adviennent pas ; à chaque instant des variables se transforment en données, le virtuel devient actuel, et c'est ainsi qu'à chaque instant le monde présente un état différent. Quoi qu'il écrive, à sa petite échelle, un écrivain fait forcément ce genre de travail : tout pouvant arriver, c'est à lui de décider qu'une chose arrive plutôt qu'une autre.

Il sentit qu'il était temps de demander conseil au *Yi-King*. Il obtint l'hexagramme 60 : *Tsie*, la limitation.

« Au-dessus du lac est l'eau : image de la limitation. Ainsi l'homme noble crée le nombre et la mesure et recherche ce que sont la vertu et la conduite correcte. »

Commentaire : « Le lac est un espace fini ; l'eau est inépuisable. Le lac ne peut contenir qu'une quantité déterminée de l'eau infinie. Telle est sa propriété. De même, c'est en établissant des limites que l'individu acquiert sa signification. »

Étonnant, songea-t-il, comme l'oracle tombe presque toujours à pic. Ses détracteurs font valoir qu'il ne donne que des conseils de bon sens, assez généraux pour convenir en toute occasion : patience, modération, persévérance – et, dans une certaine mesure, c'est vrai. C'est vrai que normalement je n'ai pas besoin de lui pour penser qu'un roman exige un cadre précis ; mais parce qu'il me l'a dit, et parce que je me posais précisément le problème, je vois mieux tout à coup l'importance de ce cadre. Je comprends par exemple que la première chose à faire, c'est de tracer des frontières.

Après leur écrasante victoire de 1947, les puissances de l'Axe, décida-t-il, se sont partagé le monde. L'Europe, l'Afrique et l'est de l'Amérique, jusqu'aux montagnes Rocheuses, reviennent au Reich. Le chancelier Martin Bormann y poursuit la politique de son prédécesseur, transformant un appréciable pourcentage de ses populations en savonnettes et le continent africain en... on ne sait pas quoi, et on préfère éviter d'y penser. Sur l'Asie, le Pacifique et l'ouest de l'Amérique le Japon fait peser un joug plus humain. Pas de camps de concentration, moins de terreur policière. Les Américains ont parfaitement intériorisé le code social de l'occupant : comme lui, ils ne craignent rien tant que d'enfreindre l'étiquette et de perdre la face ; comme lui, ils ne prennent aucune décision sans l'avis du *Yi-King*. À tout moment, le Californien moyen jette les pièces et observe, fasciné, la formation de l'hexagramme qui, produit par le hasard, n'en plonge pas moins ses racines dans la texture du monde. L'alternance des traits pleins et brisés donne à chacun, pour comprendre l'état présent des choses, une clé à la fois singulière et universelle : s'il y a sa place assignée, c'est en relation avec celle de tout être vivant ou ayant vécu, avec le cosmos tout entier.

Afin d'illustrer cette interdépendance, il choisit de multiplier le nombre des protagonistes et des points de vue. Au début, ils n'avaient que des noms : Frank et Juliana Frink, Nobusuke Tagomi, Robert Childan, les époux Sakoura... Mais il suffisait d'écrire leurs noms et en leurs noms de tirer le *Yi-King* pour que ces fantômes s'animent. Sans qu'ils se connaissent forcément, des connexions surgissaient entre eux. M. Tagomi, haut fonctionnaire japonais en Californie, cherchait un cadeau précieux pour honorer un visiteur du Reich. Dans ce but, il s'adressait à Robert Childan, un Américain de souche qui tenait un magasin d'antiquités indigènes : *comics* d'avant-guerre, montres Mickey, disques de Glen Miller, colts 44 de la guerre de Sécession, toutes babioles dont les élites occupantes raffolaient et dont Childan garantissait l'authenticité. À tort : la plupart de ces pièces se révélaient des faux, fournis par l'atelier clandestin où travaillait Frank Frink. Viré à la suite du scandale, celui-ci tentait sa chance dans la bijouterie. Il avait été marié, autrefois, à une certaine Juliana, qui, au début du récit, servait des hamburgers dans une cafétéria du Colorado. Dick ne savait pas trop quoi faire d'elle, mais ne s'en inquiétait pas. De la périphérie elle trouverait bien moyen de se frayer un chemin jusqu'au cœur du livre : il était sûr qu'elle serait une héroïne parfaite et, en attendant, il lui suffisait de la faire bouger, marcher

dans la rue, prendre sa douche. « Attente dans le pré, confirmait l'hexagramme 5 : il est avantageux de demeurer dans ce qui dure. Pas de blâme. » Sans trop de manières, il s'avouait qu'il avait surtout inventé Juliana pour en tomber amoureux.

Il travaillait dans la fièvre, neuf ou dix heures par jour. Il lui semblait que le livre existait déjà, quelque part, et que son travail consistait seulement à suivre les directives de l'oracle pour l'amener à la lumière. Quand un des personnages tirait un hexagramme suggérant un choix contraire aux vagues plans qu'il avait formés pour lui, il résistait à la tentation de recommencer jusqu'à ce que le verdict l'arrange mieux : il laissait faire, suivait le mouvement ; l'histoire se développait d'elle-même. Le soir, il avait de plus en plus de peine à s'y arracher. Il suivait pensivement le chemin de terre qui, du cabanon, le conduisait entre les clôtures à la grande maison blanche. De l'intérieur venaient des voix, de la musique, des tintements de couverts. Il frottait longuement devant la porte ses bottines militaires crottées. Il retrouvait avec une sorte d'incrédulité cette femme à qui il avait promis de dédier son premier livre sérieux et qui n'y trouvait pas sa place : comme si le livre n'admettait que des personnages réels et qu'elle ne l'avait pas été suffisamment. Juliana était brune, aile de corbeau ; quelle idée d'avoir épousé une blonde, et tellement stridente ! Tout le temps elle pestait et jurait, comme le pèlerin russe qui pour l'incorporer à sa respiration répète sans cesse le nom de Jésus, sauf qu'elle, c'était *shit*, *fuck*, il avait l'impression que des crapauds lui sortaient de la bouche. Il filait doux, aidait à mettre la table. Il jouait avec les filles et avec le bébé. Il allait à la salle de bains prendre les diverses pilules nécessaires à son équilibre. Quelquefois, tard le soir, quand il était certain qu'il n'y aurait personne, il passait à la bijouterie. Seul dans l'atelier, il s'asseyait devant l'établi. Ses doigts s'attardaient sur les brosses, les pinces, les cisailles, les polissoirs, ces outils minuscules et précis qu'il aurait aimé savoir manier. Mais il n'éprouvait pas de mélancolie : cette partie de sa vie était sauvée. Elle avait trouvé place dans le monde du livre, où Frank Frink avait lui aussi monté son atelier. Seulement, ce qu'il produisait, ce n'était pas de charmantes babioles comme celles que Phil avait sous les yeux. Sans que personne l'ait consciemment voulu, les objets sans valeur historique ou même esthétique qui sortaient de son four recelaient une valeur immatérielle plus haute : ils étaient en équilibre, en repos, en accord avec le tao ; il suffisait de les contempler pour entrer en contact avec le monde réel, celui qui gît au-

dessous des apparences. Il n'existait pas de semblables objets dans l'atelier d'Anne, mais dans son livre si, et d'une certaine façon il se pouvait que son livre tout entier en fût un : une création tout à fait secondaire sur le plan littéraire, mais qui, mystérieusement, donnait accès à la vérité. De plus en plus, il lui semblait que quelque chose n'allait pas dans son monde, dans le monde d'Anne. Le livre serait comme un trou, un accroc dans cette toile peinte, à travers quoi ceux qui sauraient le lire pourraient passer de l'autre côté. Mais bien peu le sauraient. Sans doute pas Anne.

Par un de ces circuits compliqués et naturels que la construction de son histoire favorisait, l'un des bijoux de Frank Frink se retrouva entre les mains de M. Tagomi, le haut fonctionnaire japonais dont les recherches de cadeau avaient indirectement provoqué le renvoi et la reconversion de l'artisan – cela sans que l'un et l'autre le sachent, ni se rencontrent jamais. M. Tagomi avait lui aussi des soucis. Pour sauver une vie, il lui avait fallu en sacrifier deux, réalité difficilement soutenable pour un bouddhiste. Il était prostré sur un banc, petite silhouette frêle en costume noir, dans un jardin public de San Francisco. Machinalement, il sortit le bijou de sa poche et se mit à le palper, puis à le regarder. Le triangle d'argent accrochait les rayons du soleil.

En quittant, pensif, le jardin public, M. Tagomi fut étonné de ne pas voir de vélos-taxis. Puis, débouchant sur les quais, il s'arrêta, bouche bée : un gigantesque ruban de béton s'étendait le long de la baie. Cela ressemblait à une monstrueuse chenille de fête foraine, sur laquelle grouillaient des véhicules aux formes bizarres. M. Tagomi crut d'abord rêver : il passait par là tous les jours et n'avait jamais vu cette voie de circulation futuriste dont la construction aurait dû s'étendre sur des mois, des années. Mais il avait beau cligner des yeux, la vision aberrante ne se dissipait pas. Affolé, il interrogea un passant, qui dit que c'était l'autoroute de l'Embarcadero. Le ton de sa réponse était à la fois surpris et amusé, comme s'il avait affaire à un idiot de village. Ce manque de respect de la part d'un Blanc heurta M. Tagomi. Espérant se reconforter, il entra dans un bar, mais aucun des Blancs assis devant le comptoir ne se leva pour lui céder sa place. Il sentit le sol se dérober sous ses pieds. Où, dans quel cauchemar était-il tombé ? Le triangle d'argent l'avait désorienté, arraché à son univers, à son espace, à son temps. Il errait, sans repères, dans une zone crépusculaire et menaçante dont il ne savait pas si elle avait une existence objective ou si elle ne prouvait qu'une soudaine défaillance chez lui : trouble aigu de l'oreille interne,

somnambulisme, hallucination...

Puis les vélos-taxis reparurent, Américains qui pédalaient pour des Japonais. Le monde familial se recomposa. M. Tagomi n'avait guère dû s'en absenter plus de dix minutes. Mais il se demanderait jusqu'à la fin de sa vie où il avait passé ces dix minutes et n'oserait plus jamais regarder l'étrange bijou qui lui en avait ouvert la porte. Ni feuilleter le fameux et scandaleux roman d'Hawthorne Abendsen, *La sauterelle pèse lourd*.

Cet Hawthorne Abendsen était un écrivain de science-fiction dont le livre, interdit par le Reich, circulait plus ou moins librement dans la zone japonaise et provoquait des controverses passionnées. Il décrivait un monde imaginaire dans lequel les Alliés avaient gagné la guerre en 1945.

Comme on ferait passer un test à ses proches, Dick soumit le roman d'Abendsen à presque tous les personnages du sien. Aux yeux de certains lecteurs, il relevait d'un genre de fiction particulièrement absurde et vain, encore plus absurde et vain que l'anticipation, car nul ne peut jurer qu'une chose n'advient pas, mais qu'elle n'est pas advenue, oui, et alors à quoi bon ?

D'autres le jugèrent troublant. « Curieux, observa l'un d'eux, que personne jusqu'ici n'ait pensé à écrire un tel livre. Il donne à réfléchir et comporte une leçon morale. Il doit nous aider à apprécier notre bonheur. Bien sûr, ce n'est pas toujours drôle d'être sous la domination des Japonais, mais nous pourrions être tellement plus mal partagés... »

La réaction la plus vive fut celle de Juliana. En imaginant cette brune séduisante et passablement névrosée, Dick n'avait pas seulement donné libre cours à un fantasme érotique, mais tracé le portrait de la lectrice idéale – c'était la même chose, pour lui. Elle ne le déçut pas. Elle ne pensa pas que le roman d'Abendsen était bizarre, distrayant ou qu'il faisait réfléchir, mais qu'il était *vrai*. « Suis-je la seule à le savoir ? Je le parierais. Personne à part moi n'a saisi le sens de *La sauterelle pèse lourd*. L'auteur nous a parlé de notre univers, de ce qui nous entoure ici et maintenant. Il veut nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Il faut que je le rencontre. »

Quand, pour corser l'intrigue, il y avait injecté cet écrivain qui, dans le monde de son livre, en écrivait le pendant, il ne savait pas encore s'il le ferait apparaître, si ses personnages le verraient ou non. Peut-être valait-il mieux qu'on ne sache pas s'il existe. L'idée de le représenter le séduisait et

l'effrayait à la fois. Comme de s'approcher d'un miroir.

Venir à sa propre rencontre et se demander alors qui approche. Un reflet, bien sûr, un simple reflet. Mais à un certain type de personnes il est impossible d'imaginer que le miroir ne recèle pas une profondeur, qu'il n'y a pas, de l'autre côté de cette surface qu'on croit plane, un monde aussi complet et réel que le nôtre, peut-être plus. Que ce couloir dont on aperçoit l'amorce ne se poursuit pas aussi dans le monde du miroir. Et, de fil en aiguille, on en vient facilement à l'idée que le vrai monde se trouve de l'autre côté du miroir et que nous sommes, nous, les habitants du reflet. Phil le savait depuis sa petite enfance, et il en savait même un peu plus que les autres : car il savait, lui, qui vivait de l'autre côté du miroir. De ce côté-ci, qu'on lui disait être le réel, Jane était morte et pas lui. Mais de l'autre, c'était le contraire. Il était mort et Jane se penchait anxieusement sur le miroir où habitait son pauvre petit frère. Peut-être le vrai monde était-il celui de Jane, peut-être vivait-il dans le reflet, dans les limbes. On avait parfaitement imité le réel pour ne pas l'effrayer, mais il vivait parmi les morts. Il faudrait un jour, pensa-t-il, écrire un livre qui raconte cela : comment quelqu'un découvre qu'en fait nous sommes tous morts.

L'oracle lui avait ordonné de décrire le monde caché – de l'autre côté du miroir et, guidé pas à pas, il avait obéi. Il avait décrit le livre qu'y écrivait à sa place Hawthorne Abendsen. Il avait décrit cette fille aux cheveux noirs, tout le contraire d'Anne, c'est plutôt Jane qu'il imaginait ainsi, et cette fille avait compris, comme Jane l'aurait compris et comme Anne ne le comprendrait jamais, que Hawthorne Abendsen ne parlait pas d'un autre monde, d'un monde imaginaire, mais du monde réel. Et maintenant, elle voulait le rencontrer. À la place d'Abendsen, il lui semblait qu'il en aurait terriblement envie et terriblement peur à la fois, comme de rencontrer Jane ou la mort. Mais ce n'était pas à lui de décider.

La fin du livre approchait. Il le savait aussi sûrement, en l'écrivant, qu'un lecteur à qui il suffit de compter le nombre de pages qui restent. Juliana avait arrêté sa voiture au bord d'une route déserte traversant les montagnes Rocheuses. Ses cheveux noirs étaient mouillés. Ses seins menus et fermes palpaient librement sous la belle robe neuve offerte par un nazi dont elle avait quelques heures plus tôt tranché la carotide au rasoir. Elle sortit de son sac les deux volumes noirs, fatigués, de l'édition Baynes, et là, dans la voiture dont le moteur tournait toujours, lança les trois pièces en demandant :



« Bon, maintenant, que dois-je faire ? Dites-moi ce que je dois faire, je vous en prie. »

Elle obtint l'hexagramme 42 – l'augmentation –, que trois lignes mobiles transforment en 43 – la percée.

« On doit résolument faire savoir la chose à la cour du roi. Elle doit être annoncée conformément à la vérité. Danger. »

Dick se mordit les lèvres. Il avait espéré une de ces réponses vagues, comme le *Yi-King* en fait parfois, qu'on peut interpréter à sa guise. Mais celle-ci était d'une clarté effrayante. Il fallait se rendre à la cour du roi. Juliana repartit.

On disait depuis le début du livre qu'Abendsen habitait un bunker isolé en pleine montagne – d'où son surnom de Maître du haut château –, mais cela n'intéressait plus Dick de le décrire, et puis il savait bien que ce n'était pas vrai. Le voyage de Juliana prit fin dans la banlieue de Cheyenne, Colorado, devant une spacieuse maison blanche avec une allée pavée de pierres plates conduisant au garage et un tricycle d'enfant sur la pelouse soignée. Le rez-de-chaussée était illuminé, on entendait de la musique et des bruits de voix : une party, une banale party.

Elle entra. Encore quelques pages, pensa Dick, un dialogue difficile à écrire et ce sera fini : je saurai ce que raconte ce fichu livre.

Danger.

Un invité désigna le maître de maison à Juliana. Voilà donc à quoi ressemblait Hawthorne Abendsen : un grand type costaud, barbu, en train de boire un Old Fashioned. Elle s'approcha de lui et, sans qu'elle se fût présentée, ils se retrouvèrent en conversation. Il lui proposa un verre, qu'elle accepta. Quoi ? Oh, un Old Fashioned ferait l'affaire.

Elle dit ce qui l'amenait et le questionna. Pourquoi avait-il écrit ce livre ? Il lui expliqua comment il s'était servi de l'oracle, qui avait tout décidé pour lui, le sujet, la période historique, les personnages, et fait les mille petits choix nécessaires à l'élaboration d'une histoire. Il avoua même qu'il l'avait interrogé pour savoir comment le livre serait accueilli : l'oracle lui avait répondu que ce serait un grand, le premier grand succès de sa carrière.

Dick toucha le bois de sa table, mais Juliana secoua la tête avec impatience. Elle n'était pas venue pour apprendre comment Abendsen et l'oracle avaient écrit le livre : cela, elle l'avait deviné depuis longtemps. Elle voulait savoir pourquoi. Pourquoi l'oracle avait-il décidé d'écrire un roman, par le truchement d'Abendsen ? Et pourquoi ce roman ? Pourquoi ce thème tordu

plutôt qu'un autre ?

Abendsen n'avait pas de réponse. Dick non plus. Il ne restait plus qu'à demander à l'oracle. On disposa donc le livre, les trois pièces de billon chinoises, la feuille et le crayon pour bâtir l'hexagramme. Puis on posa la question : « Oracle, pourquoi as-tu écrit *La sauterelle pèse lourd* ? Quelle leçon sommes-nous supposés en tirer ? »

Dick retint un moment son souffle, puis lança les pièces, six fois. Construisit l'hexagramme.

*Souen* en haut, *Touei* en bas.

61. *Tchoung Fou*, la vérité intérieure.

« Le vent souffle sur la montagne et ride la surface de l'eau. Ainsi se manifestent les effets visibles de l'invisible. »

Il y eut un moment de silence.

« Je sais ce que cela signifie », dit enfin Juliana.

Abendsen la dévisageait avec une expression inquiète, presque féroce.

« Que mon livre est vrai, c'est bien ça ?

— Oui.

— L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ?

— Oui »

Il referma le livre, se leva sans un mot.

« Même vous, dit Juliana avec mépris, vous n'avez pas le courage de regarder la vérité en face. »

Et elle sortit.

Dick la suivit, perplexe. Est-ce que c'était cela, la fin du livre ? Aucun éditeur n'en voudrait. On exigerait qu'il l'explique, la justifie. Même lui, l'auteur, elle le mettait mal à l'aise. Dans *Le Temps désarticulé*, il ne s'était pas contenté d'affirmer que Ragle Gumm avait raison, mais avait expliqué pourquoi ; il s'était décarcassé à inventer l'histoire de la défense antimissiles qui imposait la reconstitution d'un monde révolu autour du héros. Cette explication faisait partie de ses devoirs envers le public. Et il se rendait compte à présent qu'il ne s'en était pas soucié une seconde en écrivant *Le Maître du haut château* : comme un auteur de romans policiers qui attendrait le dernier chapitre pour se demander qui a tué, comment et pourquoi. Il comptait sur le *Yi-King*. Le *Yi-King* trouverait bien une façon de l'en sortir. Et voilà que le *Yi-King* le lâchait sans autre provision que cette confirmation évasive, moqueuse, cette espèce de *koan* zen à la noix. Lâchage d'autant plus

agaçant, pensa-t-il, que s'il s'y était pris à temps, s'il avait posé les jalons nécessaires en cours de récit, une révélation de ce genre aurait parfaitement trouvé sa place dans un livre traitant, au moins en partie, du nazisme. C'est une idée qui l'avait beaucoup frappé en lisant Hannah Arendt : que le but d'un État totalitaire est de couper les gens du réel, de les faire vivre dans un monde fictif. Les États totalitaires ont donné consistance à cette chimère qu'est la création d'un univers parallèle. Le privilège que saint Thomas d'Aquin déniait et que saint Pierre Damien reconnaissait au Tout-Puissant, modifier le passé, faire que n'ait pas été ce qui a été, nazis et bolcheviks se le sont arrogé en réécrivant l'histoire et en imposant leurs versions apocryphes. Trotski n'avait jamais été à la tête de l'Armée rouge, Beria disparaissait de l'encyclopédie soviétique au profit d'un voisin d'alphabet moins compromis, le détroit de Behring, et, quant aux victimes moins illustres des camps de concentration, l'objectif n'était pas seulement de les tuer, mais de faire qu'elles n'aient jamais existé. Dans un passage extraordinaire, Arendt décrit la grande feuille sur laquelle la police figure l'entourage de chaque personne jugée indigne de vivre : autour du point qui la représente s'ordonnent, en cercles concentriques, la multitude des points représentant la famille, les amis proches ; puis viennent les relations de travail, les vagues connaissances ; puis les gens qui, sans le connaître personnellement, ont entendu parler de l'indésirable, et seule la question pratique des dimensions de la feuille interdit d'étendre le cercle à l'humanité entière. Dick avait lu un jour sous la plume d'un statisticien une théorie qui lui avait beaucoup plu, selon laquelle personne sur terre n'est à plus de cinq ou six poignées de main de n'importe lequel de ses semblables : « Cela signifie, expliquait-il à Anne, que tu as forcément dans ta vie serré la main de quelqu'un qui a serré la main de quelqu'un qui a serré la main de quelqu'un qui a serré la main de quelqu'un qui a serré la main, disons, de Richard Nixon ou de tel habitant de Bénarès. » Ce principe de contamination universelle, cauchemar et carburant de l'utopie totalitaire, conduit logiquement à déporter tout le monde, y compris les déportateurs. Cependant, comme même un État totalitaire n'est pas tout à fait à l'abri du principe de réalité, il a fallu trouver une autre solution, consistant à effacer les disparus, non seulement des documents, mais de la mémoire de ceux qui étaient provisoirement épargnés. Et l'une des choses les plus affreuses que les États totalitaires ont fait découvrir à l'humanité, c'est que cette opération est possible. Si le III<sup>e</sup> Reich, pensait Dick, régnait aujourd'hui sur l'Europe, il n'est pas seulement

probable que sa logique exponentielle lui aurait fait exterminer des dizaines de millions d'hommes, mais probable aussi que les survivants, la gorge quotidiennement irritée par la fumée des fours crématoires, ne le sauraient pas. Quand la survie est à ce prix, eh bien, on ne sait pas.

Il avait lu aussi dans une revue de vulgarisation le compte rendu d'une expérience psychologique : on trace au tableau noir deux traits, l'un, A, nettement plus long que l'autre, B. Puis on montre le tableau à un groupe de cinq personnes à qui l'on demande de dire quel est le plus long, A ou B. Une fois que tout le monde s'est esclaffé devant un test aussi ridiculement facile, chacun répond. Quatre membres du groupe, complices de l'expérimentateur, affirment contre l'évidence que B est plus long que A. Le cinquième, qui est en fait le seul sujet de l'expérience, finit inmanquablement, au prix d'un grand désarroi psychique, par rejeter le témoignage de ses sens et rallier l'opinion générale. C'est ce genre d'expérience qu'ont mené à grande échelle les États totalitaires. Ils ont développé la faculté de montrer une chaise aux gens et de leur faire dire que c'est une table. Mieux : de le leur faire croire. De ce point de vue, ce que, poussé par l'oracle, il avait raconté dans son livre n'était pas tout à fait absurde. Il avait même touché une vérité profonde.

Évidemment, songea-t-il, l'hypothèse aurait été plus plausible en sens inverse : il n'y a pas tellement de raisons pour qu'une démocratie, même gangrenée par la chasse aux sorcières, entretienne les gens dans l'idée qu'ils vivent sous un régime totalitaire ; au contraire, si l'Allemagne et le Japon avaient gagné la guerre, on pourrait tout à fait imaginer qu'ils fassent croire le contraire aux Américains, pour les dominer plus sûrement. Ceux-ci continueraient de mener leur paisible petite vie banlieusarde et de vanter leur Constitution sans se savoir les sujets totalement aliénés du Reich. Année après année, des millions de leurs concitoyens disparaîtraient sans laisser de trace, et personne n'y ferait attention, ne poserait de questions, tant est puissant chez l'homme, pour peu qu'on l'encourage, l'instinct d'ignorer. Mais, dans ce cas, ce serait à Phil Dick, l'habitant de l'Amérique prétendue libre, et non à Hawthorne Abendsen, son double spéculaire, de concevoir des soupçons et d'en tirer la trame d'un roman.

Or c'est précisément ce qu'il venait de faire.

Du calme.

Il secoua la tête, s'étira, pour échapper à l'engrenage de ce raisonnement absurde. Il parcourut encore le commentaire de l'hexagramme, espérant y trouver une inspiration pour conclure.

« Seul un cœur exempt de préjugés est capable d'accueillir la vérité. »

S'imaginant dire ça à l'éditeur furieux, il gloussa. Puis fit une dernière tentative.

*Mong*, la folie juvénile.

« Ce n'est pas moi qui recherche le jeune fou, c'est le jeune fou qui me recherche. Au premier oracle, j'informe. S'il interroge deux, trois fois, c'est de l'importunité. S'il est importun, je n'informe pas. La persévérance est avantageuse. »

Bien, bien, dit-il, vexé. J'ai compris.

Juliana avait donc dit tout ce qu'il y avait à dire. Il tapa le mot « fin », puis retourna à la maison en pensant qu'il aurait aimé lire les dernières pages de *La sauterelle pèse lourd*, pour savoir s'il y était question de lui et comment l'autre s'en était tiré.

## L'idiotie

Comme l'avait prédit l'oracle, *Le Maître du haut château* fut le premier succès de sa carrière : il obtint le prix Hugo, la plus importante récompense que puisse espérer un auteur de science-fiction américain.

Quelques semaines plus tard, un gros paquet arriva, qui contenait les manuscrits de ses onze romans *mainstream*, accompagnés d'une lettre de son agent expliquant qu'on avait fait ce qu'on avait pu, mais que personne n'en voulait et que pour cet aspect de sa production on abandonnait, à regret, la partie. Il fut déçu, mais guère surpris. Il s'était fait à l'idée qu'un obstacle à la fois incompréhensible et infranchissable, comme un champ magnétique, le séparait de cette terre promise, la littérature respectable. Le sort était jeté : il serait roi de son village plutôt que second couteau à Rome. Son karma, blaguait-il à demi, voulait ça.

Ce double verdict lui assignait, définitivement semblait-il, une place qui répugnait à son amour-propre et à celui d'Anne, mais dont il commençait à comprendre qu'elle était la sienne et qu'à celle-là seulement il pourrait donner sa mesure. Plus que le prix, dont il attendait des retombées matérielles qui ne vinrent pas, la jubilation, l'impression de maîtrise éprouvées en tenant, de l'autre côté du miroir, le rôle d'Hawthorne Abendsen le persuadèrent qu'il avait trouvé sa voie. Ce qu'il écrivait là, qui ne pouvait passer que sous le pavillon de la science-fiction, il n'appartenait à nul autre que lui de l'écrire. Tant pis si cela impliquait de rester pauvre, obscur ou célèbre dans un milieu dont sa lucidité lui défendait de méconnaître l'étroitesse : il ne s'y résignait pas de gaieté de cœur, mais devinait que c'était une chance pour lui de ne pas avoir le choix.

Depuis qu'un oracle vieux de cinq mille ans lui en avait garanti la « vérité intérieure », il s'enfonçait méthodiquement dans le labyrinthe de son *idios*

*kosmos*. Son « idiotie » personnelle s'organisait désormais autour de l'intuition non seulement que le réel est impossible à appréhender directement, puisque filtré par la subjectivité de chacun, mais encore que le consensus à peu près général à son sujet résulte d'une tromperie. Ce que tous les êtres raisonnables, par-delà leurs différences de perception et de jugement, s'accordent à considérer comme la réalité n'est qu'une illusion, un simulacre ourdi soit par une minorité pour abuser la majorité, soit par une puissance extérieure pour abuser tout le monde. Ce que nous appelons la réalité n'est pas la réalité.

Sur cette intuition se greffa une idée que l'air du temps portait alors au bord du Pacifique et qui tendait à présenter certains modes de conscience altérés comme des voies d'accès direct à la Réalité majuscule.

En 1954, Aldous Huxley publia le compte rendu d'une séance mescalinienne, sous un titre emprunté à une phrase de William Blake : « *Si les portes de la perception* étaient nettoyées, toute chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est : infinie. » Satiriste brillant au début de sa carrière, Huxley avait surpris, consterné même une grande partie de ses admirateurs en s'orientant vers l'étude du mysticisme et de l'expérience commune qui s'en dégage par-delà la diversité des religions. La mescaline lui fit un effet foudroyant. Tout en reconnaissant, du bout des lèvres, que ce qui se produit sous l'influence d'une drogue ne peut être comparé à l'illumination mystique, il avançait qu'« être secoué hors des ornières de la perception ordinaire, avoir l'occasion de voir pendant quelques heures intemporelles le monde extérieur et l'intérieur non pas tels qu'ils apparaissent à un animal obsédé par la survie ou à un être humain saturé de mots et d'idées, mais tels qu'ils sont appréhendés, directement et inconditionnellement, par l'Esprit, constitue une expérience d'une valeur inestimable, ce que les théologiens catholiques appellent une grâce gratuite, non nécessaire au salut, mais utile en puissance et qu'il faut accepter avec gratitude si elle se présente ».

Il présentait en somme la mescaline comme un moyen de faire un petit tour dans l'*idios kosmos* du Bouddha ou de Maître Eckhart, c'est-à-dire dans la Réalité ultime. Moyen facile – c'en était presque vexant –, à la portée de tous, sans danger. Enfin, presque sans danger. En détaillant son expérience, Huxley ne pouvait éviter de signaler un abîme que lui-même, cobaye exempt de troubles psychiques, avait fugitivement entrevu : c'est que l'immersion dans la Réalité ne caractérise pas seulement l'état mystique, mais aussi la folie et que par conséquent des tendances dont il n'est pas toujours conscient

peuvent conduire l'usager en enfer aussi bien qu'au paradis. À la suite de Bergson et de la philosophie vitaliste, Huxley considérait le cerveau comme un mécanisme de filtrage de la Réalité, trop riche pour les modestes récepteurs dont nous sommes équipés. Ce mécanisme peut être ponctuellement déverrouillé par la drogue ou chroniquement endommagé par la maladie mentale. Et si la Réalité se laisse contempler avec sérénité par certains qui, comme Huxley, s'extasient de reconnaître le Corps-Dharma du Bouddha dans les plis de leur pantalon de flanelle, elle en épouvante d'autres, « au point de leur faire interpréter son étrangeté ininterrompue, sa brûlante intensité comme des manifestations de méchanceté humaine ou cosmique, appelant des réactions qui vont de la violence meurtrière à la catatonie. Une fois lancé sur ce chemin infernal, on ne doit pas pouvoir s'arrêter. Une fois mal parti, tout ce qui arrive est une preuve de la conspiration dirigée contre vous.

Oui, conclut Huxley horrifié, je crois savoir maintenant ce qu'est la folie ».

Les premiers expérimentateurs du LSD 25, synthétisé en 1943 par Albert Hoffmann pour le compte des laboratoires Sandoz, n'avaient pas imaginé que cette substance aux effets très voisins pût servir à autre chose : savoir, de l'intérieur, ce qu'était la folie. Psychiatres pour la plupart, ils la considéraient comme un « simulateur de schizophrénie », permettant d'éprouver, un court moment, ce qu'éprouvaient leurs patients. C'est ensuite seulement que, sous l'influence d'Huxley et des groupuscules mi-scientifiques, mi-religieux qui à Los Angeles lui faisaient une mouvance, on envisagea de s'en servir pour connaître la Réalité absolue. Certains n'hésitèrent pas à désigner celle-ci sous le plus ancien de ses noms de code : Dieu.

Lorsqu'il découvrit *Les Portes de la perception*, dont l'audience était grande en Californie au début des années soixante, les idées qu'y développait Huxley éveillèrent en Dick un écho familier. Il avait toujours pensé cela. Mais il n'avait à cette époque pris ni LSD ni mescaline, pas même touché un joint, et on l'aurait beaucoup étonné en le traitant de drogué. Il aurait répondu en haussant les épaules qu'il n'était pas de ces élégants écrivains qui, dans leur cabinet orné de toiles de maîtres, ont le loisir de faire ce genre d'expériences et d'en dissenter savamment, mais un prolétaire enchaîné à sa table de travail, qui devait faire vivre sa famille et n'avait ni le temps ni les moyens de se droguer. Bien sûr, il prenait sans arrêt des pilules, du Serpasil pour sa tachycardie, de la Semoxydrine pour son agoraphobie, de la



Benzedrine pour stimuler son cerveau, plus quelques autres bricoles pour corriger les effets secondaires des premières. Bien sûr, toutes ces pilules le mettaient quelquefois dans des états bizarres, lui faisaient voir les choses et les gens comme aux rayons X, et l'intérieur des gens ressemblait à celui d'une radio ou d'une télévision : tout un fouillis de fils, de composants de métal et de plastique. Ces visions n'avaient rien d'agréable. Il n'était pas agréable non plus, quand la curiosité lui venait de lire la notice d'un médicament dont il prenait tous les jours depuis des années la dose maximale, de découvrir que l'abus pouvait entraîner « hallucinations, délires, troubles vasculaires graves, *mort* ». Mais il ne pouvait pas s'en passer, son rythme de travail en dépendait. Vraiment, ce n'était pas pour son plaisir ni pour découvrir le Corps-Dharma du Bouddha dans la flanelle d'un pantalon à 200 dollars. D'ailleurs, il ne portait que des jeans.

Sur la maladie mentale, en revanche, il se considérait comme une sorte d'autorité, ainsi qu'en témoigne avec un souci d'exhaustivité presque parodique le tableau clinique dressé par son roman de 1963, *Les Clans de la Lune alphane*. Cette Lune alphane servait à l'origine de centre d'accueil pour les colons terriens frappés de troubles psychiatriques, mais une guerre l'a coupée de la planète mère, en sorte que les malades mentaux, abandonnés à eux-mêmes depuis deux générations, y ont édifié une société de clans, comparable au système de castes indien : il y a les Manses, maniaques, dominateurs, agressifs, qui du haut de leur cité, Da Vinci Heights, exercent leur impérieuse autorité ; les Pares, paranoïaques, fins politiques et stratèges, retranchés derrière mille systèmes protecteurs dans leur bunker d'Adolfville ; les Deps, maniaco-dépressifs qui se morfondent dans la sombre ville de Cotton Mather ; les Ob-Coms, obsessionnels-compulsifs, parmi lesquels se recrutent les fonctionnaires de la planète ; les Polys, schizophrènes polymorphes qui égaient de leur capricieux génie créateur leur hameau de Hamlet-Hamlet ; les Schizes, poètes et visionnaires errants ; enfin, au bas de l'échelle, les Heebes, hébéphrènes végétatifs, croupissant dans la crasse de Gandhitown, bien qu'ils comptent dans leurs rangs des saints aux puissants pouvoirs psychiques. Dick s'était proposé dans ce roman de comparer les mérites des diverses psychoses du point de vue de la survie et, comme le voulait aussi l'air du temps, dressa un bilan largement positif : la société alphane fonctionne plutôt bien ; elle ne diffère qu'à peine de la nôtre où chacun, bien qu'officiellement sain d'esprit, peut être rattaché à l'une ou l'autre de ces catégories cliniques. On procède d'ailleurs à ce classement,

comme à une formalité douanière, dès qu'arrivent des visiteurs terriens, et les résultats des tests montrent à quel point les gens soi-disant normaux se connaissent mal.

Cette idée ramenait Dick au sport favori de sa jeunesse. Il se mit à observer ses proches, noter leurs réactions, leurs réponses aux questions qu'il tâchait de poser le plus naturellement possible, afin de déterminer vers quel genre de psychose tendait chacun. Bien sûr, il ne disposait pas de tests aussi élaborés que les psychiatres de son livre ; mais il se fiait à son intuition et, à l'occasion, le *Yi-King* lui donnait un coup de main pour bricoler ses diagnostics. Les filles accueillirent avec enthousiasme le jeu qu'il leur soumit : « Quel genre de fou seriez-vous ? » Celui qui se prend pour une souris ? Celui qui se prend pour Abraham Lincoln ? Celui qui se prend pour le directeur de l'asile ? Ou pour quoi encore ? Elles y jouaient sans arrêt, y convertirent leurs camarades. Ce fut la scie de la saison et la croix de l'institutrice, exaspérée par les fous rires que provoquaient chez ses élèves des dialogues absurdes du genre :

«... Mais les tigres ne mangent pas les paillassons !

— Non, mais je ne suis pas sûre que la directrice le sache. »

Lorsqu'il fut avéré que la mode avait été lancée par les petites Rubenstein, l'institutrice voulut aviser leurs parents. En l'absence d'Anne, Dick la reçut, montra un vif intérêt pour ses théories pédagogiques, lui assura qu'il veillerait à calmer l'imagination de ses filles. Mais il ne put s'empêcher, en la raccompagnant, de prendre quelques secondes la tête d'illuminé qui faisait tant rire Laura, les yeux brillants, l'air à la fois sardonique et ravi, et de glisser dans un chuchotement : « Il ne faut le dire à personne ; mais moi, je suis Phil Dick, le célèbre écrivain. »

L'institutrice le regarda avec stupeur. Son visage était redevenu celui du parent d'élève attentif et responsable qui l'avait écoutée exposer ses doléances.

« Pardon ? bredouilla-t-elle.

— Je n'ai rien dit. »

Elle préféra penser qu'elle avait rêvé.

Anne n'appréciait que modérément ces facéties. Elle n'aurait pas aimé rappeler à ses filles que leur père était mort dans un hôpital psychiatrique, mais ne se privait pas d'attaquer Phil sur ses propres antécédents. Il s'était beaucoup livré, au début de leur liaison. De plus, Anne avait le sens de la

famille et tenait à inviter régulièrement Dorothy, qui lui faisait toutes les confidences qu'une mère peut faire à sa bru, pour l'exaspération de son fils : comme il était gentil quand il était petit, comme il était sauvage, ce que les psychiatres disaient au sujet de sa sœur morte et jusqu'à quel âge il avait fait pipi au lit. Elle parlait volontiers aussi de sa propre sœur, qui s'appelait Marion et avait comme elle donné naissance à des jumeaux. Contrairement à elle, Marion n'avait laissé mourir aucun d'entre eux ; elle s'était montrée une mère de famille accomplie. Mais vers la fin des années quarante, quand Phil était étudiant, elle avait tout à coup, sans raison apparente, souffert de graves troubles mentaux, dérivant vers la schizophrénie catatonique. Dorothy s'était beaucoup occupée d'elle, lui rendant de fréquentes visites à l'hôpital et, dans l'intervalle entre deux internements, l'accueillant chez elle, où le récent départ de son fils laissait une chambre libre. Elle l'entourait de soins dévoués mais excentriques, passant au gré de ses lubies d'un traitement miracle à l'autre, de la dianétique au caisson à orgones reichien. Elle se faisait du mal de sa sœur une idée plutôt romantique et, alors que Marion, vers la fin, éprouvait en permanence une atroce sensation d'engloutissement, prétendait qu'elle jouissait de merveilleuses visions. Un jour, elle lut avec solennité à Phil et Anne l'oraison funèbre qu'elle avait consignée dans son journal intime quand Marion était morte, dix ans plus tôt : « Elle ne voulait plus vivre. L'attrait de l'autre monde où elle vivait, et qui contient tout ce que nous considérons comme l'essence de la création, était trop fort. Elle a essayé en vain de vivre à la fois dans ce monde et dans le monde commun aux autres. Mais plus j'avance, plus je suis certaine que chacun a un monde qui lui est propre et que personne n'appartient vraiment au monde réel. Nous sommes des étrangers. »

Cette lecture mit Phil mal à l'aise. Anne lui adressa un clin d'œil, mi-complice, mi-cruel, qui voulait clairement dire : « Je vois que tu as de qui tenir. »

(Pour compléter l'histoire : peu de temps après la mort de Marion, son veuf prétendit avoir reçu de la défunte des messages lui ordonnant d'épouser Dorothy, avec qui, jusqu'alors, il ne s'était que moyennement entendu. Le mariage eut lieu en 1954 et, depuis, Dorothy élevait les deux jumeaux de sa sœur – détail dont Phil usait comme de la cerise coiffant le gâteau lorsqu'il voulait montrer quel cas intéressant il était.)

Juste après *Le Maître du haut château*, il écrivit un livre, *Glissement de*

*temps sur Mars*, où avec plus de sérieux qu'Huxley au retour de sa petite virée mescalinière il se posa la question : qu'est-ce que cela fait d'être psychotique ?

L'histoire, qui s'ouvre sur un suicide dont les ondes se propagent de personnage en personnage tout au long du roman, est celle d'une spéculation immobilière sur la planète Mars, colonie négligée par la Terre et où se sont développées des baronnies, des clans rivaux. Pour manœuvrer comme il convient, le chef du puissant syndicat des plombiers aimerait pouvoir jeter un coup d'œil dans l'avenir. Un psychiatre mielleux lui expose alors une thèse en vogue, selon laquelle l'autisme et la schizophrénie en général sont des troubles de la perception du temps : ce qui distingue l'existence du schizophrène de la nôtre, c'est que le schizophrène a tout maintenant, qu'il le veuille ou non : toute la bobine du film que nous voyons défiler image par image lui est tombée dessus. La causalité, pour lui, n'existe pas, mais ce principe de connexion acausal que Wolfgang Pauli a appelé « synchronicité » et par quoi Jung, remplaçant une énigme par une autre, prétendait expliquer les coïncidences. Comme une personne sous LSD ou comme Dieu, pour autant qu'on connaisse le mode de son *idios kosmos*, il est plongé dans un éternel présent. La réalité lui arrive en bloc : une sorte d'accident de voiture perpétuel, qui continue encore et continuera toujours. D'une certaine façon, on peut donc soutenir qu'un schizophrène a accès à ce que nous appelons le futur. Il n'en faut pas plus pour que le chef des plombiers s'emballe et fasse appel à l'éternel flippé des romans de Dick, un ex-schizophrène adonné à la réparation de bricoles allant du grille-pain à la pale d'hélicoptère – artisanat très prisé sur Mars, où les pièces détachées sont rares. Il le charge de bidouiller un système qui permettra d'entrer en contact avec un enfant autiste, Manfred, et d'arracher à l'esprit de celui-ci la précieuse information.

Le réparateur n'est pas chaud. Il n'aime rien de ce qui pourrait lui rappeler son propre passé schizophrénique, réveiller la question qu'il a de son mieux enfouie : lorsqu'il a vu, autrefois, son patron comme une construction artificielle faite de rouages et de fils électriques, était-ce une hallucination ou une vision, une bouffée psychotique ou un aperçu de la réalité vraie dont la façade aurait été arrachée ? Cependant, il s'attache au jeune autiste, au point de se figurer, avec autant d'optimisme que Dorothy au sujet de Marion, qu'« il doit y avoir dans l'esprit fermé de ce gosse un monde féérique, de pureté, de beauté, de véritable innocence ».

Grave erreur. Bientôt, d'étranges incidents se produisent : un disque de

Mozart par Bruno Walter se révèle une effroyable cacophonie ; passe-t-on une soirée avec des amis, il suffit de ne pas les fixer du regard pour qu'à la périphérie du champ de vision leurs corps s'effondrent et se craquellent, livrés à la décomposition organique. L'univers objectif où se meuvent les personnages est progressivement envahi par celui de Manfred. Pour peu qu'il trouve en eux un terrain favorable, l'enfant attire ceux qu'il côtoie dans sa réalité. Et cette réalité est atroce, rongée par l'entropie, un territoire de mort. Lisant les essais cliniques du psychiatre suisse Ludwig Binswanger, Dick avait été bouleversé par le concept du « monde-tombe ». C'est bien dans un monde-tombe, où tout est arrivé et arrive en même temps, où plus rien ne pourra jamais arriver, dans une mort éternelle que vit le schizophrène, si l'on peut appeler cela vivre. Et cette tombe attend d'engloutir tous ceux qui s'en approchent; elle attend de devenir toute créature et toute chose.

Tout le monde devient Manfred. De toute bouche sort le grognement désolé qui lui tient lieu de voix. « Je voudrais parler à quelqu'un qui ne soit pas lui », s'écrie, épouvanté, le réparateur, et c'est encore Manfred qui fait bouger ses lèvres. Le maître-plombier voyage dans le temps, comme il l'avait escompté, mais ce temps est celui de Manfred, le temps mort du monde-tombe, et le voyage tourne au cauchemar. La fidèle secrétaire se transforme en monstre prédateur, les objets sont anguleux, hostiles, le café amer et empoisonné. Un masque de néant, de ténèbre totale apparaît au-dessus du plombier, descend sur son visage. Il comprend qu'il ne reverra jamais la réalité chaude et vivante qu'il a fait la folie de congédier, qu'il est perdu à jamais dans le monde de l'autiste, qu'il y mourra. Et il y meurt.

Mourir dans le cauchemar d'un autre, quoi de plus atroce ? Dick épargna cette fin au plombier, lui en réservant une plus miséricordieuse, plus ironique aussi. Le sortilège cesse, il sort du monde-tombe. Et, à peine sorti, se fait tuer, bêtement assassiner par un personnage secondaire surgi d'un bras mort de l'intrigue. Tandis qu'on le transporte, agonisant, à l'hôpital, il ne veut pas y croire. Il rit. On ne l'y reprendra pas deux fois. Il sait bien qu'il est encore dans un de ces foutus univers schizophréniques où l'on meurt pour du beurre, pour se réveiller ensuite. Il se réveillera bientôt, dans la réalité chaude et vivante où de telles choses ne peuvent se produire. Et c'est croyant cela qu'il meurt, cette fois pour de bon.

Peut-être est-ce mieux ainsi, conclut le réparateur. Dick trouvait que c'était mieux en effet, doublement : le plombier meurt consolé de croire qu'il ne meurt pas, et il meurt dans le monde réel, non dans une illusion où il peut

toujours arriver bien pis.

Il aima écrire la fin de ce livre. Elle le rassurait. Illusion et réalité nettement séparées, les survivants marchent sur la terre ferme du *koinos kosmos*. Cependant, le doute du réparateur subsiste, car un schizophrène ne guérit jamais vraiment. « Lorsqu'une personne devient psychotique, pense-t-il, rien ne pourra plus jamais lui arriver. Et je me trouve à la lisière de cette situation. Peut-être ai-je toujours été là. »

Peut-être ai-je toujours été là.

Il avait déjà pensé cela. C'était au cinéma, le fameux jour où il s'était trouvé mal parce que aux actualités on voyait les Marines brûler des Japonais au lance-flammes. Dorothy avait raconté l'anecdote à Anne, pour faire valoir la sensibilité et l'antimilitarisme précoces de son fils. Mais elle ne savait pas ce qu'il avait vraiment ressenti ce jour-là. Assis dans son fauteuil de peluche rouge râpée, un paquet de pop-corn à la main, il regardait les parois de cette boîte où on l'avait enfermé avec une centaine de personnes pour la plupart inconnues, le faisceau lumineux qui, partant de la cabine derrière lui, s'élargissait en cône jusqu'à l'écran, les poussières qui dansaient dans ce cône, un accroc de la moquette sous ses pieds et, tout à coup, avant que les actualités ne commencent, il avait *su*. Su, de toute certitude, que rien d'autre n'existait que cela. Les quatre murs, le plafond, le plancher et les autres prisonniers. Ce qu'il croyait savoir du monde extérieur et de sa vie dans ce monde n'était qu'un stock de faux souvenirs, une illusion insinuée dans son cerveau, par malice ou par pitié, impossible de le savoir. Il avait toujours été là, toujours assisté à ce film qu'il croyait être sa vie. Dans un moment, il croirait sortir, marcher avec sa mère dans les rues d'une ville d'Amérique nommée Berkeley, rentrer à la maison pour jouer des enregistrements de mélodies de Schubert, et en réalité rien de tout cela n'existait, ni sa mère, ni Schubert, ni l'Amérique, ni l'Allemagne, ni même peut-être les autres spectateurs enfermés dans la salle avec lui : peut-être ces figurants faisaient-ils partie du film. Alors il s'était fait à lui-même une promesse : quand il serait sorti, croirait être sorti, il essaierait de n'être pas dupe, de se rappeler qu'en réalité il était toujours dans la salle et qu'il n'existait pas d'autre réalité. Il pressentait qu'alors cette pensée n'aurait plus le même poids de certitude, qu'elle lui ferait l'effet d'un séduisant paradoxe et non d'une vérité vitale. Il aurait voulu être celui qu'il serait quelques heures plus tard et lui crier de ne pas se laisser abuser. Pour hâter ce moment, regagner le monde de l'illusion

avec toute sa lucidité, il feignit de se trouver mal au spectacle des actualités. Sa mère, inquiète, le guida en le soutenant jusqu'à la sortie. Ils se retrouvèrent dans la rue, sous le soleil, et pendant quelques instants il savoura la jouissance de savoir que cette rue, ce soleil, cette femme maigre aux sourcils froncés qui l'interrogeait avidement n'existaient pas, qu'en réalité il était toujours dans la salle, qu'il y serait toujours et y avait toujours été. S'il avait pu continuer à aller et venir dans le monde de l'illusion et à y tenir son rôle sans perdre cette lucidité précieuse, ç'aurait été... quoi ? Agréable ? Sans doute pas. Mais il se moquait de l'agréable, il n'aspirait qu'à *savoir*, qu'à n'être pas trompé. Et déjà il sentait que ce qu'il avait prévu arrivait : l'illusion reprenait ses droits, il ne servait à rien de lutter, déjà il n'y croyait plus. Son dernier vœu conscient fut que la lucidité lui revienne un jour, même pour quelques instants.

Elle lui était revenue, par éclairs : à l'entrée d'une salle de bains dont il ne savait pas où allumer la lumière ; plus tard, dans une autre salle de bains, une des trois salles de bains d'une maison qu'il partageait avec une femme blonde au caractère dictatorial. Derrière la porte fermée à clé, il l'entendait aller et venir et jurer. Illusion. Nouvel épisode du film. D'après cet épisode, il était un homme de 35 ans, barbu, qui écrivait de la science-fiction. Un homme très cultivé, amateur de vertiges et de paradoxes. Il ne s'enfermait jamais aux toilettes sans faire une allusion plaisante à l'illumination de Martin Luther, qui avait eu lieu, disaient les manuscrits latins, *in latrinis*. Il connaissait toutes les formes culturelles qu'avait prises son intuition : la caverne de Platon ; le songe de Tchouang-tseu, qui, quatre siècles avant notre ère, se demanda s'il était un philosophe chinois ayant rêvé qu'il était un papillon ou un papillon rêvant qu'il était un philosophe chinois ; et la version plus menaçante de cette question, posée en 1641 par René Descartes : « Comment sais-je que je ne suis pas en train de me faire tromper par un démon maléfique infiniment puissant qui veut me pousser à croire en l'existence du monde externe – et de mon corps ? » Il s'était fait une spécialité professionnelle de telles spéculations et, depuis que le souvenir lui était revenu de sa bouffée de certitude enfantine, au cinéma, il avait appris à la ressusciter sur commande. Seul dans la salle de bains, il suffisait qu'il regarde un moment son visage dans la glace, son corps, le carrelage, le cafard mort qui s'était pris dans le rideau de douche pour qu'avec une déconcertante facilité la certitude revienne de l'irréalité de tout le reste.

Il avait toujours été là.

## Folie à deux

La percée littéraire accomplie avec *Le Maître du haut château* ne changea rien, malgré le prix Hugo, à sa condition sociale et matérielle. *Glissement de temps sur Mars*, dont il attendait beaucoup, passa inaperçu. Or, malgré la pension versée par la riche famille du défunt mari d'Anne, malgré les premières ventes de la bijouterie, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent selon ses critères de Berkeley, pour entretenir quatre femmes, cinq avec le bébé, habituées à un train de vie bourgeois. Et pour gagner ce qu'Anne considérait de toute façon comme peu, il fallait qu'il travaille énormément. Les amphétamines lui permettaient d'écrire, à plein régime, un roman en quelques semaines, et ainsi en deux ans en publia-t-il une dizaine, mais il payait leur secours de dépressions atroces. Il se sentait inégal à sa tâche, incapable d'assumer ses responsabilités. Il enlaidissait. Derrière la barbe, son visage était devenu blafard et bouffi. De gros insectes noirs bourdonnaient à la périphérie de son champ de vision. Anne lui apparaissait maintenant comme une ennemie. Elle jouissait, croyait-il, de lui prouver qu'il était un raté en l'enfermant dans cette double contrainte paralysante : tu n'as qu'à travailler moins et gagner plus, comment crois-tu que font les autres hommes ? Elle le méprisait d'être un minable, mais il lui fallait un minable à mépriser et il trouvait une volupté sinistre à la combler en se conduisant comme un minable. Il lui avait dédié *Le Maître du haut château*, selon sa promesse, mais elle avait blêmi en découvrant les termes de la dédicace : « Pour Anne, ma femme, sans le silence de qui je n'aurais pas écrit ce livre. » Petit chef-d'œuvre de muflerie, basse vengeance d'*Untermensch*, mais elle l'avait provoquée. Sous son allure d'épouse américaine modèle, il y avait en elle du nazi : la cruauté fondée sur la certitude absolue d'avoir raison, d'avoir pour elle le droit, l'usage, l'ordre de la Nature. Quand il avait imaginé le système de castes de la Lune alphane, il s'était demandé si lui-même serait



classé parmi les Schizes (hypothèse flatteuse, après tout c'étaient les visionnaires de la bande) ou les Deps (englués dans la dépression et, malheureusement, cela lui semblait chaque jour plus plausible), mais il n'avait pas de doute en ce qui concernait sa femme : c'était une Manse à cent pour cent, maniaque, froide, prédatrice, totalement dépourvue d'empathie.

Il s'était amusé, si l'on peut parler d'amusement, à faire de ce roman un psychodrame décrivant leurs relations. Le héros, Chuck Rittersdorf, exerçait le même genre de métier que lui : programmeur de simulacres pour la CIA. Métier sans prestige, mal payé, mais il prenait plaisir à savoir que ses phrases, à l'insu de tout le monde, sortaient de la bouche parfaitement imitée des robots humanoïdes dont l'agence se servait dans certaines situations délicates. Cela lui donnait une impression de puissance secrète, d'utilité aussi, qu'évidemment sa femme ne pouvait comprendre. Elle jugeait ce travail minable, non créatif, indigne de l'homme à qui elle avait fait l'honneur de l'épouser. D'une façon générale, elle trouvait Chuck minable et indigne d'elle. C'était une femme séduisante, ambitieuse. Spécialiste des problèmes des autres, qu'elle traitait sans la moindre compassion, elle était persuadée de n'en avoir personnellement aucun. Dick gloussait en tapant ces lignes. Il avait eu une joie dans la journée, quand il lui avait trouvé un métier, à elle aussi. Une trouvaille, vraiment : Mary Rittersdorf était conseillère conjugale. Le genre intarissable et sûre d'elle, toujours Freud et Jung à la bouche.

Malgré ou à cause de quoi, le mari de la conseillère conjugale avait pris la tangente. Oui, Chuck s'était enfui, réfugié dans un hôtel sordide en espérant qu'elle mettrait du temps à trouver son adresse. De cette fuite de son héros Dick tirait un précaire soulagement. Combien de fois avait-il imaginé la sienne ? Mais il y avait les filles, sa fille et puis cette paralysie de la volonté, ces tremblements dès qu'il sortait de la maison. Où aller ? Lorsqu'il prenait la route au hasard, sa valise bouclée en hâte dans le coffre de la voiture, l'équipée se terminait inmanquablement chez sa mère, où Anne venait le chercher quelques heures plus tard. Il l'attendait devant la porte, comme un condamné certain d'être pris attend la police. Il savait qu'elle le retrouverait même s'il se cachait mieux. Et dès le premier chapitre Mary retrouvait Chuck. Inutile d'expliquer comment, ce genre de femme vous retrouve toujours et dans les plus brefs délais. Froidement, elle lui expliquait qu'il allait maintenant devoir travailler *pour de bon*, afin de payer la colossale pension alimentaire à quoi le tribunal ne manquerait pas de l'astreindre.

« Tu sais bien, protestait Chuck, que je te donnerai ce que tu veux.

— Mais ce que tu peux me donner ne suffit pas.

— Je ne peux pas te donner ce que je n'ai pas.

— Oh si, tu peux. Le juge est en train de prendre conscience de ce que j'ai toujours su à ton sujet. Si quelqu'un te force à le faire, tu devras bien affronter les problèmes quotidiens qui se posent à un adulte ayant la responsabilité d'une femme et d'enfants.

— Mais... je dois conserver une manière de vivre qui m'est propre...

— Tu te dois à nous en premier, dit Mary. Tu ne comprendras jamais ce qui t'est tombé dessus. Il va falloir que tu paies jusqu'à la fin de tes jours. Aussi longtemps que tu vivras, mon chéri, tu ne te libéreras pas de moi. Je te coûterai toujours plus que tu ne seras jamais capable de payer. »

Sur ces bonnes paroles Mary s'envolait pour la Lune peuplée de fous, dans le cadre d'une mission requérant ses services de psychologue. À ce détail près, Dick soupçonnait que les choses, avec Anne, se passeraient exactement ainsi. Même après avoir fait de lui un mollusque, elle ne le lâcherait jamais. Comme Chuck, il éprouvait un terrible besoin de sympathie, de compassion, et ne connaissait personne qui pût lui en donner. Comme il était isolé ! En l'attirant dans sa toile, Anne avait fait le vide autour de lui. Leurs amis étaient les siens. Leurs animaux étaient les siens. Même leur psychiatre était le sien. S'il avait pu avoir une maîtresse... Il avait envie d'appeler Kleo, d'entendre sa voix, son rire claironnant qui avait fini par l'énerver et dont maintenant il regrettait la franchise, la gaieté sans arrière-pensée ; de lui dire, juste lui dire, dans quel enfer il était tombé depuis leur séparation. Mais il n'osait pas. Elle s'était remariée, encore à un vendeur d'University Music. Elle devait lui en vouloir. Peut-être avait-elle appris qu'il avait vendu *leur* maison, sans lui en parler ni lui envoyer un sou. C'était Anne qui l'y avait poussé, elle disait qu'on la rembourserait une fois les finances assainies, mais il savait très bien qu'ils ne le feraient jamais. Il avait été lâche de céder, lâche et ignoble. Comme toujours lorsqu'il se sentait coupable, il s'attendrissait sur son propre compte.

Mais il ne fallait pas s'attendrir. Il fallait continuer à taper, vaille que vaille, l'œil rivé sur le calendrier prévoyant que ce livre à peine commencé serait fini dans trois semaines. Il fallait trouver un moyen de connecter les deux intrigues tant bien que mal mises en place : la guerre entre Chuck et Mary et celle entre les clans de la Lune alphane.

Ses supérieurs de la CIA ordonnèrent à Chuck d'animer un simulacre qui ferait partie de la mission à laquelle participait Mary. Elle penserait avoir

affaire à un séduisant compagnon de voyage, alors qu'il s'agirait d'une machine télécommandée par son mari.

Chuck vit aussitôt le parti à tirer de cette situation scabreuse. Un jaloux en aurait profité pour séduire sa propre femme et souffrir mille morts en lui faisant l'amour sous l'apparence d'un autre, mais il n'était pas un jaloux, il était le mari d'une femme odieuse, acharnée à sa perte, et l'occasion lui était offerte de la *tuer*. Il dirait que le robot avait échappé à son contrôle : on le soupçonnerait sans doute, mais on ne pourrait rien prouver.

Une fois conçue, une telle idée ne se laisse pas congédier facilement. Chuck en était obsédé, Phil aussi. Pendant une dizaine de jours, tout le monde à la maison le trouva de meilleure humeur, chose remarquable en période d'écriture, où il se bourrait de pilules et ne dormait presque pas. « Tu joues au mari modèle, c'est ça ? » lui demanda Anne. Il jouait en réalité un autre rôle : celui d'un robot conçu à sa ressemblance et chargé d'assassiner Anne. En même temps, il jouait le programmeur du robot, qui, tout en faisant tourner le programme « Mari modèle », cherchait le meilleur moment pour frapper. Cela donnait du piment aux activités les plus fastidieuses, comme d'essuyer la vaisselle pendant qu'Anne la lavait. Il la regardait bouger, l'écoutait pérorer, dévider ses chapelets de *shit* et de *fuck*, en jouissant de savoir ce qu'elle ne savait pas : dans un instant peut-être il allait l'étrangler.

Deux semaines plus tard, Chuck et lui terminèrent le parcours du combattant dans un coude à coude épuisé. Ils avaient transformé la planète des fous en charnier sans toucher, simulacre ou pas, la seule cible qui leur importât et, terrés au fond d'une tranchée, ressassaient leur échec en tâchant de lui trouver un sens. « Peut-être qu'un jour, dit Chuck, quand cela n'aura plus d'importance, je pourrai regarder en arrière et voir ce que j'aurais dû faire pour éviter cette chose horrible : Mary et moi, vautrés dans la boue, cherchant à nous entretuer dans un paysage funèbre, sur une planète étrangère où nous allons passer le reste de notre existence. »

En effet, Mary et Chuck restaient tous deux sur la Lune alphane, parmi les malades mentaux. Ils devaient donc se soumettre aux tests permettant de savoir à quelle famille clinique les rattacher. Dick, pour la circonstance, se réveilla de l'hébétude où l'avaient plongé le massacre de l'avant-dernier chapitre, le cafouillage d'un roman dont l'intrigue prenait l'eau de partout, le sentiment de son insuffisance et son propre malheur conjugal. Il confia à Mary elle-même le soin de conduire les tests, en sa qualité de psychologue,

mais se réserva celui de proclamer les résultats. À la surprise générale, Mary, qui se croyait seule normale et que son mari prenait pour une Manse type, se révéla une Dep, dépressive profonde, vouée à croupir dans le grand fond Malempiat de Cotton Mather Estates. Quant à Chuck le flippé, que sa femme accusait de tendances hébéphréniques, force était de reconnaître qu'il ne souffrait d'aucune pathologie. Normal. Seul de son espèce, il fondait aussitôt le clan Norm, capitale Thomas Jeffersonburg, et formait le vœu d'œuvrer à la guérison des autres. Sa femme le regardait avec une respectueuse gratitude. Fin.

Il est difficile d'imaginer plus parfaite illustration de ce que l'anglais appelle *wishful thinking* que ce finale triomphaliste. Mais l'aspect le plus bizarre de toute l'affaire, c'est que dans la réalité, et pas seulement dans les romans de Dick, un psychiatre se soit rallié à ces vues.

Depuis deux ans, Phil et Anne se rendaient à tour de rôle à San Rafael, dans la banlieue nord de San Francisco, pour consulter un certain docteur Flibe, qu'ils en étaient venus à considérer comme l'arbitre de leurs différends. Ils ne visaient plus tant à se comprendre qu'à le convaincre. Anne, sa patiente de plus longue date, comptait à la fois sur ce privilège d'ancienneté et sur le bien-fondé, selon elle évident, de ses griefs : son mari refusait de faire face à ses responsabilités, s'enfermait dans une attitude immature et butée ; il n'avait aucun sens de la réalité ; ses complexes d'Œdipe (« Si vous connaissiez sa mère, docteur ! »), d'infériorité, de culpabilité le rendaient invivable, peut-être dangereux. De son côté, Phil ne lésinait pas : il n'accusait pas seulement Anne de dissimuler sous une façade aimable et civilisée une nature foncièrement agressive, mais d'être capable de passer à l'acte et même d'y être déjà passée. Il s'était persuadé qu'elle avait, Dieu seul sait comment, tué son premier mari et que son tour à lui approchait. Elle avait fait interner Rubenstein, elle le ferait interner aussi. Et encore, dans le meilleur des cas. Plus probablement, elle ne s'embarrasserait pas de ces détours et l'exécuterait de ses mains. Une fois, en reculant la voiture dans l'allée, elle avait essayé de l'écraser. Une autre, elle l'avait menacé d'un couteau. Si on lui parlait d'une tendance, chez lui, à l'insécurité psychologique, il éclatait d'un rire douloureux : il était bien question d'insécurité psychologique quand sa vie était en danger ! Peut-être bien qu'il était paranoïaque, mais il arrive aussi aux paranoïaques de se faire tuer. Un de ces jours, on le retrouverait asphyxié par des gaz d'échappement ou noyé dans son bain, l'enquête conclurait à un

regrettable accident, mais le docteur Flibe alors se rappellerait ses paroles et regretterait de n'avoir rien fait quand il était temps.

« Ne l'écoutez pas ! hurla Anne quand le docteur Flibe, impressionné, se fit l'écho de ce qu'il appelait avec prudence des "insinuations". Cet homme est un démon ! Il est capable de faire croire n'importe quoi à n'importe qui ! »

Elle eut l'occasion de le vérifier un soir de l'automne 1963 où le shérif, celui-là même à qui on louait le cabanon, se présenta au milieu du dîner familial, muni d'un document ordonnant qu'elle fût conduite à l'hôpital psychiatrique pour trois jours d'observation. La crise qu'elle piqua en découvrant au bas de la feuille la signature de *son* psychiatre acheva de convaincre le shérif que son infortuné locataire avait bien, comme il s'en plaignait quotidiennement, épousé une folle furieuse.

La scène fut très pénible. Il fallut emmener Anne de force. Les filles pleurèrent. Phil s'occupa d'elles avec la douloureuse gravité d'un père responsable qui continue à préparer les repas alors que le ciel vient de lui tomber sur la tête.

Les trois jours d'observation durèrent deux semaines. Phil et les filles allèrent tous les matins à l'hôpital, dès l'ouverture. Le choc de l'internement avait été amorti par des doses massives de tranquillisants, en sorte qu'Anne les recevait calmement, comme s'ils venaient lui rendre visite après une opération de l'appendice. Elle portait une robe de chambre rose dont elle tripotait les boutons sans trêve mais sans hâte. Ses mouvements étaient ralentis, son regard vide.

Dick n'éprouvait pas à proprement parler de remords, car il avait vraiment cru sa vie menacée, mais une sorte de malaise : l'impression d'un monde renversé. En dépit de sa propre argumentation, il lui semblait avoir donné corps à une de ces histoires cauchemardesques où les fous prennent le pouvoir et mettent la camisole au personnel de l'asile. Scène classique : le faux directeur fait visiter l'établissement au policier alerté par des rumeurs étranges et, en passant devant une cellule capitonnée, pérore : « Oui, je vous le recommande, c'est un de nos cas les plus curieux. Il se prend pour le directeur et affirme avoir été enfermé par les malades dont j'aurais pris la tête. Délire d'une remarquable cohérence : je parie qu'il serait capable de vous convaincre. Ha ha ha ! »

Maintenant qu'Anne, abrutie par les médicaments, ne pouvait plus lui donner tort, il n'était plus si sûr d'avoir raison. Faute d'ennemi contre qui les fourbir, ses raisonnements perdaient de leur tranchant. Au bout de quelques

jours, il ne put s'empêcher d'aller voir les psychiatres et de leur expliquer que tout cela était un affreux malentendu, qu'il fallait l'enfermer, lui : il souffrait de tendances schizoïdes, sa mère avait laissé sa sœur mourir de faim quand il avait six semaines, d'ailleurs il avait subi des tests d'où il ressortait clairement qu'il était ceci et cela... Les psychiatres, effrayés par ce traité de pathologie ambulant, le renvoyèrent sans trop de politesse à son médecin traitant.

Depuis que celui-ci avait eu la faiblesse de le croire et de prendre son parti, Phil n'avait plus tellement confiance en lui. Le docteur Flibe, de son côté, commençait à craindre d'avoir fait une erreur et la visite de Dick, ses propos à la fois agités et méfiants ne firent que confirmer cette crainte. Mais il n'osait se dédire et, faute d'autre choix, préféra consolider les certitudes vacillantes de son patient : qu'il se culpabilise, rien de plus normal ; le contraire, le connaissant, l'aurait étonné. Mais il faudrait bien qu'il consente à regarder la réalité en face, au lieu de la fuir et de lui substituer des fictions.

A partir du moment où l'on reconnaissait qu'il ne regardait pas la réalité en face, ou que quelque chose clochait dans sa façon de la voir, Dick était rassuré. On pouvait lui faire admettre que son erreur, son impardonnable erreur, avait été de ne pas comprendre qu'il était parfaitement normal et que sa femme se trouvait dans un état psychique désespéré. Il se comportait comme un type qui essaie de faire démarrer une voiture sans moteur et s'accuse de ne pas y parvenir.

« Ce qui ne va pas, répétait le docteur Flibe avec une insinuante conviction, c'est qu'il n'y a pas de moteur. Et vous n'y pouvez rien. Vous n'y êtes pour rien. Ce n'est pas votre faute. Votre faute, en revanche, est de vous croire en faute. Et cela, c'est une vraie faute. J'appelle ça refuser de voir la réalité en face. Votre femme est malade, pas vous, c'est avec ça que vous devez vous débrouiller. Ne pas l'admettre serait de la folie. »

Dick sortit à peu près convaincu de chez le docteur Flibe. Sans trop y croire, il espérait qu'un jour Anne serait à même de reconnaître la vérité de ces paroles. Il imaginait sa femme en train de lui avouer avec un pauvre sourire, comme Mary dans la dernière scène des *Clans de la Lune alphane* : « Je suis une Dep. Mes tests révèlent une dépression malade très profonde. Les reproches continuels que je te faisais à propos de tes rentrées d'argent, c'était certainement dû à mon angoisse, à la vision déformée que j'avais que tout allait de travers, que quelque chose devait être fait, sans quoi nous étions condamnés. »

En relisant ces lignes sur épreuves, il ressentait à l'égard d'Anne un violent élan de tendresse. Les larmes lui montaient aux yeux. Il la revoyait, si fragile, si désemparée dans sa robe de chambre rose. Quel fou il avait été de prendre pour une mégère acharnée à l'écraser une petite fille malheureuse, apeurée, qui avait besoin de protection ! Il ne songeait plus qu'à la serrer dans ses bras, la rassurer, lui dire qu'il ne l'abandonnerait jamais, qu'il nagerait pour la ramener au rivage de la raison. Oui, il l'arracherait au monde glacial et désolé de la folie, à ses arêtes coupantes. À force de patience et d'amour il lui ferait retrouver la douce chaleur du monde réel.

Anne rentra transformée en zombie par un psycholeptique puissant qu'elle était plus ou moins censée, d'après le docteur Flibe, prendre jusqu'à la fin de ses jours. Il incombait à Phil de veiller à ce qu'elle avale les comprimés. Comme ils ne lui ôtaient pas assez de lucidité pour qu'elle cesse d'aspirer à la recouvrer tout entière, elle essayait de ruser, de les recracher. Le soupçonnant, il lui tournait autour, guettait sa déglutition, fouillait la terre des plantes vertes. Il s'apitoyait sur son propre malheur d'être uni à une femme si gravement malade. Un jour, elle l'entendit téléphoner à sa mère et, tout en se plaignant, reconnaître que « sans doute, c'était dur *pour elle aussi* ». Si comateuse qu'elle fût, elle faillit s'étrangler de rage.

Il se demandait ce qu'il ferait si l'état d'Anne ne s'améliorait pas. Est-ce qu'il divorcerait, chercherait une autre femme ? Ou est-ce qu'il traînerait toute sa vie ce boulet ? – un chrétien aurait dit : est-ce qu'il porterait cette croix ?

Pendant l'internement d'Anne, une femme séduisante et étrange lui était venue en aide. D'origine suédoise, athlétique, buvant sec, cette Maren Hackett, qui avait été inspecteur de police, chauffeur de poids lourds et faisait partie de la société Mensa, regroupant des personnes au QI exceptionnellement élevé, ne ressemblait en rien à l'idée que se faisait Dick d'une bigote. Pourtant, elle était aussi un membre actif de la paroisse catholique épiscopaliennne d'Inverness, le village où elle résidait, pas loin de Point Reyes. Sur son conseil, il se mit à lire les épîtres de saint Paul, en particulier les passages concernant la charité, où il reconnut ce qu'il appelait jusqu'alors l'empathie et tenait, comme l'apôtre, pour la plus haute des vertus. Il se voyait bien, tout compte fait, en époux d'une grande malade, la soignant avec un admirable dévouement, lui sacrifiant la vie brillante et les flatteuses amours qui, sans nul doute, auraient été son partage autrement.

Confronté à un dilemme semblable, le héros d'un roman qu'il écrivit cet automne-là, *En attendant l'année dernière*, trouve auprès d'une machine-taxi le courage et le réconfort qu'il trouva pour sa part auprès de Maren Hackett.

« Dites-moi, si votre femme était malade ?

— Je n'ai pas de femme, monsieur. Les mécanismes autonomes ne contractent pas mariage.

— Soit. Si vous étiez à ma place et que votre femme soit malade, incurable, sans aucun espoir de guérison, la quitteriez-vous ? Ou resteriez-vous avec elle même si, ayant fait un saut de dix ans dans l'avenir, vous saviez que les dommages causés par sa lésion cérébrale resteront irréversibles ?

— Cela signifierait que le seul but de votre existence serait de prendre soin d'elle.

— Oui.

— Je resterais, dit le taxi.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie se compose de configurations de réalité ainsi constituées. L'abandonner voudrait dire : je ne peux pas supporter la réalité telle qu'elle est. Il me faut des conditions particulières, plus tolérables.

— Je crois que je suis d'accord avec vous. Je crois que je vais rester avec elle.

— Dieu vous bénisse, monsieur. Vous êtes un brave homme. »



## Présence réelle

Un après-midi de novembre 1963, il marchait entre les pâturages que des pluies continuelles avaient transformés en bourbiers. Dans les combes, des branches d'arbres émergeaient des eaux ; bientôt, il faudrait une barque pour aller de la maison au cabanon. Ce déluge lui rappelait un de ses passages favoris de *Winnie l'ourson*, mais même le souvenir du livre bien-aimé de son enfance ne parvenait pas à l'égayer. Depuis qu'elle avait cessé de prendre les médicaments du docteur Flibe, Anne était redevenue comme avant, pire qu'avant car elle lui en voulait à mort, en sorte qu'il fallait à nouveau la subir au lieu de s'imaginer qu'il la sauvait. À la question de savoir si, dans ces conditions, mieux valait partir ou rester, le *Yi-King* venait de lui donner une réponse peu engageante : *Kou*, le travail sur ce qui est corrompu.

L'hexagramme représente un plat dans lequel grouillent des vers. Cela ressemblait bien à son état d'esprit, à son mariage, à sa vie. La conclusion semblait s'imposer d'elle-même : un plat de ce genre, si on a un minimum d'instinct de conservation, on donne un coup de pied dedans et on file à toutes jambes, avant d'avoir le cerveau définitivement liquéfié et de passer le reste de ses jours à regarder les vers s'entre-bouffer. Sauf que, selon le *Yi-King*, rien n'est définitif, tout change, les hexagrammes triomphants contiennent les germes du déclin et les plus accablants, comme celui qu'il venait de tirer, ceux du renouveau. « Cette stagnation, disait le commentaire, contient en même temps ce qui est nécessaire pour y mettre fin. Ce qui est corrompu par la faute des hommes peut être réparé par le travail des hommes. Il est avantageux de traverser les grandes eaux. »

En d'autres termes, au lieu de fuir, de s'arracher aux sables mouvants où Anne l'entraînait, il fallait essayer encore de sauver leur mariage. Peut-être la traversée des grandes eaux touchait-elle à sa fin. Ce serait trop stupide de lâcher prise juste avant, comme si Christophe Colomb, découragé, avait

rebroussé chemin à quelques encablures de la côte d'Amérique. D'un autre côté, on peut en s'obstinant dans une erreur gâcher ou perdre sa vie, et rien ne permet de savoir si on va vers la terre ou la mort.

Un oiseau cria au-dessus de lui. Il leva les yeux.

Il y avait un visage dans le ciel, remplaçant le ciel. Un visage géant, métallique, horrible et qui, penché sur lui le regardait.

Épouvanté, il ferma les yeux. Ce qui subsistait de la vision derrière ses paupières n'était pas la forme du visage, mais son expression, incroyablement mauvaise, comme si tout le mal du monde s'était concentré là, dans le regard qui coulait des fentes entourant le nez ou la place où il aurait dû y avoir un nez. Il comprit que toute sa vie il avait eu peur de voir cela. Le masque à gaz de son père, qui l'effrayait tellement lorsqu'il était petit, annonçait cela. Et maintenant, voilà, il l'avait vu. Il ne l'oublierait plus jamais. Plus jamais il ne dormirait paisiblement.

Lentement, il desserra les paupières. Comme il avait penché la tête vers le sol, il vit tout d'abord ses chaussures, ses grosses chaussures de l'armée, solidement enfoncées dans la terre détrempée. C'était un réconfort de les retrouver, lourdes et bien réelles. Il releva les yeux.

Le visage était toujours là, le guettant.

Il ne referma pas les yeux, cette fois, mais ouvrit la bouche et essaya de parler. La voix qui sortit de lui et dit : « Je n'ai pas peur. Tu n'existes pas », chevrotait. Il ne la reconnaissait pas, mais comme elle voulait bien articuler les mots qu'il avait décidés, il la força à poursuivre : « Tu n'existes pas. Tu es une hallucination produite par mon cerveau. J'ai été trop malheureux ces derniers temps. Trop de solitude, trop de chagrin, c'est pour cela. Mais tu n'existes pas. »

Le visage parut ricaner. Il n'était que ricanement, mort et ricanement. Dick s'enfuit en courant. Il courut jusqu'à la maison sans s'arrêter, sans rencontrer personne, sans chercher à éviter les flaques dont la boue giclait sur ses vêtements, sans regarder le ciel au-dessus de lui, sans espérer que le visage n'y soit plus.

Pendant plusieurs jours, le visage dans le ciel joua à cache-cache avec lui, disparaissant quand il rassemblait le courage de lever les yeux pour voir s'il était encore là, s'insinuant dans son champ de vision dès qu'il avait cessé de s'y attendre. Tout ce que peut capter l'œil, y compris les phosphènes sous les paupières, le contenait ou l'annonçait.

A bout de nerfs, il se rendit à San Rafael pour consulter le docteur Flibe, qui lui demanda d'un air soupçonneux s'il n'avait pas pris par hasard de cette drogue hallucinogène dont il était de plus en plus souvent question dans les magazines. On parlait (cette information avait laissé le docteur particulièrement songeur) de cures à base de LSD que les psychanalystes les plus chics de Los Angeles proposaient aux plus chics de leurs patients pour 200 dollars la séance. L'acteur Cary Grant avait confié à *Time Magazine* qu'il s'y adonnait toutes les semaines depuis un an, habitude qui avait changé du tout au tout sa façon de voir le monde et de jouer la comédie : ce qu'apprenant, le docteur Flibe était allé voir son dernier film, *Charade*, en espérant remarquer le changement et, de fait, quand on était prévenu, on le remarquait. L'engouement ne touchait pas seulement les doux dingues d'Hollywood, mais les milieux académiques les plus respectables : un professeur de Harvard venait d'être renvoyé de son poste pour avoir préconisé l'usage intensif de cette drogue à ses étudiants. Sous son empire, il disait avoir vécu des expériences bouleversantes...

Dick haussa les épaules : oui, il avait entendu parler de ça, lu Huxley, qui tenait à peu près le même discours ; mais il n'avait pas pris de LSD, ce n'était pas le genre de chose qu'on se procurait à Point Reyes, et son expérience ne ressemblait certainement pas à celle du professeur de Harvard. Ou alors il comprenait mal le prosélytisme de celui-ci. S'il avait vu la même chose, ce visage monstrueux dans le ciel, cherchant qui dévorer, il n'aurait certainement pas poussé ses étudiants à le suivre. À moins d'être le dernier des salauds : un valet de Satan, oui, rabattant des proies vers son maître. À y bien réfléchir, c'était d'ailleurs possible. Possible, mais effroyable : si ce Leary faisait vraiment ça, Adolf Hitler était un enfant de chœur comparé à lui...

Doucement, doucement, dit le docteur Flibe, que son patient rendait de plus en plus nerveux. Croyant battre en retraite sur un terrain plus sûr, il expliqua l'hallucination par la fatigue, l'anxiété, l'internement d'Anne, mais Dick ne se laissa pas faire : premièrement, il ne voyait rien de rassurant pour lui à ce qu'une telle horreur existe dans son cerveau plutôt que dans la réalité et, donc, si l'argument visait à le tranquilliser, désolé, mais il tombait à côté ; deuxièmement, il savait fort bien ce qui lui était arrivé, et cela ne s'appelait pas une hallucination, c'était même le contraire. Pour toutes sortes de raisons, la fatigue en effet, les amphétamines, le malheur et peut-être certaine disposition intime, le mécanisme psychique visant à filtrer la réalité avait

grippé chez lui. L'écran qui la voile et permet de la supporter s'était déchiré : il avait vu, et maintenant son problème était de survivre à cette vision.

« Vous savez, demanda-t-il, ce que disait John Collier ? L'univers, c'est un type en train de verser de la bière dans un verre. Cela fait beaucoup de mousse, et notre monde à nous n'est qu'une bulle au milieu de cette mousse. Il arrive que certains, dans leurs bulles, entrevoient le visage du type qui verse la bière, et pour ceux-là rien ne sera plus jamais comme avant. Voilà ce qui m'est arrivé.

— Vous voulez dire, hasarda le docteur Flibe, que vous avez vu Dieu ? »

De San Rafael il roula jusqu'à Inverness, où se trouvait l'église que fréquentait Maren Hackett. C'était une jolie construction de bois située au bord d'un fjord et qui, bien que vouée au rite catholique, évoquait comme Maren des images de sévère quiétude nordique. Il entra, demanda à être entendu en confession. Le prêtre lui parut moins bouché que le psychiatre : au moins écoutait-il ce qu'on lui disait. À plusieurs reprises, son visage se crispa douloureusement, comme s'il comprenait. Il ressemblait à un vieux chasseur qui a autrefois affronté un loup monstrueux et croit en avoir débarrassé le monde, jusqu'au jour où le récit d'un jeunot, épouvanté, lui fait comprendre que son adversaire est de retour et qu'il va une fois de plus falloir livrer combat. À la fin de la confession, il dit simplement : « Vous avez rencontré Satan. »

Ce diagnostic reconforta Dick : l'Église le prenait au sérieux, connaissait le problème. Mais elle s'en tirait à bon compte, pensa-t-il, en refusant d'envisager qu'il ait rencontré Dieu lui-même, que ce cauchemar soit Dieu et non pas un sous-fifre maléfique. Le monde, après tout, était-il si bien fait qu'on puisse sans examen en attribuer le mérite à une divinité bienveillante ? L'hypothèse, une fois formulée, accrut le chagrin du prêtre mais ne l'étonna pas. Rien ne semblait pouvoir l'étonner. Le plus violent blasphème devait lui faire hocher la tête tristement, comme un symptôme alarmant mais banal à un médecin expérimenté. C'était agaçant, rassurant aussi. Il n'était plus seul face au visage de métal qui remplissait le ciel. D'autres, même sans le voir, savaient qu'il existait et priaient avec lui, pour lui.

La réaction d'Anne le surprit, lorsqu'il lui annonça son intention d'entrer dans le sein de l'Église catholique. Kleo aurait éclaté de rire, et tout Berkeley avec elle ; lui-même aurait éclaté de rire quelques mois plus tôt. Mais Anne

fut émue. Elle le serra dans ses bras. Elle murmura qu'elle se ferait baptiser avec lui, et les filles aussi. Le malheur émousse le sens du ridicule, il tourne vers Dieu : c'est même à cela qu'il sert, selon les chrétiens. Dick comprit qu'aux yeux d'Anne cette conversion était une ultime tentative pour sauver leur mariage ou en supporter le naufrage. Il se promit de ne pas la gâcher.

Pour se préparer au baptême, ils suivirent quelques cours de catéchisme. Ni l'un ni l'autre n'avaient reçu d'éducation religieuse, mais l'ignorance plaisait davantage au prêtre que les vagues et profuses notions théologiques de Phil, toujours enclin à réhabiliter les hérésiarques et, avant même d'avoir lu les Évangiles canoniques, à placer plus haut qu'eux les apocryphes.

Les filles ne comprenaient pas bien le principe de la communion. Il les choquait. Quand Jésus exhortait à manger son corps et boire son sang, elles trouvaient cela affreux, une sorte de cannibalisme. Anne, pour les rassurer, dit qu'il s'agissait d'une image, un peu comme dans l'expression « boire les paroles de quelqu'un », mais Phil protesta : ce n'était pas la peine de se faire catholique pour rationaliser platement tous les mystères.

« Ce n'est pas non plus, répliqua Anne, la peine de se faire catholique pour traiter la religion comme une de tes histoires de science-fiction.

— Précisément, dit Phil, j'allais y venir. Si on prend au sérieux ce que raconte le Nouveau Testament, on est obligé de croire que depuis un peu plus de dix-neuf siècles, depuis le départ du Christ qui nous a laissé le Paraclet, l'humanité subit une sorte de mutation. Ça ne se voit peut-être pas, mais c'est comme ça ; si tu ne me crois pas, tu n'es pas chrétienne, voilà tout. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Paul, et je n'y peux rien si ça ressemble en effet à une histoire de science-fiction. Le sacrement de l'eucharistie est l'agent de cette mutation, alors ne va pas le présenter à tes pauvres gamines comme une espèce de commémoration bêtassee. Écoutez-moi, les filles. Je vais vous raconter l'histoire du chat et de l'entrecôte. C'est une maîtresse de maison qui reçoit à dîner et elle a posé une superbe entrecôte de cinq livres sur le buffet de la cuisine. Quand les invités arrivent, elle bavarde avec eux dans le salon, ils prennent un Martini ou deux, puis elle s'excuse, file dans la cuisine pour aller préparer l'entrecôte... et s'aperçoit qu'elle a disparu. Qui voit-elle alors dans un coin, en train de se poulécher tranquillement les babines ? Le chat de la maison.

— Le chat a mangé l'entrecôte, dit la plus grande des filles avec solennité.

— Tu crois ça ? Tu n'es pas bête, mais attends. Les invités accourent. Ils discutent. Les cinq livres d'entrecôte se sont volatilisées et le chat a l'air

parfaitement satisfait et repu. “Pesons le chat”, suggère quelqu’un. Ils ont tous un peu bu et l’idée leur paraît excellente. Ils vont dans la salle de bains, placent le chat sur la bascule. Il pèse cinq livres. Tout le monde se presse autour de la bascule. Un invité dit : “C’est bien ça, le compte y est.” Ils sont certains de savoir ce qui s’est passé, maintenant qu’ils ont une preuve concrète. C’est alors qu’un autre invité, pris de scrupules, demande : “Mais où est le chat ?” »

Noël arriva. Les pluies cessèrent, le visage dans le ciel disparut. Sous le sapin, Phil et Anne s’offrirent mutuellement des ouvrages de piété. L’aînée des filles reçut une poupée Barbie équipée de diverses toilettes, d’accessoires de coiffure, de maquillage, et d’un petit ami nommé Ken. Passé le premier réflexe de raillerie qu’inspiraient à un ancien de Berkeley ces représentations idéalement caricaturales du rêve américain, Barbie et Ken fascinèrent Dick. Il imaginait des archéologues du futur, ou des Martiens, reconstituant notre civilisation à partir de ces seuls vestiges. Comme quiconque se penche sur une miniature, il ne se lassait pas des détails, de leur précision et de leurs lacunes. Le séchoir à cheveux de Barbie semblait plus sophistiqué, en somme plus réaliste que celui d’Anne. Son soutien-gorge s’agrafait comme un vrai et ne se dégrafait pas plus facilement, mais il contenait des seins sans pointe ni aréole, et si – profitant de ce qu’Anne avait le dos tourné – on s’enhardissait à baisser sa culotte, patatras, pas de poils, rien du tout, les archéologues du futur pourraient toujours courir pour savoir comment les humains du XX<sup>e</sup> siècle se reproduisaient. Mais peut-être les archéologues du futur ne s’étonneraient-ils de rien, pour la raison qu’ils seraient exactement semblables à Ken et à Barbie. Ken et Barbie préfiguraient l’humanité de demain, vouée à nous remplacer. Ou alors – pourquoi pas ? – ils étaient l’avant-garde d’une invasion extraterrestre.

Ce thème le séduisait, mais il l’avait déjà beaucoup exploité, notamment dans une nouvelle écrite au lendemain d’un autre Noël, le premier qu’il avait passé avec Anne et ses filles. On y voyait des douaniers tester avec suspicion toute une batterie de jouets dont Ganymède prétendait inonder le marché terrien. Jouets pacifiques et éducatifs, en principe, mais, connaissant l’expansionnisme légendaire des Ganymédiens, on se méfiait. On redoutait une forme d’invasion bien vicieuse, comme ils en avaient mis au point pour conquérir sans coup férir d’autres planètes. Le plus simple, bien sûr, aurait été de refuser toute importation en provenance de Ganymède, mais la loi s’y

opposait : il fallait donc ouvrir l'œil, pour identifier un éventuel cheval de Troie. Sur trois prototypes de jouets soumis aux tests, deux cas paraissaient nets et un douteux. Pas besoin d'être grand clerc pour rejeter avec horreur une panoplie de cow-boy conçue de façon à « brouiller » l'apparence de celui qui la portait et favoriser le dédoublement de personnalité. Ni pour laisser passer une variante toute bête, même pas guerrière, du Monopoly. Mais il y avait aussi une bizarre citadelle livrée avec de petits robots-soldats dont le rôle était apparemment de l'assiéger, sauf que toutes les trois heures le pont-levis s'abaissait, un soldat s'approchait, le franchissait, le pont-levis se relevait et on ne revoyait plus le soldat. Impossible d'ouvrir la citadelle, mais on pouvait la peser et on constatait alors que son poids n'augmentait pas d'un milligramme, même après avoir avalé des dizaines de soldats. L'intérêt ludique et éducatif de ce système à la fois complexe et sans finalité apparente échappait. À quoi rimait-il ? Où était le danger – à supposer qu'il y en eût un, mais quoi d'autre ? On se demandait ce que pouvait bien contenir la mystérieuse citadelle et, puisqu'il ne semblait pas y avoir d'autre terme au « jeu », ce qui se passerait quand il ne resterait plus de soldats à engloutir. Pour le savoir, il fallait attendre, non sans une légère inquiétude, et, pendant que les testeurs attendent, je propose de revenir à notre histoire à nous, quatre ans plus tard. (Le résultat du test est révélé à la fin de ce chapitre.)

Dick eut une autre idée pour exploiter Barbie et Ken : une idée martienne. Il avait déjà situé deux ou trois romans sur Mars, qu'il voyait comme une colonie particulièrement inhospitalière vers laquelle on n'émigre que contraint et forcé. Disséminés dans un désert sans faune plus attachante que des hordes de chacals télépathes, des clapiers souterrains abritent les malheureux colons qui croupissent dans l'ennui, la dérégulation, une promiscuité avachie. On comprend que toute forme de divertissement, dans un sens pascalien élargi qui inclut la religion, soit dans de telles conditions bienvenue et ouvre aux industries terriennes capables de les fournir des débouchés juteux. L'opium du peuple, sur Mars, ce sont les Combinés Poupée Pat.

Poupée Pat et son petit ami Walt, clones de Barbie et de Ken, sont censés vivre sur Terre, en Californie. On peut se procurer une quantité d'accessoires miniaturisés aidant à représenter leur enviable existence avec le maximum de réalisme. Une fois acquis les éléments de base – maisons, jardins, automobiles, maillot de bain sexy, tondeuse à gazon –, les habitants des clapiers, encouragés dans cette fièvre de consommation par un couple de

disc-jockeys planétaires à la solde des Combinés, ne cessent d'étendre et d'améliorer l'univers de leurs poupées : rues voisines, cafétéria, salon de coiffure, ex-copines de collègue avec qui papoter, centre commercial, plage bordée de palmiers, psychanalyste livré avec son cabinet comportant divan, pipe, œuvres de Freud reliées – un article superbe, très demandé. Officiellement, les colons sont supposés ressentir un bien-être sans égal à faire jouer le système d'ouverture automatique dont ils ont à grands frais muni leur garage miniature ou, conduisant Poupée Pat en ville au volant de sa nouvelle Ford décapotable, à lui faire glisser dans le parcmètre miniature une pièce d'un dollar miniature, achetée 10 dollars car la miniaturisation et le transport reviennent cher. En fait, ils ne sont pas idiots et ne se croient pas davantage transportés sur Terre par ces jeux puérils que les petits Blancs des romans coloniaux ne retrouvent leur Paris natal en reniflant un vieux ticket de métro. Mais les Combinés Poupées Pat ne sont que la couverture légale d'un trafic illicite, bien que toléré. La société de Léo Bulero, qui les commercialise, vend avec eux une drogue, un lichen d'origine ganymédienne appelé D-Liss qui procure à ses usagers l'illusion d'être *réellement* Pat ou Walt, de quitter pour ces corps glorieux leurs pauvres corps misérables. Pendant que ceux-ci gisent dans un coin de leur sordide clapier martien, inertes, les doigts crispés sur une poupée de plastique dépourvue de poils pubiens, l'esprit s'échappe, s'envole. Il n'a, dans le pire des cas, qu'un vague souvenir de la personnalité qu'il habitait – quelque chose comme l'intuition que nous pouvons avoir d'une incarnation antérieure. Délivré de cette chrysalide, il peut sous l'identité gratifiante de Pat ou de Walt connaître avec ses partenaires des expériences illimitées, qu'aucune morale ne censure. L'adultère, l'inceste, le meurtre ne peuvent être entravés davantage qu'en rêve ou en l'état de pur désir. Seulement il s'agit de rêves partagés, de désirs actualisés dans une autre dimension. Mieux – ou pis : lorsqu'on prend la drogue à plusieurs, on se retrouve à plusieurs dans le même corps, dont on partage les sensations. Ainsi, dans une des premières scènes du livre que Dick écrivit cet hiver-là, voit-on six personnes, habitant le même clapier, participer au langoureux baiser qu'échangent Walt et Pat sur une plage ensoleillée. « Leurs deux corps bronzés abritent six personnes. Deux dans six, six en deux. L'éternel mystère. »

Confrontés à ce mystère de la « translation » chaque fois qu'ils prennent du D-Liss, les colons se séparent en « croyants » et « incroyants ». Pour ces derniers, les Combinés ne sont qu'une représentation symbolique de l'univers



d'où ils ont été exilés et l'identification à Pat ou Walt une illusion qui aide à tenir le coup. Les premiers, en revanche, réputent réel l'instant sacré où les éléments miniaturisés du Combiné cessent de *représenter* la Terre pour *devenir* la Terre.

L'eucharistie n'est-elle qu'un mémorial ou bien suscite-t-elle la présence réelle du Sauveur ? Quelques semaines plus tôt, Dick aurait considéré cette question comme le prétexte d'une controverse amusante, une ligne de partage entre deux familles d'esprits. Mais il se demandait autre chose, cet hiver, en tremblant : que se passerait-il si la présence réelle était celle de l'être qu'il avait vu dans le ciel et dont il n'aimait pas vérifier trop souvent qu'il ne s'y trouvait plus ?

« Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jean 6,56). Qu'arriverait-il à ceux qui, sans penser à mal, mangeraient la chair et boiraient le sang de Palmer Eldritch ?

Dans les récits de Lovecraft, qu'il dévorait dans son enfance et dont j'aime à penser qu'ils ont déterminé sa vocation pour la raison qu'ils ont déterminé la mienne, il est sans cesse question de choses tellement horribles que l'auteur renonce à les décrire. Parmi les nombreux adjectifs qu'il convoque rituellement pour justifier cette dérobade à la fois emphatique et efficace, il y en a un, plus idiosyncrasique que les *eerie*, *uncanny*, *hideous* de rigueur, c'est *eldritch*. Cet *eldritch*, aux yeux de Dick, accomplissait l'exploit d'englober tout ce que Freud a mis dans le mot *unheimlich*, l'étrangement inquiétant, mais en y ajoutant une dimension panique. Il y trouvait le côté sournois, perfide, faussement familier, mais aussi le déferlement, l'épouvante, celle qui fait hurler, comme on hurle pour se réveiller, mais l'horreur, c'est ici qu'on est déjà réveillé, qu'il n'y a pas de refuge : on y est.

Il savait, en commençant ce livre, où il allait. Mais il avait peur d'y aller, atrocement peur. Entre Noël et le Jour de l'An, il écrivit les cent premières pages, mit en place le décor martien, les clapiers, Poupée Pat, le D-Liss. Il donna pour patron aux Combinés et au trafic de drogue qu'ils recouvrent un sympathique forban nommé Léo Bulero, pour acolyte à ce patron un certain Barney Mayerson, dépressif, enclin à se culpabiliser et à regretter sans fin d'avoir pris la mauvaise direction aux carrefours décisifs de sa vie. Il aurait pu s'en tenir là, faire jouer entre eux ces éléments : avec les paradoxes provoqués par la translation, il avait la matière d'un roman tout à fait honnête. Mais il avait aussi glissé, ça et là, des rumeurs inquiétantes

concernant le retour de Palmer Eldritch.

Ce Palmer Eldritch était un aventurier, parti depuis dix ans pour le système proxien et dont on n'avait plus entendu parler. On le croyait mort, ou pis. Mais voici que des témoins disaient l'avoir revu, qu'il était revenu, reconnaissable à sa triple prothèse : bras artificiel, dents de métal scintillant et, à la place des yeux, de fines meurtrières équipées de caméras panoramiques. De son expédition au-delà des mondes connus, Eldritch – ou, comme on ne tardait pas à le soupçonner, la chose qui avait pris la place d'Eldritch – avait rapporté une drogue nouvelle, vouée à enterrer le bon vieux D-Liss des familles. Un slogan accompagnait cette drogue, le K-Priss : « Dieu promet la vie éternelle. Nous, nous la dispensons. »

Le dixième jour, Dick écrivit la scène où Léo Bulero arrive sur la Lune, afin d'y rencontrer Palmer Eldritch et, croit-il, pauvre naïf, de négocier avec lui un accord commercial. Il abandonna la machine, à l'heure du dîner, en sachant que lorsqu'il se retrouverait devant elle, ce serait pour faire prendre du K-Priss à son héros. En se couchant, il se demanda ce qui arriverait s'il mourait dans la nuit, comment Eldritch se débrouillerait sans lui. Mais il ne mourut pas, ne dormit pas non plus. Pour finir, il se leva sans bruit. À la salle de bains, avant d'ouvrir l'armoire contenant les pilules, il se regarda longuement dans la glace, afin de se rappeler, plus tard, son visage. Puis il s'habilla et sortit. À son passage, le cheval dans le pré hennit faiblement et s'approcha de la clôture. De la vapeur s'échappait de son muflle humide. Il le caressa, puis repartit dans la nuit. Il se voyait marcher vers le cabanon avec une sorte de stupeur. Des bribes d'un rêve d'enfance lui revinrent, où il avait construit un toboggan, gravi les échelons, et le moment arrivait où il fallait se laisser glisser, dévaler, descendre de plus en plus vite vers le ciel sans étoiles, tout en bas, où Palmer Eldritch attendait de le dévorer.

Léo est assis sur une chaise, dans une pièce blanche et nue. D'une valise placée à côté de lui sort la voix d'Eldritch, qui annonce son intention d'envahir le système solaire, mais d'une façon spéciale, inédite. Léo s'en moque. Il est venu parler affaires, voir s'il y a moyen de s'entendre ou s'il faudra lutter à mort contre la concurrence de ce peyotl extraterrestre. Il s'énervé.

Alors la pièce lui éclate au visage.

Il se retrouve sur un talus gazonné. Une petite fille, près de lui, joue au yoyo. Tout est normal et tout est bizarre. L'ambiance pourrait être celle

d'Alice au pays des merveilles, mais non : il y a quelque chose d'autre, de beaucoup plus désagréable.

Eldritch.

D'une façon évidente et inexplicable, la petite fille est Eldritch. L'herbe du gazon est Eldritch. Le yoyo, l'air qu'on respire sont pleins d'Eldritch. Léo comprend alors qu'il est « là où on va quand on a pris du K-Priss » et qu'on a dû lui en faire absorber à son insu. Probablement dans la pièce blanche et nue où on l'a séquestré, sur la Lune. Mais peut-être cette pièce blanche et nue faisait-elle déjà partie de l'hallucination. Alors avant, avant qu'il débarque sur la Lune ? Mais avant, et encore avant, rien ne prouve que ce n'était pas commencé, qu'Eldritch ne s'amusait pas à lui faire croire qu'il vivait sa propre vie, dans le monde normal, comme un pêcheur cruel donne du jeu au poisson qu'il a ferré avant de l'attirer vers lui d'un coup sec. C'est précisément ce qu'il fait. Il apparaît en personne, avec ses trois prothèses, à un carrefour du labyrinthe où il a attiré Léo et, très civilement, comme le pêcheur exposerait au poisson les règles d'or de la pêche à la ligne, lui détaille les vertus du « produit authentique » dont le D-Liss n'était qu'un ersatz.

« Tout d'abord, quand nous aurons regagné notre ancien corps – et vous remarquerez l'emploi du mot *ancien*, qui ne pourrait en aucun cas s'appliquer au D-Liss –, vous constaterez qu'aucun temps ne s'est écoulé. Nous pourrions rester ici cinquante ans, cela n'y changerait rien. Nous nous retrouverions sur la Lune comme si rien ne s'était passé ; un observateur, en présence de nos corps en ce moment, serait incapable de déceler la moindre perte de conscience.

— Et qu'est-ce qui détermine la durée de notre séjour ici ? demande Léo.

— Notre bon vouloir.

— C'est faux. Cela fait des heures que j'essaie de sortir.

— Oui. Mais ce n'est pas vous qui avez construit ce lieu où nous nous trouvons. C'est moi. Tout ce qui s'y trouve est à moi. Même votre corps.

— Mon corps ? dit Léo, horrifié.

— C'est ma volonté qui vous fait exister ici, tel que vous êtes dans cet univers. Et ce qui est plus important, c'est qu'il s'agit d'un univers authentique, pas d'une hallucination.

— Beaucoup de gens disent ça du D-Liss. Ils proclament comme un acte de foi qu'ils ont bien été Pat ou Walt, et séjourné sur Terre.

— Des fanatiques, dit Eldritch avec mépris. Mais vous feriez mieux de me

croire. Autrement, vous ne sortirez jamais d'ici vivant.

— On ne meurt pas dans une hallucination. Je rentre chez moi. »

Et, empruntant un escalier suscité par sa seule volonté, Léo quitte l'univers piégé d'Eldritch. Il se retrouve sur Terre, dans son bureau, entouré de ses collaborateurs. Très excité, il commence à leur raconter son expérience avec la drogue rivale, qu'il déclare inférieure au D-Liss :

« Aucun réalisme. On sait tout de suite qu'on est en pleine hallucination. Il n'y a pas le moindre doute là-dessus... Qu'y a-t-il, miss Fugate ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Excusez-moi, Léo, murmure miss Fugate. Mais il y a quelque chose sous votre bureau. »

Quelque chose ? Léo se penche. Quelque chose, en effet, le regarde. Quelque chose qui n'a pas vraiment de forme. Quelque chose de sombre et de ricanant.

« Bien, miss Fugate, soupire Léo. Je ne crois pas utile de dissenter plus avant sur les mesures nécessitées par l'apparition du K-Priss sur le marché. Car, en fait, je ne parle à personne. Je suis seul, dans le monde où Eldritch me tient prisonnier. S'il n'avait pas introduit cette immonde créature pour me montrer à quel point il me tient, j'aurais pu continuer indéfiniment. Vivre un siècle dans cet ersatz d'univers d'où je ne sais pas comment sortir.

Nom de Dieu, je suis foutu.

Mon Dieu, aidez-moi ! Si Vous le faites, si Votre puissance s'étend jusqu'à ce monde, je ferai tout ce que Vous voudrez. »

Le baptême, prévu depuis plusieurs semaines, eut lieu le lendemain.

La famille se rendit à l'église au complet et sur son trente et un. Phil portait une cravate et la veste de tweed avec des pièces de cuir aux coudes qui lui donnait, selon Anne, l'allure d'un véritable écrivain. Pour autant qu'il pût en juger, n'ayant pas l'habitude des cérémonies religieuses, tout se déroulait normalement. Le prêtre prononçait les mots apaisants de la liturgie. Les filles, Anne et Maren Hackett, qui s'était proposée comme marraine, prenaient l'air concentré. La petite Laura se tenait bien. Il faisait bon dans la petite église de bois, on se sentait à l'abri. Cela ne l'empêchait pas de trembler. La scène lui faisait l'effet d'une parodie sacrilège. À tout moment, de façon spectaculaire ou discrète, Eldritch pouvait manifester sa présence. Il pouvait déplacer un minuscule élément du décor qu'il avait assemblé ou élever le prêtre en l'air et le fracasser contre les murs. Changer en vitriol l'eau baptismale. Ou se

contenter de lui adresser un clin d'œil, comme à un intime, sans que personne s'en rende compte. Pour cela, se servir de l'œil du prêtre. Il craignait de croiser son regard et de reconnaître celui du visage dans le ciel.

Le psaume que l'on chanta, le 138, disait ceci :

Tu me scrutes, Seigneur, et Tu sais !  
Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ;  
De très loin Tu pénètres mes pensées.  
Que je marche ou me repose, Tu le vois,  
Tous mes chemins Te sont familiers.  
Avant qu'un mot ne parvienne à mes lèvres,  
Déjà, Seigneur, Tu le sais.  
Tu me devances et me poursuis, Tu m'enserres,  
Tu as mis la main sur moi.  
Où donc aller, loin de Ton souffle ?  
Où m'enfuir, loin de Ta face ?  
Je gravis les cieux : Tu es là ;  
Je descends chez les morts : Te voici.

Au retour de l'église, Phil prit l'air méphistophélique qui amusait tant les filles et dit qu'il avait vu détalé de derrière le baptistère, manifestement dérangé par leur visite, un diabolotin avec des cornes et une longue queue fourchue. Mais c'était pour rire. Et, à toutes fins utiles, il était baptisé.

En replongeant dans le chaudron du livre, il éprouva le besoin de troupes fraîches. Il fallait un témoin de son baptême, un ministre du Dieu d'amour en qui il venait de renaître d'eau et d'esprit pour accompagner Barney, son *alter ego*, désormais en première ligne. Bien qu'il fût un peu tard, en principe, pour introduire un nouveau personnage, il lui fit rencontrer lors du voyage vers Mars une jeune néochrétienne appelée Anne, vêtue de probité candide et de lin blanc, persuadée qu'une réalité sordide vaut mieux que la plus exaltante des illusions et que le recours aux drogues révèle la soif spirituelle des colons, leur aspiration vers ce que l'Église seule peut donner. Hélas, s'il y avait une chose que Dick ne pouvait peindre, malgré ses bonnes résolutions, c'était bien un héros ou une héroïne positifs : alors une sainte... À peine arrivée sur Mars, la missionnaire galactique s'effondre et n'a rien de plus pressé, pour échapper au désespoir qui lui saute à la gorge, que d'avaler une dose de D-Liss. Parce qu'il n'y a rien d'autre que ça ou les ténèbres. Et quand viendra, ce qui ne saurait tarder, la tentation infiniment plus terrible du K-Priss, elle sait que la prière ne servira à rien, qu'elle succombera. Déjà le

slogan d'Eldritch l'a accrochée : « Dieu promet la vie éternelle ; nous, nous la dispensons. » Elle sait pourtant que c'est un mensonge et que, si c'était vrai, ce serait encore pire.

« Un visiteur fondant sur nous depuis le système proxien pour nous offrir ce que nous quémandons depuis des millénaires, qu'y a-t-il de foncièrement mauvais à cela ? Difficile à dire, mais je le sens. Peut-être parce qu'un asservissement total à Palmer Eldritch nous attend. Il sera constamment en nous, désormais, il s'insinuera dans notre vie. Chaque fois que nous entrerons en translation – et peut-être, une fois entrés, n'en sortirons-nous jamais –, nous verrons, non pas Dieu, mais Eldritch. »

C'est ce qui commence à se passer. Barney prend du K-Priss à son tour, et comme c'est à Barney, bien plus qu'à son patron, que Dick s'identifiait, le livre tout entier bascule sous l'empire d'Eldritch. Barney rame, trébuche, se débat dans un pandémonium d'univers gigognes, sans cesse renouvelés et sans cesse réfractaires, où il suffit de se fier un instant à un être pour que son apparence familière se lézarde, que se révèlent les yeux-meurtrières, le bras et la mâchoire métalliques : les trois stigmates de Palmer Eldritch (c'est le titre du roman, qui en français s'appelle *Le Dieu venu du Centaure*). Émerge-t-il du cauchemar, trouve-t-il à son chevet Anne, la néochrétienne, le scintillement de ses dents, ricanement silencieux, le désillusionne : ce n'est jamais fini. Qui a pris du K-Priss habite pour l'éternité en Palmer Eldritch. Une fois entré, on ne peut plus sortir : sens unique. Le pire, c'est que tout le monde se rue dans ses filets et qu'une fois qu'on y est, on ne peut prévenir personne. Personne, du dehors, ne soupçonne rien. Eldritch dévorera tous les hommes, tous les êtres vivants, un par un. Il deviendra une planète, tous les habitants de cette planète à la fois. Il sera l'âme de leur civilisation et l'âme de chacun. Il sera leur civilisation, et il sera chacun, et il n'y aura plus rien, peut-être n'y a-t-il déjà plus rien d'autre que Palmer Eldritch. Peut-être que ces pensées affolées qu'agite Barney Mayerson, que transcrit Phil Dick, que je paraphrase, qui se fraient un chemin dans ce que vous croyez être votre cerveau n'existent qu'en Palmer Eldritch, qui se sert de nous, créatures évasives, pour animer son éternel théâtre de marionnettes.

Peut-être est-ce dans l'esprit, sous le contrôle de Palmer Eldritch, que Barney, Anne et les colons martiens, croyant la translation terminée, échangent leurs impressions. Tous ont jugé l'expérience fascinante, mais s'accordent à trouver qu'il y avait, comment dire... quelque chose de bizarre,

quelque chose de gênant, « une espèce de présence rampante, quelque part, comme une ombre au tableau »...

« Cette ombre, cette chose, dit Barney, a un nom que vous reconnaîtriez si je vous le disais. Bien qu'il soit certain qu'elle ne songerait jamais à se désigner ainsi. C'est nous qui lui avons donné ce nom. Tôt ou tard, nous devions être confrontés avec elle.

— Vous voulez parler de Dieu ? souffle Anne. Un Dieu... qui fait le mal ?

— Ce n'est qu'un aspect suggéré par notre expérience subjective. »

Dick était catholique. De fraîche date et à sa façon, mais catholique. Après avoir tapé cet échange de répliques, il pensa qu'il ne pouvait pas finir là-dessus et ajouta une conversation théologique très belle et très étrange entre Anne et Barney. Tous deux savent qu'à présent, jusqu'à la fin de ce qu'ils croiront être leur vie, et peut-être au-delà, Eldritch habite en eux. Tout semble revenu à la normale, mais il est là, il sera toujours là. Peut-être est-ce cela, Dieu : ce cauchemar. Pourtant, ils savent aussi qu'il y a une différence entre cette présence-là et « ce qui nous a rendu visite deux mille ans avant elle ». La différence, c'est qu'Eldritch ne fait que reproduire notre désir humain de croître au lieu de diminuer, d'immoler au lieu d'être immolé, notre préférence bornée, animale, expansionniste pour nous-mêmes : ce Dieu prédateur est un Dieu tout bêtement naturel. Alors que l'autre, celui qui est venu il y a deux mille ans, doux et humble de cœur, ne tend qu'à rapetisser, à donner au lieu de prendre, jusqu'à sa vie : signe du surnaturel qui le fait, paradoxalement, plus réel qu'Eldritch.

Dick était catholique, mais il était aussi Dick le Rat, qui ne pouvait s'empêcher d'ajouter un tour d'écrou à ses fictions et avait de ce fait un mal fou à les terminer. Boucler le livre de Palmer Eldritch sur l'évocation du Christ, c'était bien. Mais, une fois le chapitre écrit, il devenait horriblement tentant de laisser, malgré tout, le dernier mot à Eldritch. Cette tentation relevait à la fois de l'horreur proprement philosophique de conclure et d'un goût plus ancien, enfantin et pervers, pour les histoires à chute, la rhétorique des films d'épouvante qui semblent prendre fin sur une scène apaisée, le monstre est bien mort, la vie reprend son cours, tout le monde soupire de soulagement, les survivants et les spectateurs, sauf les plus avisés de ces derniers, car ils savent bien, ceux-là, que, s'il connaît son métier, le metteur en scène leur réserve un chien de sa chienne, un dernier plan qui retourne tout

et vous cloue à votre fauteuil. Tout catholique qu'il fût, le dernier mot pour Dick revenait forcément au monstre, aux ténèbres, à l'horreur. Et, en effet, Léo, dans la fusée qui le conduit vers Mars, s'aperçoit que tous les passagers, lui compris, portent les trois stigmates de Palmer Eldritch, que sans même le secours de la drogue la peste gagne. « Et si la contagion, s'inquiète-t-il, s'étendait à notre cerveau ? Si nous avions non seulement l'anatomie de cette chose, mais aussi son esprit, qu'adviendrait-il alors de nos plans pour la détruire ? »

Dick s'en tint là. Je trouve plus subtile la solution du test présenté il y a quelques pages. La citadelle mystérieuse, une fois tous ses soldats dévorés, s'immobilise. Elle n'explose pas, ne se transforme pas en autre chose, ne fait plus rien. Le jeu semble fini. L'énigme demeure, entière et décevante. Dans le doute, les douaniers lui refusent l'entrée sur Terre, ainsi qu'au costume de cow-boy propagateur de schizophrénie. Ils laissent passer, en revanche, la bénigne variante du Monopoly dont on découvre bientôt qu'elle se joue selon la règle de « qui perd gagne » et obtient auprès de la jeunesse un succès fabuleux. Les jeunes Terriens se laissent envoûter par ce jeu, convertir par cette règle qui informe désormais toute leur conduite. L'inquiétante citadelle, le costume qui rend fou ne servaient qu'à la diversion ; la véritable machine de guerre, c'était cela. Quand on les attaquera, les Terriens se laisseront faire, tendront l'autre joue, victimes merveilleusement consentantes d'une forme de conquête inédite qui consiste, en somme, à les rendre chrétiens : des moutons prêts pour l'abattoir. Et le message ne vient pas d'un Dieu d'amour mais, suppose-t-on, de conquérants belliqueux. Jésus, si cela se trouve, n'était lui aussi qu'un agent de Palmer Eldritch.



## **Ko, la révolution, la mue**

Il s'enfuit au printemps et retourna en ville, à Berkeley d'abord. Émergeant de cette nauséuse parenthèse, de cette banlieue de la vie qu'est un mariage malheureux, il découvrit que le monde avait changé en son absence et que ces changements lui plaisaient. Du fond de sa cambrousse, il avait vaguement su qu'il se passait des choses dans son pays au début des années soixante. Il avait entendu parler des premiers *sit-in* étudiants, de Caryl Chessman, de Martin Luther King, des drogues nouvelles auxquelles le docteur Flibe le soupçonnait de s'adonner ; il avait pleuré en apprenant l'assassinat de John Kennedy. Mais tout cela semblait n'arriver que dans le poste de radio, où la voix nasillarde et coupante d'un génie de 20 ans annonçait : « *The times, they are a-changing* », comme s'il s'agissait d'autres temps, d'un univers parallèle, théâtre de la vraie vie, à laquelle il n'aurait jamais accès. Sa liberté nouvelle bouleversait tout : la pièce ne se jouerait pas sans lui, il y trouverait un rôle à sa mesure.

Un sous-officier que j'ai connu divisait les appelés, partant l'humanité, en deux camps irréductiblement opposés : les bons petits gars et les mauvais cons. On voit bien, j'imagine, ce que recouvrent ces catégories, que je continue pour ma part de juger opératoires. À qui ne le verrait pas, je suggère un coup d'œil au portrait de Bob Dylan sur la pochette du disque cité dix lignes plus haut : frêle, arrogant, buté, avec ses cils de fille, dans la posture du type résolu à dire non, quoi qu'on lui demande, voilà le mauvais con en majesté. Dans le grand chamboulement qui faisait de semblables figures les héros de ce temps, les handicaps de Dick, à son rang plus modeste, devenaient autant d'atouts. Il n'avait pas achevé ses études ? Tant mieux, on aimait les *drop-out*, ceux qui refusent le système et ses valeurs. Le FBI l'avait eu à l'œil ? C'était un brevet de vertu. Il œuvrait dans un genre obscur, prolétarien ? Admirable refus de courtiser les zombies engravatés de

l'*establishment* littéraire. Il avait échoué à être un bon petit gars ? Il serait un mauvais con flamboyant.

Adolescent timide, petit-bourgeois mal dans sa peau, Dick eut en 1964 la divine surprise de se réveiller en plein accord avec le *Zeitgeist*. Lui qui s'était toujours senti marginal tomba en plein dans les quelques années où la marge fut le centre du monde et s'inséra sans peine dans une marge de cette marge, le petit milieu d'auteurs de science-fiction de la baie, collectivement converti aux cheveux longs, aux bijoux ethniques et à la fumette. Milieu, pour comble de commodité, fortement endogamique : le romancier Avram Davidson venait de se séparer, à l'amiable, de sa jeune femme, Grania, qui admirait Dick et, malgré un sérieux problème pondéral, ne manquait pas de charme. Le *Yi-King*, tiré de concert, fit apparaître *Pi*, la solidarité, l'union : ils décidèrent de partager, sur un pied de camaraderie amoureuse, une petite maison qui devint un point de ralliement pour les science-fictionneux du voisinage. Après l'exil de Point Reyes, l'étouffement de la cellule familiale, cette socialité chaleureuse ravissait Dick et requinquait son amour-propre, malmené cinq années durant par la dévotion d'Anne pour la « grande littérature ». Il vivait à présent, assis en tailleur ou vautré sur de vieux divans dont nul ne se souciait qu'ils fussent tachés, parmi des gens, ses pairs, qui tenaient la science-fiction pour une voie royale et le tenaient, lui, pour son plus audacieux arpenteur. Il cessa de tailler sa barbe. Alors qu'il refusait, à University Music, de vendre autre chose que des disques classiques et avait accueilli les débuts du rock'n'roll avec un dédain de jeune vieillard – Elvis n'y échappant que pour avoir survécu à une jumelle mort-née –, il devint un expert de ce qu'on commençait à nommer *pop music*, claquant des doigts, se trémoussant, exprimant de toute sa lourde carcasse une studieuse volonté de décontraction. La vie, pensait-il, commençait enfin.

Le public qui désormais l'entourait débrida en lui le cabotin. Une petite légende s'étant formée à son sujet, il eut à cœur de ne pas la faire mentir. Sur la foi de ses livres, de ses rares apparitions publiques et de toutes celles qu'il avait, au temps de Point Reyes, déclinées, on le disait bizarre, drogué, paranoïaque, génial. Il fut tout cela, sans avoir à se forcer.

Ses nouveaux amis passaient leur temps à se rendre mutuellement visite, mais Dick, insistant avec emphase sur son agoraphobie, ne se déplaçait pas. Sa voiture, disait-il, n'acceptait de rouler qu'entre sa maison et le cabinet de son psychiatre ; tout autre trajet la déroutait, conduisait droit à l'accident. On

prit le pli d'aller le voir. Cette position de Vieux de la montagne, maître du terrain de la rencontre et des règles du jeu, flattait en lui le Rat.

S'agissant de la paranoïa, ses craintes semblaient à première vue fondées. Il était en instance de divorce, cela se passait mal, et tous ceux qui, assez nombreux, avaient traversé la même épreuve comprenaient qu'il demeure sur le qui-vive et redoute, dans le conflit juridique succédant à la guérilla privée, de donner des armes à une femme dont on voulait bien croire qu'elle était une harpie. Ainsi, même s'ils partageaient une maison minuscule, préférerait-il cacher sa liaison avec Grania – c'est-à-dire expliquer à tout le monde combien il était nécessaire de la cacher. On voulait bien croire aussi qu'Anne le faisait surveiller par un détective privé et avait fait placer son téléphone sur écoute. À la rigueur.

Mais quand, emporté par son élan, il commençait à chercher des micros dans la litière du chat et, ne les trouvant pas, en déduisait qu'il avait affaire à plus forte partie, à ses vieux ennemis du FBI ou à des néonazis qui depuis la parution du *Maître du haut château* avaient juré sa perte ; quand on devait, avant toute conversation téléphonique, subir des tests visant à établir qu'on était bien soi, Ray Nelson ou Jack Newkom, le fidèle copain et non quelque imposteur ; quand la conversation rendue possible par l'issue favorable du test était coupée d'invectives adressées aux auditeurs cachés (« *Hey, guys, I know you're hearing us, but you're not supposed to answer me. So I can tell you, fuck you. FUCK YOU, guys !* »), on se disait, partagé entre le fou rire et l'inquiétude, que c'était bien du Phil Dick, cinglé comme ses livres et comme ses livres toujours passionnant.

Car il était passionnant, tout le monde s'accorde là-dessus. Il mettait au service de ses obsessions une imagination d'artiste en perpétuelle ébullition. Dans une conversation avec lui, tout pouvait arriver. Il n'avait pas la fastidieuse monomanie du paranoïaque de base. Ses ennemis, leurs méthodes, leurs buts et surtout le degré de sérieux qu'il mettait à les dénoncer variaient selon les circonstances, l'inspiration, l'interlocuteur. Il y avait en lui un caméléon, un comédien habile à flairer son public, deviner ses attentes, et, s'il déraillait quelquefois, c'est parce qu'il en faisait trop pour les combler. Victime un soir d'un complot planétaire, il pouvait le lendemain l'avoir complètement oublié ou bien s'y référer avec désinvolture comme à une manifestation de sa paranoïa légendaire, en s'étonnant d'avoir été pris au sérieux – et si vous l'aviez pris au sérieux, cela signifiait soit que vous étiez paranoïaque aussi, soit que vous aviez de bonnes raisons de croire qu'il avait

raison, donc partie liée avec ses ennemis.

Sauf dans son travail, qu'il lui fallait d'ailleurs mener très vite, avant de s'en dégoûter, l'esprit de suite lui faisait défaut à un point pathologique. Il montrait solennellement à Grania le petit pistolet qu'il s'était procuré pour se défendre si Anne l'attaquait. Il se déclarait décidé à s'en servir, contre elle ou au besoin contre lui-même. Grania, très inquiète, en parlait à tous leurs amis. On redoutait le pire. Un dimanche matin, Anne se présenta sur le seuil avec la petite Laura dans les bras. Elle voulait lui parler. Affolé, il courut dans tous les sens avant d'ouvrir la porte, d'une main agitant le pistolet et de l'autre, comme au vaudeville, poussant Grania dans un placard. Elle y passa plusieurs heures, craignant d'entendre un coup de feu. Mais elle n'entendit rien que le babil de Laura, le grésillement des œufs au bacon que Phil faisait frire en chantant de sa belle voix de basse des lieder de Schubert, puis les échos d'une pacifique réunion familiale autour d'une table bien garnie. Le brunch dura jusqu'au début de l'après-midi. Anne et sa fille parties, quand l'héroïque Grania, à demi asphyxiée, la vessie en feu, sortit de son placard, Phil sembla très surpris de sa présence : pourquoi n'être pas venue dire bonjour ? Devant les protestations de Grania, il convint que sa mémoire devait lui jouer des tours et que les drogues qu'il prenait y étaient probablement pour quelque chose. Le lendemain, il se remit à agiter son pistolet en parlant d'Anne et à soumettre ses amis à des tests compliqués, pour savoir s'ils étaient des espions à sa solde – ou à celle du FBI, des nazis, etc.

Au bout de quelques mois, Grania trouva une *roommate* plus paisible et déménagea. Espérant la retenir, Phil la demanda vainement en mariage, puis, comme il ne supportait pas de rester seul, invita un couple d'amis à s'installer chez lui. Ils tinrent le coup trois semaines, au cours desquelles il prit le premier acide de sa vie.

Par les journaux, il avait suivi ce qui s'était déroulé à Harvard peu de temps auparavant, et qui ressemblait à un scénario de science-fiction des années cinquante, style *Body Snatchers*. De respectables universitaires mettaient en œuvre un programme de recherche sur une drogue présumée utile dans le domaine psychiatrique. Dès les premières expériences, leurs collègues, leur entourage les trouvaient changés : les pupilles dilatées, un air à la fois extatique et mystérieux, et, alors qu'on les avait connus matérialistes à tout crin, ils ne parlaient plus qu'amour, extase, fusion dans la divinité. Demandait-on des détails, des précisions, ils devenaient évasifs : cela ne se

décrivait pas, on ne pouvait que l'expérimenter. Ceux qui par curiosité tentaient l'expérience en revenaient métamorphosés à leur tour. À moins de suivre leur exemple, on ne pouvait plus parler avec eux. Le bruit se répandant sur le campus, ils furent de plus en plus nombreux à frapper à la porte du petit bureau qu'occupait le docteur Timothy Leary pour demander à être initiés, de plus en plus nombreux à tenir d'une voix chantante, les yeux brillants, ces discours ahurissants qui exaspéraient le doyen. Cela ressemblait à une épidémie.

Leary, qu'on avait jusqu'alors considéré comme un excentrique bénin, se mit à parler haut, à tenir des conférences, à expliquer aux journalistes qu'un moment décisif dans l'histoire de l'humanité se préparait. Il n'était pas sans signification qu'Albert Hoffmann eût découvert le LSD en même temps qu'Enrico Fermi la fission de l'atome. L'homme recevait d'un côté le moyen de détruire son espèce, de l'autre celui de la faire accéder à un échelon supérieur de l'évolution. S'il acceptait le deuxième don, consentait à plonger dans les océans inexplorés que recelait son cerveau, il dépasserait l'*Homo sapiens*, entrerait dans une sage et joyeuse communication avec le cosmos, connaîtrait Dieu ; d'une certaine façon, il *serait* Dieu.

Ces discours n'auraient pu, à eux seuls, convaincre grand monde. Mais, à la différence des autres illuminés, Leary avait le moyen, fourni par les laboratoires Sandoz, de les faire contrôler. De fait, quiconque se soumettait à l'action bouleversante du LSD en sortait, dans le pire des cas, effaré, plus souvent converti. Des intellectuels de haut vol, des artistes, mais aussi des hommes d'affaires, le patron de la fondation Ford, devinrent ses prosélytes. Il obtint de l'administration pénitentiaire que les détenus de la prison d'État de Concord, Massachusetts, fussent soumis à une cure de LSD : l'absorption du nouveau sacrement remplit ces criminels endurcis d'inspirations mystiques, dont s'émerveillèrent les matons.

Effrayées de cautionner des expériences si peu compatibles avec la rigueur scientifique, les autorités de Harvard renvoyèrent Leary et, ce faisant, le confirmèrent dans sa vocation de prophète. Il traitait ses détracteurs de sépulcres blanchis, citait la formule de Niels Bohr selon laquelle une vérité nouvelle ne triomphe pas en persuadant ses adversaires, mais parce que ses adversaires finissent par mourir et qu'une génération les remplace pour qui cette vérité va de soi. Dans un manoir prêté par un mécène, il réunit une communauté de fidèles, qui, sous sa direction, parmi la fumée de l'encens et les sonorités du raga indien, se vouèrent à l'exploration méthodique des

mondes qu'ouvrait l'acide. Un livre faisait office de guide dans ces voyages : le *Bardö Thodol, Le Livre des morts tibétain*. Ce véritable Baedeker des espaces intérieurs était le cadeau d'adieu du vieil Aldous Huxley à la nouvelle génération : il se l'était fait lire, disait-on, sur son lit de mort et, quelques heures avant la fin, avait demandé une injection de LSD, non par lâcheté, mais au contraire pour profiter pleinement de son passage de vie à trépas.

D'après Leary et ses amis, ce cérémonial précurseur serait bientôt monnaie courante. Ils se considéraient comme « des anthropologues du XXI<sup>e</sup> siècle habitant une capsule temporelle dans les sombres années soixante du XX<sup>e</sup> », mais ne doutaient pas que la conversion générale fût proche. Ils comptaient sur une croissance exponentielle : vingt-cinq mille usagers du LSD en 1961, cela voulait dire quatre millions en 1969, soit la masse critique à partir de laquelle la société ne pourrait pas ne pas changer. Au rythme où progressait dans les classes moyennes le déconditionnement cérébral induit par la drogue, il leur semblait certain que vers le milieu des années soixante-dix le président des États-Unis s'y adonnerait, que les sommets internationaux se dérouleraient sous acide et, bien sûr, que le monde ne pourrait qu'y gagner.

Cette perspective messianique, en 1964, semblait plausible, plus en tout cas que celle de voir vingt ans plus tard à la Maison-Blanche un type qui avouerait avoir fumé des joints, mais en se défendant d'avaler la fumée. Ce que racontait Leary était repris par les journaux. Le mot *bardö* connaissait une faveur singulière : on parlait d'expériences *bardö*, de *bardö*-musique, de *bardö*-films. Un tas de gens qui n'avaient rien à voir avec les milieux de l'art, de la science ou de la mondanité, qui n'étaient pas Cary Grant, qui ne se considéraient nullement comme des drogués faisaient l'expérience de l'acide et reconnaissaient qu'en effet ça ouvrait des portes dans l'esprit : l'équivalent de trois ans de psychanalyse, selon un mot souvent répété. La dose standard de deux cent cinquante microgrammes se négociait à Berkeley, en toute légalité, pour une dizaine de dollars. Les amis de Dick en prenaient régulièrement et en disaient merveille. Bref, il ne pouvait pas y couper.

Il le pouvait d'autant moins qu'il passait pour un trappeur chevronné de cette nouvelle frontière. Quand était paru *Le Dieu venu du Centaure*, tous ses lecteurs y avaient vu le grand roman de l'acide, et cette rumeur, passant de bouche à oreille, fit beaucoup pour sa réputation. Comme Dick détestait contredire les gens et ne connaissait pas l'argument de Goscinny selon lequel Obélix, pour jouir d'une force surhumaine, n'a pas besoin de potion magique

parce qu'il est tombé dedans quand il était petit, il se laissait traiter en autorité psychédélique, prenait un air sagace pour donner des conseils tirés de sa vieille expérience. En fait, il avait peur, et il avait raison.

Car, bien sûr, cela se passa mal. Une heure à peine après avoir pris sa dose, il perdit tout contact avec ses compagnons et se retrouva « là où on va quand on a pris du K-Priss » : dans le monde de Palmer Eldritch. Il y eut un tunnel obscur, peuplé d'ombres hostiles ; un paysage glacé aux arêtes coupantes ; des catacombes ; un amphithéâtre romain, où il allait subir le supplice des premiers chrétiens ; la certitude d'être perdu, de n'avoir aucune chance de trouver jamais la sortie. Il essaya de se rassurer avec un argument raisonnable : ce qui m'arrive s'explique par le fait que j'ai absorbé un toxique ; il va continuer à agir pendant quelques heures, neuf ou dix à ce qu'ils disent, et ensuite je serai délivré. Malheureusement, il n'était pas du tout certain d'être encore vivant dans neuf ou dix heures et, de toute façon, ces neuf ou dix heures de temps officiel risquaient dans son expérience subjective, c'est-à-dire dans la seule réalité qui lui fût accessible, de durer plusieurs siècles. Il y avait du vrai dans ce qu'il croyait, enfant : quand on va chez le dentiste, ça dure *réellement* une éternité. Il était là pour toujours. Il y avait toujours été. Tout le reste n'était qu'illusion et il n'avait plus qu'à prier, comme Léo Bulero, pour que cette illusion lui soit miséricordieusement rendue. À l'extérieur, ceux qui se pressaient autour de lui et dont il ne percevait plus la présence l'entendirent parler en latin. Personne ne comprenant le latin, il ne fut retenu de cette glossolalie que la formule : « *Libéra me, domine.* » Il la répétait sans relâche, suant à grosses gouttes, le visage décomposé par la terreur.

Lorsque, au bout du temps réglementaire, ayant donné beaucoup d'inquiétude à ses baby-sitters, Dick eut réintégré le *koinos kosmos* et dormi une journée d'affilée, il résuma ainsi son voyage : « Mes enfants, j'ai été en enfer et j'ai mis deux mille ans à sortir, en rampant. »

Naïvement, on s'étonna. Les mauvais trips étaient rares en ces temps d'euphorie. On nageait dans des océans de lumière irisée, on avait l'impression de tout comprendre et de tout maîtriser. Il y en avait pour tous les goûts, tous les tempéraments : aux contemplatifs le monde apparaissait sous acide comme une calme épiphanie, un tableau de Vermeer puisant doucement au rythme de leur système nerveux ; aux actifs, comme un flipper géant, clignotant jusqu'à la voûte des cieux et prodigue en parties gratuites.

Lui seul se retrouvait dans le monde cauchemardesque de ses livres et ensuite se demandait sans fin si ce qu'il avait vu était la Réalité ultime ou seulement un reflet de sa psyché – hypothèse guère plus réjouissante.

Fidèle à sa logique binaire, il en vint à penser qu'il n'existait que deux familles d'esprits : ceux pour qui la réalité de la réalité est lumière, vie, joie et ceux pour qui elle est mort, tombe, chaos ; ceux qui, au fond du fond, voient le Christ et ceux qui, comme le Svidrigaïlov de Dostoïevski, se représentent l'éternité sous l'aspect d'une salle de bains malpropre, tendue de toiles d'araignée ; ceux qui croient à l'amour et à la miséricorde infinies, malgré Auschwitz, et ceux qui savent l'horreur foncière de tout, malgré le bleu du ciel et les plaisirs de la vie. Sans doute la configuration psychique, de quoi le LSD est un impitoyable révélateur, expliquait pour beaucoup l'une ou l'autre réaction. Mais il ne pouvait s'agir d'une simple querelle d'opinions ou de tempéraments : la vérité devait forcément être dans l'un des deux camps, et pas dans l'autre. Pas de compromis possible. En termes chrétiens, qui depuis peu étaient les siens, de deux choses l'une : soit le Christ est ressuscité, soit non.

Il savait ce qu'il voulait croire, mais il savait aussi, et l'acide le lui avait confirmé, ce que croyait le fond de sa psyché. Sachant à quel camp, malgré lui, il appartenait, il aurait donné cher pour se tromper et pour être convaincu qu'il se trompait.

Il n'avait pas choisi le meilleur moment, à supposer qu'il y en eût un dans son cas, pour essayer l'acide. Le célibat ne lui valait rien. Même habitant avec Grania, il ne pouvait s'empêcher de draguer tout ce qui passait à sa portée. Seul, il se déchaîna et enrichit sa légende d'anecdotes pitoyables. De façon plus ou moins platonique, jamais discrète, il tomba amoureux de toutes les femmes qu'il rencontra. Vu l'étroitesse du milieu qu'il fréquentait, la plupart étaient celles d'amis à lui. Certains prirent ombrage de cette cour appuyée, d'autres s'en amusèrent, à juste raison persuadés de n'avoir pas grand-chose à craindre d'un tel rival : si brillant écrivain et surprenant causeur qu'il fût, ce gros enfant barbu trimbalait une trop lourde demande affective pour inspirer autre chose qu'une curiosité attendrie. Quatre ou cinq épouses d'écrivains de science-fiction, pendant l'hiver 1964, reçurent des lettres passionnées, désopilantes, geignardes, où Dick leur parlait de sa sœur Jane, recopiait des poèmes métaphysiques élisabéthains ou le texte du *Voyage d'hiver* de Schubert pour leur faire mesurer sa solitude et sa mélancolie. Il



leur téléphonait aussi, défoncé de préférence, à des heures avancées de la nuit, et s'étonnait de leur peu d'empressement, pour ne rien dire de celui de leur mari lorsqu'il décrochait, à écouter ses monologues. Avec ça, ce romantique transi pouvait en société tourner au parfait goujat, traiter de pétasse la *ferne Geliebte* qui le rembarrait gentiment, la laisser tomber pour une nouvelle venue, égarer une main baladeuse sur les genoux d'une troisième. Après de telles exhibitions, dégrisé, il se rendait bien compte qu'il se ridiculisait et perdait beaucoup à troquer le statut de génie ombrageux contre celui d'hurluberlu pittoresque. Mais, pour rectifier le tir, il ne trouvait rien de mieux que d'écrire de nouvelles lettres, de passer de nouveaux coups de téléphone, aussi intempestifs que les précédents. Ou alors il revendiquait ses débordements et tâchait d'imposer crânement une figure à la Falstaff de gros barbu paillard, toujours partant pour tirer un coup – qu'en fait il ne tirait jamais.

Comprenant qu'il n'y avait pas de femme pour lui dans le milieu de la science-fiction, il chercha à étendre le cercle de ses relations, éplucha son carnet d'adresses et finit par renouer avec Maren Hackett, l'amie des derniers temps de Point Reyes, qui l'avait initié à saint Paul et introduit dans l'Église épiscopaliennne. Elle avait épousé, puis quitté un alcoolique dont les deux filles, issues d'un précédent mariage, étaient restées avec elle. Nancy, la plus âgée, venait de rentrer de France où elle étudiait la psychologie et avait surtout été hospitalisée pour anorexie. C'était une fille de 19 ans, douce, timide, avec une voix presque inaudible, un corps gracile et moite, le visage caché par un rideau de longs cheveux raides. Quand on ne l'observait pas, elle sortait de la poche de son jean une photo d'elle et la regardait longuement, pour s'assurer qu'elle existait. Dick fréquenta pendant quelques semaines les trois femmes Hackett, sans que personne, même lui, sache trop pour laquelle il venait, la belle-mère encore appétissante ou l'une des deux filles. Il se fixa enfin sur Nancy et lui représenta non seulement son amour pour elle, mais le désastre que serait sa vie si elle le repoussait : « Je prendrai de plus en plus de pilules, je ne mangerai pas, je ne dormirai pas, je n'écirai pas, je mourrai bientôt. » Après beaucoup de silences embarrassés et de sourires nerveux, Nancy se rendit à ces raisons, consentit à être sa muse et, au printemps 1965, vint habiter avec lui.

## Définir l'humain

Un an plus tôt, lorsqu'il avait, au bord de la débâcle psychique, quitté Point Reyes, l'hexagramme 49 du *Yi-King*, *Ko*, lui avait annoncé « la révolution, la mue ». Il les avait vues s'accomplir dans la société qui l'entourait, puis dans sa destinée. Il avait souffert et fait souffrir au cours de la métamorphose, mais s'estimait à présent engagé dans un nouveau cycle, plus favorable.

Chaque jour, il se félicitait d'avoir rompu avec la logique d'échec qui gouvernait sa vie sentimentale en épousant cette femme-enfant qu'il lui revenait de protéger et qui, de son côté, l'aimait tel qu'il était, sans vouloir le changer. Leur couple respectait l'équilibre des sexes : barbu, corpulent, créateur, il était *yang* ; frêle, aquatique, ombreuse, elle était *yin* : le tao veillait sur eux. Ils riaient ensemble, se faisaient des farces, se donnaient des surnoms saugrenus et mièvres. Comme les amants tuberculeux de *La Montagne magique* échangent, au lieu de photos, des radios de leurs poumons, ils se racontaient mutuellement leurs phobies et diagnostiquaient leurs symptômes psychiatriques en s'émerveillant de se comprendre si bien. Il ne se lassait pas d'opposer la chaleur de Nancy, ses fous rires de bébé innocemment pervers polymorphe à la froideur de tout ce qu'il avait connu auparavant, le charmant désordre de la petite bicoque où ils venaient d'emménager à San Rafael, tout près de l'eau, à l'impeccable et paranoïaque blancheur de la villa de Point Reyes. Imbue d'absurdes principes pédiatriques, sa mère l'avait fort peu touché ; sa sœur était morte ; la sensualité d'Anne s'exprimait par des accès de fureur érotique qui l'effrayaient plutôt ; alors que Nancy tirait sa barbe déjà grise, venait le rejoindre et clapoter dans son bain, trouvait confortable sa bedaine. Ce nouveau corps qu'il voyait avec effroi, depuis quelques années, s'étaler dans les miroirs devenait sous les doigts de Nancy quelque chose de douillet et de chaud, quelque chose d'aimé, par conséquent d'aimable. Ainsi stabilisé,

dorloté, entouré d'amis qui admiraient son œuvre et se laissaient complaisamment méduser par ses théories, il avait après une année de bringue improductive repris des habitudes régulières. Il écrivait à nouveau et, puisque Nancy lui avait révélé ce qu'était un être humain authentique – tendre, compatissant, vulnérable –, il ne pouvait moins faire que d'écrire à la gloire de cet être-là.

Dick était ainsi fait, cependant, que pour glorifier l'homme il lui fallait d'abord définir et traquer son contraire. Or le contraire de l'homme, ce n'est pas l'animal, ni l'objet, mais le simulacre : le robot.

Depuis ses balbutiements, et même avant eux, si l'on prend en compte le Golem et le monstre de Frankenstein, la science-fiction avait fait de cet être inquiétant l'ennemi le plus rusé de son créateur. Le souriant docteur Asimov avait eu beau, dans les années cinquante, soumettre les robots et les scribes qui les animent à un code de bonne conduite proscrivant le thème de la révolte comme une absurdité scientifique et une facilité romanesque également répréhensibles, rien n'y faisait. L'inquiétude grandissait à mesure que la fiction semblait prendre pied dans la réalité et que l'existence virtuelle de « machines pensantes » n'agitait plus seulement une bande de songe-creux, mais la communauté scientifique. Le mot « cybernétique », lancé par Norbert Wiener, faisait fureur, et ce qu'il désignait induisait deux questions emboîtées : peut-on imaginer qu'un jour une machine créée par l'homme puisse penser comme un homme ? Qu'est-ce que c'est que penser comme un homme ? Ou, si l'on préfère, qu'est-ce qui, dans notre façon de penser et de nous comporter, peut être qualifié de spécifiquement humain ? Le débat sur l'intelligence artificielle était lancé, dans lequel s'opposaient et s'opposent toujours le camp matérialiste, persuadé qu'en théorie au moins toutes les opérations de l'esprit peuvent être décomposées, par conséquent reproduites, et le camp spiritualiste, arguant qu'il y aura toujours un résidu rebelle à l'algorithme, résidu que selon sa chapelle on appelle fantôme dans la machine, conscience réflexive ou tout simplement âme.

Dick suivait ce débat comme peut le suivre quelqu'un dont les lectures se partagent entre la théologie et la vulgarisation scientifique. Ainsi découvrit-il, en feuilletant une anthologie, l'article fondateur écrit en 1950 par le mathématicien anglais Alan Turing. La figure de Turing, brièvement évoquée dans la présentation, le fascina : il avait été un des inventeurs de l'informatique moderne ; il avait contribué à gagner la guerre en inventant

pour le compte des services secrets britanniques un ordinateur capable de déchiffrer les messages codés de la *Luftwaffe* ; il s'était suicidé dans des conditions bizarres ; et il avait posé le problème des machines pensantes en des termes toujours pas dépassés.

Dans ce fameux article, Turing commence par recenser les arguments passés, présents et à venir niant la possibilité d'une intelligence artificielle : les machines ne font que ce qu'elles sont programmées pour faire, elles sont spécialisées, elles n'ont pas de goûts ni de caprices, elles ne peuvent pas souffrir, etc. Les ayant tous jugés insuffisants, il propose de s'en tenir, pour décider si une machine peut penser comme un homme, à un critère unique : est-elle capable, ou non, de faire croire à un homme qu'elle pense comme lui ?

Le phénomène de la conscience ne peut être observé que de l'intérieur. Je sais que j'en ai une, c'est même grâce à elle que je le sais, mais en ce qui vous concerne, rien ne me le prouve. Je peux dire en revanche que vous émettez des signaux, notamment mimiques et verbaux, dont par analogie avec les miens je déduis que vous pensez et ressentez comme moi. Maintenant, dit Turing, admettons que, dans un avenir proche ou lointain, une machine puisse être programmée de telle sorte qu'elle émette en réponse à tous les stimuli des signaux également convaincants, on ne voit pas au nom de quoi lui refuser son brevet de pensée.

Le test que Turing fonde sur ce critère consiste à isoler dans trois pièces distinctes un examinateur humain, un candidat humain et un candidat-machine. L'examineur communique avec chaque candidat par un clavier d'ordinateur (si l'on dispose d'un système de synthèse vocale, cela peut aussi bien être un téléphone) et bombarde l'un et l'autre de questions visant à établir qui est l'homme et qui la machine. L'interrogatoire peut porter sur le goût de la tarte aux myrtilles, les souvenirs de Noël enfantins, les préférences érotiques ou, à l'inverse, sur des opérations de calcul dont on attend que l'homme les effectue moins vite et bien que la machine ; tous les coups sont permis, les questions les plus intimes et les plus saugrenues ; les *koan zen* sont une technique classique de confusion. De leur côté, les candidats s'emploient tous deux à persuader l'examineur qu'ils sont humains, l'un en toute bonne foi, l'autre en recourant aux mille ruses que comporte son programme – par exemple, se tromper délibérément dans les calculs. À la fin, l'examineur donne son verdict. S'il s'est trompé, la machine a gagné. On est forcé d'admettre, selon Turing, qu'elle pense, et si le spiritualiste de

service tient à l'idée que ce n'est pas *vraiment* une pensée humaine, la charge de la preuve lui incombe désormais.

Le test de Turing devint un des dadas de Dick. Lui qui se vantait de pouvoir rouler dans la farine n'importe quel psychiatre aurait adoré jouer le rôle de la machine et accablait ses amis de variations sur ce thème, notamment lors des extravagantes conversations téléphoniques où il fallait prouver qu'on était soi et non un imposteur.

Selon le roman qu'il écrivit durant sa lune de miel avec Nancy, la colonisation martienne a favorisé les progrès dans la construction d'androïdes, au point qu'en 1992 il en existe autant de modèles que de voitures aux États-Unis dans les années soixante. Certains sont rudimentaires, simples machines-outils à visage humain ou familles de voisins à l'usage des colons isolés. Pour une somme modeste, on peut acclimater à côté de chez soi une famille Smith ou Scruggs complète, avec George, le père, qui lit le journal et tond la pelouse, Fran, la mère, qui à longueur de journée met au four des tartes à la myrtille, Bob et Pat, les enfants, et le braque allemand Merton, sur option ; on dira ce qu'on voudra, même si chacun ne dispose que d'une dizaine de répliques, ça fait une compagnie ; et d'ailleurs, argumentent les vendeurs, avec vos vrais voisins humains, aviez-vous des échanges tellement plus riches ?

Il ne s'agit là cependant que d'articles bas de gamme, méprisés par les possesseurs des modèles les plus perfectionnés, que rien ne permet de distinguer des hommes authentiques. Tant que ces imitations parfaites gardent leur rang, tout va bien. Mais certains, Spartacus de leur caste, s'évadent et prétendent vivre libres. Ils deviennent alors dangereux. Des fonctionnaires spécialisés sont chargés de les détruire. Ces fonctionnaires s'appellent des *blade runners* (et, depuis le film de Ridley Scott, on connaît sous ce titre le roman qui, à l'origine, s'intitulait *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*). La difficulté d'identifier les androïdes donne aux *blade runners* la hantise de la bavure. Pour réduire le risque de pulvériser au laser un être humain, ils soumettent les suspects à des tests dont ils craignent toujours qu'ils soient déjà obsolètes, puisque les fabricants d'androïdes en intègrent sans relâche les paramètres dans leurs programmes.

Ces tests empruntent à la fois aux travaux pratiques de psychologie, première année, et au mythe américain risible et révoltant qu'est le détecteur de mensonges. (« Votre pupille s'est contractée, c'est donc que vous êtes

coupable. » À l'heure où j'écris, mai 1992, on a envoyé un type à la chaise électrique sur cette présomption-là.) Mais ce qui intéressait surtout Dick, c'est le critère de discrimination.

Il partit du principe que les androïdes les mieux équipés de 1992 seraient capables de passer avec succès le test de Turing – ce qui rend caduc celui-ci et, selon Turing, toute espèce de test : on ne repasse pas à vie les examens qu'on a réussis. Cependant, Dick ne se résigna pas, comme Turing suggère qu'il le faudrait, à les accueillir dans la communauté humaine. Et, pour l'éviter, il fit ce que Turing considérait comme une tricherie, un de ces mauvais coups dont les spiritualistes sont coutumiers : il introduisit un nouveau critère. Quel est ce nouveau critère ? Ce pourrait être un test à l'usage du lecteur de ce livre, pour s'assurer qu'il a bien suivi.

Évidemment, l'empathie. Ce que saint Paul appelait la charité et tenait pour la plus grande des trois vertus théologales. *Caritas*, disait Dick, toujours cuistre. *Agapé*. Le respect de la règle d'or : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » La faculté de se mettre à la place de l'autre, de désirer son bien, de souffrir avec lui et, le cas échéant, à sa place.

Évidemment aussi, le recours à ce critère pour distinguer l'humain du simulacre aurait fait ricaner Turing, et à juste raison. Il aurait fait remarquer que nombre d'êtres humains ne sont nullement charitables et que rien n'interdit, en théorie, d'intégrer au programme d'une machine des comportements attribués par la norme humaine à la charité.

Mais Dick n'était pas homme, une fois tracée une frontière, à s'asseoir dessus pour débiter des gentilles humanistes ou dévotes. Sa vocation consistait au contraire à la déplacer sans cesse et, au long de ses pointillés mouvants, à débusquer des lièvres, exercice qui d'un thriller science-fictionnel comme *Blade Runner* fait un traité de théologie cybernétique à proprement parler vertigineux.

Si le simulacre est le contraire de l'homme, que serait le contraire de l'empathie ? La cruauté, l'orgueil, le mépris ? Ce ne sont que des effets. La source de tout mal, pensait-il, c'est le repli sur soi, l'enfermement en soi, qui en termes psychiatriques diagnostique la schizophrénie. Premier lièvre, donc : cette ressemblance troublante entre la personnalité « androïde » et la personnalité « schizoïde », que Jung décrivait par l'économie permanente des sentiments. Un schizoïde pense plus qu'il ne ressent. Il a du monde et de son propre discours une compréhension purement intellectuelle, abstraite, une

réduction atomiste à un ensemble de constituants qui jamais ne forment une émotion, ni même une pensée *réelles*. Un schizoïde est capable de dire, plutôt que « J'ai besoin de speed pour soutenir une conversation » : « Je reçois des signaux venant d'organismes voisins. Mais je suis incapable de produire mes propres signaux avant d'avoir fait recharger mes batteries » (Dick prétendait avoir entendu cette phrase, et je n'exclus pas qu'il l'ait prononcée). Le schizoïde fait partie des gens qui gardent toujours présent à l'esprit, comme le héros de *Confessions d'un barjo*, le fait qu'ils sont composés d'eau à 90 %, ou que ce qu'ils appellent leur corps est en réalité un module de survie pour leurs gènes. Plutôt que des sentiments face au monde, des pensées pour saisir ces sentiments, des phrases pour décrire ces pensées, des mots pour composer ces phrases, le schizoïde combine inlassablement des lettres, 26 lettres s'il est un homme ou, s'il est un ordinateur, deux chiffres : 0 et 1. Il ne croit pas qu'il pense, mais que ses neurones s'activent ; il ne croit pas que ses neurones s'activent, mais qu'ils obéissent aux lois de la chimie organique, et c'est sans doute ainsi que pense ou croit penser une intelligence artificielle : c'est en tout cas le genre de pensée qu'on peut mettre dans son programme sous l'étiquette « conscience réflexive ». En somme, un schizoïde a une pensée de machine. Et Dick aurait été ravi d'apprendre, j'imagine, qu'un des premiers cerveaux artificiels capables de subir avec succès une version point trop exigeante du test de Turing était un programme du MIT appelé Parry, qui simule un paranoïaque. Ce n'est pas tellement sorcier : comme un psychanalyste, il répond à toutes les questions par d'autres questions, ou même les répète ; un pince-sans-rire a même proposé de bricoler sur cette lancée un programme sans défaut, simulant un catatonique.

Le problème, qui rend les tests peu fiables et angoissant le métier de *blade runner*, c'est que les schizoïdes ont beau penser comme des machines, ce sont tout de même des êtres humains. Dick avait de bonnes raisons de le savoir, qui était personnellement partagé entre une aspiration passionnée à l'empathie et de puissantes tendances paranoïaques. Ces deux pôles, dans sa conscience, représentaient le bien et le mal, Jekyll et Hyde, et l'expérience lui avait permis de vérifier la parole de saint Paul selon laquelle nous ne faisons pas le bien, que nous aimerions faire, mais le mal, qui nous répugne.

Il se réjouissait d'avoir trouvé en Nancy une épouse empathique qui le ramenait doucement vers la chaleur, la joie, l'attention à l'Autre, et d'avoir échappé à une femme schizoïde, une machine à haïr qui le rendait schizoïde et haineux lui aussi, les claquemurait tous deux dans le cauchemar du chacun

pour soi, de la méfiance, du Même. L'honnêteté, néanmoins, l'obligeait à reconnaître d'une part qu'il n'avait pas été sans reproche, pauvre victime d'une folle, mais peut-être celui qui avait éveillé en elle la folie, d'autre part qu'Anne avait souffert autant et même plus que lui, en partie par sa faute. À supposer que des deux elle ait été la folle, la charité dont il faisait un tel plat commandait, au lieu de la maudire et de l'écraser, de se mettre à sa place et de la secourir. L'Église ne dit pas autre chose : le péché est la maladie de l'esprit, et il faut assister les malades. Le Christ est venu racheter, mais avant tout guérir. Et si le schizophrène souffre, alors peut-être bien que l'androïde aussi. En termes turingiens : si son programme permet de simuler la souffrance de façon convaincante, qu'est-ce qui nous autorise à ne pas croire cette souffrance réelle, à ne pas y compatir ? Second lièvre.

La crise se produit dans le roman quand le *blade runner*, pour des raisons plus érotiques qu'évangéliques ou turingiennes, se met à éprouver de l'empathie à l'égard de ses proies, plus précisément de l'une d'entre elles.

Cette faute professionnelle est à la fois facilitée et aggravée par une donnée nouvelle : les fabricants ont joué aux plus sophistiqués des androïdes un tour particulièrement vicieux, en implantant dans leurs programmes une mémoire factice qui leur fait croire qu'ils sont des hommes. Ils ont des souvenirs d'enfance, des impressions de déjà-vu, des émotions comme les hommes. Rien ne les en distingue de l'extérieur, mais de l'intérieur non plus. Ils ne savent pas, tout simplement. Et lorsqu'on les suspecte, qu'on les soumet au test, ils s'affolent comme n'importe lequel d'entre nous s'affolerait. « Vous me direz la vérité, hein ? Si je suis un androïde, vous me le direz ? »

Il est curieux de trouver sous la plume d'un écrivain de science-fiction, piètre styliste de surcroît, de ces passages mémorables qui donnent non seulement le frisson, mais la certitude de toucher à quelque chose d'essentiel, de fondateur. D'entrevoir un abîme qui fait partie de nous et que personne n'avait encore sondé. *Blade Runner* comporte un de ces instants : le cri d'horreur de l'androïde découvrant sa condition. Horreur absolue, sans remède ni consolation, à partir de laquelle tout devient monstrueusement possible.

Si l'empathie définit l'humain, les androïdes pourront en être doués. Si c'est l'expérience religieuse, les androïdes croiront en Dieu, éprouveront Sa présence dans leur âme et de tous leurs circuits imprimés réciteront des chapelets. Ils auront des sentiments, des doutes, des angoisses. Ils écriront des livres pour donner forme à ces angoisses. Et alors, qui dira s'il s'agit



d'empathie réelle, de piété réelle, de sentiments, de doutes, d'angoisses, d'inspirations réels ou de convaincantes simulations ? Si le cri épouvantable de l'androïde se découvrant tel est une simple modalité du programme, réaction prévue à certains stimuli verbaux et produite par la diligente activation d'un certain nombre de *bits* – description qui, bien qu'il soit fait de cellules organiques et non de composants métalliques ou plastifiés, s'applique entièrement au fonctionnement du cerveau humain –, est-ce que cela change *a)* tout, *b)* rien, ou *c)* quelque chose, mais on ne sait pas quoi ?

Cochez la case de votre choix.

Comme le remarque, non sans malaise, le *blade runner*, la meilleure planque possible, pour un androïde, serait d'être un *blade runner*.

Ou alors, pensait Dick, un auteur de science-fiction.

## Portrait de l'artiste en hérésiarque

Tout devait en ce temps être nouveau : les vagues, les frontières, les romans ; tout changeait de nom, et les scrogneugneux ironiques, pipe en berne et lunettes relevées sur le front, avaient beau jeu de part et d'autre de l'Atlantique de dauber sur les coiffeurs qui devenaient capilliculteurs. Le même zèle poussa la science-fiction à troquer sa benête appellation contre celle, respectable, de *spéculative fiction*, qui ne voulait pas dire grand-chose, ou encore de *new thing*, qui ne voulait rien dire du tout, mais le disait au moins avec plus de toupet.

Le plus ardent promoteur de cette « nouvelle chose » aux États-Unis fut Harlan Ellison, un ex-fan teigneux devenu à la force du poignet un polygraphe virtuose et un maître des relations publiques. Ellison voyait large et décida de mettre fastueusement en scène la métamorphose qui, d'un genre réputé crétin, crétinisant, tout juste bon à faire rêver des bidasses et des petits employés frustrés, avait dans l'effervescence des années soixante fait un repaire d'inventeurs, d'iconoclastes, d'avant-gardistes extravagants et quelquefois extralucides, bref, la section d'assaut d'une littérature par ailleurs bourgeoise, avachie, aussi étrangère aux convulsions de son temps et des temps à venir qu'un harmoniste classique à une jeunesse exclusivement éprise de pop music. Dans l'esprit d'Ellison, *Dangereuses Visions*, son anthologie-manifeste, devait révolutionner les lettres américaines. Les vedettes de l'*establishment*, Gore Vidal ou Thomas Pynchon, pour ne citer que des candidatures envisageables, viendraient ensuite mendier la faveur d'être cooptées aux côtés de Norman Spinrad ou Samuel Delany. Ce rêve de grand soir ne se réalisa pas, mais il éclaira la vie des ilotes durant quelques années où tout parut possible, et pleine de sens l'idée naïve selon laquelle des récits se déroulant dans l'avenir constituaient forcément la littérature de l'avenir. Croyant gagnées leurs places au Panthéon, les trente-deux écrivains

conviés par Ellison aux réjouissances composèrent leurs nouvelles comme on pose pour la postérité. Le maître d'œuvre écrivit à la louange de chacun un texte d'introduction capricant, effusif, oscillant pour le ton entre Johnny Carson et Jacques de Voragine, et, comme si cela ne suffisait pas, chacun à sa contribution fut prié d'ajouter une postface pour dire ce qui lui chantait, selon son caractère remercier ses aînés, faire le modeste ou le glorieux, présenter son meilleur profil.

Aucun écrivain ne résiste à ce genre de tentation, et ceux qui le font tablement sur l'éloquence plus haute du silence. Contacté vers la fin de 1965 par l'enthousiaste Ellison, Dick fut ravi d'apprendre que, si une présence s'imposait dans le commando des dangereux visionnaires, c'était la sienne et prit un vif plaisir à tracer son autoportrait.

On découvrait à le lire un reclus cordial, très entouré, qui aimait le tabac à priser et les hallucinogènes, Heinrich Schütz et les Grateful Dead, captivait des hippies incultes en leur parlant de Jean Scot Érigène et lorgnait toutes les filles qui passaient, sous le regard indulgent de sa très jeune, très timide et très gracieuse épouse. L'homme malheureux, tourmenté, qui avait à Point Reyes cru perdre la raison sous la loi d'Anne et de Palmer Eldritch, semblait devenu à l'approche de la quarantaine une sorte de gourou débonnaire, adonné aux drogues psychédéliques pour vérifier de première main ses hypothèses théologiques et celles de ses glorieux devanciers, qu'il citait désormais à tour de bras, transformant le plus modeste roman de science-fiction en un patchwork d'épigraphes empruntées à Boèce, Maître Eckhart ou saint Bonaventure. Bien qu'il n'en eût jamais repris après sa seule et affreuse expérience, il posait au vétéran de l'acide et soutenait comme Timothy Leary que « poursuivre une vie religieuse au XX<sup>e</sup> siècle sans LSD revient à étudier l'astronomie à l'œil nu ». Il aimait raconter comment Leary, un jour, lui avait téléphoné de la chambre d'hôtel de John Lennon au Canada, où les Beatles étaient en tournée. Oui, répétait-il avec solennité, jouissant du frisson mi-incrédule, mi-dévot qu'il suscitait : de la chambre de John Lennon ! Les deux hommes, complètement pétés, venaient de lire *Le Dieu venu du Centaure* et ne se tenaient plus d'enthousiasme. C'était ça ! Exactement ça ! hoquetait Lennon en rampant sur la moquette. Il parlait déjà d'en faire un film, le film psychédélique, qui serait le pendant de l'album qu'il préparait : *Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Pris au dépourvu, Dick n'avait pas eu le temps de penser à un test permettant d'établir que Lennon et Leary étaient bien Lennon et Leary, et non deux plaisantins se faisant passer pour ces

divinités de l'Olympe, mais quand l'album parut, l'année suivante, il en reconnut le titre, ainsi que celui d'une chanson à la gloire de l'acide dont Lennon lui avait parlé : *Lucy in the Sky with Diamonds*. Il tira de cet épisode une tendance accrue au *name-dropping* et l'idée qu'il exerçait une forme particulière d'influence : souterraine, presque occulte. De fait, dans certains milieux, l'adjectif *phildickien* commençait à désigner des situations bizarres, une façon tordue mais exacte de voir le monde et à servir de mot de passe. Des jeunes gens qui n'étaient pas forcément des fans de science-fiction, mais des critiques de rock, comme Paul Williams, ou des auteurs de bandes dessinées, comme Robert Crumb ou Art Spiegelman, parlaient de lui dans leurs magazines mal imprimés comme d'un des génies cachés de l'époque.

Ce rôle lui convenait. Il tenait à distance ce qui l'avait tant effrayé, transformait une dangereuse obsession en image de marque professionnelle et en légende mondaine. Comme on disait alors, son truc à lui, c'était Dieu. On ne lui disputait pas ce domaine, on ne lui reprochait pas de s'y aventurer, pourvu que ce fût, selon le credo de l'heure, en dynamitero subversif, irrespectueux de traditions forcément sclérosées. Il n'aimait pas se rappeler les semaines au cours desquelles il avait écrit *Palmer Eldritch*, ni sa terreur abjecte quand l'acide l'y avait replongé ; mais on le flattait en lui parlant de ce livre comme d'une « messe noire », en lui offrant le disque de la glaçante sonate de Scriabine qui porte ce titre, en lui répétant qu'il aurait, quelques siècles plus tôt, été brûlé dix fois par l'inquisition. Découvrant Borges, qui venait d'accéder à une gloire planétaire dans la même promotion que Tolkien et M. C. Escher, il admira le dilettantisme espiègle et patelin qui faisait à l'Argentin parler de théologie comme d'une branche de la littérature fantastique, un divertissement intellectuel séduisant et sans conséquences. Il imita ses paradoxes (« L'Amérique, aimait-il à dire, entretient deux superstitions : Dieu n'existe pas et il y a une différence entre les marques de cigarettes »), sa cuistrerie enjouée, et voulut même imiter sa manière en se lançant avec Roger Zelazny, autre « intellectuel » de la science-fiction, dans une laborieuse fantaisie religieuse qu'ils mirent dix ans à terminer, pour s'apercevoir qu'elle n'avait ni queue ni tête.

Il n'était pas si détaché, cependant, qu'il aurait aimé le paraître. L'hérésiarque littéraire cohabitait en lui avec un paroissien scrupuleux qu'épouvantait l'Enfer, dont l'acide lui avait donné un avant-goût. Assimilait-on, devant lui, les apocalypses bibliques à des allégories qu'il ne fallait pas plus que la Genèse prendre au pied de la lettre, il secouait la tête,

accablé, en homme à qui est échu le malheur de savoir, et de savoir que les hommes se bercent de contes roses. Il voulait aimer Dieu, mais plus encore craignait le diable. On l'absolvait volontiers de cette religiosité gothique, quand la fantaisie lui venait de l'exprimer : elle passait pour une amusante provocation, une déviance supplémentaire. La déviance commençait tôt, dans ce milieu d'agnostiques vaguement teintés de bouddhisme ; nul besoin d'être pélagien ou albigeois : catholique suffisait. Nancy mit quelque temps à comprendre qu'il ne plaisantait pas lorsqu'il se désolait de vivre avec elle en état de péché, son mariage religieux avec Anne n'étant pas annulé, et de ne pouvoir approcher la Sainte Table. Plus que son divorce, il lui semblait que cette exclusion de l'eucharistie punissait le sacrilège dont il s'était rendu coupable en la tournant en dérision dans sa « messe noire » et le privait de la seule protection efficace dans la guerre où il était engagé. La nostalgie de la vie sacramentelle lui fit inventer divers substituts, dont le plus curieux, le seul qui ne soit pas lié à la drogue, est la « boîte à empathie » mercerienne, autour de quoi tourne l'intrigue secondaire de *Blade Runner* (on peut dire ce qu'on veut de Dick, mais il ne lésinait pas).

Cette boîte à empathie, instrument d'un culte clandestin dans la société policière où se pratique par ailleurs la traque des androïdes, a l'aspect d'un petit poste de télévision muni de poignées. Qui saisit les poignées et se penche sur la boîte assiste aussitôt à la scène dont la répétition constitue le noyau du culte : un vieil homme dont on sait seulement qu'il se nomme Mercer gravit avec peine la pente d'une montagne et, au cours de cette ascension, se fait lapider. Mais l'adepte du « mercerisme » ne se contente pas d'assister : il participe. Ce sont ses pieds qui traînent sur le sol raboteux, sa chair que meurtrissent les pierres, son âme qui est triste à mourir et pourtant joyeuse, inexplicablement. Il se fond en Mercer et aussi en tous ceux qui, au même moment, sur Terre et sur les planètes colonisées, ont saisi les poignées de leur boîte à empathie. Il sent les autres autour de lui, qui comme lui pâttissent et exultent. Il se les incorpore. La fusion avec Mercer, chemin de croix et communion des saints, est l'exact contraire de la translation sous le contrôle de Palmer Eldritch : elle n'isole pas mais unit ; ne perd pas mais sauve. Et elle se renouvelle toujours. Arrivé au sommet de la montagne, Mercer tombe, agonise ; porté au sépulcre, il se relève. « Toujours, s'émerveille le héros. Et nous avec lui. Ce qui fait que nous sommes éternels, nous aussi. »

Tout cela déplaît fort au pouvoir temporel, qui a déclaré le culte illégal, persécute ses adeptes et mène contre leur foi une vigoureuse campagne idéologique. Boîte contre boîte, l'instrument de cette campagne est fort logiquement la télévision, dont le présentateur vedette, l'ami Buster, raille soir après soir la compulsion masochiste qui pousse les merceriens à s'évader de la réalité pour souffrir en commun. S'il s'agissait de prendre du bon temps, passe encore, mais se faire jeter des pierres à la figure et partager les malheurs de milliers d'inconnus, alors qu'il est si simple de régler mécaniquement son humeur sur une allégresse permanente ou même sur une bonne vieille déprime laïque, cela dépasse l'entendement.

Vers la fin du roman, l'ami Buster frappe un grand coup en révélant, preuves à l'appui, que le mercerisme est une imposture, opium du peuple fourgué par le gouvernement, qui, machiavélique, n'en a organisé la prohibition que pour pousser davantage à la consommation. La scène de la montagne est tournée en studio, diffusée par un autre canal que le programme télévisé, mais de même nature. Mercer lui-même, dont les sectateurs se demandaient s'il était un homme, à l'origine, ou quelque entité archétypale introduite dans la culture terrienne par une insondable volonté cosmique, Mercer n'est qu'un comédien de troisième zone, alcoolique, rescapé de séries télévisées défuntes et qui, pour jouer le rôle de sa vie, molesté par des pierres en caoutchouc et saignant du ketchup, n'a connu d'autre souffrance que le sevrage de whisky durant le tournage.

Sous les lourds quolibets de l'ami Buster, toute l'espérance religieuse de l'homme semble ruinée. Pourtant, non. Dans une scène réellement magnifique où Dick transposa la rencontre d'Emmaüs, Mercer apparaît à l'un de ses disciples, le *blade runner* prostré devant la boîte à empathie que remplit désormais la neige de la télévision quand les programmes sont terminés, et lui explique tranquillement que tout ce qu'a dit l'ami Buster est vrai, tout, y compris le détail du whisky, dont il lui a en effet été désagréable de se passer, à lui, le vieil acteur alcoolique, et que ça ne change rien. Absolument rien. « Car tu es ici et je suis ici. »

Par cet acte de foi rebelle à l'évidence, Dick prenait position dans un débat qui agitant l'opinion, du moins sa frange soucieuse de questions religieuses. La découverte des manuscrits de la mer Morte, en 1947, avait fait grand bruit et vulgarisé l'idée que, si une partie appréciable de l'enseignement attribué à Jésus par les Évangiles synoptiques se retrouve dans des documents

antérieurs à sa naissance, cet enseignement n'était peut-être pas si original qu'on l'a cru, et celui qui le dispensait autre chose qu'un prédicateur comme il en pullulait alors en Palestine : en somme, et si l'on considère ce que des milliards de gens croient et ont cru à son sujet, un imposteur. Les incroyants portés sur la polémique estimèrent avoir trouvé là un argument de poids contre le christianisme. Des hommes d'Église s'émurent. Certains virent même leur foi vaciller sous le coup de ces révélations, et parmi eux l'évêque épiscopalien du diocèse de Californie, James A. Pike.

Monseigneur Pike était alors une importante figure publique, le paragon du prélat moderniste. Ancien avocat, remarquable orateur, il avait milité pour les droits civiques, participé à la marche de Selma aux côtés de Martin Luther King, été l'ami du clan Kennedy. On lui devait l'introduction du rock dans la célébration du culte et l'achèvement de la cathédrale de San Francisco, dont les vitraux, à côté de quelques saints heureusement stylisés, représentent avec réalisme Albert Einstein, Thurgood Marshall et John Glenn. Sa photo faisait la une de *Time* et de *Newsweek*. Il animait à la télévision un *Dean Pike Show* très suivi. Comble de chic ecclésial, il venait d'encourir un procès pour hérésie en raison de positions hardies, et hardiment proclamées, sur l'existence du Saint-Esprit, qui lui semblait avoir disparu de la circulation depuis les temps apostoliques.

A l'automne 1965, Maren Hackett entra en contact avec lui au nom d'un groupe féministe de la baie et devint sa maîtresse. Peu de temps après, Nancy et son mari furent invités à dîner dans l'appartement qui abritait leur liaison, clandestine, car l'évêque, bien que séparé de sa femme, était encore marié. Dick appréhendait cette rencontre en terrain étranger avec un personnage dont la célébrité l'intimidait. Il finit la soirée vautré sur la moquette, riant, parlant d'abondance, enchanté des bonnes vibrations qui émanaient de l'épiscopal amant de sa belle-mère. Quand on met en présence deux personnes dont la religion est la marotte, chacun sait ce qui arrive : des discours sans fin à propos des Pères du désert et de la bataille d'Armageddon. Entre Jim et Phil – car dès le premier soir ce fut Jim et Phil – une discussion de trois ans commença. Tous deux, intellectuels jusqu'à l'infirmité, aimaient la controverse et les citations. Tous deux, comme les réalistes médiévaux, croyaient que les mots étaient des choses et que toute idée à laquelle on pouvait donner forme verbale avait nécessairement un répondant réel. Tous deux, infiniment respectueux de l'imprimé et insensibles au fait que les livres se contredisent, ajoutaient foi à tout ce qu'ils lisaient et avaient le don d'en

convaincre les autres. Lisant beaucoup, ils changeaient souvent d'avis, ce qui gênait quelquefois les autres, mais pas eux.

Jim, dans leurs joutes, avait pour lui l'autorité d'un homme habitué à la chaire et au débat public, un arsenal théologique plus complet et mieux ordonné. Mais Phil était un Rat, le plus extravagant des rats d'église : Jim n'en revenait pas des pièges que lui tendait cet écrivain obscur, fringué comme l'as de pique et capable d'en remonter à un synode. Amis de la contradiction, ils ne supportaient pas de tomber d'accord et s'encourageaient mutuellement à l'hérésie. Dans le cas de l'évêque, cette compulsion tirait davantage à conséquence, aussi se montrait-il le plus enragé, sinon le plus subtil.

Passionné par le bouillonnement eschatologique du Proche-Orient au début de notre ère, il fit à Dick des cours sur la Gnose, affirmant qu'il s'était fallu de bien peu que nous ne soyons gnostiques plutôt que chrétiens et que nous avions peut-être, sous le rapport de la vérité, perdu au change. Il exposait avec feu ces doctrines tourmentées, jusqu'au-boutistes, si bien réduites au silence par l'orthodoxie chrétienne que beaucoup ne sont connues qu'à travers les commentaires malveillants de saint Jérôme. Le christianisme est déjà une dissidence, mais les gnostiques sont les dissidents de cette dissidence : perdants magnifiques, mauvais cons absolus qui toujours fascineront les francs-tireurs de la religion. Dick ne pouvait qu'aimer ces maîtres spirituels, Valentin, Basilide, dont tout l'enseignement repose sur l'intuition que quelque chose ne va pas dans le monde comme il va. C'est à la fois, disent-ils, une prison et une illusion, une erreur et un mauvais tour que nous joue un cruel démiurge. À qui en prend conscience, cependant, et fait le dur effort de rester éveillé il est possible de remonter jusqu'à la lumière du vrai Dieu, dans l'ombre de qui le démiurge nous tient captifs. Entendant, lisant cela, Dick comprit que toute sa vie il avait fait de la Gnose sans le savoir. Par toutes ses fibres d'habitant du monde-tombe, il adhéra au constat, mais il voulait aussi croire au remède. Or ce remède, ce chemin vers la vérité et la vie, n'était-ce pas le Christ ?

A ce point de la discussion, l'évêque prenait l'air embêté de qui hésite à détromper un enfant croyant au père Noël. Accompagné de Maren, il se rendait à Londres tous les deux ou trois mois pour rencontrer John Allegro, un exégète qui représentait la Grande-Bretagne dans l'équipe internationale chargée d'étudier et de publier les manuscrits de la mer Morte. Il revenait de chacun de ces voyages à la fois accablé et surexcité, porteur de scandaleuses



vérités. Aux dernières nouvelles, qu'il s'effrayait avec délectation de rapporter, il semblait bien que les Évangiles fussent une imposture, Jésus un épigone de la secte essénienne autour duquel une bande de juifs malins avait bâti une colossale arnaque.

Devant ces révélations – « scientifiques », insistait l'évêque, l'index dressé –, Dick se retrouvait dans le rôle du défenseur des dogmes, qui ne déplaisait ni à son esprit de contradiction ni à ses vœux les plus profonds. Aux assauts de son ami il répondait comme Mercer : « Très bien, mais même si c'est vrai, cela ne change rien. Vous me faites penser à l'universitaire d'après qui *Hamlet* n'aurait pas été écrit par Shakespeare, mais par un type qui portait le même nom. Si vous croyez que le Christ était le fils de Dieu, qu'il est ressuscité et a tué la mort, on peut toujours vous dire et vous prouver par  $a + b$  qu'il n'était qu'un second couteau débile ou même qu'il n'a pas existé, cela ne change rien du tout. Vous avez tout à fait raison de rechercher la vérité, mais vous devriez savoir que la vérité, c'est Lui. Autrement, tout ce que signifient vos propos, c'est que vous ne croyez pas en Lui, c'est-à-dire que vous êtes ignorant. »

L'évêque devait alors avouer qu'il n'était plus très sûr de croire à la religion qu'il servait. Et que cela l'inquiétait.

Le plus haut moment de cette période fut le jour du champignon. Pike revint de Londres avec une information *top secret* que les dominicains de l'École biblique de Jérusalem espéraient, disait-il, garder à jamais sous le boisseau et que même l'audacieux Allegro redoutait de divulguer. Les membres de la secte dont Jésus, ou ses inventeurs, n'avaient fait que vulgariser l'enseignement cultivaient dans leurs cavernes, au-dessus de la mer Morte, un champignon dont ils faisaient une sorte de pain et un bouillon. Ils mangeaient ce pain et buvaient ce bouillon, tradition dans laquelle il n'est pas difficile de repérer l'origine de la communion sous les deux espèces. Or on venait d'établir que ce champignon était un hallucinogène : l'*Anamita muscaria*, objet d'un culte de la fertilité remontant à la plus haute Antiquité et encore en usage parmi des peuplades sibériennes qu'il avait largement, d'ailleurs, contribué à décimer. Le christianisme n'était donc qu'une manifestation de ce culte, plutôt tardive, et le Nouveau Testament, qui le travestissait pour complaire aux autorités civiles et religieuses, un cryptogramme cryptogamique.

« Et il faut, se lamenta l'évêque, que je distribue la communion tous les

dimanches en sachant que la religion de ces gens consistait à se taper des trips psychédéliques...

— ... Et que Jésus, coupa Dick avant d'éclater d'un rire tonitruant, était un trafiquant de drogue. » Puis, calmé, il ajouta : « Notez, c'était une chose que je soupçonnais depuis longtemps, que j'ai même plus ou moins écrite. Et qui ne diminue en rien ma foi en Lui. »

Au mois de février 1966, le fils de Pike, âgé de 20 ans, se suicida avec un fusil de chasse. Diverses hypothèses furent avancées pour expliquer son geste : il était écrasé par son père, amoureux de la maîtresse de celui-ci, avait pris conscience de ses penchants homosexuels, pâti d'un mauvais trip d'acide.

Dick écrivit alors à Pike une lettre où figure ce passage : « Je crois qu'à l'instant d'après la mort la Réalité nous apparaîtra enfin. Les cartes seront enfin retournées, la partie terminée, et nous verrons clairement ce que nous avions seulement soupçonné, entrevu dans un miroir, obscurément. C'est ce que dit saint Paul. C'est ce que dit le *Bardö Thodol*. C'est ce que dit *Winnie l'ourson* : nous nous retrouverons tous à nouveau, dans un autre coin de la forêt, il y aura toujours un petit garçon et son ours en train de jouer. Je crois cela. En fait, c'est tout ce que je crois. Et même si j'ai tort et que Lucrèce a raison ("Nous ne sentirons rien car nous ne serons plus"), tant pis, je ne serai pas là pour être déçu et j'y aurai gagné quand même. Pourtant, ce n'est pas un pari : je n'ai pas le choix et vous non plus. »

Mais l'évêque ne pouvait attendre l'instant d'après la mort pour découvrir le dessous des cartes et ne faisait plus confiance à saint Paul ni à Winnie l'ourson : il lui fallait des renseignements de première main. Prêts à tout pour échapper à la culpabilité qui les minait, Maren et lui s'abouchèrent avec des spirites et, l'été qui suivit la mort de Jim Jr, commencèrent à raconter, les yeux brillants, qu'il était revenu. Il leur parlait, il leur avait pardonné, il voulait qu'ils soient heureux. Pike, à qui rien ne pouvait arriver qui ne sortît d'un livre et ne débouchât sur un livre, signa même un contrat pour en écrire un sur ses expériences avec l'au-delà. Il continuait à s'interroger sur la validité du christianisme : « validité » était le mot qu'il employait, et Dick trouvait ce mot absurdemment faible, dans le vent, rapporté au combat qui se déroulait dans le cœur de son ami. L'évêque comptait sur Jim Jr pour mettre fin à ses doutes. Passé de l'autre côté, il pourrait lui dire si Jésus n'était qu'un prédicateur colportant les idées d'une secte de drogués ou bien le fils de

Dieu. Quelle folie ! pensa d'abord Dick. Quelle pathétique folie : utiliser son fils mort comme un livre de référence, pour régler une question historique ! Mais il savait au fond de lui-même que, dans une situation semblable, il n'aurait pas fait autrement, qu'il avait toute sa vie cherché le livre de référence et qu'il s'agissait de tout autre chose que d'une question historique : de la foi ou de sa perte, c'est-à-dire de la vie ou de la mort de l'évêque. Perdre le Christ, pour lui, reviendrait à tout perdre, même s'il parlait déjà, avec le placide sérieux d'un homme d'affaires envisageant une reconversion, de défroquer pour entrer « dans le secteur privé » – il disait « le secteur privé ».

Pike persuada Dick et Nancy de participer à une séance avec un médium qu'on lui avait recommandé. Dick n'accepta qu'avec réticence : il lui était pénible de voir un esprit aussi brillant, et aussi proche du sien, sombrer sous l'empire de la peur dans une croyance qu'il estimait absurde. La fausse monnaie chasse la vraie : l'évêque, pensait-il, croit aux manifestations posthumes de son fils aussi fermement que les disciples ou moi-même avons cru à la résurrection du Christ. Qui suis-je pour juger sa croyance mal fondée et pour hausser les épaules quand on porte un semblable jugement sur ma foi ?

Le médium habitait Santa Barbara. C'était une vieille dame irlandaise ; elle disait verser à l'IRA tout ce que lui rapportaient ses dons spirites. Phil et Nancy prirent pendant la séance des notes qui devaient servir à l'évêque pour son livre.

Un médium, une voyante, d'une façon générale les parapsychologues, s'appuient de toute évidence sur un mélange d'intuitions, d'indices fournis inconsciemment par les clients eux-mêmes, d'éléments de notoriété publique qui, présentés avec habileté, peuvent faire l'effet de révélations, enfin de bluff : si ça tombe à côté, on glisse, si ça tombe juste, on a gagné. Cependant, toute personne qui en a consulté un (ou alors elle n'a vraiment pas eu de chance) sait qu'une fois fait le tri, il subsiste un résidu guère explicable : tel détail précis, pas forcément significatif, mais dont on ne voit vraiment pas comment, par quelle déduction sherlock-holmésienne, le parapsychologue aurait pu en prendre connaissance. C'est ainsi, c'est troublant, ce n'est sans doute pas assez pour appuyer sa vie ou même miser un clou sur une forme quelconque d'occultisme. Ce jour-là, l'ombre de Jim Pike Jr, par le truchement de la vieille patronnesse de l'IRA, fit allusion à une plaisanterie rituelle, mais strictement privée, que faisaient Phil et Nancy sur le patron de

certain restaurant de Berkeley, soupçonné par eux d'appartenir au KGB. Pendant des semaines, ensuite, Phil tâcha d'expliquer rationnellement qu'un médium de Santa Barbara eut connaissance des *private jokes* d'un couple de Berkeley, imagina que le patron du restaurant appartenait *vraiment* au KGB, et le médium aussi, puis il classa l'affaire. Ce détail, du reste, passa inaperçu de Pike et de Maren, tout émus d'entendre l'âme de Jim Jr leur répéter qu'elle leur pardonnait et les encourageait à vivre heureux. Sur la «validité» du christianisme, hélas, l'âme garda le silence.

Quelques semaines plus tard, malgré le pardon de Jim Jr, Maren Hackett, qui souffrait d'un cancer et que l'évêque s'apprêtait à quitter, se suicida à son tour. Elle usa pour cela d'un imparable cocktail de pilules, dont elle avait, comme Dick et d'ailleurs comme Pike, la connaissance de l'usager chevronné. Seconal, Amytal, Dexamyl, combien de fois Phil s'était-il servi en douce dans l'armoire à pharmacie de sa belle-mère et de l'évêque ?

Le destin tragique de Maren l'affecta d'autant plus qu'elle lui était au début de leurs relations apparue comme un roc, l'image de la force et de l'espérance que confère la pratique des vertus chrétiennes. À l'annonce de sa mort, il devina que la roue avait tourné, mettant fin au cycle favorable, au temps si court où lui et ceux qui lui ressemblaient avaient été heureux. Un voile noir s'étendait sur l'insouciance passionnée des années soixante, qu'il avait tant aimées. Depuis que le LSD avait été interdit, on racontait de plus en plus d'histoires de mauvais trips, comme si Palmer Eldritch, profitant de l'illégalité, avait pris position sur le carrefour Haight-Ashbury, berceau de l'innocente civilisation hippie. Les indigènes formaient des processions dans les rues, dans le Golden Gate Park, battant le tambourin et répétant le son primordial OM dans l'espoir de chasser les mauvaises vibrations. En vain. Il y avait des morts maintenant. On disait que la Mafia avait pris le contrôle du marché de la dope et fourguait sans scrupules toutes sortes de saloperies. Les gens faisaient comme s'ils ne s'apercevaient de rien, mais il savait bien, lui, que le ver était dans le fruit.

Jamais, pourtant, son univers n'avait semblé si stable. La quarantaine, en apparence, lui avait donné du poids, de la sagesse, de la prudence. Elle avait éloigné les orages. La femme qu'il aimait portait un enfant de lui. Ils avaient emménagé dans une maison plus grande. Il commençait à être connu, on le traduisait de plus en plus à l'étranger. Avec ses droits d'auteur, il s'était

commandé une folie, un rêve d'enfant et d'homme installé à la fois : un énorme classeur métallique, blindé, ignifugé, pour y ranger les trésors qu'il trimbalait depuis qu'il avait quitté Dorothy : manuscrits, lettres, disques rares, collections de timbres, d'illustrés, de magazines de science-fiction depuis longtemps introuvables.

Le jour où on lui livra ce monstre, qui pesait, sans les tiroirs, trois cent cinquante kilos et devait occuper un mur de son bureau, une bouffée d'angoisse ternit sa joie : une fois qu'on a acheté un truc pareil, on ne bouge plus, c'est fini, l'ancre est jetée. Puis il se rappela que le dragon Fafner, dans l'opéra de Wagner, était promis à la mort, son trésor à la dispersion, et un motif inverse vint nourrir son angoisse : crainte non plus de la satiété, mais de la perte. En voulant aider les livreurs, il attrapa une hernie, qu'il interpréta comme un signe de la désapprobation divine. Ne thésaurisez pas. Tout ce que vous aurez cru posséder vous sera pris.

*Ming Yi, dit le Yi-King : l'obscurcissement de la lumière.*

C'est à ce moment qu'il reçut l'anthologie d'Ellison, enfin parue. Dans le petit monde de la science-fiction, on ne parlait plus que de ça. L'introduction, qui le présentait comme un drogué génial, pondant ses chefs-d'œuvre sous acide, le fit sourire : Ellison exagérait toujours, mais il fallait avouer qu'il avait bien laissé entendre ce genre de choses. Puis, mû par un réflexe auquel nul homme de lettres n'échappe, il relut sa propre nouvelle, *La Foi de nos pères*.

Elle se déroule dans un de ces mondes totalitaires dont la peinture, inspirée d'Orwell, d'Hannah Arendt et de la réalité, était une de ses spécialités. Un monde où la télévision ne sert pas tant à être regardée par les citoyens qu'à regarder les citoyens : propre à ravir nos actuels calculateurs d'audimat, une caméra placée derrière chaque écran permet de contrôler leur assiduité au poste et leur sensibilité à l'endoctrinement dispensé par le Guide, dont l'auguste visage se montre quotidiennement. Jusqu'au jour où un quidam, ayant absorbé une substance illégale, voit autre chose que ce visage : quelque chose d'horrible, un cauchemar de pieuvre, un avatar de Palmer Eldritch. Hallucination, se dit-il et, bien sûr, il commence à se demander si cette hallucination n'est pas en fait une vision de la Réalité ultime. La suite du récit le confirme : entré en contact avec un réseau de résistance, le héros apprend que la drogue responsable de sa vision n'est pas un hallucinogène, mais au contraire un anti-hallucinogène. L'hallucinogène, toute la population en

prend sans le savoir, en permanence, mélangé à l'eau du robinet, et c'est à son effet qu'elle doit de reconnaître chaque soir le Guide sous les mêmes traits harmonieux. Seuls ceux qui prennent de la contre-droque, du « lucidogène » si l'on veut, le voient tel qu'il est, c'est-à-dire chaque fois différent, chaque fois monstrueux différemment. Car en réalité le Guide est Dieu, un dieu capricieux et cruel que le héros finira par voir face à face, et rien n'est plus horrible ni dangereux que cette vision, sur quoi le récit s'achève de façon atrocement évasive.

C'était une nouvelle terrible. L'écrivain, il en était assez fier. La relisant un an plus tard, après la mort de Jim Pike Jr et celle de Maren, son impression fut différente. Elle restait terrible, mais d'une autre façon. Pire.

Tous ses trucs s'épalaient, ce fonds de commerce dont en rédigeant son autoportrait il avait fait parade avec une naïve satisfaction, comme s'il allait l'exploiter benoîtement toute sa vie : le totalitarisme, l'*idios* et le *koinos kosmos*, les drogues psychédéliques, la Réalité ultime, Dieu. Le petit monde de Philip K. Dick.

Seuls manquaient les androïdes, les simulacres. Pour une bonne raison : la nouvelle tout entière était un simulacre. Si un habile faussaire avait voulu écrire « à la manière de Dick », un informaticien composer un programme capable d'écrire du Dick, le résultat aurait ressemblé à ça.

Il l'avait écrit, pourtant. Et il était bien lui, pas forcément vaillant, mais réel, authentique : Phil Dick et non un androïde placé à l'insu de tous à la place de Phil Dick. De cela il était sûr.

Oui, mais s'il était un androïde, il en serait sûr aussi. Il ferait exactement ce raisonnement. C'était même, à vrai dire, un typique raisonnement d'androïde. Et, s'en apercevant, il aurait peur, parce qu'il était programmé pour.

Cela ne prouvait rien, ni dans un sens ni dans l'autre, mais il avait peur, lui aussi.

## Où vivent les morts

Au printemps 1967, Nancy accoucha d'une fille qu'on baptisa wagnériennement Isolde Freya et n'appela jamais qu'Isa. Cette naissance aggrava les tensions déjà provoquées entre Dick et sa femme par les velléités d'indépendance de celle-ci. Tant qu'elle restait à la maison, lisant les livres qu'il lui choisissait, écoutant la musique qui sortait de son bureau et attendant patiemment qu'il en sorte à son tour, il s'émerveillait que leurs goûts s'accordent si bien et réputait Nancy la personne la plus empathique du monde. Du jour où elle trouva un emploi à mi-temps, ne fut plus là toute la journée pour veiller sur lui et s'étonna qu'il s'en étonne, puis s'indigna qu'il s'en indigne, il commença à se demander si elle n'était pas un peu schizoïde elle aussi. La présence du bébé aurait dû mettre bon ordre à cette situation qui l'humiliait, suggérant qu'il ne suffisait ni à gagner tout seul l'argent du ménage ni à remplacer le monde entier pour une jeune femme, mais il se révéla plus jaloux encore de sa fille qu'il ne l'avait été de l'extérieur : il craignait à la fois d'être supplanté par Isa dans le cœur de Nancy et par Nancy dans celui d'Isa. Habitué à traiter sa femme en gamine, il la morigénait du haut d'une expérience pédiatrique qui consistait surtout à avoir eu une sœur morte de faim en bas âge, drame qu'il ne laissait pas passer une journée sans évoquer. Nancy nourrissait l'enfant au sein : d'un côté, il l'en approuvait, sa propre mère ne l'ayant pas fait ; de l'autre, il se voyait exclu, ne pouvant rivaliser avec elle sur ce terrain, et en vint à considérer chaque tétée comme une provocation. On lui faisait sentir qu'il était de trop. Afin de restaurer l'équilibre, il s'arma de biberons qu'il faisait avaler en douce à Isa, en la serrant contre lui et lui répétant qu'il était son papa, qu'il l'aimait, qu'il ne l'abandonnerait jamais. À ce double régime, à ces inquiètes paroles de réconfort l'enfant réagit par une grève de la faim qui, bien sûr, affola ses parents. « Trop de tensions autour d'elle », déclara le médecin, sans se douter

que ce diagnostic de bon sens plongeait le père dans des affres alternatives de culpabilité et de ressentiment : je suis paranoïaque, se lamentait-il ; et, dix minutes plus tard : une fois de plus, j'ai épousé une folle.

Espérant se calmer, il fouillait dans l'armoire à pharmacie et prenait des pilules. Il en prenait aussi pour se donner du nerf, pour se remonter le moral, pour affronter autrui ; pour travailler et pour se reposer, pour s'endormir et pour se réveiller. On le disait drogué, avec raison, mais, tout en théorisant sur ses vertus, il craignait l'acide comme le diable et ne fumait de joints que par convenance sociale : son goût le portait exclusivement vers les médicaments. Il aimait leur précision, la relative constance de leurs effets, les possibilités de combinaison qu'ils offraient à un connaisseur. Dans *Blade Runner* encore, il avait équipé les foyers américains futurs d'un ordinateur qui, relié aux neurones de l'utilisateur, permettait à celui-ci de choisir son humeur sur un catalogue remarquablement varié. On réglait l'appareil de façon à se réveiller dans l'état d'allégresse qu'on voit aux héros des publicités pour des matelas ou des breuvages du petit déjeuner. En cas de différend conjugal, on hésitait entre un déprimeur thalamique qui calmait la colère et un stimulant qui l'exacerbait assez pour sortir vainqueur de la querelle. Dans le doute, on s'en remettait au programme « Esprit de décision », qui tranchait. Certains consommateurs sophistiqués s'offraient des programmes pirates comportant des plages de « Dépression et auto-accusation stérile », qu'ils corrigeaient ensuite avec « Découverte des multiples possibilités que recèle l'avenir et regain de confiance dans la vie ».

Ainsi Dick usait-il des pilules. Une poignée d'amphétamines faisait de lui, le temps d'une soirée, un hôte éblouissant, et avec une grosse boîte, comme il en avait un jour fauché une dans la salle de bains de l'évêque, il pouvait écrire un roman en deux semaines, sans dormir. Il savait que ces crêtes se payaient de longues périodes dépressives, voire de symptômes carrément psychotiques : troubles de la perception, pertes de mémoire, terreurs, pulsions suicidaires, mais avec une bonne gamme de sédatifs et de tranquillisants on finissait par émerger – enfin, en principe. Il savait que Palmer Eldritch l'attendait, tapi, au fond de tels états, mais c'était la règle du jeu, le contrat qu'il ne discutait pas. Il savait, du moins devinait qu'on ne sait jamais tout, que ce genre de contrats comporte forcément des clauses en petites lettres qu'il lui faudrait lire un jour, mais il était trop tard pour revenir en arrière, il avait fait de son organisme un shaker à cocktails chimiques et son problème



se résumait à trouver de quoi le remplir, de façon à faire face à la vie, dont toutes les circonstances, si bénignes fussent-elles, réclamaient désormais un adjuvant, plus diverses bricoles pour les effets secondaires.

Il se fournissait auprès d'une demi-douzaine de médecins, à qui, sachant exactement ce qu'il voulait, il récitait avec conviction les symptômes déclenchant telle ou telle ordonnance. Il variait aussi les pharmacies, en fait y envoyait Nancy, qui, toujours entre deux joints, décrivait autour de chez eux des cercles de plus en plus larges. Mais cela ne suffisait pas : il lui fallait acheter dans la rue, à des dealers conscients du fait que les accrochés au speed sont, avec les héroïnomanes, les plus dépendants des drogués, donc les plus vulnérables et les plus faciles à rouler dans la farine ou le lait en poudre. L'incertitude sur la qualité des produits compromettait la maîtrise qu'il se vantait d'exercer sur ses mélanges. Il la rendait responsable de l'espèce de pétrification de son écriture qui l'avait tant frappé en relisant *La Foi de nos pères* et qui lui faisait considérer toute idée de fiction avec méfiance, comme une vieille ficelle qu'un ennemi invisible essayait de lui refiler afin qu'éclate aux yeux de tous ce qui apparaissait aux siens comme une tragique évidence : il était un auteur fini, l'ombre de lui-même ou son simulacre. Il souffrait aussi, les attribuant aux mêmes cochonneries et aux mêmes ennemis qui les lui détaillaient, de bouffées paranoïaques de plus en plus fréquentes. Du moins les interprétait-il ainsi dans ses moments de lucidité, mais cela ne faisait plus grande différence, comme l'observe le médecin à qui, dans une histoire qu'il aimait raconter, un patient s'en vient dire : « Docteur, je crois que quelqu'un mélange à mes aliments un produit destiné à me rendre paranoïaque. »

Chacun sait que les paranoïaques ont *aussi* des ennemis et, comme au temps de son divorce avec Anne, il avait en tout cas des ennuis. Si modestes que fussent ses ressources, il avait trouvé moyen de n'être pas en règle avec le fisc, qui lui tomba dessus. Pour un homme qui redoutait toute forme d'autorité et que tenaillait un inguérissable complexe de culpabilité, ce tracas constituait une catastrophe. De plus, l'intérêt de l'administration pour ses revenus se manifesta au printemps 1968, peu de temps après la parution, dans le magazine gauchiste *Ramparts*, d'une pétition qu'il avait signée avec plusieurs centaines d'auteurs et d'éditeurs américains et qui invitait à refuser le paiement des impôts levés pour la guerre au Vietnam. Coïncidence ou non, il n'en fallait pas tant pour réveiller ses vieilles terreurs : s'avançant masqués

derrière le fisc, la CIA, le FBI, Edgar Hoover en personne voulaient sa peau. Ou pis : son âme. Les dealers à qui il achetait son speed agissaient à leur solde, et sans doute les médecins aussi. On lui faisait subir à son insu un lavage de cerveau. Bientôt, il aurait changé, il penserait bien, aimerait le Big Brother du moment, qui se trouvait depuis peu être son vieil ennemi Richard Nixon, détesterait les marginaux de tout poil, ne croirait plus en Dieu, mais en John Birch ou Gayelord Hauser et, ce serait le plus horrible, s'estimerait parfaitement heureux ainsi. Équilibré, bien dans sa peau, le contraire de la loque qu'il était à présent et dont il n'aurait même plus le souvenir – ni lui ni ses proches, car on aurait aussi remplacé ses proches. Ou peut-être l'avait-on *déjà* remplacé et lui concédait-on ces angoisses par souci de réalisme, pour qu'il puisse continuer à croire qu'il était lui. Ce que croyant et persuadé de les tirer du plus profond de son âme et de sa souffrance, il écrivait des livres subtilement programmés par la propagande, qui se servait de leur apparence subversive pour faire passer, en contrebande, son message aliénant. Peut-être, sans qu'il s'en rende compte, sans que ses lecteurs s'en rendent compte, ses livres à un niveau subliminal ne disaient-ils qu'une chose : allez-y, les petits gars, massacrez les bridés, balancez-leur des tonnes de napalm sur la gueule, dénoncez les planqués, les drogués, les mauvais citoyens ! Cela expliquerait le dégoût que lui inspiraient ses dernières productions. Mais il se pouvait aussi qu'on le persécutât et voulût le neutraliser parce que, sans le savoir, croyant suivre sa seule imagination, il avait découvert et décrit dans un livre quelque secret vital, dont la divulgation menaçait l'empire des puissants.

Il se mit à fouiller dans la pile de *paperbacks* aux couvertures gueulardes, ses œuvres complètes, à la recherche du secret dévoilé par son extralucide ignorance. Ses soupçons, au terme d'une sélection sévère, portaient sur *La Foi de nos pères*, cette histoire d'hallucinogène qu'on mêle à l'eau du robinet pour que les citoyens ignorent quel être monstrueux les gouverne, mais aussi sur un roman écrit quelques années plus tôt, *La Vérité avant-dernière*, où l'on fait croire aux hommes réfugiés et trimant dans les entrailles de la terre, vrais *Niebelungen* modernes, qu'une guerre chimique se déroule à la surface, alors qu'une poignée de dirigeants sans scrupules, maîtres du simulacre télévisuel, veulent seulement jouir en paix de cet espace vital. Qu'est-ce qui prouvait, en fait, que les images du Vietnam montrées à la télévision n'étaient pas tournées en studio, avec des balles à blanc, des maquettes et du ketchup ? Qu'est-ce qui prouvait, même, que le Vietnam existait ? Que quelque chose au monde existait, en dehors de la pièce où il se trouvait, du gros corps

prématurément vieilli qu'il regardait avec terreur dans la glace et qu'il lui fallait bien appeler moi ?

Docteur, je crois que je suis en train de devenir fou. Est-ce que vous n'auriez pas des pilules contre ça ?

Et qu'est-ce qu'elles vont me faire ? Me rendre normal, c'est bien ça ? Inoffensif ? Conforme ? Dévorer mon âme ? Je vous connais, je connais vos méthodes. Figurez-vous que j'ai fait le même coup à ma précédente femme. Non, je ne suis pas né de la dernière pluie, vous ne me ferez pas avaler ces saloperies.

Mais tout de même, docteur, il me faut quelque chose. Je ne peux pas rester comme ça. Je vais devenir fou. Mourir. Mourir fou, c'est cela le pire, sans même la certitude d'être mort pour de bon. Voir la réalité ultime, ce que saint Paul assure qu'on voit quand on est mort, sans pouvoir être sûr qu'on n'est pas le jouet d'une illusion.

J'ai peur.

Il avait dans un de ses livres forgé un mot, *gubble*, pour désigner l'état de décomposition, d'ordure et de chaos à quoi tend toute chose sous l'effet de l'entropie. Sa vie glissait à toute allure vers le *gubble*. « Sa vie », d'ailleurs, qu'est-ce que cela voulait dire, quand il n'était plus sûr qu'elle fût la sienne, ni d'être encore vivant ?

Cela voulait dire encore la machine à écrire, les touches qui s'enfonçaient, QWERTYUIOP. Commencer un livre, le trente-deuxième ou le trente-cinquième, il ne savait plus, mais il savait qu'il fallait le faire, pour gagner de l'argent et parce que sinon – quoi ? Pour cela, triompher du dégoût que lui inspirait son style, si sec qu'il redoutait de voir les mots s'effriter, retomber en poussière sur le papier : syntaxe pauvre, répétitive, purement logique, syntaxe d'androïde ; vocabulaire de plus en plus abstrait, sans chaleur ni surprise, rien de sensoriel, rien qui évoque l'épaisseur charnelle du monde ; pas de vie, rien que des phrases, même pas des phrases, des mots, même pas des mots, des lettres qui se déversaient mécaniquement sur la page et s'assemblaient par réflexe plutôt que par dessein, comme doivent s'assembler, se former en colonnes les membres d'une termitière gazée qui, même agonisants, reproduisent les figures programmées par leurs gènes.

Mus par cette routine subcorticale et par quelques pilules de speed, les termites s'agglutinaient pour donner certes pas vie à des personnages, mais nom à des zombies. Trouver des noms, de vagues tics pour animer ces noms,

c'était déjà ça : une façon de démarrer. Il avait développé une théorie selon laquelle le héros fort gagnait à porter un nom plurisyllabique et l'éternel paumé dépressif à se contenter de deux syllabes, prénom compris. Exemple : Phil Dick. Il y aurait donc, cette fois, Glen Runciter, le patron, et Joe Chip, son subordonné fauché qui manquerait toujours des pièces de monnaie nécessaires pour faire marcher sa cafetière, ouvrir son réfrigérateur ou la porte de chez lui, et devrait dès le réveil parlementer avec d'inflexibles robots domestiques pour se faire accorder un crédit : bon truc pour caractériser quelqu'un, on pourrait s'en servir sans vergogne tout au long du bouquin. Rien de tel que ce genre de petites trouvailles pour mettre un livre en pilotage automatique : les termites s'activaient tout seuls. On pouvait aussi faire figurer à leur programme des instructions comme : décrivez les vêtements que porte chaque personnage, même secondaire, sans oublier que l'histoire se passe en 1992. Résultat : pantalons moulants de vigogne synthétique, gilets en peau de wub incrustée de fragments de météorite, saris de soie d'araignée, tee-shirts de chanvre martien ornés d'un portrait anamorphique de Bertrand Russell... le genre d'âneries qui rendait Anne folle de rage et, d'une façon générale, justifiait l'abyssal mépris des lecteurs cultivés pour la science-fiction.

« Défendez votre intimité. Est-ce qu'un étranger n'est pas à l'affût de vos pensées ? Êtes-vous vraiment seul dans votre cerveau ? Méfiez-vous des télépathes, mais aussi des précognitifs. Vos actes sont peut-être prédits par quelqu'un que vous n'avez jamais rencontré. Pour mettre fin à votre anxiété, contactez le plus proche organisme de protection, qui vous dira si vous êtes victime ou non d'intrusions psychiques et les neutralisera pour un prix modéré. »

Voilà, c'était un spot publicitaire de la société Runciter, qui régnait sur le prospère marché de la protection psychique. Télépathes, précogs, antitélépathes, anti-précogs, de quoi bricoler une intrigue propre à consterner les lecteurs cultivés, puisque son karma voulait qu'il racle ce qui lui restait de cervelle, fasse parader ses termites pour inventer de telles intrigues et bombarder Joe Chip « testeur de champ psionique », un métier d'avenir, ne crois-tu pas, ma chérie ? En plus de tester les champs psioniques et de taper tout le monde pour subvenir à ses menues dépenses, Joe Chip était chargé par son patron de réunir une escouade de neutralisateurs, la crème de la crème, qui se rendrait sur la Lune afin de nettoyer les usines d'un certain homme d'affaires, infestées par diverses variétés de psys, malfaisantes au possible.

Le recrutement des uns et des autres, tous plus ou moins schizophrènes, c'était toujours quelques pages de gagnées, et encore se montrait-il raisonnable si l'on songe à des films très vantés, comme *Les Sept Mercenaires*, qui ne racontent *que* cela, comment se forme le gang, et, quant à sa mission, on l'expédie en vitesse, quelques coups de feu échangés pour la forme avant le générique de fin. Non, lui, consciencieusement, envoyait son petit monde de tarés sur la Lune, où pouvoirs et contre-pouvoirs devaient d'après le cahier des charges s'affronter. Il avait quelques notes, griffonnées sur un bout de papier de son écriture de plus en plus tremblée, un développement vaguement amorcé avec une fille aux yeux noirs, perfide comme Joe Chip et lui les aimaient, qui se révélait capable de faire remonter tout le monde dans le passé, dans un univers alternatif dont on ne pouvait sortir, ou alors à ses conditions et sans être trop sûr d'où on se retrouvait : spécialité de la maison.

Normalement, les termites auraient dû s'en tirer sans trop de peine, ayant exécuté dix fois des programmes comparables. Mais il arriva quelque chose : d'un seul coup, il comprit qu'à la onzième ça ne marcherait pas. Fini. Inutile d'insister. Il ne servait plus à rien d'essayer d'empiler un mot sur un autre, comme dans son enfance il empilait ses Lego. Ils s'écroulaient avec une hostilité butée qui le glaçait et, à présent, les mots, les lettres faisaient pareil. Même plus hostiles : inertes. Morts. Ses zombies resteraient à jamais bloqués sur la Lune, tremblant de froid dans leurs déguisements en peau de wub. La termitière, dont les derniers mouvements réflexes avaient pu lui donner encore une fois, quelques pilules aidant, l'illusion de redémarrer, s'immobilisait. Les termites étaient morts. Il paraît que les cellules du cerveau commencent à mourir, par milliers chaque jour, dès la naissance. Peut-être que les siennes étaient toutes mortes. Peut-être qu'il était mort.

Des bribes de pensée nageaient à l'intérieur de son cerveau comme des poissons dans un bocal d'eau croupie. Des aversions mornes, de vagues appréhensions, des souvenirs de souvenirs pénibles. Quand ils venaient par hasard crever la surface, un éclair de peur se répandait en lui, parcourant le réseau nerveux presque entièrement déconnecté. Comme dans la salle d'attente du dentiste, quand il était enfant; au moment où l'assistante ouvrait la porte, on pensait : voilà, c'est de cela que j'ai eu peur toute ma vie.

Peut-être que c'est ainsi qu'on pense quand on est mort.

Un jour, dans un magazine, il avait lu un article sur la cryogénie, qui

consiste, au lieu d'enterrer les morts, à les conserver dans la glace jusqu'au jour où la science sera capable de les ramener à la vie. Walt Disney, paraît-il, comptait ferme là-dessus pour devenir immortel. On pouvait aussi se faire congeler juste avant que survienne la mort clinique, de façon à garder une infime activité encéphalique, ce qui augmentait évidemment les chances de se réveiller un jour. Assis devant sa machine à écrire paralysée, dos au monstrueux classeur qui contenait ses trésors, il imagina, sur l'écran noir du moniteur placé au chevet d'un corps congelé, le scintillement silencieux de l'électroencéphalogramme : presque plat mais pas tout à fait. Qu'est-ce qui pouvait correspondre à ces vibrations à peine perceptibles, dans le cerveau d'une personne conservée en semi-vie ? Des rêves, des fragments de pensée, des images dérivant dans le noir ? Un résidu de conscience ? Quelque chose qui, confusément, persistait à se saisir comme un « moi » et à se représenter un espace, un temps, des limites, sa propre condition ? Peut-être, au fond de ce coma, quelqu'un ou quelque chose qui avait été quelqu'un se voyait-il sous la forme arbitraire d'un écrivain de science-fiction au cerveau liquéfié, poursuivi par le fisc, broyé par l'entropie, assis devant une nécropole de lettres qui refusaient de prendre en charge le destin de Joe Chip et de ses compagnons. Ils n'avaient qu'à mourir eux aussi, après tout. Personne ne les regretterait et les occasions ne manquaient pas, si les usines lunaires grouillaient d'autant de dangers qu'il le prétendait. N'importe quoi ferait l'affaire pour mettre un point final au livre, page 80. Il suffisait que leur hôte, le propriétaire des usines, se présente pour leur souhaiter la bienvenue et, sans cesser de sourire, monte au plafond comme un énorme ballon.

Que ce ballon se révèle être une bombe humanoïde à autodestruction.

Et qu'il explose.

Rideau.

La fumée dissipée, chacun se palpe, stupéfait d'être vivant. Seul Runciter, le chef, est grièvement blessé. Joe Chip et les autres le transportent, s'échappent avec une inexplicable facilité de la souricière, regagnent leur vaisseau, mettent Runciter agonisant dans une chambre froide et filent vers la Terre, plus précisément vers le moratorium des Frères bien-aimés, où l'on cryogénise dare-dare Runciter. Joe et ses coéquipiers, démobilisés, essaient en vain de comprendre ce qui leur est arrivé, le sens de cet absurde guet-apens. Il semble bien qu'ils s'en soient tirés, mais, bizarrement, c'est presque encore plus inquiétant. Tout se passe, pensent-ils, comme si une force

maligne se jouait de nous en nous laissant détalier et couiner comme des souris décérébrées. Nos efforts, nos conjectures inquiètes la divertissent. Quand elle en aura assez, elle refermera son poing et déposera nos restes déchiquetés sur le trottoir roulant.

En discutant, Joe sort de son paquet une cigarette. Elle se brise entre ses doigts, desséchée. « Comme c'est étrange, soupire Wendy, la fille dont il est amoureux. Je me sens vieille ; je suis vieille ; vos cigarettes sont vieilles. Nous sommes tous vieux à cause de ce qui s'est passé. » Pour la réconforter, on lui sert un café. Mais le café a un goût de cendre. Une moisissure blanchâtre, infecte, flotte à la surface. Les distributeurs refusent les pièces qu'ils ont en poche : au lieu de l'effigie familière de Walt Disney, elles portent celle de Washington, qui n'a plus cours depuis trente ans. Et bientôt on retrouve, recroquevillé au fond d'une penderie, ratatiné, momifié, ceint de lambeaux de tissu, le cadavre de la douce, tendre et chaude Wendy. Quelque chose d'atroce est en train de se passer, et le pire, c'est que ce quelque chose n'est même pas cohérent. Il serait affreux mais compréhensible qu'il s'agisse d'un effet retard de la bombe à laquelle le petit groupe a été exposé sur la Lune. Mais ils devraient alors en être les seules victimes, or le monde autour d'eux en paraît affecté. Tout semble vieillir, mais aussi régresser, revenir à des formes antérieures. Un processus capricieux, affranchi de toute contrainte logique, tend indifféremment à tirer les objets vers leur poussière finale ou leur magma originel, les créatures vivantes vers le cadavre ou l'embryon, l'au-delà ou l'en deçà de la vie. Une jeune femme se transforme en momie, une cigarette en poussière, mais les pièces de monnaie se révèlent hors d'usage, le bottin périmé, un téléviseur devient un poste de radio d'avant-guerre. Peut-être que c'est cela, pense Joe, cette sensation d'incertitude jusque dans la désagrégation, le signe de la mort qui grignote. Non seulement l'entropie, mais l'incohérence. Comme si un monstrueux rat de laboratoire, décidé à venger tout ce qu'a subi sa race, s'amuse pour mieux nous torturer à changer sans arrêt les règles du jeu. Où que vous mettiez le pied, le terrain est piégé, mais de façon différente. Un coup de vieillissement accéléré, un coup de régression, et parfois rien du tout. Vous prenez l'ascenseur, un ascenseur ultramoderne, et il peut aussi bien se transformer en un agglomérat de métal et de plastique fondus, en une vieille machine ferraillante du siècle dernier, actionnée par un groom ressemblant bizarrement à l'enfant que vous étiez, ou se mettre à descendre, sans que vous puissiez l'arrêter, beaucoup plus d'étages que n'en comporte l'immeuble, des dizaines, des centaines

d'étages, et rien que de penser, sans pouvoir l'imaginer, à ce qui vous attend en bas, vous aimeriez peut-être mieux que cette descente continue toujours.

Ce n'est pas possible, est-ce qu'il n'existe pas autre chose ? Un refuge ? Une puissance plus puissante que celle qui nous tourmente ? Un Dieu d'amour au-dessus de ce démiurge sadique ?

*Libéra me, Domine !*

Et voici qu'il se passe quelque chose. Que quelque chose se manifeste. Quelque chose, ou plutôt quelqu'un. Voici que l'effigie de Runciter apparaît sur une pièce de monnaie. Que la voix de Runciter, pourtant congelé dans son caisson cryogénique, au moratorium des Frères bien-aimés, se fait entendre à Joe, lointaine sur fond de friture, dans un téléphone pas encore régressé. Qu'en accompagnant aux toilettes un de ses compagnons agonisant, littéralement dévoré sous ses yeux par la mort, Joe remarque au-dessus de l'urinoir un graffiti signé Runciter :

**Je suis vivant et vous êtes morts.**

Il devine alors la vérité : c'est lui, Joe, qui est mort sur la Lune. Lui et ses compagnons. On les a placés en semi-vie. Leurs corps reposent dans les cercueils cryogéniques. De leurs consciences ne subsiste qu'une veilleuse, la presque imperceptible palpitation de l'encéphalogramme. Vu du dehors, presque rien : un long sommeil, croit-on, traversé de rêves confus. Mais du dedans, en fait de rêves confus, c'est ce cauchemar où leurs vies et peut-être davantage que leurs vies sont en jeu, menacés par quelque chose d'effroyable. Voilà ce qu'inexplicablement Runciter a compris. Runciter qui a survécu et, penché sur leurs corps inertes, se démène pour entrer en contact avec eux. leur venir en aide.

Tous les moyens lui sont bons pour prendre pied dans le monde erratique des semi-vivants. Joe, découragé par la mort de son camarade, allume-t-il la télévision dans la chambre d'hôtel où il s'est réfugié, il tombe sur une publicité pour un nouveau produit ménager, vanté avec un entrain de professionnel aguerri par Runciter en personne :

« Fatigué du graillon ? Un goût de chou moisi s'insinue dans vos aliments ? Une odeur de pourriture vous gâche la vie ? Ubik va changer tout cela ! (Il brandit un atomiseur de couleur vive.) Une pulvérisation d'Ubik, modèle économique, et vous bannirez la crainte obsédante de voir le monde se



transformer en lait tourné, en téléviseurs régressés, en ascenseurs hors d'âge, sans parler d'autres manifestations de décrépitude non encore advenues. Voyez-vous, ces détériorations constituent une expérience normale pour beaucoup de semi-vivants, particulièrement dans les cas où plusieurs systèmes mémoriels sont en fusion, comme votre groupe en offre l'exemple. Mais avec Ubik nouvelle formule, plus actif que jamais, tout est changé ! »

Et, sur un sourire commercial, Runciter disparaît. Joe se met donc en quête de l'atomiseur miracle, seul remède à l'entropie. Hélas, lorsqu'il parvient à le trouver, c'est sous la forme d'un élixir d'apothicaire parfaitement inefficace. Ironie affreuse : la substance capable d'enrayer le processus de régression lui est elle-même soumise.

Cette idée, quand elle lui vint, épouvanta Dick. Car cette substance miracle qu'il avait, par un pertinent paradoxe, présentée comme un introuvable produit de consommation courante, ne représentait pas simplement à ses yeux les pilules capables de restaurer sa maîtrise du monde mais, de façon beaucoup plus profonde, la puissance salvatrice qui nous arrache aux mâchoires de l'entropie, à la perversité du démiurge, à la mort.

Il s'était amusé, on amuse comme on peut ses termites, à placer en exergue de chaque chapitre du livre un slogan publicitaire vantant, à la manière de Runciter, une des multiples vertus du produit :

Le meilleur moyen de commander une bière, c'est de dire Ubik.

Ubik instantané possède tout l'arôme du café-filtre fraîchement moulu.

Ubik, en un clin d'œil, vous remet sur pied.

Vos dettes vous préoccupent ? Visitez la société d'épargne et de crédit Ubik.

Vos seins seront les plus beaux du monde avec le soutien-gorge Ubik.

Est-ce que j'aurais mauvaise haleine ? Si tu t'inquiètes, Ed, c'est bien simple : essaie le dentifrice Ubik !

Mais, approchant de la fin, au lieu de pasticher Madison Avenue, il pasticha le prologue de saint Jean (et un peu le premier poème du *Tao-tö king*) :

Je suis Ubik.

Avant que l'univers soit, je suis.

J'ai fait le soleil et les mondes.

J'ai créé les êtres vivants et leurs demeures.

Ils vont où je veux, ils font ce que je dis.

Je suis le nom et ce nom n'est jamais prononcé.

Je suis appelé Ubik mais ce n'est pas mon nom.

Je suis et je serai toujours.

L'idée de l'eucharistie le hantait. Il prenait absolument au sérieux des paroles comme : « Celui qui mange mon corps et boit mon sang a la vie éternelle. » La faculté de dire qu'un morceau de pain est le corps du Christ, et de faire que ce morceau de pain, à l'instant même, immatériellement mais certainement, soit le corps du Christ, lui semblait la plus haute que pût, certes pas posséder, mais recevoir un homme : c'est pourquoi il se désola tant quand l'évêque Pike renonça à son ministère et se recycla « dans le secteur privé », comme il le disait. D'une certaine façon, subalterne, profane, c'est ce mystère du Royaume invisible qu'il avait lui-même célébré, qu'avait du moins célébré son double, le Maître du haut château, en peignant un monde différent de celui que voyaient ses contemporains et en disant que ce monde était le vrai. En quoi, d'une façon mystérieuse, impossible à prouver mais selon lui certaine, il avait raison.

Dick se reprochait comme un sacrilège d'avoir, dans *Palmer Eldritch*, décrit une eucharistie négative. Il lui semblait avoir, ce faisant, armé le mauvais démiurge. Dans la déroute psychique d'*Ubik*, où il perdait pied en même temps que ses personnages, il venait, pour sauver leur vie et peut-être la sienne, d'inventer un anti-K-Priss, une eucharistie positive, c'est-à-dire l'eucharistie tout court, la seule, même si elle se présentait sous la forme dérisoire d'un atomiseur. Mais il était un Rat incorrigible et, à peine avait-il construit un abri, il lui fallait ajouter que débouchait en plein milieu le souterrain livrant la place à l'adversaire. *Ubik* existait bien, sauvait bien de la mort et de l'entropie, mais le maître de la mort avait pouvoir de le soumettre à l'entropie.

Il écrivit la fin du livre dans la panique. Ce n'est plus qu'une course affolée, jalonnée de morts et de métamorphoses atroces, au long de laquelle Joe Chip essaie à la fois de mettre la main sur un flacon d'*Ubik* non régressé et d'identifier les puissances qui se disputent les limbes. « Je ne crois pas, pense-t-il, que nous ayons encore rencontré notre adversaire face à face, et notre défenseur non plus. »

Dick se demandait quel visage donner au Défenseur, dont Runciter n'est que le représentant : des jeunes femmes secourables traversent la semi-vie, porteuses d'*Ubik* et de fragile espérance, avant de disparaître dans un souffle. Elles laissent peu de souvenirs. Il savait très bien, en revanche, à quoi ressemblait l'Adversaire, il avait souvent croisé en rêve son regard anxieux et

cruel de rongeur psychotique. Il lui donna, dans *Ubik*, le nom de Jory. C'est un enfant mort en bas âge, qu'on a placé en semi-vie au moratorium des Frères bien-aimés. Doué, de par sa jeunesse, d'une énergie encéphalique plus grande que les occupants des autres caissons, il profite de la fusion entre leurs flux mentaux pour, littéralement, les dévorer, comme un émetteur radio plus puissant que les autres dévore ses voisins de fréquence. Il façonne l'univers où se meuvent leurs consciences pour, au gré de sa fantaisie, les torturer, les égarer, les attirer dans un coin de l'immense toile qu'il a tissée à leur intention. Mort, il survit et accroît la puissance de la mort en absorbant ce qui reste de vie aux morts.

Cet enfant faisait partie d'un couple de jumeaux.

C'était un livre impossible à terminer. Dick, en général, avait le plus grand mal à écrire le mot « fin » parce que des histoires qu'il racontait il ne connaissait pas le fin mot. Décider qui gagnait, de Jory ou d'*Ubik*, lui était impossible. Tout simplement parce qu'il ne savait pas.

Le *Yi-King*, qui n'usurpe pas sa réputation de sagesse, refuse de donner ce genre de réponse. S'il avait été un chrétien orthodoxe, il aurait dit que forcément, au bout du compte, la lumière l'emportait. Il voulait le croire, il aurait donné sa vie et peut-être même son âme pour le croire. Mais quelque chose en lui, plus profondément, croyait contre sa volonté aux ténèbres éternelles, au triomphe, non pas du néant, mais de la mort vivante. Non pas de rien, qui l'aurait rassuré, mais de quelque chose ou quelqu'un qui *était* rien et vers quoi la moitié de lui-même qui depuis sa naissance en faisait partie l'attirait pour le dévorer.

Une fois atteint le nombre de mots réglementaire passé lequel son programme cessait de tourner, il s'en tira par une vieille astuce de Rat, le coup du recadrage final qui permet de conclure sans conclure. Il semblait acquis, à partir de la moitié du livre, que Joe et ce qui restait de son équipe étaient dans les limbes et Runciter en vie, dans un monde « extérieur » devenu pratiquement irréel mais soustrait aux caprices de Jory le mangeur d'âmes comme à l'influence salvatrice d'*Ubik*. Et au dernier chapitre, en effet, on retrouve Runciter dans le hall du moratorium. Mais voici que pour prendre une tasse de café il sort de sa poche une pièce de monnaie, que la machine refuse. Il l'examine : elle porte l'effigie de Joe Chip.

Cette année-là, 1968, fut aussi celle du film de Stanley Kubrick *2001* :

*l'odyssée de l'espace*. Dick le vit, comme tout le monde, et fut particulièrement impressionné par la scène où le cosmonaute déconnecte l'ordinateur HAL 2000, atteint de folie meurtrière. La voix synthétique, si froide et posée, devient de plus en plus grave, comme il arrive quand on passe un disque à la mauvaise vitesse, et bizarrement de plus en plus humaine, pathétique, à mesure qu'on détruit ses circuits. HAL, conscient au début de ce qui se passe, menace, supplie qu'on l'épargne. Peu à peu, l'immense cerveau électronique à *l'intérieur* duquel le cosmonaute accomplit son œuvre de mort perd le contact avec ses propres composants. La conscience réflexive qui lui aurait permis de passer haut la main le test de Turing l'abandonne et ce qui subsiste pourtant, c'est ce qui passe pour le propre de l'homme, le moins accessible à une machine : la souffrance. Puis même la souffrance disparaît ou perd la faculté de s'exprimer, on n'entend plus que des phrases incohérentes, des bribes de chansonnettes échappées de stocks mémoriels saccagés. Puis plus rien.

C'est à cela que font penser les livres qu'écrivit Dick à la fin des années soixante.

Dans *Au bout du labyrinthe*, on voit s'entre-tuer un groupe de gens perdus sur une planète hostile. Au dernier chapitre, on apprend que ce sont les passagers d'un vaisseau spatial appelé *Persus-9*, qu'une erreur de programmation condamne à un voyage sans fin, donc à cohabiter jusqu'à la mort du dernier d'entre eux. Pour supporter le passage du temps, pour se supporter mutuellement, ils s'évadent sans quitter leurs couchettes dans des univers artificiels, polyencéphaliques, que programme à leur intention l'ordinateur du bord. La planète où se déroule le roman n'est qu'un de ces univers, transposant terme à terme les données de l'univers réel, c'est-à-dire du vaisseau à la dérive (encore n'est-il pas absolument certain qu'il soit réel ; peut-être une réalité avant-dernière, encore). L'ordinateur lui-même s'y est représenté sous l'aspect d'une bestiole monstrueuse, sorte de sphinx local qui répond aux questions par des aphorismes yi-kingiens et finit par exploser quand un des personnages, à qui ce mot est inexplicablement venu à l'esprit, lui demande ce que signifie *Persus-9*. Dick cherchait depuis toujours à formuler cette question unique, celle qui fait exploser Dieu ou L'oblige à se révéler, mais elle n'était plus qu'un tic, une boucle fastidieuse dans le programme que dévidaient les termites. De même pour la structure théologique du livre. Car l'ordinateur de bord, espérant donner une apparence de sens à l'univers qu'on y visite, a fabriqué à partir des informations

fournies par les passagers sur leurs très diverses croyances une religion de synthèse, fruit en réalité de conversations tenues quelques mois plus tôt par Dick et l'évêque Pike.

Coïncidence ou synchronicité jungienne, Dick apprit la mort de celui-ci pendant qu'il écrivait ce livre d'agonie. Éprouvé par ses deuils, revenu à la vie séculière, déçu par l'échec de son présumé best-seller sur la communication avec l'au-delà, l'ex-prélat avait créé en liaison avec les milieux d'affaires californiens une Fondation pour la transition religieuse, visant à ce que l'humanité aborde l'Ère du Verseau équipée d'une religion adulte, universelle, synthétisant le meilleur des divers cultes qui l'avaient précédée. Pour savoir qui serait admis au tour de table, il importait de régler la question en suspens de la « validité » du christianisme. Pike était donc parti enquêter sur place, en Israël, espérant apprendre au *wadi* de Qumrân, le lieu de culte des esséniens, si le nommé Jésus pouvait, oui ou non, être considéré comme le Christ, l'Oint du Seigneur, la Parole et le Fils de Dieu, et à ce titre participer à la « transition » en cours. Il comptait pour lui fournir cette réponse sur le champignon hallucinogène qui poussait peut-être encore dans les cavernes surplombant la mer Morte. Le lendemain de son arrivée à Jérusalem, en septembre 1969, il s'enfonça dans le désert de Judée au volant d'une voiture de location, muni de deux bouteilles de Coca-Cola et d'une carte routière qu'on retrouva une semaine plus tard dépliée sur le siège avant droit. Il fallut quelques jours de plus pour le retrouver, lui, mort de faim et de soif dans le sable. Pendant les recherches, des groupes de prière s'étaient formés, qui imploraient Dieu, Jim Jr et le célèbre médium Edgar Cayce : « la plus poignante Trinité dont j'aie jamais entendu parler », nota l'écrivain Joan Didion dans un article sur le défunt évêque.

Peu de temps avant Pike, Anthony Boucher était mort aussi, d'un cancer. Dick ne l'avait pas revu depuis dix ans, mais pleura cet homme doux et charitable qui avait été le mentor de sa jeunesse et lui avait montré qu'on pouvait être à la fois un écrivain de science-fiction, un catholique dévot, un mélomane et un juste. Puis ses deux chats moururent. Tricky Dick fut élu à la Maison-Blanche et Tim Leary jeté en prison. Du Haight-Ashbury ne venaient plus que des rumeurs de mauvais trips et de criminalité. Et quand, le 9 août 1969, fut annoncé le massacre de Cielo Drive où périrent Sharon Tate et ses amis, tout le monde fut horrifié mais pas surpris : cela devait, pensait-on, arriver.

Au cours de l'hiver, l'abus d'amphétamines envoya Dick à l'hôpital où l'on diagnostiqua de sérieuses lésions rénales et pancréatiques. À peine sorti, il recommença. Il se mit à écrire un roman dont il ne connaissait que le titre, emprunté à celui qui était devenu son musicien préféré, John Dowland : ses airs et pièces pour luth sont l'expression la plus poignante de la mélancolie élisabéthaine. Au début de *Flow, my Tears (Coulez, mes larmes)*, quelqu'un se réveille privé de son identité. Personne ne reconnaît cet homme célèbre la veille, ses papiers ne correspondent plus à rien, toute trace de lui a disparu. Il n'est plus rien.

Au début de l'été 1970, Dick abandonna le livre. Cent fois il avait cru que cela arriverait, et c'était arrivé pour de bon : il ne pouvait plus écrire. Plus un mot, plus une lettre. La termitière était bien morte.

Privé de ressources, il demanda le *welfare*.

Nancy n'en pouvait plus de ses crises, de la drogue, de sa crainte de devenir fou. Elle-même sentait revenir sa propre dépression. Elle partit en septembre, emmenant Isa avec elle. La petite fille, âgée de 3 ans et demi, vit par la vitre arrière son père courir après la voiture, sa silhouette rapetisser, puis la voiture tourna l'angle de la rue et elle ne le vit plus.

## Freaks

Il comprit que la seule solution pour ne pas se tuer serait de ne pas rester seul une minute, et remplit de qui voulait bien sa maison vide. Ce furent d'abord deux vagues copains, fraîchement plaqués comme lui, qui se trouvaient être le frère de Nancy et le mari de sa sœur. Ce trio de beaufs à la Cassavetes entama une bringue lugubre. On se soûla et se défonça aux accents de Wagner ; on amena des filles ramassées dans la rue ; on cessa de laver la vaisselle et de sortir les ordures ; avec une véhémence et pâteuse absence de conviction, on répéta que c'était le pied, la liberté. Au bout de quelques semaines, épuisés, effrayés par leur hôte, les deux invités se replièrent sur une version de la vie de garçon plus ménagère de leur santé.

La porte restant ouverte et la rumeur se propageant que la dope abondait au 707 Hacienda Way, les beaufs furent rapidement remplacés par tout ce que San Rafael comptait de toxicomanes aux assuétudes variées, de délinquants juvéniles, d'adolescents fugueurs, de *freaks*, pour citer le mot qui tendait à remplacer *hippies*, dévalué depuis Woodstock car passant pour récupéré. Depuis qu'en quittant Anne Phil avait quitté le monde des maisons bien rangées, des tondeuses à gazon dans le garage et des rapports cordiaux avec le shérif, la moyenne d'âge de ses relations avait considérablement baissé. Nancy avait la moitié du sien, les amis de Nancy pas davantage, et même le milieu science-fictionneux de la baie appartenait pour l'essentiel à la génération suivant la sienne. L'évêque Pike, Maren Hackett, Tony Boucher étaient morts. À 42 ans, il se retrouva dans un monde de gamins nettement divisé entre *freaks* – nous – et *straights* – eux –, où quiconque dépassait la trentaine était classé *straight*, donc désigné comme ennemi naturel. Lui-même, par caméléonisme plus que par masochisme, partageait cette façon de voir. Il préférait sincèrement la compagnie et le langage protophasique des jeunes à ceux des anciens combattants du Berkeley des années cinquante ou

même du début des années soixante à peine closes, mais qui à ses nouveaux amis évoquaient le déluge. Contre l'évidence biologique, il se sentait du bon côté de la barrière, *freak* parmi les *freaks*, et ceux-ci eurent tôt fait d'adopter cet étrange gros bonhomme, si triste et si drôle à la fois, qu'on appelait l'Ermite parce qu'il ne sortait guère de chez lui. À toute heure, on pouvait pousser la porte de la maison de l'Ermite, qui semblait ne dormir jamais, et trouver auprès de lui attention, drogue, alcool, musique, conversation, amour – qu'il proposait avec une insistance parfois gênante : c'était, pour les filles, le seul point noir.

Un jour arriva Donna, à l'arrière d'une Harley-Davidson conduite par un type tatoué. Donna, comme toutes les personnes dont il est question dans ce chapitre, portait un autre prénom, qu'elle préfère ne pas voir imprimé. Mais elle s'appelle Donna dans le livre que Dick écrit des années plus tard et dont j'ai tiré la matière de ces pages. Elle avait les cheveux noirs, les yeux noirs, un blouson de cuir noir, et traitait tout le monde avec une agressivité méfiante. Elle se disputa avec le tatoué, qui repartit sans elle. N'ayant nulle part où aller, elle accepta l'hospitalité de Phil.

Dès le premier soir, il lui fit écouter son air favori : *Flow, my Tears*. Il n'avait pas la démagogie de cacher sa culture, et ses hôtes aimaient bien, quand ils avaient la tête à ça, l'entendre parler de moines qui bouffaient des sauterelles dans les déserts d'Égypte au III<sup>e</sup> siècle ou de théories cinglées sur Dieu. Ils aimaient bien qu'il leur passe de ces disques bizarres dont il avait une incroyable collection, et j'aime, pour ma part, imaginer qu'une de ces filles paumées de 18 ans, qui en a maintenant 40, deux divorces derrière elle, un brushing comme dans *Santa Barbara*, et travaille dans un gros cabinet d'avocats à Boise, Idaho, écoute quelquefois, le soir, en descendant son deuxième Tom Collins, un disque d'airs pour luth de John Dowland, qui est tout de même une petite phrase de Vinteuil plus privée que Jefferson Airplane et lui rappelle des épisodes confus, violents de sa jeunesse, et lui donne envie de pleurer.

Un jour, beaucoup plus tard, une rescapée d'Hacienda Way se rappela : « Ç'a été une période tordue, dangereuse, n'empêche que si j'avais à choisir quelqu'un avec qui passer l'éternité, ce serait Phil. »

Il leur semblait à tous que cela durerait une éternité, qu'ils seraient toujours là à écouter leurs disques, et rouler leurs pétards, et couler leurs jours en



douceur loin du monde des adultes. En même temps, leur devise aurait pu être : « Prends du bon temps maintenant car demain tu seras mort. » On les aurait insultés en leur disant qu'ils vieilliraient.

Ils étaient en permanence défoncés. Comme les goûts différaient, les humeurs ne s'harmonisaient pas toujours. Un type qui, affalé sur le canapé, fume joint de hasch sur joint de hasch, en gloussant, a forcément peine à suivre son voisin bourré d'amphétamines : leurs films ne se déroulent pas à la même vitesse. Tous cependant avaient conscience de vivre dans un film dont chacun était à la fois le spectateur, l'acteur, le scénariste et le metteur en scène. Ce film leur apparaissait incomparablement plus riche, inattendu, magique que le documentaire morne et collectif dont se contentent les *straights*. Et souvent, à l'intérieur du groupe, les films étaient synchrones : pas sur toute leur durée, bien sûr, mais quelques images correspondaient pile : un instinct prévenait qu'on avait vu, compris, pensé la même chose saugrenue au même moment, et on éclatait de rire, chacun sachant pourquoi. En revenant de pisser, au bout du couloir, on disait à la cantonade que, tout de même, quand on y pensait, c'était une drôle de pièce, un couloir, que l'architecte qui un jour avait inventé le couloir devait être drôlement défoncé, et cela faisait rire tout le monde, à la fois parce que la remarque était juste – c'est vrai, quand on y pense – et parce qu'elle trahissait que son auteur était bien parti lui aussi. Et les salles d'attente, renchérissait un autre, riait aux larmes. Est-ce que vous pouvez croire qu'il existe des trucs appelés des salles d'attente ?

Un jour, ils allèrent en bande au drive-in, où se jouait à la suite toute la série de *La Planète des singes*. Il n'y en avait encore que trois épisodes, mais Phil, inspiré par les joints qui circulaient dans la voiture, imagina pour ses compagnons les scénarios de tous ceux qui suivraient, jusqu'au numéro 8, *Le Fils du retour de la planète des singes*, où on découvre que tous les grands personnages de l'Histoire, Jules César, Shakespeare, Lincoln, tous en réalité étaient des singes. Il mimait chaque rôle, se grattait sous les bras, poussait des petits cris aigus. Les autres en renversaient leur pop-corn de rire.

Après le drive-in, ils allèrent dans une station de lavage et passèrent avec la voiture sous la batterie de brosses tourbillonnantes, dans le tunnel de mousse qui grondait comme un tremblement de terre. Dès que la machine s'arrêtait, ils remettaient des pièces. De l'avis général, c'était encore mieux que le cinéma. D'autant que Phil, très en forme, poursuivait son monologue en

hurlant pour couvrir le vacarme :

« Cette histoire de singes me fait penser à un truc, vous savez quoi ? Il paraît qu'il existe non seulement des imposteurs, mais de faux imposteurs. J'ai vu un mec, à la télé, expliquer qu'il était un imposteur célèbre dans le monde entier. Il s'était fait passer pour un grand chirurgien de la faculté John Hopkins, pour un physicien de Harvard, pour un romancier finlandais qui avait eu le prix Nobel, pour un président de la République argentine destitué et marié à une vedette de cinéma...

— Et il s'est fait piquer ?

— Non, je te dis que c'était un faux imposteur. Il n'avait tenu aucun de ces rôles. Le mec passait le balai à Disneyland jusqu'au jour où il a lu un article sur un imposteur célèbre. Alors il s'est dit merde, moi aussi je peux me faire passer pour tous ces types connus. Et puis il a encore réfléchi et il s'est dit : pourquoi se donner tout ce mal ? Je n'ai qu'à me faire passer pour un imposteur. Il s'est fait un blé monstre avec ça, autant que le véritable imposteur. Et si ça se trouve, maintenant, des types se font passer pour lui. »

Un jour, quelqu'un eut l'idée de peindre en noir les vitres de toutes les fenêtres, pour qu'on ne sache plus s'il faisait jour ou nuit. De toute façon, on ouvrait rarement les volets. Un autre proposa de peindre en noir aussi les stickers de tous les disques, comme ça on ne saurait jamais ce qu'on mettrait, ça ferait une surprise. Phil s'y opposa.

Un jour, une voisine *straight* lui demanda le service de tuer un gros insecte qui s'était introduit dans sa cuisine et l'effrayait. Quand il l'eut fait, elle dit : « Si j'avais su que c'était sans danger, je l'aurais tué moi-même. » Cette phrase leur servit longtemps de mot de passe pour caractériser l'esprit *straight* dans ce qu'il a de plus hideux. Il suffisait d'en prononcer les premiers mots pour que tout le monde s'esclaffe, fier malgré ses ennuis de ne pas ressembler à cela.

Un jour, quelqu'un rapporta des livres de Carlos Castaneda, qui circulèrent dans la maison. Parmi les enseignements du sorcier yaqui, l'un surtout les marqua : chacun, dit-il, doit trouver sa place. Dans le monde, mais aussi bien dans une pièce, chacun a une place juste, une place qui lui convient, une place qui est *sa* place. Pendant plusieurs semaines, ce fut un rituel, puis un gag, de chercher sa place. Celui qui occupait le meilleur fauteuil le défendait

en disant « c'est ma place », et cette phrase, qui, dite par un *straight*, aurait résumé toute la mesquinerie possessive de son univers, devenait, proférée du ton juste, inattaquable.

Un jour, il fut question de se lancer sérieusement dans le trafic de drogue. Mais la discussion, les joints aidant, dérailla vite.

« Quand les douaniers te demandent si tu as quelque chose à déclarer, tu peux pas leur dire : “Ben, j'ai de la dope.” Alors tu sais ce que tu fais ? Tu prends un énorme bloc de hasch et tu le sculptes de manière à lui donner forme humaine. Puis tu y adaptes un petit mécanisme à ressort avec une minicassette et tu le places devant toi dans la file, et, au moment de passer devant le douanier, tu tournes la clé dans son dos. Quand le douanier lui demande s'il a quelque chose à déclarer, le bloc de hasch répond “Moi ? rien du tout”, et suit son chemin. Jusqu'à ce qu'il se trouve de l'autre côté de la frontière.

— On pourrait utiliser une batterie solaire au lieu d'un ressort. Comme ça, il pourrait marcher pendant des années. Il ne s'arrêterait jamais.

— Oui, il irait jusqu'au bout de la planète, et imagine un village d'Esquimaux, avec ce bloc de hasch haut de deux mètres et valant... Combien ça vaudrait, à ton avis ?

— Un million de dollars.

— Plus que ça. Deux millions. Alors les Esquimaux sont là, en train de se tailler des lances avec des os, comme ils font, et ils voient débouler ce bloc de hasch qui vaut deux millions de dollars et qui piétine dans la neige en répétant : “Moi ? rien du tout.”

— Putain, ils n'en reviendraient pas. Ça deviendrait une légende.

— Tu t'imagines en train de raconter à tes petits-enfants : “J'ai vu de mes yeux un bloc de hasch haut de deux mètres et valant deux millions de dollars surgir du brouillard en répétant : Moi ? Rien du tout” ? Ils te feraient mettre à l'asile.

— Oui, mais au bout de quelques siècles, voilà ce qu'ils raconteraient : “Au temps de nos grands-pères est venu un bloc d'afghan premier choix, haut de deux mètres et crachant le feu, qui hurlait : Chiens d'esquimaux ! Mais nous avons fini par le tuer avec nos lances en os.”

— Les gosses n'y croiraient pas non plus.

— De toute façon, les gosses ne croient plus à rien. C'est déprimant de raconter quelque chose à un gosse. Une fois, il y en a un qui m'a demandé :

“C’était comment, les premières automobiles ?” Merde, je suis né en 1950. »

Toutes leurs conversations ressemblaient plus ou moins à cela. Ainsi s’écoulaient leurs jours. *Bela jai*, disait Phil, ce qui veut dire « le temps passe » en bengali. Et tout le monde rigolait, répétant : *Bela jai*.

Un jour, Donna lui dit de ne pas croire un mot de ce qu’elle disait parce qu’elle mentait tout le temps. Il lui expliqua qu’elle n’était pas la première à dire cela, lui raconta le paradoxe du Crétois qui dit qu’il est menteur et ne la crut pas. C’est-à-dire qu’il continua à croire ce qu’elle disait.

Un autre jour, elle lui dit qu’elle ne pouvait pas coucher avec lui parce qu’il fallait qu’elle fasse attention à sa chatte : elle avait l’intention de passer la frontière canadienne avec une livre de coke cachée dedans. Et, de toute façon, elle n’aimait pas qu’on la touche.

Comme il avait l’air triste, elle voulut bien lui faire une supercharge. Cela consiste à tirer très fort sur un joint, puis, la bouche pleine de fumée, à la souffler dans la bouche de son voisin. Outre que cela défonce deux fois plus, il aimait sentir les lèvres de Donna contre les siennes et la fumée chaude sortir de sa bouche pour envahir la sienne. Les supercharges de Donna restèrent un des plus vifs souvenirs érotiques de sa vie.

Un jour, celui que dans son livre, plus tard, il appela Barris annonça qu’il pourrait leur fournir de la cocaïne, en veux-tu, en voilà, pour 84 cents le gramme. Dans un supermarché, il acheta pour ce prix une bombe d’un produit contre les coups de soleil. Revenu à la maison, il transforma la cuisine en labo du petit chimiste pour isoler les cristaux de cocaïne mélangés au produit. « Tu vois, expliquait-il en désignant sur la bombe la liste des ingrédients : benzocaïne, un gramme. Seuls les gens un peu au courant savent que c’est un nom de code commercial pour la coke. Évidemment, s’ils mettaient cocaïne sur la bombe, les gens flasheraient et se mettraient tous à faire comme moi. » Autour de l’évier, on commençait à imaginer des camions à benne manœuvrant pour entrer à reculons dans l’usine, à Cleveland, où l’on fabriquait le produit, y déversant des tonnes et des tonnes de cocaïne pure, non coupée, qu’on mélangeait ensuite avec de l’huile et diverses saloperies, et elle ressortait à l’autre bout dans des bombes aux couleurs gaies qui iraient s’empiler par milliers sur les étagères des drugstores. La chose à faire, suggéra quelqu’un, c’était de se payer un de ces camions à benne au lieu de traficoter en petit comme Barris. Récupérer toute

la cargaison, 700 ou 800 livres peut-être. Ou beaucoup plus. Combien ça contenait, un camion à benne ?

Ils passèrent l'après-midi à se le demander, tandis que l'expérience, évidemment, foirait. Le lendemain seulement, l'un d'entre eux releva combien il était peu probable qu'on vende 84 cents un produit contenant un gramme de coke à 100 dollars.

Un jour, Paul Williams, un jeune homme qui écrivait dans un magazine de rock, rendit visite à Phil Dick, dont il admirait les livres. Il avait fait sa connaissance en 1968, par l'intermédiaire du dessinateur Art Spiegelman, et ils avaient passé une soirée très amusante à fumer ce qu'ils croyaient être du THC, le principe actif de la marijuana, alors qu'il s'agissait d'un sédatif pour chevaux appelé PCP, qui devait au cours de la décennie suivante faire d'effroyables ravages sous le nom *d'angel dust*. Paul Williams, qui en avait pourtant vu d'autres, jeune vétéran qu'il était de la contre-culture, fut impressionné de trouver Dick si changé, régnant comme une sorte de gourou sur une tribu de très jeunes gens perpétuellement défoncés. Il ne put s'empêcher de penser qu'à ceux qui les avaient côtoyés *avant* Charles Manson et sa famille avaient dû faire cet effet-là.

Un jour, une fille qui habitait chez eux depuis une semaine tomba dans le coma au cours d'un trip d'acide. À l'hôpital où Phil, affolé, la transporta, on diagnostiqua une vasoconstriction généralisée : la moitié des vaisseaux qui irriguent le cerveau étaient bloqués, sans doute irrémédiablement. Le médecin ne demanda même pas comment c'était arrivé, ils avaient tous les jours des cas de ce genre. La fille survécut, avec une lésion cérébrale permanente.

Une autre, quelque temps plus tard, s'enferma dans un placard et n'en sortit que pour essayer de se trancher le bras à la hache. Elle n'y arriva pas complètement. On l'interna aussi.

Un jour, il oublia la combinaison protégeant le classeur blindé de son bureau. Par précaution, il ne l'avait notée nulle part car on volait beaucoup dans le monde des drogués ; d'une façon générale, tout objet possédant une quelconque valeur avait été volé à l'origine : c'était même à cela qu'on reconnaissait sa valeur. Et Phil avait gardé de sa vie antérieure quelques biens auxquels il tenait. Il les croyait en sécurité dans son coffre. Ils étaient encore

plus en sécurité, pensa-t-il pour se consoler, maintenant que lui-même n'y avait plus accès.

Ces pertes de mémoire l'inquiétaient. Il aurait fallu, pensait-il, que quelqu'un se rappelle leurs pauvres petites vies misérables et cramées, les moments de joie qu'ils avaient eus ensemble, comme le jour de *La Planète des singes* et du lavage de la voiture. Pour qu'on ne les oublie pas, pour qu'il reste une trace d'eux, en prévision de jours meilleurs où les gens comprendraient.

Un jour, une fille qu'ils connaissaient eut maille à partir avec son amant, qui était aussi son revendeur d'héroïne. Il cacha deux sachets de poudre dans la poignée du fer à repasser de la fille, puis passa un coup de fil anonyme aux flics. La fille découvrit la poudre et se la colla tout de suite dans les veines – ses bras ressemblaient à des rince-bouteilles –, si bien qu'en arrivant les flics ne trouvèrent rien. Le revendeur, furieux, la tabassa. Dans les jours qui suivirent, elle craignit qu'il ne la tue. Elle en parla à Phil, qui décida de recruter des tueurs à gages pour la protéger et, si le type insistait, le descendre. Deux Noirs costauds se présentèrent à elle et ne la quittèrent pas d'une semelle pendant plusieurs jours. Elle se demanda s'ils la faisaient marcher, ou si Phil la faisait marcher, ou s'ils faisaient marcher Phil, empochant ce qu'il leur donnait en échange d'un service que, mis au pied du mur, ils ne rendraient certainement pas. D'un autre côté, qui sait ? La fille ne sut jamais si elle avait eu affaire à de vrais tueurs à gages ou à des rigolos, et elle partit bientôt habiter une autre ville.

Un jour, celui que dans son livre, plus tard, il appela Jerry se mit à secouer ses cheveux pour faire tomber les poux. Il n'avait pas de poux mais il ne servait à rien de le lui dire. Il restait des heures sous le jet brûlant de la douche et quand il en sortait trouvait encore des poux dans ses cheveux. Bientôt, ils se mirent à grouiller sur tout son corps et à l'intérieur de son corps. Leurs morsures le faisaient souffrir abominablement. Il achetait des bombes de tous les insecticides existant, et en vaporisait partout dans la maison, asphyxiant les autres. Il passait ses journées à hurler sous la douche. Il fallut appeler les urgences psychiatriques. On l'emmena sans qu'il cesse de hurler. Il se suicida quelques mois plus tard.

Au cours de cette année, Phil accompagna ou visita au moins une dizaine de ses proches à l'hôpital psychiatrique. On lui reconnaissait ce mérite : il ne

laissait pas tomber les gens, même quand il n'y avait plus rien à faire pour eux. Lui-même fut hospitalisé trois fois, à la suite d'accès de dépression ou de panique. On le trouva en plutôt bon état pour quelqu'un qui s'enfilait mille tablettes de Methedrine par semaine, quarante milligrammes de Stelazine par jour, sans compter diverses bricoles qui ne se refusent pas.

Un jour, quelqu'un lui annonça la mort d'une amie commune. Il ne dit pas : « Gloria s'est suicidée », mais : « Gloria s'est suicidée *aujourd'hui*. » Comme si, de toute façon, cela devait arriver.

Un jour, il faillit s'envoyer dans le décor parce que la direction de sa voiture flottait. Ce n'était pas le premier tour qu'elle lui jouait. Rien de grave, mais il savait que la forme de sabotage la plus efficace consiste à provoquer des dégâts dont on ne peut prouver l'origine criminelle. Relier une bombe à l'allumage d'une voiture clarifie les choses. Mais quand il a affaire à une série de petits accidents étalés dans le temps, imputables apparemment à l'usure, alors l'individu visé perd tout moyen de réagir. Il doute de lui-même, se dit qu'il verse dans la paranoïa. Sa voiture déconne ? Ce sont des choses qui arrivent. C'est d'ailleurs ce que pensent ses amis : tout cela se passe dans sa tête. Et ça le démolit plus sûrement que n'importe quelle agression dont il peut retrouver l'origine.

Un jour, devant une tasse de café qu'on avait préparée pour lui, l'idée lui vint, et ne le lâcha plus, qu'on avait très bien pu mettre dedans un acide particulièrement tassé qui déroulerait à l'infini un film d'épouvante dans sa tête, un film qui durerait toute sa vie. Si quelqu'un lui en voulait, ce qui est inévitable dans le monde des drogués et que divers incidents prouvaient à l'envi, il pouvait parfaitement lui faire ça, ou pendant son sommeil le shooter avec un cocktail bien corsé d'héroïne augmentée de strychnine, de quoi le tuer, mais pas tout à fait, et aboutir au même résultat : l'accrochage à vie, le film d'horreur perpétuel. Son existence serait vouée à la seringue et à la cuiller, il finirait par rebondir contre les murs d'un hôpital psychiatrique, où jour et nuit il essaierait de se débarrasser de ses poux et se demanderait pourquoi il n'était plus capable de porter une fourchette à sa bouche.

Tous les dealers devaient redouter ça, et tous les flics des stup. Entre les deux la frontière était floue. Tout le monde savait que les voitures de la police, dans les quartiers comme celui où il habitait, étaient des fourgonnettes

Volkswagen décaties, couvertes de peintures psychédéliques et conduites par des *freaks* barbus. Tout le monde savait que les agents des stup se faisaient parfois passer pour des dealers et vendaient du hasch, voire du cheval, ce qui constituait une bonne couverture et arrondissait leurs fins de mois. Tout le monde savait que certains de ces agents en venaient à se droguer aussi et, sans quitter la police, devenaient non seulement des dealers prospères, mais des junkies. Tout le monde savait qu'en sens inverse certains dealers, soit parce qu'ils avaient des comptes à régler, soit parce qu'ils sentaient venir le coup de filet, servaient d'indicateurs aux flics. Tout le monde savait tout cela, mais cela n'aidait personne à y voir clair. Tout le monde, flics, dealers, usagers, changeait de rôle au gré des circonstances et de ce qu'il croyait être le rôle des autres. On était perdu.

Un jour, il crut que Donna était de la police. Il le lui dit. Elle répondit qu'elle comprenait fort bien qu'il le croie : dans le monde où ils vivaient, c'étaient des choses tout à fait vraisemblables.

Un jour, en revenant du cinéma, ils furent certains que les flics, ou d'autres, étaient venus en leur absence. L'un d'entre eux les avait peut-être renseignés. En tout cas, quelqu'un était venu : il suffisait de voir avec quelle minutie il avait effacé les moindres traces qu'il aurait pu laisser. Ils voyaient, comme dans un film, les flics sortir les tiroirs des meubles pour s'assurer que rien n'était scotché dessous, démonter les pieds de lampe au cas où en tomberait une averse de pilules, fourrer le nez dans les toilettes en quête de petits paquets enveloppés de papier cul et planqués de façon qu'il suffise en cas d'alerte d'actionner la chasse d'eau pour les faire disparaître. Mais peut-être, hypothèse beaucoup plus redoutable, les flics n'étaient-ils pas venus chercher de la dope mais en cacher, afin de les coincer quand ça les arrangerait. Cela pouvait être n'importe où, dans le téléphone, dans les prises murales, dans les plinthes. Des heures durant, ils passèrent la maison au peigne fin. Le fait de ne rien trouver n'était pas rassurant.

Un jour, il se persuada que la maison était surveillée, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Que la ligne téléphonique fût sur écoute, il s'en doutait et, de toute façon, la plus élémentaire prudence commandait de faire comme si. Personne n'appelait jamais, de chez soi, un contact pour de la dope. Même d'une cabine on utilisait des codes, par exemple on divisait par dix les



quantités, les flics ne se fatigant pas pour de si petites prises. Mais il ne s'agissait pas seulement du téléphone : il croyait la maison truffée de micros et de caméras.

Il se demandait comment les flics s'y prenaient pour visionner tout cela. À supposer qu'un type fût spécialement affecté au 707 Hacienda Way, passait-il ses journées devant la batterie d'écrans révélant ce qui se déroulait dans chaque pièce ? Regardait-il, écoutait-il *tout* ? L'intégralité de ces conversations sans fin, circulaires, enlisées, à quoi les camés passent leur temps ? Des kilomètres et des kilomètres de film flippé, toujours pareil ? Bien sûr, il devait se passer les bandes en accéléré. Mais il pouvait très bien, alors, rater un moment décisif : un deal important, une information qu'il recherchait âprement, qui était en fait la raison de la surveillance. Il devait tout le temps redouter ça. Son travail avait quelque chose d'inferral.

D'un autre côté, il aurait bien aimé être à sa place. Pouvoir identifier ses ennemis. Savoir ce qui se passait chez lui en son absence ou dans une pièce quand il se trouvait dans une autre. Un arbre qui tombe fait-il du bruit s'il n'y a personne dans la forêt pour l'entendre ? Comment était Donna quand il n'était pas là pour l'observer ? Que disait-elle de lui ? Avec qui couchait-elle ? Que mettait-elle dans sa chatte ? Et le chat ? Il l'imaginait en train de vider une taie d'oreiller pour y fourrer tous ses objets de valeur, piquant tout, par pure malveillance, allumant ses joints, appelant des gens par l'interurbain, histoire de saler la note de téléphone, marchant au plafond... Et lui-même, d'ailleurs ? S'il avait été filmé à longueur de journée, est-ce qu'il n'aurait pas été surpris en visionnant les bandes ? Quand il croyait se lever pour aller pisser, la nuit, que faisait-il en réalité ? Il paraît qu'on ne reconnaît jamais sa propre voix quand on l'entend enregistrée pour la première fois, le même phénomène doit se produire quand on se voit filmé. On se prenait pour un grand gros barbu et on voit un chétif binoclard. Non, il se reconnaîtait forcément, aux vêtements ou tout simplement par élimination. Si ça habite ici et que ce n'est ni Donna, ni Luke, ni Barris, ni un chien, ni un chat, c'est forcément moi.

En principe.

## Coulez, mes larmes

Un soir, rentrant chez lui, il ouvrit la porte d'entrée et pressa l'interrupteur, sur sa gauche. Ce qu'il vit lui fit lâcher son carton de provisions. Des monceaux de papiers en désordre, des objets piétinés gisaient sur le parquet. La chaîne stéréo avait disparu. Les vitres étaient soufflées, l'énorme classeur blindé éventré à l'explosif, la maison mise à sac. « Dieu soit loué ! fut sa première pensée. Je ne suis donc pas paranoïaque. »

Depuis une dizaine de jours, il attendait que quelque chose arrive. La voiture marchait de plus en plus mal. Il avait reçu des coups de téléphone menaçants. Une nuit, réveillée par l'un d'entre eux, Donna avait piqué une crise de nerfs, répétant qu'ils allaient être attaqués. Faire partager cette peur, n'importe quelle peur, à Phil ne constituait pas un exploit. Il s'acheta un revolver et se mit à rôder dans sa propre maison, l'arme au poing, à guetter qui s'en approchait par les fentes des stores baissés, à s'attarder dans les angles morts. Il harcela ses amis pour leur représenter le danger qu'il courait et demanda même la protection de la police. La police l'envoya promener ; quant aux amis, ils avaient l'habitude. Chacun savait que Phil vivait en état de crise perpétuelle, créait autour de lui l'atmosphère de ses livres, dont les héros se croient persécutés par d'invisibles ennemis. Le rôle d'ami du héros consistait à lui dire : mais non, tu te fais des idées, tout cela n'existe que dans ta tête, et ils s'en acquittèrent sans défaillance. Par ailleurs, toujours dans ses livres, il s'avère qu'en réalité, contre toute évidence, le héros a raison ; et voilà que la réalité consentait à tenir son rôle. Dans le bras de fer qui l'opposait à lui, elle cédait, se faisait phil-dickienne.

Il appela la police dans une sorte d'euphorie, celle du petit garçon qui à force de crier au loup s'est fait boulotter par le loup et, au fond de son estomac, redoute certes que personne ne vienne, mais aussi jubile en pensant à la mauvaise conscience que déchaînera sa mort. La police fut à la hauteur,

en lui raccrochant au nez : le mythomane d'Hacienda Way, ce repaire de drogués, on en avait soupé, on fouettait d'autres chats. Deux inspecteurs, finalement, vinrent en traînant les pieds, constatèrent les dégâts, et l'un d'eux, au moment de partir, lui demanda pourquoi diable il avait fait ça. D'autres auraient pris de haut cette insolence. Dick se mit à trembler, de fureur et de peur, à expliquer d'une voix soudain suraiguë qu'il n'était même pas assuré. Le lendemain, quand il apporta au commissariat la liste des objets volés ou dégradés, on refusa – ou peut-être différa – de l'enregistrer, sous prétexte qu'aucun cambriolage n'avait été déclaré dans son secteur. Puis un policier, mi-paternel, mi-menaçant, lui glissa qu'on n'avait pas besoin de trublions comme lui à San Rafael et qu'il ferait mieux de changer d'air, avant qu'il lui arrive pire.

Il avait perdu dans l'affaire presque tous les souvenirs que contenait son coffre, sa chaîne stéréo et un sentiment de sécurité déjà largement entamé ; il y avait gagné, outre la certitude d'avoir raison, un sujet de réflexion sans fin. Jusqu'au jour, trois ans plus tard, où il lui en fut donné un plus gros encore, il rongea sans se lasser cet os : qui avait cambriolé sa maison le 17 novembre 1971 et pourquoi ?

D'emblée, il écarta l'idée qu'il pût s'agir d'un délit « normal », imputable à des voyous du quartier ou à d'anciens hôtes de passage. Le recours à l'explosif innocentait à ses yeux ce menu fretin – d'autant que, selon un informateur dont il ne parlait que mystérieusement, à l'en croire un ancien de la CIA, il s'agissait d'un explosif rare, utilisé seulement par l'armée. Le mobile ne pouvait être la banale cupidité : on avait voulu l'effrayer ou bien on cherchait quelque chose.

Par une de ces coïncidences insignifiantes qu'il aurait jugée hautement significative – un bon exemple de synchronicité jungienne –, j'ai moi-même été cambriolé au moment où je commençais à écrire ce chapitre. J'ai à cette occasion appris du policier venu dresser constat que toute personne portant plainte à ce sujet éprouve la même impression, la plupart du temps fausse : le voleur n'a pas fouillé au hasard, il cherchait quelque chose de précis. Qu'il ait pris telle babiole, dédaigné des objets de plus grande valeur, et l'on se creuse la tête pour trouver une explication logique à ce choix en général dicté par la hâte ou l'ignorance.

Cette manifestation bénigne du besoin de sens qui nous anime fit, comme on l'imagine, des ravages chez Dick : pour qu'on se soit fatigué à plastiquer

son classeur géant, il fallait qu'il contienne, du moins soit soupçonné de contenir, quelque chose de précieux ou de compromettant. Mais quoi ? L'idée refit surface selon laquelle il aurait sans le savoir touché dans un de ses romans une vérité dangereuse.

Dans la préface du dernier paru, *Au bout du labyrinthe*, il mentionnait ses discussions théologiques avec le défunt évêque Pike. Et celui-ci, dans son livre sur ses contacts avec l'au-delà, avait remercié Phil et Nancy de leur concours. Sur le moment, ce remerciement l'avait touché, mais il en mesurait à présent le danger. Les positions de Pike avaient fait scandale : il se pouvait très bien que des fanatiques religieux, membres d'une secte intégriste, aient soupçonné son ami Dick de poursuivre son œuvre hérétique ou, en tout cas, de détenir des documents permettant de la poursuivre : des révélations, par exemple, sur le trafic de drogue auquel était mêlé Jésus-Christ...

Une autre piste l'entraîna plus loin. Elle partait du livre abandonné après le départ de Nancy, *Coulez, mes larmes, dit le policier*, où il était question d'une drogue nouvelle, capable d'inhiber les centres nerveux commandant l'impression de continuité spatio-temporelle, donc de précipiter l'utilisateur dans un univers privé de tout repère. Personne ne l'avait lu, le manuscrit inachevé dormait dans le coffre de son agent, mais il se rappelait, un soir, en avoir raconté l'intrigue à un type assez louche qui avait quelques jours habité la maison. Le type lui avait assuré que la CIA faisait des expériences de ce genre avec un dérivé du LSD, sous le nom de code *mello jello*. Peu de temps après – et peu de temps avant le cambriolage –, un autre type non moins louche était venu le voir, qui prétendait représenter un service sanitaire enquêtant sur la diffusion d'un virus originaire du Vietnam ; les symptômes qu'il décrivait ressemblaient fort à ceux de la *mello jello* : rentrant chez soi, on croyait s'être trompé de porte ; on ne reconnaissait rien ni personne ; pis, on n'était ou ne croyait être reconnu par personne.

C'était exactement ce qui arrivait dans son livre, où le célèbre animateur de télévision Jason Taverner se réveille un matin dans une chambre inconnue, condamné à l'anonymat. Personne n'a entendu parler de son show, suivi la veille par trente millions d'Américains. Personne ne reconnaît son visage qui une semaine plus tôt faisait la couverture de *Time*. Sa maîtresse, son agent, sa secrétaire le font éconduire. Il n'a plus de papiers, aucune trace ne subsiste de lui dans les fichiers de la police ni dans les mémoires de ses contemporains.

Quand, plus d'un an après l'interruption du livre, on lui avait raconté cette histoire de *mello jello*, Dick n'avait marché qu'à moitié : c'était troublant,

certes, mais cela ressemblait beaucoup à un de ces délires de toxicos qu'il entendait et imaginait à longueur de journée. La coïncidence, surtout, l'aurait plus convaincu si le type lui avait parlé des expériences de la CIA *avant* qu'il dévoile l'intrigue de son roman, et non après. Mais le cambriolage, le recours à un explosif de l'armée balayèrent son scepticisme. Il lui semblait à présent très plausible qu'une unité d'élite à la solde du complexe militaro-industriel ait fouillé ses papiers pour savoir s'il en savait plus qu'il ne ressortait de ses bavardages. On cherchait le manuscrit, on ne l'avait pas trouvé. Mais les hommes des forces secrètes ne s'en tiendraient pas là. Ils penseraient certainement à son agent. Il faillit lui téléphoner pour savoir si son coffre ne venait pas d'être plastiqué, s'il n'avait pas engagé une nouvelle secrétaire ou reçu des offres alléchantes de gens qui se disaient éditeurs, mais il se ravisa, de peur qu'un tel appel n'éveille des soupçons. Il redoutait aussi de s'entendre répondre : « Enfin Phil, rappelle-toi : pas plus tard que la semaine dernière, tu m'as demandé de te renvoyer ton manuscrit. »

Il aurait aimé le relire pour apprécier mieux sa portée subversive. Car il n'y avait pas que l'histoire de la drogue. Le véritable sujet, c'était l'univers parallèle où elle précipitait Jason Taverner : une société totalitaire, quadrillée par une police toute-puissante. En soi, pas de quoi fouetter un chat : la science-fiction raffole de ces tableaux orwelliens, dont nul censeur, dans le monde libre, ne songe à s'émouvoir. Mais justement, c'était du monde libre qu'il parlait. Son roman se passait en Amérique. Le président y était nommé. Il savait que pour faire paraître le livre il faudrait changer ce nom, et il lui en avait même trouvé un : Ferris F. Fremont, FFF, parce que le F est la sixième lettre de l'alphabet et 666 le chiffre de la Bête dans l'Apocalypse ; mais, dans le premier jet, le tyran s'appelait, noir sur blanc, Richard Milhouse Nixon.

Depuis longtemps, il avait une théorie sur l'ex-gouverneur de Californie, le malfrat aux phalanges velues dont il avait suivi l'ascension à mesure que lui-même plongeait dans les bas-fonds, et il démontrait cette théorie avec autant d'autorité que l'accointance de la firme Marlboro avec le Ku Klux Klan – un autre de ses succès de société. Dans le cas de Marlboro, on fait valoir que les lignes séparant, sur le paquet, les espaces rouges des espaces blancs forment trois K, un côté pile, un côté face et un sur la tranche supérieure ; dans celui de Nixon, on s'appuie sur l'adage : *Is fecit cui prodest*. À qui pouvaient bien profiter les assassinats de John, puis de Robert Kennedy, de Martin Luther King, l'attentat contre George Wallace, sinon à un personnage de second rang, laid et rusé comme Richard III, comme Staline, et comme eux capable

d'éliminer tous les rivaux mieux doués qui le séparaient de son but ? Oui, Nixon était arrivé au pouvoir par les mêmes méthodes que Staline, et en bénéficiant des mêmes appuis. Parce qu'il avait su placer des mouchards partout, les services de renseignements le soutenaient ; et les Soviétiques le soutenaient aussi, parce qu'il servait leurs intérêts. Parce que, en fait, il était un des leurs.

À ce stade de la démonstration, tout le monde en général éclatait de rire. Nixon coco, c'était bien du Phil ! Mais Phil insistait, montrait qu'il suffisait d'envisager cette thèse pour que sa vérité saute aux yeux. Depuis le début, Nixon émargeait au Parti communiste et, couvert par sa réputation de politicien conservateur acquise au temps du maccarthysme, travaillait à faire du pays de la liberté une cryptocolonie de l'Union soviétique. Les citoyens étaient surveillés, la délation organisée et, suprême réussite, alors que l'*Homo sovieticus* avait au moins conscience d'habiter une prison, l'Américain moyen l'ignorait. Par cette supériorité, la dictature nixonienne se rapprochait de l'idéal que les nazis n'avaient pas eu le temps d'accomplir et après quoi les Russes, handicapés par leur atavique barbarie, s'essoufflaient péniblement.

Dick avait lu, sinon Soljenitsyne, du moins des articles sur lui au moment du prix Nobel. Il l'admirait, sans pouvoir s'empêcher de penser qu'il avait en Russie la tâche facile : au moins, on le croyait ; personne de raisonnable ne pouvait refuser de le croire. Alors qu'un Soljenitsyne américain, qui lui aussi dirait la vérité, dénoncerait les crimes de Nixon comme l'autre ceux de Staline, il n'y aurait même pas besoin de le mettre dans une maison de fous : tout le monde le jugerait fou, nul ne pourrait l'entendre. Il avait cru extrapoler en décrivant l'Amérique totalitaire de *Coulez, mes larmes*, mais plus il y réfléchissait, plus il voyait ce livre comme son *Archipel du goulag* : une œuvre de prophète, et cela d'autant plus qu'elle montrait une réalité invisible, inadmissible. Au reste, ceux qui savaient, les criminels d'État, ne s'y trompaient pas. Ils l'avaient soumis à un contrôle fiscal, persécuté, cambriolé ; au besoin, ils n'hésiteraient pas à le supprimer physiquement.

Comme son homologue soviétique, il vivait désormais dans la terreur. Ses ennemis avaient frappé et frapperaient à nouveau. Ses amis, considérant la maison de l'Ermite comme une planque grillée, et certains, selon toute vraisemblance, n'ayant pas la conscience tranquille, s'étaient dispersés. Quant à la police, elle le traitait en délinquant plus qu'en victime. À tout moment elle pouvait venir l'arrêter. On n'entendrait plus jamais parler de lui.

Si on ne l'abattait pas sur place, il se retrouverait dans un camp de concentration en Alaska.

En triant ce qui restait de ses paperasses dans la maison vide, sans musique, où le moindre bruit le faisait sursauter, il tomba sur une invitation à la Convention de science-fiction de Vancouver, qui se tenait au mois de février. En temps normal, il se serait défilé. Mais, durant ces semaines noires, le statut d'invité d'honneur, le refuge à l'étranger tous frais payés lui tinrent lieu de futur. Il fallait écrire un discours, dont il décida de faire son testament. Il succomberait peut-être, mais pas sans avoir dit ce qu'il pensait haut et fort, comme Soljénitsyne à Stockholm.

C'était la première fois depuis un an et demi qu'il s'asseyait devant sa machine à écrire. Soit par fidélité, soit faute d'autre gîte, Donna venait encore le voir chez lui. Elle fut son inspiratrice et se laissa même persuader de l'accompagner au Canada. À ses côtés, elle représenterait la jeunesse rebelle, espoir de l'Amérique, dont il se proposait de faire l'éloge.

Dans la société policière qu'il voyait insidieusement se mettre en place aux États-Unis, on ne pouvait selon lui attendre de résistance que de la part des *freaks*. Les oppositions politiques pactiseraient, comme toujours, ou se laisseraient manipuler. Les adultes imbus de leur importance ne demandaient qu'à aimer Big Brother, à troquer leur faillible et vulnérable humanité contre les certitudes de l'androïde, ce citoyen modèle des régimes totalitaires. S'il restait donc une chance à la liberté, c'était l'esprit mauvais con des plus jeunes : « Allez-y, prêcha-t-il. Trichez, mentez, resquillez, truquez, soyez ailleurs, contrefaites les documents, jetez du LSD dans les réservoirs municipaux, construisez dans votre garage des gadgets électroniques qui surpasseront ceux qu'utilisent les autorités. Si votre écran de télévision vous observe, bidouillez-le de telle sorte que le larbin de la police chargé de surveiller votre salon reçoive l'image de son salon à lui. Payez vos amendes en fausse monnaie, avec des chèques en bois ou des cartes de crédit volées. Si un juge vous condamne, remplacez les pilules anticonceptionnelles de sa fille par des cachets d'aspirine. Abonnez-le à des revues pornographiques. Utilisez le numéro de sa carte de crédit pour des appels téléphoniques interminables à des villes éloignées, sur d'autres planètes. »

Donna devait assister à la conférence et il était prévu qu'à la fin il se tourne vers elle, l'invite à se lever. La représentante de la jeunesse rebelle, en blouson de cuir et boots, ses cheveux noirs lui tombant dans les yeux,

traverserait alors l'amphithéâtre de l'université de Colombie britannique et viendrait le rejoindre sur la scène. Elle l'embrasserait devant tout le monde, sur la bouche, et lui tendrait un joint qu'il allumerait sous les applaudissements. Ce scénario adoucit un peu les nuits qu'elle refusait de passer dans son lit.

Hélas, le jour du départ Donna ne fut pas au rendez-vous. Elle avait revendu le billet qu'il lui avait acheté, puis disparu de la circulation. Il partit donc seul, avec une valise contenant quelques vêtements de rechange, une Bible et son discours, qui, après cette trahison, lui paraissait absurde.

À nous qui, devenus vertueusement démocrates, rougissons d'avoir dans notre adolescence traité les CRS de SS et le pauvre Pompidou de dictateur ce discours paraît absurde aussi. Mais il n'avait rien pour surprendre son public, qui entendait couramment de tels propos dans la bouche des radicaux américains. Leary, la même année, invitait à « résister à la robotisation en cours » et jugeait que « tirer sur un robot policier génocideur », c'est-à-dire sur un flic, était un « acte sacré ». Dick fut donc applaudi comme un maire qui, lors de comices agricoles, vante la diversité fromagère de la France et condamne la bureaucratie bruxelloise. Cet hommage distrait suffit à le requinquer. On l'interviewa, le photographia, le promena dans la ville, qu'il trouva belle, lui présenta de jeunes admiratrices, qu'il trouva plus belles encore. On l'emmena danser dans une boîte de nuit. On ne le laissa pas seul une minute. Donna, le cambriolage, la menace fasciste s'estompèrent : il avait trouvé un havre, un nouveau cercle d'amis qui accueillirent avec incrédulité mais enthousiasme la décision qu'il prit, dès le premier soir, de refaire sa vie à Vancouver. On se soûla pour fêter la nouvelle. Chacun lui donna son adresse et son numéro de téléphone, en lui assurant qu'il serait toujours le bienvenu. Dick était homme à prendre au mot les invitations les plus vagues. La convention finie, sa chambre d'hôtel n'étant plus payée, il trouva refuge chez un journaliste qui l'avait interviewé et dont la très jeune femme, Susan, aimait ses livres. Les premiers jours, sa fantaisie et son humour les enchantèrent. Il les fit pleurer de rire en mystifiant un témoin de Jéhovah qui avait sonné à leur porte et toute sa vie se souviendrait de ce gros barbu aux yeux brillants qui lui parlait de l'entropie, des lois de la thermodynamique et de la transsubstantiation. Mais l'appartement ne comptait que deux pièces et la présence du grand homme, qui couchait sur le canapé du salon, se révéla vite encombrante. Susan, encore étudiante, restait bâcher ses cours chez elle



pendant que son mari allait au journal. Dans ces conditions, pensa Dick, elle ne pouvait qu'être ravie d'avoir un peu de compagnie. Moins pressé qu'il ne l'avait dit de se trouver un appartement, il ne consentait à en visiter que si elle venait avec lui. C'étaient ses seules sorties. Le reste du temps, il allait et venait dans le salon, lisait la Bible, écoutait de la musique et toutes les cinq minutes frappait à la porte de la chambre où s'était enfermée Susan pour lui demander si ce n'était pas trop fort, ou si elle voulait du café, ou si c'était intéressant, ce qu'elle étudiait. Il lui chantait d'une voix plaintive l'air de Dowland dont il avait fait son blason musical :

*Flow, my tears, fall from your springs.  
Exiled for ever, let me mourn...*

Touchée d'abord, flattée d'être courtisée de façon si romantique, elle prit mal qu'il se mette à débiter son mari. Vexé d'être rembarqué, Dick devint agressif, soupçonneux, manipulateur. Répondant au téléphone en l'absence de ses hôtes, il se plaignait d'eux à leurs amis. Susan et son mari eurent le plus grand mal à le mettre à la porte, puis, des années plus tard, à confier au biographe venu les interroger un témoignage point trop accablant pour cet homme qu'ils continuaient d'admirer : « Il vivait, conclut sobrement le mari, à un degré d'intensité plus élevé que quiconque et insistait pour qu'on le rejoigne dans son univers. Pour notre part, nous n'y tenions pas. »

N'y tenaient pas davantage les diverses filles aux cheveux noirs qui, dans l'euphorie de la convention, lui avaient fait promettre de leur téléphoner s'il restait ou revenait à Vancouver. Cramponné, dans une chambre d'hôtel minable, à son carnet d'adresses, puis à l'annuaire de la ville, il connut l'amertume du CRS qui, maître nageur l'été et traînant tous les cœurs après soi, monterait à Paris, la saison finie, en espérant renouer avec ses bourgeoises conquêtes de la plage. Toutes avaient des maris, des amants ou simplement autre chose à faire que de s'occuper de lui. Beaucoup semblaient embarrassées en découvrant qui les appelait, comme si elles avaient appris, depuis la convention, des choses désagréables sur son compte – évidemment, il soupçonna Susan. Certaines, même, ne se souvenaient pas ou feignaient de ne pas se souvenir de lui : à croire qu'elles avaient lu *Coulez, mes larmes*.

Encore une fois, quelque chose avait déraillé. Il avait cru trouver l'élan pour commencer, *nel mezzo del cammin*, une autre vie et se retrouvait seul en terre étrangère. Dans le meilleur des cas, nul ne se souciait de lui, et dans le

pire... Dans le pire, on l'avait attiré ici, loin de ses bases, pour en finir avec lui. Le flic, à San Rafael, lui avait dit d'aller se faire pendre ailleurs et il avait obéi. Quelques jours avant son départ, qu'il croyait alors être *leur* départ, il l'avait fait remarquer à Donna : finalement, j'obéis à ce flic, je m'aplatis ; et si, à la dernière minute, je ne partais pas ? Si je déjouais leurs plans ? Donna, qui le connaissait bien, avait alors dit quelque chose qui l'avait frappé : si tu n'y vas pas, quelqu'un d'autre ira, prononcera la conférence et, à partir de là, ce quelqu'un sera Philip K. Dick à ta place. Peut-être quelque chose de ce genre s'était-il passé. Peut-être n'était-il pas lui-même, mais l'agent, ou l'androïde, chargé de jouer son rôle. Le temps de la convention, il l'avait joué à merveille, d'autant mieux qu'il ne se doutait de rien : on lui avait implanté une fausse mémoire, il croyait être Phil Dick, l'écrivain subversif, l'amateur de théologie, le dragueur impénitent. Et puis il avait décidé de rester. Est-ce que cette décision faisait partie de son programme ? Ou est-ce qu'en la prenant, il s'était écarté de ce programme, pour la consternation de ses maîtres qui depuis plusieurs semaines essayaient de remettre la main sur lui afin, soit de le détruire, soit de le diriger vers l'atelier où on tâcherait de comprendre ce qui avait disjoncté ? Dans la version officielle de l'univers, il avait, comme prévu, quitté Vancouver. Pas étonnant que tout le monde fasse comme s'il n'était pas là. En s'aventurant sur un segment de réalité dont il était le seul habitant, il s'était transformé en fantôme.

Je ne veux pas ici extrapoler. Je ne m'en ferais pas faute si j'écrivais un roman : j'aurais été tenté, je l'ai été, d'en situer le déroulement au cours des deux semaines dont prendra soin ce seul paragraphe. Ces deux semaines sont un trou dans la biographie de mon héros, et je ne crois pas qu'on puisse être romancier sans rêver de faire son nid dans un tel trou : suivre Agatha Christie dans sa mystérieuse fugue, Robespierre à Ermenonville, où il se retira, dit-on, à la veille de Thermidor, ou le Christ au désert. Une magie puissamment romanesque s'attache au temps écoulé sans témoins. Et je vois une inégalité profonde, peu soulignée, entre ceux qui ont accès à ce luxe, de pouvoir, s'ils le veulent, ne croiser pendant une semaine ou six mois que des regards étrangers, autant dire le regard de personne, et ceux que les contraintes de leur vie ligotent en permanence sous les yeux de leurs familiers.

Glenn Gould disait qu'il existe pour chacun un ratio optimal, que souvent il ignore, entre le temps passé seul et dans la compagnie de ses semblables. À lui il fallait des journées entières pour se purifier d'une heure en société.

Dick, au contraire, avait une peur affreuse de l'esseulement. Son idéal était de pouvoir quand bon lui semblait s'enfermer dans une pièce pour travailler, mais que dans la pièce voisine une femme veille et l'attende. C'est pourquoi, s'il est hasardeux de conjecturer ce qui a pu se passer dans sa tête, le biographe n'a pas trop de difficultés à établir les faits de sa vie, à savoir où il était tel jour et avec qui. Cinq épouses et des dizaines d'amis sont là pour témoigner. D'où le mystère de ces deux semaines, qui, dans une vie moins exposée, passeraient inaperçues.

De même qu'un tas de gens ont été cambriolés, un tas de gens ont passé quelques jours seuls dans une ville étrangère. Il est très probable – bien que rien ne permette de l'assurer – que Dick a été victime d'un cambriolage banal, comme il s'en déclare des dizaines chaque jour dans un commissariat de banlieue ; il est probable aussi qu'au mois de mars 1972 il a traîné sans but dans Vancouver, regardé la télévision dans des chambres d'hôtel, avalé des pilules par poignées, passé des centaines de coups de téléphone à des filles qui l'ont envoyé paître et que la Providence n'a pas jugé utile de présenter à ses biographes. Mais il n'y a pas de témoin, pas même lui : ces deux semaines, à peine écoulées ou peut-être à mesure qu'elles s'écoulaient, s'effacèrent de sa mémoire.

Le 23 mars, il se retrouva. Comme Jason Taverner dans son livre, il était allongé sur le lit d'une chambre d'hôtel crapoteuse. Il appela Susan, la jeune femme du journaliste, pour lui annoncer qu'il allait « éteindre la lumière ». Elle lui raccrocha au nez, impatientée, sans comprendre le sens de cette allusion au texte de *Flow, my Tears* :

*Down, vain lights,  
shine no more...*

Mais il se figura qu'elle avait fort bien compris et que sa fin de non-recevoir signifiait : « Tu peux crever. » À quoi il s'employa en absorbant sept cents grammes de bromure de potassium. Il s'endormit. En émergeant, un peu plus tard, il remarqua sur la paume de sa main gauche un numéro de téléphone que la droite, à un moment ou à un autre, avait dû griffonner. À tâtons, il le forma. C'était celui des secours d'urgence.

Suivirent quelques jours à l'hôpital. On le tira vite d'affaire, mais la

question se posa de savoir où l'envoyer ensuite. Il jura qu'il n'avait nulle part où aller, qu'il recommencerait à peine sorti, qu'il était toxicomane. N'existait-il pas au Canada des centres de désintoxication ? Si, bien sûr, lui répondit-on, il y avait X-Kalay, mais qu'il ne s'y trompe pas, ce n'était pas une partie de plaisir : sevrage intégral, pas de médicaments pour aider à tenir le coup, surveillance incessante. Parfait, assura-t-il, c'est exactement ce qu'il me faut.

Oui, mais à X-Kalay on ne traitait que les héroïnomanes.

Aucun problème, je *suis* héroïnomane.

Le médecin dut considérer d'un œil sceptique la corpulence de son patient, qui avait effectivement l'air esquiné par toutes les drogues du monde, sauf celle-ci. Les faits sont là, néanmoins, pour confirmer l'ascendant exercé par Dick sur le corps médical : il pesait cent kilos, X-Kalay était bien un centre spécialisé dans le sevrage des héroïnomanes, c'est-à-dire de squelettes ambulants, et il y fut bel et bien admis, au terme d'un entretien avec des gens à la fois expérimentés et peu portés à la plaisanterie.

A ce détail près qu'on en franchit le seuil de son plein gré – et même, dans son cas, en insistant beaucoup –, le cérémonial de l'entrée dans un centre de désintoxication « dur » comme X-Kalay diffère peu de l'incarcération d'un prisonnier. On troque ses vêtements civils contre un pyjama et des chaussons de feutre, son nom contre un prénom arbitrairement attribué ; on est prié de ne parler ni de son passé ni, en général, de l'extérieur ; on dépouille sa volonté. On ne fera rien désormais qui ne soit ordonné et surveillé.

En vertu d'un paradoxe d'ailleurs répandu, Dick fut immensément soulagé d'être accepté par cette institution qui ressemblait au camp de concentration où il avait si fort redouté qu'on l'envoie. Autrefois jaloux de sa liberté, il ne demandait qu'à être pris en charge. On décidait pour lui : heure de lever, heure de coucher, heure de corvée, heure de détente ; quelle délivrance ! De même, lui qui n'avait cessé de dénoncer la surveillance policière dont il se croyait la victime venait d'apprendre à ses dépens dans quel néant on tombe lorsqu'on n'est regardé par personne. Sans témoins, il cessait d'exister. Il s'était douté de cela, les derniers mois d'Hacienda Way, quand il croyait craindre et en réalité espérait que la police le filmait. Même s'il ne pouvait jamais visionner les bandes, même si personne ne les avait visionnées, c'était quelque chose de savoir, au moins de soupçonner, qu'elles existaient quelque part, que quelque part, perdu sous des tonnes d'archives également inutiles et vitales, gisait un témoignage établissant ce qu'il avait fait, minute par minute,

pendant toutes ces journées et toutes ces nuits dont il ne gardait plus la mémoire. Bien sûr, un tel témoignage ne portait que sur les gestes et les paroles produits par la machine humaine appelée Phil Dick. Les pensées lui échappaient, mais il aurait déjà donné cher pour savoir s'il avait ou non signé tels chèques dont, examinant ses relevés, il ne se souvenait plus ou répondu grossièrement aux appels téléphoniques de personnes bien intentionnées qui le lui avaient reproché par la suite : un camé quelconque, habitant la maison, avait dû trouver malin de se faire passer pour lui, assurait-il pour se défendre, mais il sentait bien qu'on ne le croyait pas et lui-même n'en était pas très sûr. Bien entendu, le clou d'un tel film, ce serait le cambriolage, dont il croyait coupable la police de Nixon et dont non seulement la police, mais certaines des personnes bien intentionnées citées plus haut le croyaient coupable, lui : pour faire disparaître des papiers que le fisc s'apprêtait à lui réclamer, ou pour se rendre intéressant, ou dans un moment de folie... Nixon ou lui : à supposer, petit un, que le film existe, petit deux, qu'on n'ait pas pu le truquer, seules ces images pourraient établir la vérité, et il priait pour qu'un jour il lui soit accordé de les voir.

On n'était pas filmé à X-Kalay, mais pas un instant non plus livré à soi-même. On couchait dans des dortoirs, allait se doucher par groupes et, aux toilettes, il fallait laisser la porte entrouverte.

Les toilettes furent son univers, la première semaine. On considérait leur entretien comme une tâche adaptée aux besoins et aux capacités des nouveaux. Quand il arriva, ils étaient deux, et il y avait trois toilettes, une par étage : cela permettait de ne pas bâcler le travail. Comme disait le surveillant qui leur avait remis seau, serpillière et balai : « L'important, ce n'est pas ce qu'on fait, mais de le faire bien et de pouvoir en être fier. » Dick, docile, nettoya les chiottes avec la minutie d'un restaurateur de tableaux. Il réussit à s'absorber dans ce labeur et à le faire durer sans s'y perdre : au bout d'une heure ou deux consacrées à la même cuvette, il savait s'arrêter, considérant que c'était fini, et passer à autre chose. Ce comportement révélait un équilibre peu répandu à X-Kalay. Son compagnon, par exemple, ne venait jamais à bout d'une tâche. Lui confiait-on un carrelage à nettoyer, il se lançait, comme on le lui avait montré, mais au bout de quelques minutes butait sur un obstacle invisible et revenait à son point de départ. Il recommençait et butait à nouveau, exactement au même endroit, comme un disque rayé. Une journée entière pouvait passer ainsi. Dick aurait voulu l'aider, mais à quoi ? Il pouvait

terminer le carrelage pour lui, pas fertiliser le chaos vitrifié à quoi la drogue avait réduit son cerveau. Rien de neuf n'y entrerait parce que ce cerveau était mort, même si le type, biologiquement, vivait encore. Ces mains, ces yeux, cette langue remplissaient leurs fonctions, mais la personne qui s'en servait avait disparu. Ne restait qu'une machine à réflexes, répétant les dernières instructions : « Essaie encore, essaie encore », comme un perroquet. On croit généralement que les perroquets ne comprennent rien de ce qu'on leur fait dire : en vertu de quoi Jerry, un ancien locataire d'Hacienda Way, avait cru malin d'apprendre au sien la phrase : « Je ne comprends rien de ce qu'on me fait dire. » Eh bien, pour une raison ou pour une autre, le perroquet, pourtant obéissant, n'avait jamais pu, ou jamais voulu, la répéter. Un équivalent de cette furtive escapade hors du programme en boucle à quoi se résumait sa vie psychique eut lieu quand le compagnon de Dick leva sur lui ses yeux vides et, au lieu de répéter la dernière phrase qu'on lui avait dite, demanda plaintivement : « Pourquoi je n'y arrive pas ? »

Dick en fut bouleversé. Cela ressemblait à ces scènes de films pleins de chaleur et d'espoir sur les handicapés, comme *Miracle en Alabama*, où l'on s'aperçoit tout à coup que le petit sourd entend, que la tétraplégique peut marcher. Mais quand il essaya de lui parler, l'autre continua à répéter : « Pourquoi je n'y arrive pas ? », au point qu'il se demanda s'il n'avait pas sans y penser, en rêvassant, prononcé cette phrase devant lui. Que lui répondre, de toute façon ? « Tu n'y arrives pas parce que tu as le cerveau cramé, irréversiblement » ? Autant tirer la chasse, c'était plus éloquent.

Pour une personne encore en état d'être désintoxiquée, le traitement d'X-Kalay avait ses vertus, entre autres de réduire en bouillie toute idée romantique sur la drogue. Les irrécupérables servaient d'exemple aux autres, qui communiaient dans la haine hystérique de ce que l'assuétude avait failli faire d'eux. Parmi ceux qui s'en sortaient, beaucoup, craignant de replonger à l'extérieur, restaient à X-Kalay en qualité de surveillants et s'illustraient par leur brutalité. Ce personnel entièrement composé de repentis pensait sans doute lutter contre le péché et non contre le pécheur, mais, comme le péché avait entièrement dévoré bon nombre de pécheurs, traitait ceux-ci avec l'hostilité résolue, dépourvue de sentimentalité, du professeur Van Helsing pour les hommes transformés en vampires : l'homme est digne de compassion, certes, mais il faut savoir qu'en dépit des apparences il n'est plus là ; il n'y a plus que le vampire, et il doit être mis hors d'état de nuire.

La haine de la drogue gouvernait cet univers, comme l'obsession de s'en procurer avait gouverné le monde où Dick avait vécu depuis le départ de Nancy. Toujours caméléon, il adopta immédiatement le nouveau système de valeurs, dont il devint le champion le plus éloquent lors des séances d'expression collective. Chacun étant invité à dire ce qui lui passait par la tête, il s'y échangeait principalement de mornes insultes, et Dick ne s'émut guère d'être comme tout le monde traité de suceur de queues, d'enculé, de tas de merde, de raclure de bidet et de bite vérolée. Il prit moins bien des vanes concernant sa sœur ; on s'en aperçut et elles redoublèrent : et ta sœur, alors, tu l'as baisée, ta sœur ? Mais il marqua un point décisif en répondant à un débile qui le tarabustait : « Ça ne fait rien. Je repasserai jeudi. » La répartie fit rire, du moins ceux qui en étaient capables et avaient compris l'allusion à une histoire racontée un moment plus tôt : c'était un type qu'un type avait connu et qui un jour allait rendre visite à un vieux copain. Il demande aux gens devant chez lui s'il peut voir Léon. « Ah, lui disent les gens, on est désolés, mais Léon est mort. — Ça ne fait rien, dit le type, je repasserai jeudi. »

Par la suite, dès que quelqu'un, à X-Kalay, ne comprenait pas ce qu'on lui disait, ou ne voulait pas répondre, ou ne trouvait pas le rouleau de papier cul qu'on l'avait envoyé chercher, il se tirait d'affaire en disant : « Ça ne fait rien, je repasserai jeudi », et la paternité de cette réplique désormais rituelle, comme le « Bonjour chez vous ! » du feuilleton *Le Prisonnier*, était implicitement attribuée à Dick. Quand on dressa, comme toutes les semaines, la liste des contributions de chaque participant aux séances d'expression collective, on lui reconnut le mérite d'avoir apporté l'humour. Il avait conservé, dit un médecin, le don de voir le côté drôle des choses, malgré sa piteuse condition personnelle. On l'en applaudit. Il salua, répétant comme un perroquet : « Ça ne fait rien, je repasserai jeudi. »

## **L'hiver de l'âme**

Au bout de deux semaines, on jugea qu'il avait assez récuré les chiottes et, le principe étant d'utiliser au mieux les capacités de chacun, il se retrouva derrière une machine à écrire. Dans un curriculum vitae, ce qu'il faisait s'appelle des relations publiques : il compilait des rapports sur l'activité de X-Kalay, classait des coupures de presse relatives aux problèmes de drogue, rédigeait des lettres sollicitant la générosité d'éventuels donateurs. À ses moments perdus, il développait une théorie sur le fonctionnement du centre, qui, selon lui, abritait un laboratoire où l'on fabriquait de l'héroïne. La même main distribuait le poison et le contre-poison, afin de créer un nouveau type d'individu : docile, aliéné, l'androïde-citoyen de la société à venir. L'organisation en faisait son esclave, d'abord en l'accrochant à la drogue, ensuite, de façon plus subtile, en le sauvant de la drogue, en lui apprenant à la haïr et à aimer le maître qui seul pouvait l'en protéger. Et lui, Dick, était devenu un des rouages de cette organisation : merveilleux poste d'observation.

Vêtu d'une blouse blanche, il arpentait les couloirs d'un air dégagé et poussait toutes les portes dans l'espoir de repérer un accès au labo clandestin. Ses soupçons ne l'empêchaient pas, chaque fois qu'il croisait un membre du personnel, de lui exprimer sa gratitude avec chaleur et sincérité : pour la première fois de sa vie, il se sentait utile ; il avait trouvé une famille ; si l'on voulait bien de lui, il resterait toute sa vie à X-Kalay, à œuvrer de son mieux pour les pauvres drogués, ses semblables, ses frères.

Aux amis respectables qui lui restaient en Amérique, ceux d'avant Hacienda Way, il exposait ce programme de rédemption par le service dans des lettres exaltées, d'autant plus déroutantes qu'elles arrivaient un mois après de véritables appels au secours, lancés dans les heures les plus sombres de la désillusion canadienne et succédant eux-mêmes à l'annonce triomphale



de son installation à Vancouver. Quelques réponses à ces divers trains de courrier trouvèrent après bien des détours le chemin de X-Kalay. Ainsi la romancière Ursula K. Le Guin, tout en déplorant qu'il ne sache où aller, refusa fermement qu'il s'installe chez elle. Sans la connaître, il lui avait envoyé, de chez le jeune couple dont il empoisonnait la vie, une lettre où il expliquait ses malheurs, proposait ses services d'invité ou, le cas échéant, de colocataire modèle, enfin s'employait à dissiper les rumeurs qu'il soupçonnait de courir à son sujet et qui le dépeignaient comme un paranoïaque invivable. D'autres demandes d'hospitalité, adressées en termes pathétiques à des gens qu'il n'avait rencontrés qu'une fois ou deux et qui se trouvaient figurer sur son carnet d'adresses, restèrent sans réponse. À la plupart il ne se souvenait plus d'avoir écrit. Aussi fut-il surpris de recevoir une lettre d'un certain McNelly, un professeur passionné de science-fiction qui lui avait dans le passé vainement proposé de venir débattre avec ses étudiants de l'université de Fullerton, en Californie du Sud. Il se déclarait à la fois navré d'apprendre que son auteur favori avait le mal du pays et ravi – un peu étonné aussi – que dans cette épreuve l'idée lui soit venue de faire appel à lui. La communauté universitaire et le petit cercle science-fictionneux de Fullerton l'accueilleraient à bras ouverts ; peut-être ferait-il l'honneur à la bibliothèque de lui confier ce qui, après le cambriolage, restait de ses manuscrits... Enfin, deux étudiants, plus exactement deux étudiantes, des admiratrices de son œuvre à qui il avait lu la lettre, proposaient de lui offrir réconfort et hospitalité.

Cette perspective rendit d'un coup moins désirable aux yeux de Dick celle d'une vie consacrée à laver les pieds des malades et rédiger des argumentaires antidrogue dans un pays aussi froid que le Canada. Un mois de sevrage et de travaux ménagers l'avait à peu près retapé physiquement. Le jour où il reçut la lettre, il porta son pyjama à la blanchisserie, récupéra ses habits, signa une décharge et s'envola pour Los Angeles en promettant de repasser jeudi.

À la descente de l'avion, il évoquait plutôt un homme tombé d'un train et qui a dû se traîner sur le ballast jusqu'à la gare. Un homme arraché à son erre, mû non par un projet, mais par un vague, résiduel instinct de conservation, un homme au bout du rouleau, tel apparut-il au comité d'accueil composé des deux filles, hélas pas très jolies, que son appel au secours avait apitoyées et d'un garçon au visage sympathique qui voulait écrire de la science-fiction et

se nommait Timothy Powers.

Il n'y eut pas de bagages à attendre : une petite valise cabossée, maintenue fermée par un tendeur, un trench-coat sur le bras, une Bible à la main, c'était tout son avoir. Pour dissiper la gêne que provoqua la découverte de ce dénuement, Powers plaisanta sur l'avantage qu'il y avait à voyager léger. D'une voix sourde, Dick se lança dans un monologue sur le cambriolage : il n'avait plus rien, on lui avait tout pris, etc. Puis, par la vitre de la voiture, il regarda défiler les autoroutes de la banlieue sans fin qui s'étend au sud de Los Angeles. Quand un panneau signala qu'ils entraient dans le comté d'Orange, fief de Nixon et symbole, pour l'habitant de Berkeley, d'une vilenie politique presque surnaturelle, il ricana. Il ne savait pas qu'il y passerait les dix ans qui lui restaient à vivre.

Pendant quelques semaines, il se laissa traiter comme un soldat revenu du front en état de choc. Seul, des bouffées de panique l'envahissaient : toute voiture qui roulait un peu lentement dans sa rue lui paraissait suspecte ; il surveillait les antennes de radio, tâchant d'identifier les émettrices ; il tirait le *Yi-King* pour savoir qui, parmi ses nouveaux amis, était un agent des puissances conspirant à sa perte. Par chance, il restait rarement seul. On l'entourait. Comme il arrive souvent, sa réputation avait grandi depuis qu'il avait cessé d'écrire, faisant de lui ce qu'on n'appelait pas encore un auteur culte. Grâce au professeur McNelly, il avait été recueilli par un cercle de desservants de ce culte, qui n'en revenaient pas de fréquenter sur un pied de camaraderie l'auteur du *Maître du haut château*. Composé de très jeunes gens aussi, ce cercle ne ressemblait en rien à celui des *freaks* d'Hacienda Way. La drogue n'y avait sa place que sous la forme bénigne du petit joint qui fait rigoler et mieux apprécier la musique. Les conversations, décontractées, n'en étaient pas moins culturelles. On se rendait visite, d'un appartement à l'autre, on improvisait des dîners à base de grandes salades où l'on mélangeait tout ce qui tombait sous la main. Tout le monde était fauché, mais cela n'avait rien à voir avec la dèche sordide des drogués : une aimable, confiante bohème d'étudiants ou d'artistes en herbe, exerçant des petits boulots à mi-temps. Cette atmosphère aurait pu lui rappeler Berkeley et sa jeunesse s'il n'avait, à Berkeley, été aussi sauvage. La vie de groupe, de bande de copains que la plupart des gens mènent au sortir de l'adolescence, il ne l'avait connue que plus tard, et elle avait tourné au cauchemar. Il était doux d'en découvrir à 44 ans une version paisible et ensoleillée, faite de séances de cinéma, de balades en voiture, de tournées chez les disquaires

d'occasion.

Pour reprendre vraiment pied, il lui manquait une femme. Garçons et filles, autour de lui, s'accouplaient sans difficulté ni libertinage. Lui seul restait dépareillé. Il avait dès son arrivée fait la connaissance d'une certaine Linda dont le prénom et les joues de bébé lui rappelaient sa nouvelle idole, la chanteuse Linda Ronstadt, qu'il bombardait de lettres de fan par l'intermédiaire de sa maison de disques. Officiellement, il « sortait » avec Linda, mais le verbe ne s'appliquait que dans son sens littéral, c'est-à-dire qu'ils allaient au cinéma ensemble, bavardaient tard dans la soirée et qu'elle lui servait de chauffeur : il n'avait pas encore de voiture, ce qui à Los Angeles constitue un sérieux handicap.

Linda n'avait que 21 ans et, comme Nancy autrefois, émergeait d'une adolescence difficile. Elle était flattée de l'intérêt que lui portait cet homme brillant, cultivé, qui aurait pu être son père et que tout le monde autour d'elle admirait. On voyait qu'il avait vécu, traversé de durs moments. En dépit de sa bedaine, il n'aurait sans doute pas eu grand mal à la séduire en jouant de l'expérience burinée qu'elle lui prêtait. Mais voici comment il s'y prit.

Un soir, il l'emmena dîner avec Harlan Ellison et un autre écrivain de science-fiction : réunion d'adultes, à quoi elle se faisait une fête d'être conviée. Avant d'entrer dans le restaurant, il lui remit avec solennité une lettre appelant, dit-il, une réponse dont sa vie dépendait. Il l'ignora ensuite pendant tout le dîner, qu'il passa à échanger avec ses deux confrères des blagues de corps de garde, bien faites pour embarrasser une fille timide et mal dans sa peau. Linda se réfugia aux toilettes pour éclater en sanglots, puis ouvrir l'enveloppe. La lettre, très longue, l'emplit de stupeur. Il l'aimait, il voulait vivre avec elle, se marier avec elle. Si elle refusait, il mourrait ; le monde autour de lui se désagrégerait, comme dans *Ubik* (d'être entouré d'admirateurs lui avait donné l'habitude de citer ses propres œuvres en les supposant connues de tous). Oui, elle était pour lui comme le bienfaisant Ubik : la voie, la vérité et la vie.

Voulait-elle qu'il vive ou qu'il meure ? D'une façon générale, était-elle pour la vie ou pour la mort ?

« Vois, dit l'Éternel, J'ai mis devant toi la mort et la vie. Choisis. » (Deutéronome 30,19).

Choisis, Linda.

Linda revint à table effarée. Personne ne fit attention à elle. Mais, une fois dans la voiture, il la regarda gravement, imposant derrière sa barbe grise, et

dit : « Alors, Linda ? » Linda bafouilla. Il en conclut que c'était non et, d'une voix tout à coup stridente, commença à se moquer d'elle : fallait-il qu'elle soit sottise pour avoir pris cette lettre au sérieux ! Elle lui avait dit un jour qu'on ne l'avait jamais demandée en mariage, eh bien, voilà, c'était fait à présent. Excellente plaisanterie, n'est-ce pas ?

Le trajet du retour fut sinistre. Elle le déposa devant chez lui sans un mot. Pourtant, ils se revirent. Il reprit, comme si de rien n'était, cette cour d'adolescent susceptible, un jour arrogant et le lendemain suppliant, qui, venant d'un homme mûr, faisait à Linda l'effet d'une monstrueuse comédie. Ignorant ce qu'il racontait à son sujet, elle s'aperçut qu'elle devenait la fable de leur petit clan, où on la traitait d'allumeuse. Malléable, désarmée, elle en vint à se donner tort, à se dire que pour recevoir des cartes postales où, sous un cœur percé d'une flèche et orné de leurs initiales, il avait découpé dans un dictionnaire et collé la définition de la masturbation, il fallait qu'elle, Linda, manque de maturité. Non seulement il la persuada d'assister avec lui à des séances de thérapie conjugale, alors qu'ils n'avaient même pas couché ensemble, mais il parvint à lui mettre sur le dos tout ce qui clochait dans leur « couple ». Pour ne rien dire du mal qu'elle lui faisait à lui : fallait-il qu'il soit amoureux pour accepter de subir le contrecoup de ses névroses et de se retrouver avec elle parmi les toqués, lui qui de sa vie n'avait eu ni ne pensait avoir un jour affaire à un psychiatre ! (Quand, des années plus tard, Linda apprit qu'il en avait consulté depuis l'âge de 14 ans et que même parmi ses admirateurs beaucoup le considéraient comme un parfait timbré, ce fut un soulagement : elle n'était donc pas folle.)

Le calvaire de Linda prit fin quand, au cours d'une soirée, il fit la connaissance de Tessa, qui accepta de passer la nuit avec lui et, dès le premier matin, de s'installer dans son appartement. De ce bon vouloir il déduisit d'abord qu'elle était à la solde de ses ennemis. Connaissant son genre de femme, ils avaient bien fait les choses : Tessa était petite, avec de longs cheveux noirs, un corps gracile et souple, entretenu par la pratique du kung-fu. Elle voulait écrire. Elle avait 18 ans. Jamais il n'avait rencontré une personne aussi merveilleusement empathique.

Privée d'exutoire littéraire, sa passion de théoriser s'exerçait alors sur deux sujets : le cambriolage, dont chaque jour voyait naître une explication nouvelle, et sa vie sentimentale, où s'affrontaient selon lui deux tropismes. Le premier l'avait poussé vers des femmes tyranniques, castratrices,

schizoïdes, à l'image d'Anne, le second vers de douces et fragiles filles à cheveux noirs. Hélas, la plupart de celles-ci se révélaient, comme Nancy ou récemment Linda, tyranniques, castratrices et schizoïdes aussi. Mais cette fois, se répétait-il, répétait-il autour de lui et faisait-il répéter au conciliant *Yi-King*, cette fois était la bonne : il avait échappé à la répétition. Après des années d'errance, il avait atteint le port, trouvé en Tessa le modèle des filles aux cheveux noirs dont tant de contrefaçons l'avaient abusé : chaleureuse et humaine, capable d'aimer un homme tel qu'il est et non tel qu'elle voudrait le transformer. Il aimait la regarder, en collant, faire ses exercices : gestes lents et précis, calme respiration. Il aimait faire des courses avec elle, regarder la télévision avec elle, écouter de la musique avec elle. Il aimait lui lire à voix haute des chapitres de *Don Quichotte*, que Tim Powers leur avait offert. Il aimait qu'elle lui serve ses repas au lit, les jours où il n'était pas d'humeur à se lever. Il n'aimait pas qu'elle s'éloigne une minute.

À l'automne, Tessa fut enceinte. Pour avoir quelque chose à lui dédier, pour gagner de l'argent aussi, il récupéra le manuscrit de *Coulez, mes larmes* et décida de le terminer. Comme il ne prenait plus d'amphétamines, il n'écrivait plus aussi vite qu'autrefois et ce travail lui demanda plusieurs mois, au cours desquels l'enquête sur un cambriolage survenu l'été précédent à Washington prit un tour inattendu.

L'affaire, à ses débuts, semblait médiocre : un coup tordu comme il s'en produit à peu près inévitablement en période électorale et, même si les monte-en-l'air arrêtés dans les locaux du Parti démocrate faisaient état de relations avec le Comité pour la réélection du président, cela n'avait pas empêché le président d'être triomphalement réélu en novembre. Dick, écœuré, tournait le bouton de la télévision dès qu'il était question de politique. La curiosité lui revint quand s'ouvrit au début de l'année suivante le procès des sept cambrioleurs du Watergate, que tous les journalistes, emboîtant le pas au *Washington Post*, appelaient désormais les « plombiers ». Le mot connut alors un succès prodigieux. Il résumait avec une menaçante trivialité tout ce qu'au cours de ce procès, puis des audiences télédiffusées de la commission Ervin, l'Amérique découvrit sur les méthodes de ses gouvernants : les écoutes téléphoniques, les perquisitions illégales, l'utilisation de fonds secrets, les coups montés par le FBI contre ceux que le vice-président Spiro Agnew appelait les « voyous politiques », les exactions de la CIA sur le territoire fédéral. L'idée peu à peu se fit jour que depuis la

fin des années soixante une menace pesait sur les libertés civiles garanties par la meilleure Constitution du monde. Chaque révélation nouvelle augmentait le prestige de Dick parmi ses amis de Fullerton : il l'avait bien dit ! On l'avait plaisanté, traité de paranoïaque. On avait souri quand, pour la centième fois, il attribuait le cambriolage de sa maison à des services tellement secrets que personne n'en avait entendu parler. Mais à présent on entendait parler d'eux, on ne parlait même plus que d'eux, et il fallait admettre que Phil avait vu juste.

Il n'en tirait, à la surprise générale, qu'une satisfaction mitigée. Don Quichotte prend très mal qu'on persiste à voir des moulins à vent là où il sait qu'il y a des chevaliers en armes, mais il prendrait plus mal encore que tout le monde, sans crier gare, lui donne raison. Et Dick n'avait jamais aimé que dans une discussion on se rallie à son avis : il en changeait aussitôt. Plus ses amis rendaient hommage à sa clairvoyance, plus il devenait évasif, mystérieux, comme s'ils lui paraissaient encore plus aveugles à présent qu'ils croyaient les écailles tombées de leurs yeux. Quand ils l'interrogeaient avec avidité sur son nouveau roman, imaginant une bombe dirigée contre Nixon, il haussait les épaules et disait que c'était de l'histoire ancienne, que des tâches plus urgentes l'appelaient.

Au printemps 1973, il s'attela à ce qui devait être son grand œuvre, la somme de ses expériences dans le monde d'égarement et de trahison où il avait plongé après le départ de Nancy. Les livres qu'auparavant il avait écrits sur la drogue lui paraissaient naïfs. Il ne connaissait pas, en ce temps, le milieu des drogués. Mais, à présent qu'il en était sorti, il pouvait témoigner.

Il se mit à écrire *Substance mort* dans des dispositions comparables à celles de Dostoïevski décidé à tirer, dans *Les Possédés*, la leçon de l'utopie terroriste qui l'avait envoyé au bagne après un simulacre d'exécution. Le livre serait dédié à Donna et à ses compagnons d'Hacienda Way et de X-Kalay, les uns morts à présent, les autres transformés en légumes ou en blocs de terreur éternelle. Après des années passées à jouer le toxicomane subversif et à renchérir sur Leary, il avait sur toute drogue un point de vue tellement opposé qu'il envisageait d'ajouter à cette charrette de dédicataires déjà chargée l'attorney général Richard Kleindienst, en hommage à sa lutte contre les trafiquants. Ce projet révolta ses amis, Kleindienst étant à peu près l'équivalent de notre Raymond Marcellin, et Dick se contenta, lorsqu'il fut démissionné en même temps que Dean, Haldeman, Ehrlichmann, les plus

proches conseillers de Nixon, de lui envoyer des lettres de réconfort, qui, si elles lui parvinrent, le déconcertèrent probablement beaucoup.

Il écrivait la nuit, pendant que Tessa dormait. Tout ce qu'il avait vécu dans la confusion et le désarroi lui revenait : les conversations sans fin, le plaisir d'être ensemble, la méfiance, les plaisanteries qui s'enlisaient ou tournaient à l'aigre, les fous rires, les sourires sournois et les gloussements idiots, les moments d'absence, les accès de terreur, les après-midi passés à chercher une bricole qu'on avait sous les yeux, la peur des flics, les trous de mémoire, cette impression d'un film qui se dévide en boucle, avec d'inquiétants petits changements qu'on pressent mais échoue à repérer. La stéréo, qu'il écoutait au casque, passait et repassait Linda Ronstadt et les *Lacrimae* de Dowland. Les amphétamines ne lui manquaient pas, comme il l'avait craint. Mais souvent, à l'aube, Tessa le trouvait immobile à sa table, les yeux ouverts, fixes et pleins de larmes.

Il savait qu'il devait, s'il voulait le vendre, écrire un roman de science-fiction. S'agissant d'un matériau si évidemment réaliste, cette contrainte lui pesa un peu, mais elle lui inspira une trouvaille.

Bob Arctor, son héros, le drogué dans l'infâme bicoque duquel cohabitent la plupart des personnages du livre, Bob Arctor en réalité travaille sous le nom de Fred pour la brigade des stupéfiants. Policier dévoré par sa couverture ou *freak* tourné indicateur, on ne saurait dire, mais le cas est si répandu que la police, pour protéger ses auxiliaires contre les agents des cartels de la drogue infiltrés dans ses propres rangs, leur impose un anonymat que rend possible l'invention du « costume brouillé ». Cette membrane ultrafine que revêt le policier pour tout contact avec ses supérieurs est reliée à un ordinateur dont la mémoire contient plusieurs millions de caractéristiques physiques. À mesure que l'ordinateur parcourt cette mémoire, il programme chaque couleur d'yeux, de cheveux, chaque forme de nez, chaque type de denture, chaque morphologie, de façon qu'à chaque micro-seconde une configuration nouvelle s'affiche sur la membrane, aussitôt chassée par la suivante. La voix est traitée de la même manière. Cela rend impossible de décrire, d'identifier, d'enregistrer un porteur de costume brouillé, dont l'incessant brassage informatique fait un M. Tout-le-Monde idéal.

L'intrigue du livre se noue lorsque ses supérieurs chargent Fred d'enquêter sur Bob Arctor – c'est-à-dire, mais ils l'ignorent, sur lui-même. Docile, Arctor planque dans sa propre maison caméras et magnétophones, qui fonctionnent en permanence. C'était le rêve de Dick, mais pas seulement le

sien : le 16 juillet 1973, lors d'un des plus spectaculaires rebondissements de l'affaire du Watergate, un familier de la Maison-Blanche révéla que le président, depuis des années, enregistrait toutes ses conversations à l'insu de ses interlocuteurs. Dès qu'une voix s'élevait dans le bureau ovale, les magnétophones se mettaient en marche. Ce trait, qui horrifia l'Amérique, n'étonna qu'à peine Dick et lui inspira un élan de sympathie pour son vieil ennemi. Ce que l'opinion considérait comme une technique de chantage lui apparut comme le signe d'une inquiétude qu'il connaissait bien : Nixon, selon lui, ne désirait pas tant garder trace de ce que disaient ses visiteurs que de ce qu'il avait pu dire lui-même. Il s'espionnait autant qu'il espionnait les autres. Écoutait-il parfois ses bandes ou lui suffisait-il de savoir qu'elles existaient ? S'enregistrait-il en train de les écouter ? Imitait-il Arctor, qui, tous les deux ou trois jours, met son costume brouillé et va s'installer devant la batterie d'écrans rendant compte de ce qui se passe et s'est passé chez lui ? Le problème, c'est qu'il y a vingt-quatre heures de film par jour à visionner et que même s'il pouvait, en ne dormant pas, rester vingt-quatre heures sur vingt-quatre attentif devant les écrans, cela ne suffirait pas puisqu'il est censé être un des protagonistes du film, par conséquent passer une bonne partie de son temps *sur* l'écran et non devant. Arctor croit se tirer de ce mauvais pas en renonçant à l'exhaustivité et en procédant par sondages, comme on le fait pour trouver tel passage d'un film sur une vidéocassette : lecture rapide et un coup d'œil par-ci, par-là. Une conversation de drogués, on peut sans rater grand-chose n'en prendre que deux minutes toutes les trois heures, on les retrouve toujours au même point. Les écoutes téléphoniques, dans un état policier, fonctionnent sur ce principe : on enregistre tout le monde et, faute de personnel – le service ne pouvant recruter tout le monde –, on écoute au petit bonheur la chance. Mais cela ne suffit pas à rassurer Arctor. Et si l'information décisive gisait dans tel passage shunté ? Le doute le tenaille d'autant plus que ces informations ne concernent pas n'importe qui, mais lui-même, et que ce suspect-là lui inspire une curiosité de plus en plus dévorante.

Que fait Bob Arctor, se demande Fred, quand il est seul et se croit sans témoin ? Est-ce qu'il ne serait pas, comme certains le soupçonnent, un maillon plus gros qu'il ne paraît dans la filière de la drogue ?

Que fait le président ? se demandait sans doute Richard Nixon. Travaille-t-il pour Moscou ? A-t-il commandité le cambriolage du Watergate ? A-t-il truqué la bande qui le prouve ? Existe-t-il une bande où on le voit truquer la première ?



Que faisait Philip K. Dick, se demandait Philip K. Dick, quand on cambriolait sa maison de San Rafael ?

Plus il y réfléchissait, moins la version de la police selon laquelle il aurait lui-même fait le coup lui paraissait invraisemblable. Il n'en avait pas le souvenir, mais il savait que cela ne prouvait rien. Ses amis, après l'en avoir soupçonné, rejetaient trop unanimement ce soupçon pour qu'il ne le récupère pas dans la poubelle. Faute de film ou d'accès au film, cependant, il se résignait à ce que la vérité lui reste dérobée et se demandait surtout ce que la capacité d'envisager froidement une telle hypothèse dénotait quant à son équilibre mental. Avait-il fait un pas de plus vers la folie ou au contraire acquis assez de lucidité pour prendre enfin conscience de ses folies passées ?

Tout en sachant que cela non plus ne prouvait rien, il se sentait plutôt plus lucide qu'autrefois. La paranoïa devenant la passion la mieux partagée d'Amérique, il dépouillait la sienne comme un esthète délaisse un raffinement qui se démocratise et, la réduisant au statut de symptôme, tâchait d'en reconstituer l'étiologie. De même qu'il estimait avoir identifié le motif dont la répétition avait, jusqu'à la rencontre de Tessa, fait de sa vie amoureuse un long désastre, il découvrait celui qui avait gouverné sa vie intellectuelle et psychique.

Aussi loin qu'il remontât, il avait toujours, de tout son être, repoussé l'idée que ce qui lui arrivait pouvait être le fruit du hasard, d'une danse d'électrons privée de chorégraphe, de combinaisons aléatoires. Pour lui, tout devait avoir un sens et il avait vécu, scruté sa propre vie en fonction de ce postulat. Or de l'idée d'une signification cachée derrière tout ce qui advient on glisse fatalement à celle d'une intention. Lorsqu'on cherche à voir sa vie comme un dessin, on ne tarde pas à y voir aussi l'exécution d'un dessein et à se demander qui l'a ourdi. Cette intuition que nous éprouvons tous, plus ou moins honteusement, donne sa pleine mesure dans deux systèmes de pensée : le premier est la foi religieuse, le second la paranoïa, et, pour les avoir expérimentés, il doutait de plus en plus qu'il y ait une différence entre les deux.

Échaudé, il ne voulait plus croire que le réel est la couverture d'autre chose, une tapisserie dont, en tirant l'aiguille, nous ne voyons que l'envers mais dont l'endroit nous sera révélé un jour, dans la gloire. Il avait trop marché dans les boniments de saint Paul et de Winnie l'ourson : « À présent nous voyons dans un miroir obscurément, mais un jour nous verrons et nous serons vus face à face... Nous nous retrouverons dans un autre endroit de la forêt, il

y aura toujours un petit garçon et son ours... » L'heure était venue de se rallier à l'âpre sagesse de Lucrèce : « Nous ne sentirons rien car nous ne serons plus » ; il n'y aura personne à voir, face à face, en pleine lumière, et ce que maintenant nous croyons voir dans un miroir obscurément n'est que notre reflet déformé par la peur de la mort et celle d'avoir souffert sans raison. Bien que ce matérialisme passe dans les agnostiques sociétés modernes pour l'expression officielle du bon sens, il savait que peu d'hommes, au fond de leur cœur, s'y résignent vraiment, tant il lèse leurs désirs. On veut croire quelque chose malgré tout, on veut du sens. Il avait à ses dépens appris où ça mène : son devoir à présent était d'avertir ses pareils.

Quand on venait l'interviewer, il faisait étalage de cette nouvelle théorie sur le réel selon laquelle toutes les théories sur le réel sont vaines, fausses et purement symptomatiques. Le réel est simple, voilà tout, compact et stupide comme une pierre. Il n'a pas de double fond. Nous avons besoin d'y observer des répétitions et d'en déduire des règles pour fonctionner dans notre vie de tous les jours, mais il faut s'en tenir là ; admettre que la plupart des événements arrivent par hasard. Avec la véhémence que mettent à dénoncer leurs Églises respectives les anciens staliniens et les prêtres défroqués, il donnait mille exemples des errements où entraîne la manie de chercher un sens à ce qui n'en a pas. Une fille qu'il connaissait avait tiré de ses études bibliques la conviction que le Christ vivait au centre de la Terre, dans un cercueil de verre destiné à le protéger des magiciens. Lui-même, sous l'influence d'un homme aussi remarquable pourtant que le défunt évêque Pike, avait cru à des choses guère moins extravagantes. Mais il en était revenu, comme de l'enfer de la drogue, et pouvait à présent témoigner. Mi-sérieux, mi-plaisant, il parlait d'animer un groupe de repentis du sens sur le modèle des Alcooliques anonymes. Au moins, faisait-il valoir, je saurais de quoi je parle, pas comme les types qui font des discours anti-drogue sans y avoir touché ni connaître le plaisir qu'elle procure.

Il avait connu, lui, le frémissement des chercheurs de vérité lorsqu'ils croient pour la trente sixième fois approcher de la révélation ultime ; il lui arrivait même de le connaître encore, ce qui donnait d'autant plus de valeur à ses mises en garde. Il n'était pas guéri, mais se savait atteint. Régulièrement, il faisait des rechutes. Chaque année, il devenait nerveux à l'approche du 17 novembre, anniversaire de son cambriolage, et passait la journée fatidique barricadé dans son appartement avec Tessa. La terreur qu'il ressentait alors était réelle, mais n'affectait pas la sûreté de son jugement : accès de paranoïa

et voilà tout. Il se voyait suer à grosses gouttes, planqué derrière les stores baissés, comme Fred le policier voyait Bob Arctor ; et, se comparant lui-même à son infortuné héros, il raffina le diagnostic : dissociation de la personnalité.

Vivant, comme certains grands malades, dans la familiarité lucide de son mal, il faisait désormais une très nette distinction entre 1) écrire que les organisations comme X-Kalay couvrent en réalité des labos de drogue clandestins ou que Nixon est un communiste ; 2) le croire ; 3) croire que c'est vrai. Il estimait possible de l'écrire, dans la mesure où il était auteur de science-fiction et où ce métier consiste à envisager de telles hypothèses, mais condamnable de le croire. Surtout, il avait compris qu'il pouvait croire une chose sans qu'elle soit vraie pour autant, parce qu'il n'était pas seulement auteur de science-fiction, mais paranoïaque confirmé et tendait à confondre le monde réel avec celui de ses livres. Il était fier de cette lucidité, résolu à s'y tenir, mais cela ne l'empêchait pas, comme tous les rescapés d'un vice, de trouver la vie morne sans lui.

Le dernier chapitre de *Don Quichotte* montre le chevalier à la triste figure guéri de sa folie et mourant de cette guérison. Durant son agonie, il tient des discours aussi émouvants que raisonnables, célèbre le bon sens de Sancho Pança et maudit les romans de chevalerie. C'est un des chapitres les plus tristes de la littérature.

Vers la fin de l'année 1973, la vie de Dick à Fullerton ressemblait à ce chapitre. Il ne mourait pas. Il s'était trouvé une nouvelle femme, qui lui avait donné un petit garçon appelé Christopher. Il avait de nouveaux amis. Il s'était remis à écrire. Une actualité brûlante semblait confirmer ses intuitions. Les premiers signes de la reconnaissance littéraire se manifestaient. Mais il avait cessé de prendre les moulins à vent pour des chevaliers et, lorsqu'il s'y laissait encore aller, savait qu'il avait tort. Il se voyait comme un Don Quichotte de l'esprit, dont l'aventure n'était pas moins exemplaire, mais cette aventure était terminée, la morale de l'histoire tirée. Il avait atteint le dernier chapitre et, sans hâte ni drame, en savourant de petits plaisirs d'invalides, attendait le mot « fin ».

## **L'Empire n'a jamais pris fin**

Le 20 février 1974, Dick se traînait en geignant dans le petit appartement qu'il habitait à Fullerton avec Tessa et le bébé Christopher. On lui avait la veille arraché une dent de sagesse et, l'effet du Pentothal s'étant dissipé au cours de la nuit, le monde n'était plus qu'une douleur atroce, puisant en continu dans sa mâchoire fraîchement suturée. L'idée rationnelle que bientôt cette douleur prendrait fin ne l'aidait pas : tout ce qu'il aurait voulu, c'était n'être pas là, ne plus exister jusqu'à ce que ce soit fini, à supposer que cela finisse un jour.

Appelé par Tessa, le dentiste prescrivit un analgésique buccal et, comme il n'était pas question qu'elle abandonne une minute le malade, demanda à la pharmacie de le livrer au plus vite.

Une demi-heure plus tard, la sonnette retentit. Dick, un sachet de thé humide entre les dents, ouvrit la porte. Il découvrit une jeune femme aux épais cheveux noirs, vêtue d'un uniforme blanc. Elle portait un collier orné d'un pendentif en or représentant un poisson. Comme hypnotisé par ce bijou, Dick resta un moment sans pouvoir prononcer un mot.

« Huit quarante », dit, ou peut-être répéta, la fille en lui tendant le paquet contenant le médicament.

Dick fouilla dans sa poche, en sortit un billet de dix dollars et demanda :

« Ce bijou... qu'est-ce que c'est ? »

— Un poisson, répondit la fille. C'est un symbole qu'utilisaient les premiers chrétiens. »

Son paquet à la main, Dick resta immobile sur le pas de la porte, contemplant le poisson qui brillait doucement dans la pénombre du vestibule. La minuterie, sur le palier, s'était éteinte. Il avait oublié sa douleur, oublié ce que la fille faisait là et ce qu'il y faisait lui-même. Tessa, sortant de la chambre où elle se séchait les cheveux, approcha. Suivant la direction de son

regard, elle en attribua l'expression extatique aux seins de la fille qui, en la voyant, se décida enfin à rendre la monnaie, tourner les talons et partir. Tessa referma la porte en faisant une plaisanterie qu'elle oublia et que Dick n'entendit pas, en sorte qu'à part Dieu, s'il existe, personne au monde ne connaît la ligne de dialogue qui devrait figurer à cet endroit précis de cette biographie.

Dans *Le Maître du haut château*, la contemplation d'un bijou en accord avec le tao dissipe devant un homme d'affaires japonais le voile des apparences et lui livre l'accès du monde réel. Dick ne rapprocha que plus tard son expérience de celle qu'il avait prêtée douze ans auparavant à M. Tagomi. Mais il sut à l'instant que venait de se produire ce qu'il avait attendu toute sa vie.

Minute de vérité. *Debriefing*. Anamnèse.

Ainsi, c'était enfin arrivé.

Il savait qui il était, où il était, où il avait toujours été.

Ce poisson d'or au cou d'une employée de la pharmacie, c'était le code préparé depuis toujours pour désactiver le module d'oubli, faire tourner le programme qui le ramenait au réel.

Il y était.

## **L'Empire n'a jamais pris fin.**

Quand cette phrase, étrange et pourtant familière, lui traversa l'esprit, il sut qu'elle disait la vérité. La fille était une chrétienne clandestine et lui aussi. On l'avait envoyée pour le lui faire savoir, munie du signe capable de déverrouiller ses souvenirs.

Mais pourquoi cette clandestinité ? Pourquoi ce dialogue à double sens, ces approches de conspirateurs ?

Pour déjouer la surveillance des Romains.

Quels Romains ? Nous sommes en 1974, dans le comté d'Orange, Californie.

Non.

Non. Non, nous croyons seulement, ou plus exactement la plupart d'entre nous croient vivre en 1974, sous le régime de la démocratie américaine. De même Ragle Gumm croyait-il vivre en 1950, M. Tagomi dans le monde où le Japon avait gagné la guerre, Joe Chip et ses compagnons parmi les vivants.

Mais c'est faux, et quelques-uns le savent. Ils luttent. Tu viens de rejoindre leurs rangs.

Tu as rejoint l'invisible troupe des Éveillés, ceux qui derrière l'hologramme imposé à la foule sous le nom de réel, avec ses autoroutes, ses prises électriques, ses restaurants Howard Johnson, sa vraisemblance bonasse et compacte, entrevoient les barreaux de la prison de fer, l'immense prison où l'Empire tient captifs ses esclaves. Parce que depuis toujours, sans le savoir, tu étais l'un d'entre eux, tu as rejoint aujourd'hui les résistants secrets, les porteurs de lumière qui marchent dans les ténèbres.

Le sens-tu ? Quelque chose est en train de se remettre en marche en toi, au fond de ton organisme. L'horloge interne qui te dit l'heure exacte, la date exacte.

Nous sommes en 70 après Jésus-Christ.

Maintenant que tu le sais, que tu sais que c'est vrai, cela ne te surprend pas. Au fond, tu le savais déjà.

Le Sauveur est venu, puis Il est reparti. Mais Il reviendra bientôt. Il l'a promis : avant que cette génération ne soit accomplie. Tu Le verras. Douterais-tu des paroles de ton Seigneur ? Non, tu es comme nous, avec nous : tu attends Son retour ; en dépit des persécutions, tu t'y prépares avec allégresse.

Celui à qui la grâce est donnée de savoir ne doit pas reculer devant ses exigences. Il ne doit pas s'en protéger au moyen d'explications rassurantes : en se disant, par exemple, que ce qui lui arrive est une hallucination, une allégorie, un retour à une vie antérieure. Non, il s'agit d'une vérité littérale, immédiate, de la seule vérité. Rome est ici, maintenant. L'Américain moyen n'y voit que du feu, mais elle est la réalité sous-jacente au monde où il vit. L'Empire n'a jamais pris fin. Il s'est seulement dérobé aux yeux de ses sujets. Comme on projette un film sur le mur d'une prison, il a ourdi pour eux cet univers de fantaisie, cette fiction éhontée que la plupart des spectateurs prennent pour un scrupuleux documentaire : dix-neuf siècles d'histoire et le monde qui en résulte. Mais pendant la projection la guerre continue. Ceux qui refusent de regarder le film et de le croire réel sont pourchassés impitoyablement : on ne les laisse pas sortir de la salle, on les massacre dans les toilettes. Certains, par prudence, donnent le change : ils restent assis face à l'écran, les yeux clos et l'esprit éveillé. Ils suivent leur propre voie, ils servent un autre roi. Ils ne portent ni cuirasse ni métal, rien que leurs robes, leurs sandales, et parfois un poisson doré qui, monté en bracelet ou en collier,

leur permet de se reconnaître. Ils forment une communauté secrète, soudée par l'espérance et la menace, qui communique au moyen de codes, use de canaux désaffectés, gratte dans la poussière des signes ésotériques.

Dieu soit loué, nous t'avons retrouvé. Te voici revenu parmi nous.

Les nuits suivantes, il rêva beaucoup et comprit que ces rêves visaient à compléter son initiation. Le plus souvent, des livres ouverts lui apparaissaient. S'il avait pu les lire et s'en souvenir, il aurait trouvé la réponse à toutes les questions qu'il se posait. Malheureusement, les pages tournaient trop vite devant ses yeux, comme devant l'objectif d'une photocopieuse. De plus, elles lui semblaient composées dans un alphabet étranger. Il sortait de ces rêves frustré, mais ne doutait pas que l'information s'inscrivît à son insu dans les plages de son cerveau qu'on avait désiré atteindre. Peut-être les dérobaient-on à sa conscience par mesure de sécurité.

Comment dire ? Une aura grésillait, bourdonnait autour de lui. Elle se comportait comme un être vivant, doué d'intelligence, qui englobait les objets familiers et leur communiquait son énergie. Son esprit, l'appartement, leur petit monde à tous les trois ressemblaient à une pile presque morte qu'on aurait tout à coup rechargée.

Il regardait Tessa, qui, pelotonnée au bout du canapé comme un petit animal tout en dents et en griffes, lapait son café dans un bol orné d'un Snoopy. Il regardait Chris, en grenouillère, ramper sur la moquette. Il regardait les chats. Personne, apparemment, ne se doutait de rien.

Il faudrait, pensa-t-il, que sans lui dévoiler toute la vérité il enseigne à sa femme certains codes, des habitudes d'élémentaire prudence. Par chance, il l'y avait habituée. De ce point de vue, ce qu'un tas de gens considéraient comme sa paranoïa constituait une bénédiction, la condition peut-être dont avait dépendu son initiation. Il avait longtemps eu peur de tout, du fisc, des agents des stup, du FBI, mais il avait raison, et tort les derniers mois de renier cette peur. Elle l'avait aguerri ; elle lui avait donné les réflexes du clandestin.

Il avait l'habitude aussi de dire des choses étranges. On ne savait jamais s'il blaguait ou parlait sérieusement, s'il croyait ce qu'il disait ou testait sur son interlocuteur quelque théorie saugrenue qui lui venait à l'esprit et qu'une autre remplacerait bientôt. Il était bien connu qu'une conversation avec Philip K. Dick n'obéissait pas aux mêmes règles qu'une conversation normale, qu'il

ne fallait s'étonner de rien, et ce protocole tacite lui laissait une marge de manœuvre appréciable avant de passer pour fou. Le risque n'en existait pas moins. Il faudrait avancer avec prudence.

Il envoya Tessa acheter des chandelles votives (« Des chandelles comment ? – Bon, des chandelles tout court... »), afin d'improviser sur une étagère de leur chambre un petit autel où, devant un tableau naïf philippin représentant la Vierge, elles brûleraient sans interruption.

Pendant que Tessa se rendait au supermarché, Christopher, qui avait fini sa sieste, se mit à pleurer. Dick alla préparer le chocolat que prenait son fils pour le goûter. Quand il entra dans sa chambre, le petit tendit les mains vers le biberon, qu'il lui donna. Sans savoir pourquoi, il avait pris aussi un morceau de pain qui traînait sur la table de la cuisine ; et tout à coup il sut pourquoi. Il faillit retourner chercher de l'eau, mais se ravisa : si, d'une façon ou d'une autre, les Romains assistaient à la scène, la conjonction du pain et de l'eau ne manquerait pas de les alerter. Il fallait que tout se passe de façon naturelle ; on ne devait rien voir d'autre, si on ne savait pas, qu'un père en train de jouer avec son fils. Il donna le morceau de pain à Christopher, en profitant pour s'emparer du biberon dont il dévissa légèrement la tétine, assez pour qu'un peu de lait chocolaté coule sur la tête de l'enfant. Très vite, il traça du doigt une croix de chocolat sur son front, en chuchotant des mots qui signifiaient en grec : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Puis il rendit le biberon à l'enfant. Pendant qu'il buvait, il l'étreignit et lui dit à l'oreille son nom chrétien secret : Paul. La cérémonie tout entière n'avait duré que quelques instants, un observateur non prévenu n'y aurait vu que du feu. Dick en avait accompli les gestes d'instinct, avec autorité et précision, sous la poussée d'une force qui le dépassait infiniment mais qu'il savait soucieuse du bien de son fils et du sien.

Les hostilités commencèrent la nuit du baptême de Christopher, par le canal du poste de radio. Depuis quelques jours, il avait pris l'habitude de le laisser allumé en permanence, le volume réglé très bas, sur une station de musique douce. Cette compagnie sonore le rassurait, lui fournissait un repère quand il se réveillait en sursaut, sans plus savoir où il était. Ainsi dormaient-ils, sous la protection de la Vierge philippine entourée désormais de chandelles votives parfumées à l'encens et des voix suaves de Carly Simon, Olivia Newton-John ou Linda Ronstadt, sa préférée.



Vers trois heures du matin, Tessa fut tirée de son sommeil par une agitation inquiétante. Phil se tenait sur son séant, oscillant d'avant en arrière, des deux mains se bouchant les oreilles. D'une voix chevrotante, il répétait *Libéra me, Domine* ! Tessa, épouvantée, n'osait bouger, mais il s'était aperçu de sa présence et tout à coup hurla qu'elle arrête ça. Elle n'eut pas le temps de comprendre que « ça » désignait la radio : excédé, il s'était jeté au bas du lit pour la débrancher. En courant, il l'emporta à la cuisine, puis revint. Il tremblait.

Il avait été réveillé, expliqua-t-il, par la voix de Linda Ronstadt chantant *You're no good*, une chanson de son dernier album qu'en temps normal il aimait beaucoup. Mais cette fois, il avait entendu les paroles, ou quelque chose qui s'était amalgamé aux paroles, une sorte de parasite, et ce parasite, c'était son nom. C'était à lui, Phil, que Ronstadt répétait méchamment « *You're no good* » : tu n'es pas bon, tu peux crever, tu *dois* crever. Ronstadt, ou les pirates antichrétiens qui se servaient de Ronstadt voulaient sa mort.

Tessa le calma tant bien que mal. Ils se rendormirent. Mais un peu plus tard, la radio débranchée se remit en marche. À la place de Ronstadt, une voix lente, caverneuse, sans doute une voix de synthèse, répétait sur fond de muzak de puériles et menaçantes obscénités. Le nom *Dick*, qui en argot américain veut dire « bite », se prête évidemment aux blagues de corps de garde, et aucune cette nuit-là ne lui fut épargnée. Elles étaient entrecoupées de menaces de mort, ou plutôt d'incitations à mourir dont la puissance insinuante le terrifia.

Lorsqu'il trouva le courage d'aller à la cuisine, les imprécations cessèrent. Elles reprurent dès qu'il fut revenu dans la chambre. Réveillée à nouveau, sans plus de ménagements, Tessa prêta en vain l'oreille. Pour finir, il jeta le transistor dans l'évier, le remplit d'eau et se mit des boules de cire dans les oreilles.

L'idée lui vint, le lendemain, qu'il n'aurait pas dû entendre consciemment ce qu'il avait entendu. Ses ennemis avaient diffusé ce programme pour le conditionner durant son sommeil. Il avait reçu un jour des prospectus invitant à apprendre des langues étrangères au moyen de cassettes défilant sous l'oreiller pendant qu'on dormait. En se réveillant, en surprenant les exhortations au suicide qu'on voulait imprimer dans ses circuits cérébraux, il avait déjoué le plan. Oui, mais pour combien de temps ? Et combien de fois, à son insu, avait-il déjà été exposé à ces ondes mortifères ?

Tout se passait comme si, depuis que la présentation du poisson avait réactivé son cerveau assoupi, celui-ci s'était transformé en poste de radio, captant plusieurs fréquences à la fois, bombardé d'informations contradictoires dont le jeu consistait à distinguer les canaux, déterminer les origines, supputer les intentions.

La partie allait être rude.

Quitte à se considérer soi-même comme un poste récepteur, autant valait le régler au plus haut de ses capacités. Dans une revue de vulgarisation scientifique à laquelle Tessa et lui étaient abonnés, il avait lu qu'une absorption massive de vitamines pouvait améliorer la communication entre les deux hémisphères du cerveau et, sans s'arrêter au fait que le traitement décrit était expérimenté sur de jeunes schizophrènes, décida de s'y soumettre. Trois fois par jour, il avala quelques poignées de gélules qui l'empêchaient de dormir et faisaient jaillir sous ses paupières des gerbes de phosphènes ininterrompues. Ses pensées filaient à toute allure, comme des reptiles dans un couloir obscur. Des taches de couleur flottaient dans la pénombre de la chambre à coucher. Quand il parvenait à s'assoupir, à l'aube ou dans l'après-midi, des rêves étranges le visitaient. La plupart évoquaient le monde gréco-romain. Il était enfermé au milieu du Colisée, dans une cage qu'essayaient d'ouvrir des lézards géants. Ou bien il voyait un vase noir et or, posé sur un trépied, et une voix lui disait la date : 840 avant Jésus-Christ. La voix s'exprimait en grec, mais il la comprenait et, au réveil, se demanda ce qui s'était passé en 840. D'après son *Encyclopaedia britannica*, cela correspondait à la période mycénienne : il se creusa vainement la tête pour expliquer le sens de cette embardée temporelle, huit siècles avant les temps apostoliques vers quoi tous les autres indices lui semblaient converger.

Une nuit où il traînait à la cuisine en regardant de travers la radio que Tessa avait récupérée dans l'évier, il s'aperçut d'une erreur dans ses dosages : les comprimés de vitamine C contenaient chacun cinq cents et non cent milligrammes. Il en absorbait donc cinq fois plus qu'il ne l'avait cru. Au terme d'un rapide calcul, cela faisait sept grammes de trop par jour depuis huit jours, sans compter les autres vitamines : il avait saturé son organisme. Il retourna se coucher un peu inquiet. Les chandelles votives brûlaient sur l'étagère, devant la Vierge philippine. Tessa dormait à son côté – nue ou en chemise de nuit, je ne sais pas –, Christopher dans son berceau, derrière la cloison, et le chat Pinky sur le canapé du salon. On n'entendait que leurs souffles, le bourdonnement du réfrigérateur et la rumeur constante, mais

lointaine, des voitures lancées sur l'autoroute.

Soudain, les taches de couleur en suspension se mirent à filer sur le mur. Vite, de plus en plus vite, comme propulsées par la force centrifuge vers un immense et dévorant dehors. Elles arrivaient *au bord*, pensa-t-il, et l'idée de ce bord l'épouvanta. L'univers se retournait comme un gant. Immobile sur son lit, il fonçait dans un corridor de lumière qui ne cessait de s'ouvrir devant lui. Il fonçait, il tombait, il plongeait, à la vitesse de l'éclair. Cela ressemblait à la fin de 2001, quand le cosmonaute sort du système solaire.

Puis les couleurs produisirent des formes, des contours définis qui s'enchaînaient, permutaient, se transformaient à vive allure. On aurait dit des tableaux abstraits. En quelques secondes, il lui sembla voir une centaine de Paul Klee. Il identifia ensuite Kandinsky, plusieurs périodes de Picasso. Cela dura des heures. Des dizaines de milliers de tableaux pour chacun des artistes représentés, bien plus qu'ils n'en avaient peint de leur vie ni même n'en auraient peint s'ils avaient vécu plusieurs siècles. Chacun passait très vite, déjà lui succédait le successeur de son successeur, mais chacun avait le temps de frapper son esprit, d'y imprimer la marque de sa souveraine perfection. Il n'était pas un esthète et s'était toujours plaint d'un sens visuel indigent : pour la première fois, la violente et insaisissable beauté des formes se révélait à lui, dans un brasier. Il aurait aimé être capable d'en jouir sans arrière-pensée, sans pensée, mais cela précisément lui était interdit : il n'y avait pas de place en lui pour la jouissance, seulement pour le sens, et déjà il cherchait à saisir celui de ses visions. Il aurait aimé qu'à ce moment on greffe une caméra sur sa rétine, pour qu'il subsiste une trace de cette miraculeuse collection, et ensuite l'expertiser. Il ne lui suffisait pas de la voir, il lui fallait savoir d'où elle venait, ce qu'elle signifiait. Car elle devait signifier quelque chose ; cette délectation visuelle ne pouvait être gratuite, aléatoire ; on lui faisait absorber sous forme de phosphènes flamboyants, disposés comme des tableaux abstraits, des informations dont il ignorait la nature.

Plus tard, Christopher appela, Tessa en maugréant tituba jusqu'à la cuisine pour lui préparer son biberon. Dick resta étendu, baignant dans ce qui restait de l'orgie nocturne : des flaques de couleur ralenties qui pâlirent, puis doucement disparurent. Il se leva dispos, les yeux lavés, certain d'avoir été transformé.

Cette transformation n'affecta pas son goût de la conjecture, qui se donna

libre cours les jours suivants.

Au fond, c'était toujours la même question : ces messages qu'il avait reçus, les avait-il émis lui-même ou bien provenaient-ils d'une instance extérieure ?

Dans l'hypothèse matérialiste, celle du circuit fermé, il n'y avait pas besoin de chercher loin. Il relut avec soin, néanmoins, l'article concernant son régime de vitamines, examina les étiquettes des flacons, feuilleta son dictionnaire médical, compagnon d'une vie d'hypocondriaque, et tira de ces recherches une théorie d'une rutilante vraisemblance scientifique : l'acidité des vitamines avait provoqué dans son cerveau une baisse brutale d'acide aminobutyrique, également appelé liquide GABA ; le niveau requis de ce liquide inhibe, paraît-il, certaines structures du système nerveux central, celles-là mêmes qui font voir à l'usager des éléphants roses ou des Kandinsky à la chaîne. Le liquide GABA, c'est le contraire du LSD ; quand il vient à manquer, la fantasia commence. Il était assez satisfait de ce liquide GABA, un peu comme de dire « ça doit être le delco » quand sa voiture se mettait à faire des bruits bizarres.

Une enquête parallèle, cependant, lui fit consulter des ouvrages sur Klee et Kandinsky, que Tessa fut chargée d'emprunter à la bibliothèque. Il y découvrit qu'un grand nombre de toiles de ces peintres était conservé au musée de Leningrad. Cette information éveilla un souvenir. Quelqu'un, des années auparavant, lui avait parlé d'expériences accomplies par les Soviétiques dans le domaine de la communication télépathique. Se pouvait-il qu'il fût l'objet d'une telle expérience – consistant à filmer les abstraits du musée de Leningrad et à en bombarder un montage accéléré dans les neurones d'un citoyen de Fullerton, Californie ?

Admettons, mais pourquoi ? Pourquoi ce citoyen, Phil Dick, plutôt qu'un autre ? Par hasard ou pour une bonne raison ? Et pourquoi des toiles abstraites ? Par hasard encore, parce qu'il fallait bien un message pour tester le médium, ou parce que ce message contenait une signification ?

S'agissant de la première question, il ne se la posait que pour raisonner dans les règles : il ne doutait pas qu'on le visât, lui. Il connaissait bien sûr sa tendance à trouver suspect, en tout cas significatif, qu'un représentant en aspirateurs vienne sonner à sa porte le même jour qu'un témoin de Jéhovah ; il voulait bien s'en défier ; mais les faits sont les faits, et le principe de parcimonie, base de toute explication scientifique, interdisait d'imaginer qu'à trois semaines d'intervalle il ait été contacté par les chrétiens secrets luttant contre l'Empire, puis par des télépathes soviétiques, sans qu'il y eût de

rapport entre ces événements. Restait à comprendre ce rapport.

Les savants russes travaillant sur ce programme faisaient-ils partie de la conspiration du poisson ? Il semblait plus logique de les imaginer au service de l'Empire, dont l'Union soviétique était l'avatar le plus franc, sinon le plus sophistiqué. Mais il ne fallait pas oublier les dissidents : peut-être des savants dissidents essayaient-ils de le contacter, au péril de leur vie. Peut-être, mais peut-être pas. Peut-être fallait-il plutôt envisager l'hypothèse selon laquelle les savants soviétiques, nullement dissidents, fidèles serviteurs de l'Empire au contraire, avaient surpris le message que les adorateurs du poisson essayaient de lui adresser et s'employaient à le brouiller. Au temps d'Hacienda Way, un des *freaks*, un gamin mort depuis, avait pour spécialité une blague consistant, quand quelqu'un voulait passer un coup de téléphone, à débiter très haut et très vite une série de chiffres au hasard : cela rendait impossible de former le numéro. Si les Russes lui faisaient ce coup-là, le message ne visait qu'à saturer la fréquence et devait être parfaitement arbitraire. Mais il ne fallait pas se hâter de conclure : le fait que le message le déroutait ne prouvait pas qu'il ne soit pas le vrai, celui que ses amis invisibles voulaient lui faire parvenir. Il y avait de fortes chances, en effet, pour que ce message ne s'adresse pas à son cerveau conscient, mais vise directement quelque zone subcorticale plus enfouie et plus sûre. Et, malgré le raisonnement, rien ne pouvait entamer sa certitude d'avoir emmagasiné un stock de données qui, à l'insu de sa conscience, commençaient à informer son système nerveux et à le modifier en profondeur. Pour son bien peut-être, en tout cas pour que triomphe la lumière.

Les jours suivants, les rêves redoublèrent d'intensité. Il avait l'impression de suivre un cours accéléré, sans savoir en quelle matière. À plusieurs reprises, en revanche, il eut le déplaisir d'identifier la langue : du russe, presque à coup sûr. Page après page, des centaines à la suite, défilèrent des manuels techniques imprimés en cyrillique.

Alors il repensa à l'article de Lem.

Quelques mois plus tôt, on lui avait envoyé la traduction allemande d'un article paru dans une revue polonaise, sous la signature de Stanislas Lem, qui passait pour le grand écrivain de science-fiction du bloc socialiste ; ses livres étaient traduits dans toutes les langues ; le cinéaste Tarkovski avait tiré de son roman *Solaris* un film conçu comme la riposte soviétique à *2001*. Or cet

important personnage avait pris la peine d'écrire une longue analyse de la science-fiction américaine, à peu près résumable en ces termes : tous nuls, sauf Philip K. Dick.

Le réquisitoire s'appuyant sur des arguments de haute culture, l'exception surprenait d'autant plus qu'on pouvait difficilement faire passer Dick pour un parnassien égaré chez les marchands de bestiaux. Lem n'essayait d'ailleurs pas, au contraire soulignait son mauvais goût, son style pataud, ses intrigues bancales. Malgré quoi, estimait-il, le fossé entre Dick et ses collègues ne pouvait se comparer qu'à celui séparant du Dostoïevski de *Crime et Châtiment* la piétaille des auteurs de romans policiers. À sa façon naïve, Dick exprimait sur le monde moderne des vérités visionnaires, et cela nulle part mieux que dans *Ubik*.

Ces éloges l'avaient flatté, mais aussi troublé. Jamais, de lui-même, il n'aurait considéré *Ubik* comme l'une de ses meilleures œuvres. Il se rappelait moins le livre que l'horrible époque de sa vie où il l'avait écrit, quand tout se désagrégeait dans son foyer et son cerveau. Et voici qu'en l'espace de quelques mois plusieurs personnes en Europe découvraient dans ce roman bâclé des abîmes de significations mystérieuses. Un de ses éditeurs français, Patrice Duvic, lui avait rendu visite à l'automne et déclaré avec solennité qu'il le tenait pour un des cinq livres les plus importants jamais écrits.

« *Wait a minute*, Patrice : vous voulez dire un des cinq meilleurs livres de science-fiction... » Mais non, l'autre persistait : un des cinq livres les plus importants de l'histoire humaine. Dick n'avait pu savoir ni pourquoi ni quels étaient les quatre autres, mais l'air de conviction de Duvic l'avait laissé songeur.

Il était entré en correspondance avec Lem, qui se démenait pour faire publier *Ubik* en Pologne. Les choses s'étaient gâtées quand il apparut que les droits d'auteur ne pouvaient, selon la règle en vigueur dans tous les pays socialistes, être touchés que sur place. Aimablement, Lem avait fait valoir que ce serait un bon motif pour Dick de venir faire du tourisme et, pourquoi pas, une conférence à Varsovie, où l'attendrait une montagne de zlotys. À sa manière imprévisible, Dick s'était braqué. Il avait écrit des lettres furieuses à son agent, à son éditeur et surtout à Lem, accusé d'abord de vouloir faire main basse sur ses droits d'auteur en comptant qu'il ne viendrait jamais, puis d'utiliser cet appât pour, au contraire, le faire venir et ne pas le laisser repartir. Cette hypothèse s'étant révélée plus prometteuse que celle d'un banal détournement de fonds, il avait passé l'hiver, bien que privé

d'interlocuteur par la défection de Lem qui ne répondait plus à ses lettres, à en explorer les tortueuses implications.

De toute évidence, les services secrets de l'Est mesuraient la portée subversive de son œuvre. Ils avaient commencé à la décrypter, comme en faisait foi l'article de Lem – ou, plus probablement, du collectif signant du nom de Lem. On voyait en lui un Soljenitsyne en puissance, plus dangereux que l'autre parce qu'il menaçait de révéler à ce qui restait du monde libre le secret jusqu'alors bien gardé de la soviétisation de l'Amérique, pour ne rien dire de celui de la vie après la mort. Ne parlait-on pas de lui, à la télévision française, comme d'un écrivain méritant le Nobel ? (Duvic lui avait gentiment rapporté cette remarque de fan, proférée lors d'une tardive émission culturelle, et il en avait déduit qu'un influent lobby d'intellectuels français soutenait sa candidature auprès du jury suédois ; déjà il se demandait ce qu'il ferait quand la dictature nixonienne refuserait de laisser son désormais illustre opposant se rendre à Stockholm pour y recevoir le prix.)

Avant d'en arriver là, on cherchait le moyen, à l'Est, de désamorcer la bombe. On lui avait fait des avances. On avait lancé dans sa direction des ballons d'essai. Peut-être Duvic, d'ailleurs, était-il dans le coup – et si pas consciemment, il n'y avait guère de doutes que tous ces intellectuels français plus ou moins marxisants qui voyaient dans son œuvre une critique du capitalisme devaient être manipulés, servir de relais dans l'opinion du monde libre aux plans du KGB. Un pion qu'on avait avancé pour dégager la diagonale du fou. Et voici que Lem, le terrain préparé, entrait en scène, multipliait les amabilités, l'invitait en Pologne. S'il s'était laissé prendre à ce piège, que se serait-il passé à Varsovie ? Oh, il l'imaginait sans peine : la tournée de conférences qui s'annonce un succès, le dîner et les toasts, et un beau matin il se réveillerait avec la gueule de bois dans une chambre aux murs blancs, entouré de types en blouse blanche, avec des seringues. « Cela ne durera pas longtemps, *gospodin* Dick, et ce n'est absolument pas douloureux. Ce soir même, vous pourrez faire votre conférence. » Et, le soir, il se retrouverait devant une assistance plus nombreuse encore qu'à l'ordinaire, car on aurait invité les correspondants de presse étrangers, et il s'entendrait leur dire qu'il avait décidé de rester ici, en Pologne, au pays de la liberté.

Heureusement, il avait déjoué leurs plans, échappé pour cette fois au lavage de cerveau. Il avait ri de bon cœur en pensant qu'au sein du collectif Lem des têtes avaient dû tomber.

Mais à présent une phrase lui revenait, qu'il avait dû entendre ou lire un jour, il ne savait pas où : « Il riait parce que ses ennemis ne parvenaient pas à l'atteindre ; il ne savait pas qu'ils s'exerçaient à le manquer. »

Il éprouvait le malaise du joueur d'échecs devinant qu'une attaque foudroyante se prépare et incapable pourtant de deviner d'où le coup va partir. La tentative de Lem, ces pages en caractères cyrilliques, ces visions de tableaux conservés à Leningrad, tout annonçait un retour du diabolique thème russe dans la symphonie de sa vie. Il attendait.

Porté le 20 mars, le coup fut amorcé le 18 par un mouvement suspect. Une lettre recommandée arriva ce jour-là, dont Tessa signa l'accusé de réception. Le correspondant, qui dans un anglais laborieux se présentait comme un admirateur, demandait un autographe, si possible une photo dédicacée. Lettre de fan classique, comme il regrettait de ne pas en recevoir davantage, et plutôt de correspondantes, mais celle-ci provenait de Tallin, en Estonie.

De sa vie personne ne lui avait écrit d'Estonie. Il ouvrit son atlas, constata sans surprise que Tallin se situait tout près de Leningrad et pas loin de Varsovie. Le filet se resserrait autour de lui.

Soudain, une phrase sortit de sa bouche, qu'il n'avait pas préparée, dont il découvrit le sens en la prononçant. « Nous sommes lundi, dit-il à Tessa. Mercredi, une autre lettre arrivera, et celle-là risque de me tuer. »

Il refusa de donner aucune explication et resta prostré dans son lit jusqu'au surlendemain.

Le matin du 20, il envoya Tessa chercher le courrier dans la boîte. Elle le remonta avec une anxieuse solennité. Il y avait sept lettres, qu'il regarda sans les ouvrir. Six d'entre elles étaient facilement identifiables : prospectus, factures, enveloppes à en-tête, écriture familière. La septième ne portait aucune mention d'expéditeur. Le cachet indiquait qu'on l'avait postée à New York.

« C'est celle-là », dit-il d'une voix étranglée.

Il pria Tessa de l'ouvrir et d'en décrire le contenu sans le lui montrer. Il ne s'agissait pas d'une lettre à proprement parler, mais de la photocopie, sur la même feuille, de deux critiques littéraires parues dans un journal de gauche new-yorkais, le *Daily World*. Une romancière soviétique résidant aux États-Unis y était félicitée d'avoir lucidement décrit la décadence du capitalisme. Les mots « déclin » et « mort » avaient été soulignés en rouge sur la photocopie. Enfin, dit Tessa, le nom et l'adresse de la romancière figuraient



au verso. Tout laissait supposer que l'envoi émanait d'elle.

Dick avait fermé les yeux. La situation pouvait paraître banale : souhaitant attirer sur son œuvre l'attention d'un écrivain qu'elle admirait et qui avait dans les milieux gauchistes une petite réputation, cette femme faisait valoir les éloges qu'on lui avait adressés. Mais il savait très bien, depuis deux jours une voix intérieure lui disait qu'il s'agissait d'autre chose : au sens littéral, une ordalie. De sa réponse dépendrait son destin.

« Vois, dit l'Éternel, J'ai placé devant toi la vie et la mort. Choisis. »

C'était à lui de jouer à présent. De chaque mouvement qu'il ferait il se représentait les conséquences possibles, jusqu'au mat. S'il avait su au moins qui était son adversaire ! Les Russes, apparemment, mais c'était justement un peu trop apparent. Et puis espérait-on vraiment qu'après avoir décliné les offres autrement attrayantes de Lem et de sa clique il morde à un hameçon si grossier ? Alors les chrétiens secrets, qui dans la plus pure tradition spirituelle jalonnaient de tentations son parcours initiatique ? Même objection : il n'était nullement tenté d'entrer en contact avec la romancière soviétique. Au contraire, tout ce qui venait d'URSS l'effrayait. Cette donnée faussait le test, et ceux qui le lui faisaient passer ne devaient pas l'ignorer. Le test avait donc un autre sens. Le choix ne se bornait pas à répondre – perdu – ou ne pas répondre – gagné. Il comprit tout à coup ceci : la tentation, pour lui, n'était pas de répondre, mais au contraire de ne pas répondre. Brûler le papier, se mettre la tête sous l'oreiller, essayer de ne plus penser à tout cela : voilà ce qu'on attendait qu'il fasse et voilà ce qu'il ne fallait pas faire. Alors quoi ? Répondre ? Non plus.

Deux heures après l'arrivée de la lettre, il téléphona au FBI.

## La chute du tyran

Dans la police, on a l'habitude des cinglés : ceux qui s'accusent de crimes qu'ils n'ont pas commis, ceux qui ont vu des soucoupes volantes, ceux qui ont surpris un complot contre le président des États-Unis... On sait aussi que, parfois, telle de ces déclarations farfelues peut contenir une part de vérité ou mettre sur sa piste. De grandes affaires ont commencé ainsi. L'idéal, dans le doute, serait de tout contrôler, mais le manque d'effectifs et de temps l'interdit. Il arrive heureusement que le doute ne soit pas permis. Par exemple quand un type qui se dit écrivain de science-fiction, célèbre dans le monde entier, proposé en France pour le prix Nobel, ayant failli avoir un de ses livres adapté au cinéma par John Lennon, oui, John Lennon des Beatles, à qui l'avait fait lire Timothy Leary (« Ne croyez pas que j'approuve Leary, bien au contraire, j'ai même écrit un livre contre la drogue, il n'est pas encore paru, mais j'envisage de le dédier à l'ex-attorney Kleindienst, c'est vous dire ma position, qui a malheureusement été mal comprise, en grande partie à cause d'un texte irresponsable d'Harlan Ellison comme quoi mes livres auraient été écrits sous acide, ce qui est évidemment faux ») ; quand un type incapable de commencer une phrase sans y ouvrir une cascade de parenthèses et remonter au déluge vous confie après vingt minutes de préambules qu'il a reçu une lettre d'un lecteur d'Estonie et deux jours plus tard, *comme prévu*, une photocopie d'articles parus dans un journal pas vraiment communiste mais enfin rose, très rose, et que de toute évidence il s'agit d'une approche du KGB ; quand pour rendre ses dires encore plus plausibles le type se lance dans une confuse histoire de droits d'auteur gelés en Pologne, à seule fin de l'attirer derrière le rideau de fer et de lui faire subir un lavage de cerveau... alors on écoute patiemment, on assure qu'on prend note et, à la fin, quand le type demande ce qu'il doit faire, on dit en l'appelant par son prénom : « Vous avez déjà fait beaucoup, Phil. Vous avez fait ce qu'il fallait faire. N'en parlez

à personne. Maintenant, c'est nous qui nous en occupons. »

Prononcées avec suffisamment d'autorité, d'un ton à la fois grave et confidentiel, de telles phrases permettent en général de mettre fin à la communication. Mais il ne faut pas se faire d'illusions : bluffé sur le moment, le cinglé moyen ne tarde pas à se sentir floué et, neuf fois sur dix, il revient à la charge.

Juste après avoir raccroché, Dick écrivit une lettre pour résumer ce qu'il avait dit au téléphone – de façon un peu désordonnée, il s'en excusait –, accompagner et commenter les pièces à conviction : article de Lem, correspondance avec Lem, lettre du fan estonien, photocopie de l'article du *Daily World*. Cette lettre, la première d'une série de quatorze en quatre mois, fut la seule à recevoir une réponse, que voici :

Cher monsieur,

Merci pour votre courrier et pour les documents, que nous ne manquerons pas d'examiner avec attention.

Si d'autres informations susceptibles de nous intéresser venaient à votre connaissance, n'hésitez pas à nous contacter de nouveau.

Bien à vous,

William A. Sullivan,  
Fédéral Bureau of Investigation, Los Angeles.

La seconde et dernière phrase manquait de prudence. C'est peu dire que des informations venaient à la connaissance de Dick : jaillissant de canaux variés, elles la submergeaient. Toutes, sans doute, n'étaient pas de nature à intéresser William A. Sullivan, qu'il soupçonnait d'indifférence théologique, comme autrefois George Smith et George Scruggs. Mais pouvait-il, ayant envoyé la menaçante photocopie du *Daily World*, lui cacher ce que, la nuit suivante, il avait tout à coup compris à ce sujet ?

Devinant le danger qu'elle recelait pour lui, et sans doute pour lui seul car chacun d'entre nous a son propre sésame, une suite de mots qui peut le tuer ou lui donner la vie, il avait pris grand soin de se la faire décrire par Tessa sans la lire. Le soir même, après son coup de téléphone, il l'avait envoyée au FBI, en sorte qu'elle avait à peine passé quelques heures sous son toit. Mais en la glissant dans l'enveloppe qu'il était aussitôt descendu poster, il n'avait pu s'empêcher de l'entrevoir. Quelques mots avaient frappé sa rétine. Atteint leur but.

En vain, il avait essayé de les chasser, de les oublier ; mais il aurait fallu ne

pas les avoir vus. Ils dansaient à présent devant ses yeux :

Antonetti Olivetti Dodd Mead Reinhardt Holt

Des noms propres, sans doute des noms d'auteurs ou d'éditeurs. Des noms qui ne lui disaient rien et qu'on avait pourtant voulu lui faire voir.

Durant la nuit, les lettres bougèrent sous ses paupières, se disjoignirent, s'assemblèrent comme danseuses qui changent de cavaliers. À l'aube, il ne resta qu'un couple :

Olive Holt

Olive Holt.

Bien sûr.

La baby-sitter qui le gardait à Berkeley et lui parlait sans cesse de l'Union soviétique, où les gens vivaient si heureux.

Depuis combien d'années n'y avait-il pensé ? Depuis combien d'années croyait-il avoir oublié ce nom ?

Quarante ans plus tôt, on l'avait imprimé dans son cerveau afin qu'il puisse, le moment venu, en livrer l'accès comme livre une ville un traître depuis longtemps infiltré. *Olive Holt*, pour le compte des Rouges, tenait le même rôle que le bijou en forme de poisson pour le compte des chrétiens – et sans doute ce poisson qui avait remué en lui quinze ans auparavant, tandis qu'il écrivait *Le Maître du haut château*, y avait-il été incrusté beaucoup plus tôt, dans son enfance aussi. Dieu soit loué, le poisson avait fait surface avant Olive Holt. L'anamnèse s'était opérée au profit des chrétiens et non de l'Empire.

Du poisson, des chrétiens secrets mieux valait ne pas parler à William A. Sullivan. Mais d'Olive Holt, si. Et, une semaine plus tard, de la visite qu'un groupe de marxistes canadiens et français projetait de lui rendre. Que faire ? Les recevoir pour ne pas donner prise à leurs soupçons ? Leur fermer sa porte, ne pas décrocher le téléphone ? Partir en voyage ? Ses lettres affolées demeurant sans réponse, et Sullivan toujours absent quand il l'appelait, il en conclut qu'il devrait se débrouiller tout seul. Encore un test, sans doute : on lui lâchait la main. Il voulut d'abord fuir, mais, comme il s'y attendait, la voiture refusa de démarrer. Sabotage. Il fit donc face, passa l'après-midi avec les marxistes et, le lendemain, écrivit à Sullivan qu'on avait eu beau le cuisiner, micro en main, il n'avait cautionné aucune interprétation

tendancieuse de ses œuvres ; il n'était tombé dans aucun de leurs pièges. Bien joué, non ?

Rien de ce que je raconte là n'est malheureusement inventé. Cette correspondance à sens presque unique existe. Elle figure dans le premier volume, couvrant la décisive année 1974, des lettres de Dick, qu'un éditeur américain a récemment entrepris de publier. Paul Williams, qui en a établi le texte à partir des carbones conservés par l'auteur, avoue qu'il a pensé un moment le caviarder, pour ménager la mémoire de son ami et les sentiments de plusieurs personnes vivantes.

S'agissant de celles-ci, leurs versions des faits figurent en tête du recueil et, si attaché qu'on soit à l'idée qu'il n'existe pas de vérité, seulement des points de vue, on doit admettre que ceux de Stanislas Lem ou de Peter Fitting, le chef du « groupe marxiste », se réfèrent à ce que la plupart d'entre nous considérons comme la réalité, alors que celui de Dick n'a de pertinence que dans un système manifestement délirant. J'ai dit sur quoi reposaient ses griefs envers Lem. Quant au redoutable « groupe marxiste », il se composait d'un universitaire français, auteur d'un livre sur la science-fiction préfacé par Jean-François Lyotard, d'un musicien de rock et de sa femme, tous trois parfaitement représentatifs du milieu où se recrutaient, au cours des années soixante-dix, les admirateurs étrangers de Dick : babas bon teint, gauchistes marcusso-reichiens, inoffensifs barbus sur qui il se croyait désormais obligé de faire un rapport, et plutôt deux qu'un.

Le propre d'une conversion est de changer celui qu'elle élit. Elle le retourne comme un gant. Il ne pense plus ce qu'il pensait, n'agit plus comme il agissait, et souvent une ironie de la grâce le fait agir et penser d'une façon qui ne lui était pas seulement indifférente, mais lui répugnait. De ces transformations, dont la seule idée aurait été odieuse au vieil homme qu'il a dépouillé, il s'enchant. Elles garantissent l'authenticité de son expérience, le fait qu'un autre parle en lui. Pour un peu, il en rajouterait. L'intellectuel sceptique et railleur qui se fait catholique donnera volontiers dans les formes populaires de sa foi : petite dévotion, médailles miraculeuses. Fin lettré, connaisseur de peinture, il trouvera à aimer désormais Gilbert Cesbron ou des naïfs yougoslaves la joie subtile de qui s'arrache à un déterminisme et conquiert sa liberté. Aller contre sa pente naturelle, c'est très littéralement ce qu'on appelle se repentir.

Rebelle, mauvais con, ennemi de l'autorité sous toutes ses formes, Dick

n'aurait de lui-même jamais pensé à appeler le FBI, à se mettre sous sa protection, à le renseigner. Si, quelques semaines avant l'arrivée de la photocopie du *Daily World*, on le lui avait prédit, il aurait réagi comme un pieux musulman à qui on annonce qu'il mourra d'une indigestion de boudin. Un type qui a grandi à Berkeley ne fricotera jamais avec les flics et, s'il le fait, cela ne prouve qu'une chose : ce n'est plus lui ; on l'a remplacé, ou bien manipulé, un autre que lui agit à sa place.

Exactement, pensait Dick, avec un gloussement d'allégresse. C'est exactement ça qui m'est arrivé.

Et le plus fort, c'est que je m'en réjouis.

Et que je suis certain d'avoir raison de m'en réjouir.

Voici deux exemples de conversion.

Saül, jeune juif pieux et, à ce titre, persécuteur passionné de la secte chrétienne, subit sur le chemin de Damas une étrange expérience, au sortir de laquelle il devient l'apôtre Paul et s'en va répétant, avec la contagieuse ferveur que l'on sait : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. »

Le héros du roman d'Orwell *1984* trouve peu à peu le courage de s'opposer à la tyrannie de Big Brother. Mais il est arrêté, soumis à la torture et à des manipulations mentales si efficaces qu'à la fin du livre, loin de lui manifester une allégeance factice, « il aime Big Brother ».

Il y a plusieurs différences entre ces histoires. D'abord celle qui sépare la torture de l'illumination, bien que dans les deux cas on ait affaire au viol d'une conscience humaine. Ensuite, Orwell et ses lecteurs s'accordent à trouver le héros de *1984* magnifiquement lucide avant son arrestation, tragiquement aliéné ensuite, tandis que l'auteur des Actes des Apôtres et sans doute la majorité de ses lecteurs partagent la certitude qu'a saint Paul d'avoir gagné au change. Reste ce fait troublant que la même certitude anime le converti et la victime d'un lavage de cerveau : c'est maintenant, aimant le Christ ou Big Brother, qu'ils sont dans le vrai ; avant, ils se trompaient : la preuve, ils ne craignaient rien tant que de voir advenir ce qui leur est advenu et qui est en fait le plus grand des biens. Cette rupture rend le commerce entre le converti et son entourage à peu près aussi difficile qu'entre Dracula et le docteur Van Helsing dans les films de vampires : si les hommes ont si peur d'être mordus par les morts vivants, c'est parce qu'ils devinent qu'une fois contaminés ils s'en réjouiront. Le plus effrayant, vu d'avant, c'est qu'après il

ne reste de soi que ce qui se réjouit de n'être plus soi. Avant, c'est soi qui a peur ; après, c'est un autre qui triomphe.

Appeler le FBI fut pour Dick une délivrance. On peut l'interpréter, en termes psychologiques, comme le soulagement d'un homme depuis longtemps traqué, qui, épuisé, se rend et en tire une trouble volupté. Pour des raisons qui n'étaient sans doute pas moins psychologiques, il préféra l'interpréter en termes spirituels, comme une dépossession de son vieux moi fatigué, peureux et radoteur, au profit d'une entité infiniment plus sage, prenant par son truchement et pour son bien des initiatives dont il n'aurait jamais été capable. Lorsque ses ennemis, quels qu'ils fussent, lui avaient tendu le piège de la photocopie du *Daily World*, elle lui avait indiqué la seule parade qu'il n'aurait jamais imaginée, et la seule que par conséquent il supposait efficace : prévenir la police. Ainsi gagnait-il sur tous les tableaux et dans toutes les hypothèses. Si le FBI, malgré les bavures de l'ère nixonienne, n'avait pas failli à sa vocation, il était normal qu'harcelé par les communistes il se place sous sa protection : ce faisant, il frappait à la bonne porte et expiait son passé de gauchiste. Si, au contraire, le FBI était secrètement devenu l'appareil répressif d'un gauleiter cryptocommuniste, la meilleure façon d'échapper à ce loup déguisé en agneau consistait à se jeter dans sa gueule : en feignant l'innocence, il prenait l'adversaire à son propre jeu, l'obligeait à tenir son rôle officiel de défenseur de la démocratie. Enfin, il se pouvait que, l'hallali sonnant pour Nixon et son gang, les forces de la lumière et celles de l'ombre s'affrontent au sein du Bureau, et il avait bien fait dans ce cas de choisir son camp. Évidemment, il aurait préféré savoir auquel appartenait son officier traitant, William A. Sullivan, s'il lisait ses rapports avec sympathie ou colère, mais l'entité qui l'avait investi ne jugeait pas utile de l'informer à ce sujet : elle le guidait sans expliquer ses choix ni commenter le chemin. À lui de suivre.

Au cours du printemps 1974, ayant fait litière de ses préjugés gauchisants, elle poursuivit le ménage de son corps et de son esprit avec l'énergie d'une jeune mariée pleine de sens pratique houspillant de vieilles habitudes de célibataire. Elle lui fit tailler sa barbe et couper les poils qui dépassaient de son nez avec des petits ciseaux spéciaux dont il croyait ignorer l'existence mais qu'il acheta pourtant, dans un drugstore, comme s'il en avait usé toute sa vie. Elle renouvela sa garde-robe. Elle tria son armoire à pharmacie, jetant ce qu'elle savait, et qu'il sut tout à coup, nuisible à sa santé. Elle découvrit

que le vin, étant acide, lui détraquait l'estomac et, du jour au lendemain, il se mit avec plaisir à boire de la bière, qu'il avait toujours détestée. Elle régla son contentieux avec le fisc. Elle éplucha ses contrats, ses relevés de droits d'auteur, repéra des irrégularités, l'incita à virer son agent, démarche qui lui parut pleine d'adulte assurance et dont il informa fièrement tous ses amis ; l'agent, du coup, arracha pour son livre à venir un contrat plus avantageux qu'il n'en avait jamais signé et Dick put revenir au bercail en vainqueur, tout faraud de son escapade.

Enfin, elle sauva la vie de son fils Christopher.

Depuis quelques jours, le petit garçon semblait mal à l'aise. Le pédiatre ne lui avait rien trouvé, mais il continuait à geindre. Un matin, Dick méditait dans son fauteuil, les yeux fermés, en écoutant la chanson des Beatles *Strawberry Fields*. Entendant la phrase : « *Going through life with eyes closed...* », un éclair de lumière rose traversa ses paupières, aveuglant. Il sut qu'une information vitale venait de lui être transmise, se leva et, en titubant, entra dans la chambre d'enfant où Tessa changeait la couche de Chris. De la voix atone qu'il avait appris à entendre sortir de lui quelquefois, il dit :

« Tess, Christopher a un défaut de naissance.

— Mais le docteur a dit qu'il n'avait rien...

— Il a une hernie inguinale droite étranglée. Elle est déjà descendue dans le sac scrotal. La membrane a cédé. Chris doit être opéré immédiatement. »

Il insista tant que Tessa finit par conduire le petit au service des urgences de l'hôpital de Fullerton. Chris fut examiné par un médecin appelé le docteur Zahn, ce qui en allemand veut dire « dent » et, compte tenu des circonstances de son illumination, parut de bon augure à Dick. De fait, le docteur Zahn confirma son diagnostic : l'enfant courait un danger ; on l'opéra le soir même. Par la suite, Christopher ne se plaignit plus de rien.

Stupéfaite, Tessa cuisina longuement son mari. Pour la première fois, un fait concret venait étayer les déclarations étranges dont il était depuis quelques mois plus prodigue qu'à l'accoutumée. Mais Dick ne se montrait affirmatif que si on s'opposait à lui. S'avouait-on ébranlé, il devenait évasif. Ses explications variaient : un jour il avait été informé de l'état de Christopher par les Beatles, un autre il assurait avoir entendu l'enfant murmurer : « *Eli, Eli, lamma sabacthani.* » Si confuses et souvent contradictoires qu'elles soient, il ressort cependant de ses confidences à sa femme qu'il fut, de mars à août 1974, inspiré par l'entité bienveillante,



décidée à réformer sa vie. Il se représentait la procédure en des termes familiers à tout usager d'ordinateur domestique. Un sésame – le poisson – avait livré à cette opératrice l'accès de ses circuits cérébraux. Elle y avait implanté un programme – et si la disquette dont je me sers avait une vision subjective, sans doute décrirait-elle sa propre saisie comme une avalanche de phosphènes, de tableaux abstraits se métamorphosant à vive allure, dans une aveuglante lumière rose. Depuis, le programme tournait. On lui fournissait des données, les événements petits et grands de la vie de Philip K. Dick, et il les traitait avec diligence. Pour informer son hôte, afin que celui-ci agisse en conséquence, il empruntait en parasite débrouillard tous les canaux et supports fournis par la perception normale, au besoin moins normale : les paroles des chansons qu'il écoutait, les lettres des livres qu'il lisait, et pas seulement des livres : des panneaux indicateurs, des textes figurant sur les boîtes de céréales, des prédictions et conseils dont on fourre les pâtisseries présentées avec l'addition dans les restaurants chinois. Assez souvent, ces informations l'atteignaient en rêve mais, comme il dormait peu la nuit et piquait souvent du nez dans la journée, les frontières n'étaient pas tellement marquées pour lui entre veille, sommeil et rêve éveillé. Le message lui important plus que le médium, il jugeait insignifiante la différence entre une phrase lue en rêve et dans la réalité. Au reste, il soupçonnait les livres ou les épais jeux d'épreuves qu'on lui donnait à lire en rêve d'exister dans la réalité. Très prosaïquement, il pensait que le rêve lui épargnait des recherches en bibliothèque. Il arrivait parfois que, restant sur sa faim, il entreprenne de telles recherches.

Plusieurs semaines de suite, un livre lui apparut, dont il acquit la certitude qu'il contenait les réponses à toutes les questions qu'il se posait. Le texte défilait trop vite pour qu'il en prenne connaissance, mais les indications bibliographiques se précisaient d'un rêve à l'autre. Sous une couverture bleue, rigide, le volume ne comptait pas moins de sept cents pages. Le copyright datait de 1966 ou peut-être 1968, il n'était pas certain. Le titre se terminait par le mot *Grove*, et comportait aussi un mot qui pouvait être *Budding*. À plusieurs reprises, il vit les pages entourées de flammes et en déduisit que ce devait être un texte particulièrement sacré, peut-être celui dont il est question dans le Livre de Daniel.

Il chercha dans les librairies, les bibliothèques. Et, un jour, il reconnut le livre. C'était lui, sans l'ombre d'un doute. Bleu, épais, publié en 1968 sous le titre *The Shadow of Blooming Grove*.

Il l'ouvrit, persuadé que sa quête touchait à son terme. Tous les secrets du monde allaient lui être révélés.

C'était une biographie de Warren G. Harding.

Un autre aurait conclu que sa démarche était absurde, à la rigueur qu'il s'était trompé de livre. Dick pensa que de deux choses l'une : soit tous les secrets du monde se trouvaient bel et bien dans une biographie du président Warren G. Harding (1865-1923), sous forme subliminale et sans doute à l'insu de son auteur ; soit l'entité qui l'informait s'était gentiment moquée de lui. Dans l'un et l'autre cas, sa façon de procéder lui rappelait quelque chose.

Quelque chose ou plutôt quelqu'un.

Glen Runciter.

Glen Runciter, qui, dans *Ubik*, communiquait avec ses employés perdus dans le labyrinthe de la semi-vie, les guidait, tâchait de leur faire comprendre ce qui s'était passé en recourant aux moyens les plus triviaux. Les graffiti des chiottes étaient de sa main: « Je suis vivant et vous êtes morts. » Les dépliants publicitaires, les slogans tracés dans le ciel par les avions, les codes incorporés au dessin des paquets de cigarettes transmettaient ses consignes de survie. Runciter apparaissait même à la télévision, où il faisait la démonstration du vaporisateur *Ubik*, la seule arme efficace contre l'entropie.

Dick commençait à comprendre vers quel livre l'entraînait son rêve récurrent : non pas la biographie de Warren G. Harding, mais le roman auquel, décomposant ses processus mentaux, on avait prévu que lui ferait penser la biographie de Warren G. Harding. Il commençait à comprendre ce qu'avaient voulu dire des gens comme Stanislas Lem et Patrice Duvic. Le livre sacré, le livre entouré de flammes, le livre qui révélait tous les mystères de l'univers, c'était *Ubik*.

Il ne lui semblait plus si absurde de penser qu'il avait écrit l'un des cinq livres les plus importants de l'histoire : un de ces livres, comme la Bible ou le *Bardö Thodol*, vers quoi les hommes doivent se tourner pour connaître le secret de leur condition. *Ubik*, très littéralement, la décrivait.

Il prit soin dès lors de distinguer *Ubik*, le livre, et *Ubik*, l'entité qui, dans le livre, aidait les hommes à lutter contre l'entropie. Il comprenait à présent que si *Ubik*, le livre, décrivait si bien *Ubik*, l'entité, c'était parce qu'*Ubik*, l'entité, avait par son truchement écrit *Ubik*, le livre. *Ubik*, le livre, n'était rien d'autre qu'un message adressé aux hommes par *Ubik*, l'entité, afin de se révéler à eux. Il était parfaitement logique que cette révélation ait choisi pour véhicule

un roman à deux sous, écrit par un tâcheron obscur : cela complétait la panoplie des slogans publicitaires, spots télévisés et graffiti de chiottes. Le fond et la forme, le médium et le message coïncidaient parfaitement.

Depuis le mois de février 1974, où cette entité avait directement pris contact avec lui, il lui avait en secret donné un nom de code : Valis. Cet acronyme, qui signifiait : Système vaste, actif, vivant et intelligent (et que Robert Louit, le traducteur français du livre portant ce titre, a brillamment rendu par *Siva*), présentait selon lui l'avantage d'être purement descriptif, exempt de déisme sentimental : un nom de programme informatique. Quelques années plus tôt, il lui avait donné celui d'Ubik : ce qui est partout. Et, plus ou moins consciemment, en rédigeant les slogans qui servaient d'épigraphes aux chapitres de son *bardö*-roman, il avait suggéré qu'il appelait ainsi ce que saint Jean, dans le prologue de son Évangile, appelle le *Logos*, c'est-à-dire le Verbe.

C'est-à-dire Dieu, mais il répugnait à utiliser ce nom propre. Il le trouvait malpropre, justement : galvaudé, compromis par des cadres confessionnels trop étroits pour son expérience. Comme les mystiques juifs, il croyait qu'il existe des noms de Dieu plus ou moins exacts et, au fond du fond de ce sac de noms, un nom qui est le vrai nom de Dieu, que Dieu seul connaît, au point que cette connaissance est peut-être l'ultime attribut de sa divinité. Tant qu'à l'ignorer, autant utiliser un terme purement conventionnel, et alors Siva faisait l'affaire.

D'ailleurs, corrigeait-il, ce n'était pas un terme si conventionnel que ça puisqu'il lui était venu à l'esprit et que Siva inspirait cet esprit : inconnaissable et innommable, l'entité se faisait connaître de lui sous ce nom, qu'il avait, comme celui d'Ubik, cru imaginer.

Mais il avait quelqu'un d'autre à identifier, un intercesseur dont il devinait la présence : l'homologue dans sa vie de Runciter. Runciter n'était pas Ubik, seulement un homme vivant qui s'efforçait d'atteindre, dans les limbes, les consciences engourdies des morts que nous sommes. Un éveilleur et, au sens le plus littéral, un représentant d'Ubik : acharné à fourguer par tous les moyens son vaporisateur de Logos concentré. Dick estimait, d'une certaine façon, tenir ce rôle auprès de ses lecteurs. Mais quelqu'un le tenait auprès de lui. Quelqu'un, pour le compte d'Ubik ou de Siva, lui adressait les messages qui le guidaient. Et, comme Joe Chip, derrière ce brouillard de signaux confus, contradictoires, il lui semblait reconnaître un style familier.

Comme chaque fois qu'il posait une hypothèse, Dick s'émerveilla de la docilité des faits à s'y plier. Depuis qu'en s'adressant au FBI il avait mis les Soviétiques en déroute, il ne rêvait plus en russe mais, de plus en plus souvent, en grec ancien : or il n'avait de sa vie fréquenté qu'une personne qui le comprît, et cette personne était l'évêque Pike. Pike, d'autre part, connaissait bien le monde et les religions antiques, vers quoi convergeaient la plupart de ses inspirations diurnes et nocturnes ; il avait le goût des livres de référence et celui des jeux de piste pédagogiques ; il avait consacré ses dernières années à explorer les possibilités de communication entre morts et vivants ; enfin, il se coupait les poils du nez avec des petits ciseaux *ad hoc* : Dick l'avait vu en fouillant dans sa salle de bains pour lui piquer des amphétamines.

Ce faisceau d'indices faisait de l'évêque défunt un candidat sérieux au double rôle de tuteur et de squatteur spirituel. Mais il y en eut d'autres, au gré des intuitions que lui fournirent rêves, lectures, associations d'idées. Parcourant le temps et l'*Encyclopaedia britannica*, il sut gré de le guider à la Sibylle de Cumès, à Zoroastre, à Empédocle, au gnostique Basilide, au pharaon Akhenaton. Des hôtes de son esprit, celui avec lequel il s'entendit le mieux fut un certain Thomas, qui s'y incrusta près de trois mois.

Seule exception au *name-dropping* caractérisant sa quête de parrainage, cet inconnu naquit de la constatation que, depuis mars 1974, il hébergeait les pensées, la vision du monde et même les mots d'un clerc fortement hellénisé du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Le grec qu'il parlait, que Dick avait finalement identifié en soumettant des échantillons prélevés dans ses rêves à un professeur de Fullerton, n'était pas le grec classique et littéraire, seul familier à Pike, mais le grec *koiné*, l'espèce de pidgin en usage dans tout le Proche-Orient aux temps apostoliques. Ce n'était pas la langue de Platon, mais celle de saint Paul. Pas plus que celui-ci, Thomas n'avait personnellement connu le Christ : il appartenait à la seconde génération de chrétiens, celle qui endurait les plus rudes persécutions. Mais comme tous ses frères, expliqua-t-il à Dick, il connaissait le secret de la résurrection. La promesse de vie éternelle faite par Jésus à son petit troupeau n'était pas une blague. Elle impliquait l'absorption d'une nourriture sacrée, le fameux champignon dont John Allegro et Pike à sa suite avaient fait un tel plat et dont l'hostie chrétienne n'était que le symbole, à la fois spiritualisé et affadi. Chaque parcelle de cette nourriture de vie, comme chaque pulvérisation d'Ubik, contenait dans son intégralité l'information dont le monde phénoménal n'était jamais que

l'hypostase (Dick adorait ce mot, que l'évêque lui avait appris). Sentant sa mort approcher, Thomas avait mangé de cette nourriture et pris grand soin d'inscrire quelque part dans son cerveau le signe du poisson, qui devait lui permettre, une fois revenu à la vie, d'apprendre en temps utile qui il était en réalité.

Le plan s'était déroulé comme prévu, à ce détail près que, persuadé de l'imminence de la Parousie, comme tout le monde à l'époque, Thomas comptait sur un délai d'une vingtaine d'années, et qu'il s'en écroula pas loin de deux mille. Pourquoi ? Parce que, après la chute de Jérusalem, en 70, les Romains s'étaient emparés du champignon sacré, l'avaient détruit comme ils détruisaient tous les objets d'un culte qu'ils ne comprenaient pas, en sorte que l'information vivante, l'unique élément rationnel de notre monde irrationnel avait disparu. L'Empire et les ténèbres l'avaient emporté. Pas tout à fait, cependant : quelques spécimens du champignon avaient été cachés dans une jarre, et la jarre dans une grotte, au bord de la mer Morte. Ils y sommeillèrent près de deux millénaires, tandis que barbarie et illusion régnaient sur Terre. Le temps réel resta suspendu jusqu'au jour, en 1947, où des archéologues découvrirent le site de Qumrân et rendirent à l'Esprit captif sa liberté. Pike avait eu raison d'orienter de ce côté sa quête de la vérité ultime, mais il était arrivé trop tard : d'où sa mort tragique. L'Esprit, Ubik, Siva, avait quitté sa cachette ; il œuvrait ailleurs depuis plusieurs années, soufflant où il voulait : par exemple, dans la conscience et l'inconscient d'un adolescent californien qu'on aurait beaucoup étonné en lui disant qu'en réalité il se nommait Thomas et, comme tous ses contemporains, vivait aux environs de 70 après Jésus-Christ. Petit à petit, à son insu, l'Esprit avait éduqué cet adolescent. Il avait insinué des doutes en lui, furtivement soulevé devant ses yeux le rideau des apparences. L'adolescent avait grandi, s'était mis à écrire des romans de science-fiction par le truchement desquels l'Esprit se faisait connaître aux hommes et leur révélait leur condition. Si obscur qu'il fût, l'Empire l'avait à l'œil. À certaines allusions dans ses livres, on devinait un savoir en gésine, qui pouvait devenir dangereux. Il avait connu la persécution. Et, un jour, l'heure avait sonné. On avait présenté le poisson à Thomas, provoqué l'anamnèse.

Depuis, il habitait le corps de l'homme qu'il avait cru être pendant quarante-cinq ans. Celui-ci n'avait pas tout à fait cédé la place mais, une fois procédé à quelques réformes, la cohabitation se révélait plaisante.

Cela rappelait un peu la conduite d'une voiture d'auto-école munie de

doubles commandes. Thomas parachevait l'éducation de Phil, lui enseignait le grec, les ruses d'un vétéran de la clandestinité pour échapper aux pièges que leur tendait l'Empire : prévenir la police pour mieux la désarmer, par exemple, quel joli coup ! En échange, Phil guidait les pas de Thomas dans un monde dont celui-ci connaissait la nature réelle, mais non la trompeuse apparence phénoménale. C'était le trait le plus attachant de Thomas, ces menus cafouillages qui trahissaient l'étranger. De temps en temps, jouant le rôle de Dick, il se trompait ; il fallait lui souffler ses répliques. Ainsi son hôte s'expliquait-il des bizarreries de comportement qu'avant d'être avisé de l'existence de Thomas il attribuait au surmenage ou à l'hypertension artérielle, pour laquelle il fut, ce printemps-là, brièvement hospitalisé : il se trompait sur le nom et le sexe de ses chats ; rompant sans raison apparente avec la routine de toute une vie, il déplaçait les marges de sa machine à écrire ; il ne reconnaissait pas les commandes de sa voiture et, comme Ragle Gumm avec son cordon de lampe, ne pouvait s'empêcher d'y chercher un bouton d'aération qui n'existait pas. Un jour, Tessa l'entendit avec stupéfaction grommeler devant le réfrigérateur ouvert : « Il n'y a plus de bière, j'étais sûr qu'il en restait une... » Puis : « Mais je ne bois pas de bière. » Et enfin : « Mais ce n'est pas mon frigo ! » Tout cela, qui l'avait inquiété, lui apparaissait maintenant comme le fait de Thomas. Interrogé, celui-ci éclatait de rire et confirmait. Ils s'amusaient bien, tous les deux.

Ce qui plaisait le plus à Thomas dans le simulacre de monde où l'Empire tenait les hommes captifs, c'était la télévision. Il passait ses journées devant. Il faut dire qu'à l'époque elle montrait en direct la chute de l'Empire et que les prisonniers, informés ou non de leur condition, suivaient tous le feuilleton avec avidité. Nixon remettrait-il au juge Sirica les bandes contenant les conversations sur le Watergate ? Non, puis finalement oui, mais après en avoir effacé la moitié. La Chambre des représentants aurait-elle l'audace d'accuser le président ? Oui : d'avoir entravé le cours de la justice, détruit des preuves, encouragé de faux témoignages, utilisé la CIA pour se protéger du scandale, violé les droits constitutionnels de ses concitoyens, instauré une surveillance électronique et même fraudé le fisc.

Ce détail en particulier ravit Dick. Assis sur le canapé, boîte de bière en main, il accueillait les nouvelles avec des clameurs de supporter sportif. Thomas, à ses côtés, se comportait plutôt comme un entraîneur qui voit son équipe gagner. Il commentait le spectacle en initié, révélait à son hôte le

dessous des cartes. Sous son influence, Phil comprit qu'un lien mystérieux mais direct liait son expérience spirituelle à la défaite de l'Antéchrist de la Maison-Blanche. Au mois de février, après une vie d'efforts et de tâtonnements, il avait enfin accompli la percée, accédé au réel. Il avait compris qu'en dépit du témoignage de nos sens abusés l'Empire n'avait pas pris fin, mais que la Parousie était proche : elle adviendrait, comme promis, avant que s'achève le I<sup>er</sup> siècle. Son anamnèse avait été le signal et lui la porte par laquelle l'Esprit revenait abolir le simulacre, renverser les murs de la prison de fer, chasser le démiurge qui dans les Actes des Apôtres s'était appelé Simon le Magicien, dans ses livres Palmer Eldritch ou Ferris F. Fremont, et Richard M. Nixon dans son dernier habit d'illusion, l'Amérique de 1974. L'Esprit s'était servi de lui, Philip K. Dick, *alias* Thomas, pour rendre le monde réel à nouveau.

Quand, le 8 août, Nixon démissionna, Phil se tourna vers Thomas pour dire : « Alors ça y est, on a gagné. »

Mais Thomas ne répondit pas. Il avait disparu. Phil se sentit très triste, seul dans son cerveau. Au bout de quelques jours, il se résigna, comprenant que Thomas avait accompli sa mission et qu'il ne lui restait, à lui, qu'à essayer de comprendre et de dire ce qui était arrivé.

## Ce qu'a rencontré le gros ami des chevaux

Thomas parti, Dick essaya d'écrire un livre qui rendrait compte de son expérience. Il crut avoir trouvé un angle d'approche quand on lui proposa de participer à une collection de romans attribués à des écrivains imaginaires, comme le Sébastian Knight de Nabokov ou le Kilgore Trout de Kurt Vonnegut Jr : il reprendrait la plume sous le nom d'Hawthorne Abendsen, le célèbre auteur de *La sauterelle pèse lourd*.

Chaque fois qu'il relisait un de ses livres, désormais, Dick était subjugué par sa qualité prophétique. En 1960, il avait imaginé que la vue d'un bijou livre l'accès du réel et qu'un roman décrivant un monde de toute évidence imaginaire révèle de façon à la fois mystérieuse et irréfutable la vérité cachée aux yeux de tous. Quand le *Yi-King*, sur le moment, lui avait assuré que lui-même, imaginant cela, disait vrai, il l'avait répété sans comprendre. Quatorze ans plus tard, il comprenait. Hawthorne Abendsen, c'était lui. En bonne logique, il revenait à Hawthorne Abendsen de boucler la boucle, de dire : « Oui, tout cela était vrai », et d'en persuader le monde.

Écrire la suite du *Maître du haut château* allait apparemment de soi. Et, comme il s'agissait de son livre le plus connu, le seul qui lui avait valu un prix, cela risquait de rapporter. Abendsen, au début, serait au bout du rouleau. Plaqué par sa femme et ses enfants, pauvre, malade, cambriolé, persécuté par le régime cryptototalitaire qu'il n'avait cessé de dénoncer sans rencontrer le moindre écho : « voix de celui qui crie dans le désert », comme le dit l'Évangéliste de Jean Baptiste, mais il ne criait même plus ; il se terrait. C'est alors que...

Que quoi ?

Que les choses se compliquaient et que le roman tombait en panne. Car Dick ne tarda pas à découvrir une grande différence entre *Le Maître du haut château* et sa suite triomphale, si longtemps attendue. Dans le premier cas, il



inventait, ou croyait inventer, une histoire.

Il était, ou se croyait, libre. À présent, il s'agissait de dire la vérité ; donc de ne pas se tromper.

Ainsi commença-t-il à prendre des notes pour dégager cette vérité. Et, une fois qu'il eut commencé, il n'arrêta plus. Il délaissa le roman, la machine à écrire qui lui était dévolue et, nuit après nuit, en consultant sans cesse l'*Encyclopaedia britannica* et en écoutant à plein tube, le casque vissé aux oreilles, John Dowland et Olivia Newton-John, il fit ce pour quoi Dieu l'avait placé sur terre : des hypothèses.

Quand je dis qu'il n'arrêta plus, il faut l'entendre littéralement. Cette tâche l'absorba pendant les huit années qui lui restaient à vivre. Il détruisit certaines de ces notes, mais il en reste environ huit mille pages. Personne ne les a lues en entier, pas même lui. Pas même Lawrence Sutin, son scrupuleux biographe, qui avoue avoir recouru pour compiler un choix d'extraits à une technique de sondages. Ces extraits donnent une idée des thèmes agités, mais par définition morcellent ce qui souvent se présente d'un seul tenant : par coulées de cinquante, soixante pages, fruits de ruminations nocturnes que seul suspendait l'épuisement.

Comme il avait trouvé un nom à l'entité qui le guidait, il en trouva un à ce qu'autrement nous appellerions, avec une agaçante impression d'inexactitude, ses « notes » ou son « journal » (de même aurions-nous appelé « foutoir » ou « bauge » ce que la séquestrée de Poitiers, sachant de quoi elle parlait, appelait son « cher grand fond Malempiat ») : ce fut l'Exégèse.

Ce mot a dans le vocabulaire théologique un sens précis, qu'il connaissait. Il désigne un écrit d'interprétation doctrinale d'un texte sacré. Un texte sacré, en admettant qu'une chose pareille existe, est un texte reconnu comme d'origine divine, dicté ou tout au moins inspiré par l'Esprit saint – cette nuance laxiste concédant une petite marge d'initiative, donc d'erreur, au rédacteur humain. À ce titre, et à cette réserve près, il exprime la vérité, et cela dans chacune de ses parties. Les catholiques déclarent un tel texte « inerrant » et la mystique juive s'appuie, avec des conséquences radicales, sur la certitude que rien dans la Torah n'est laissé au hasard : chaque lettre, pour le kabbaliste, ouvre une porte vers Celui qui est.

Pour qui s'intéresse aux religions du Livre, affirmait l'évêque Pike, rien n'est plus passionnant que d'étudier la formation de leur canon, c'est-à-dire le

processus au terme duquel un texte est déclaré sacré. Quand, comment, par qui le Pentateuque a-t-il été rédigé ? Quand, comment, par qui les évangiles de Marc, Matthieu, Luc et Jean ont-ils été reconnus canoniques, et d'autres déclarés apocryphes, exilés dans la zone frontalière, incertaine, dont les Pike de tous les temps ont fait leur terrain de jeux favori ?

Dick attribuait une origine divine aux rafales d'informations qui depuis février 1974 mitraillaient son cerveau. Dieu, qu'il nommait pudiquement Siva, lui parlait comme Il avait parlé à Moïse, à Mahomet et à quelques autres. Il s'était adressé cette fois à un écrivain, comptant sur lui pour transcrire Ses paroles dans la forme contemporaine, qui, à Son avis, convenait le mieux à une révélation : la science-fiction. Cette confiance dans ses capacités professionnelles désarmait Dick : il voulait bien transcrire, mais quel texte ? Sur quel corpus canonique appuyer son Exégèse ?

Il y avait bien les livres qu'on lui montrait en rêve, les mots qu'il en retenait, des informations ponctuelles, comme celle concernant la hernie de son fils. Il y avait ses propres livres et ce qu'il y découvrait en les relisant. Il y avait ces soudaines certitudes qui l'aveuglaient : celle de vivre en 70 après Jésus-Christ et d'avoir chassé l'Antéchrist de la Maison-Blanche. Mais d'autres venaient ensuite, qui ne l'aveuglaient pas moins et ne s'accordaient avec les précédentes qu'au prix d'un ravaudage laborieux – un peu comme quand, autrefois, il bricolait un roman en croisant les intrigues de deux nouvelles déjà écrites. Depuis le départ de Thomas, tout était redevenu confus. Faute d'être soutenue par sa vision surnaturelle, la trame qu'il avait dégagée s'effilochoit. Les pièces du puzzle ne s'emboîtaient plus si bien. Livré à lui-même, Dick comprenait mal qu'après son anamnèse et la chute de Nixon le monde réintégré dans le plan divin ne change pas plus visiblement. Peut-être, pensait-il pour se rassurer, son Exégèse avait-elle pour mission d'apprivoiser ce changement aussi radical que discret. Peut-être sa vocation voulait-elle qu'il avance dans une incertitude trouée d'éclairs et, tout en travaillant pour la plus grande gloire de Dieu, se croie fourvoyé, inégal à sa tâche, serviteur inutile. L'Esprit, le moment venu, ferait le tri, lui dicterait d'une traite, au propre, la révélation qui convertirait l'humanité entière. Il n'avait en attendant qu'à noter doutes et conjectures, considérant comme son corpus tout ce qu'il vivait et avait vécu, tout ce qu'il rêvait, tout ce qui lui passait par la tête : la somme des informations reçues et traitées par le programme appelé Philip K. Dick.

Il parlait de ce qui lui était arrivé avec une extrême prudence, ne se confiant qu'à Tessa et à une correspondante jamais rencontrée, mais qui écrivait une thèse sur lui. Autrement : de vagues allusions, des plaisanteries aisément rétractables.

A l'automne 1974, son jeune admirateur Paul Williams, qui s'était fait un nom dans le journalisme rock, proposa au magazine *Rolling Stone* d'écrire un grand portrait de Dick, présenté comme un phare de la contre-culture. L'idée plut. Williams vint passer quelques jours à Fullerton, pour une interview-fleuve dont le but avoué était de faire de son hôte un homme célèbre. Conscient de l'enjeu, Dick joua avec l'idée de « sortir du placard », selon l'expression en vigueur dans les milieux gay pour désigner l'affirmation publique de sa singularité, mais devina que des discours mystiques lui aliéneraient le public qu'il avait enfin l'occasion d'atteindre. Si maladroit qu'il fût socialement, il avait un sens très sûr de ce que ses interlocuteurs attendaient de lui : ici, un numéro de rebelle excentrique, pas d'illuminé religieux, et il prit grand soin de ne pas se trahir. De son côté, en bon journaliste, Williams avait compris qu'il n'intéresserait personne avec un papier didactique sur les livres de Dick : mieux valait faire sentir de quelle étrange manière son cerveau fonctionnait. N'importe quel sujet ferait l'affaire : pourquoi pas le cambriolage de 1971 ? Le cambriolé donnerait envie aux gens de se ruer sur les livres de l'écrivain. C'est exactement ce qui arriva. Aiguillonné par Williams, Dick improvisa quatre jours durant un effarant monologue, évoquant le fameux magicube que venait d'inventer l'architecte hongrois Ernő Rubik pour la jouissive exaspération de millions de maniaques. Des dizaines de configurations, de l'à peu près plausible à la purement délirante, furent essayées, rejetées, reprises, combinées avec d'autres. Sachant le lecteur moyen de *Rolling Stone* tout disposé à croire des histoires de plombiers nixonien, il développa complaisamment cette théorie, puis, comme un avocat fou changerait de camp dès qu'il sentirait le jury ébranlé, trouva des arguments qui la ruinaient. Il accusa, innocent, soupçonna de nouveau un groupuscule nazi, les Black Panthers, une secte de fanatiques scandalisés par l'évêque Pike, des voisins, des drogués, la police, des extra-terrestres, et ne s'oublia pas lui-même... Pendant près de trois ans, il avait sans relâche agité ces questions, mais d'autres depuis six mois avaient pris le relais, plus pressantes encore, d'une importance cosmique : sans doute s'amusa-t-il beaucoup à transférer sur un objet par comparaison dérisoire les procédures d'enquête dont il usait désormais pour son Exégèse. Williams

quitta Fullerton ravi, convaincu de tenir un article démentiel – comme on disait en français à l'époque. Il parut, pour comble de chance, dans le même numéro qu'un des scoops de la décennie, la confession de Patti Hearst, en sorte que l'Amérique entière acheta le magazine et découvrit en tournant la page cet écrivain qui faisait de sa maison cambriolée l'épicentre de toutes les énigmes de l'univers. Du jour au lendemain, Dick devint sinon une célébrité, du moins « ce type, vous savez, complètement dingue, sur qui il y a eu un article dans *Rolling Stone* » ; et tout le monde savait.

De retour à San Francisco, Williams eut l'idée de boucler le reportage en menant sa propre enquête. Il se rendit au commissariat de San Rafael, examina la main courante, interrogea les policiers, les voisins, et découvrit ce qu'il s'était attendu à découvrir : rien. Rien de particulier. Dick, selon toute vraisemblance, avait été victime d'un cambriolage comme il s'en commet en moyenne un peu plus de vingt-cinq par jour dans le comté de Marin.

Cette conclusion tranquillisa Williams, qui se proposait de mettre en valeur la bouillonnante imagination d'un écrivain et aurait été plutôt embarrassé de découvrir qu'il disait vrai. Dick, pour sa part, la jugea peu concluante : sans exclure l'hypothèse d'un cambriolage anodin, il fit valoir que, dans le cas contraire, si les plombiers, les nazis ou les extraterrestres avaient fait le coup, ils se seraient évidemment débrouillés pour produire cette impression. Dans le même ordre d'idées, quand, à la faveur du *Freedom of Information Act*, il obtint de consulter son dossier au FBI, il espérait le trouver bourré de rapports couvrant vingt ans de sa vie, mais ne s'étonna pas vraiment de n'y trouver qu'une pièce : la lettre qu'au début des années cinquante, avant même de connaître George Smith et George Scruggs, il avait envoyée au physicien soviétique Alexandre Topchev pour s'instruire sur les failles de la théorie de la relativité restreinte. La présence de ce document unique et guère compromettant ne prouvait selon lui que ceci : le FBI purgeait les dossiers avant de les communiquer au public ; la loi supposée mettre fin au flicage nixonien n'était qu'un leurre.

Si efficace que fût cette parade, Dick n'en affrontait pas moins l'hypothèse selon laquelle le dossier de sa rencontre avec Dieu pouvait contenir la même chose que celui de son cambriolage ou de ses relations avec le FBI : rien. Rien ou, ce qui revenait au même, le fruit d'une imagination qu'on pouvait selon l'humeur juger merveilleusement fertile ou pathétiquement déréglée.

Il y avait en lui un inspiré, que Dieu avait choisi pour porter Sa parole dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, en Amérique. Mais il y avait aussi un autre personnage, qui inlassablement dénonçait l'illusion à laquelle le premier se laissait prendre. Nuit après nuit, ces deux personnages se disputaient le terrain de l'Exégèse, l'un y régnant en maître et l'autre l'assiégeant ; celui-ci attaquant, celui-là se défendant. Faute de savoir à qui donner raison, il échoua longtemps à ramasser ce qui lui était arrivé sous une forme accessible à autrui. Mais il entretenait l'espoir d'échapper au solipsisme en faisant entendre les deux voix qui bataillaient en lui. En 1976, il écrivit en quelques semaines un roman, *Valisystem A*, que les éditeurs refusèrent. Ce roman met en scène un vendeur de disques de Berkeley, Nicholas Brady, et son vieux copain auteur de science-fiction, Philip K. Dick.

Vous savez déjà tout ce qui arrive à Nick : la dent de sagesse, le poisson d'or, les phosphènes imitant des tableaux du musée de Leningrad, la photocopie d'articles communisants, la radio qui débite des cochonneries (« *Nick is a prick, Nick is a dick* »), la hernie étranglée de son petit garçon. Phil, quant à lui, tient le rôle du confident, à la fois sceptique et compatissant. Il garda ce rôle dans les esquisses suivantes, mais celui de Nicholas Brady revint à un certain Horselover Fat, *alter ego* helléno-germanique puisque *Fat* traduit le mot allemand *dick*, qui veut dire « gros », et *Horselover* le prénom grec *Philippe*, « celui qui aime les chevaux ». (Par prudence peut-être, il s'abstint de faire un sort au K du nom de sa mère, Kindred, qui signifie en anglais « parenté, lien du sang ».) Horselover Fat, le gros ami des chevaux, était donc le cinglé qui a vu Dieu, et Phil Dick son ami raisonnable. Fat dans son Exégèse commentait ses visions et Phil dans ses ébauches de roman commentait l'Exégèse. Fat se prenait pour un nouvel Isaïe et Phil prenait Fat pour un nouveau président Schreber. Phil se voulait lucide, Fat consentait à passer pour fou. Pourtant, ajoutait-il, si incroyable que ce fût, la vérité était de son côté. Phil secouait alors la tête et tout recommençait, ce manège tourna jusqu'à leur mort, au-delà je ne sais pas.

(Je sais ce que vous pensez. Je pense la même chose, forcément. Mais je voudrais suspendre notre jugement, ne pas fausser le procès. C'est pour cela que j'écris ce livre : pour m'imposer, et à vous aussi, le temps de la lecture, cette discipline mentale.)

Il recensait avec un zèle égal les arguments prouvant qu'il était devenu fou

et ceux prouvant qu'il était tombé entre les mains du Dieu vivant. Même cet effort d'impartialité jouait dans les deux sens. Un jour, il y voyait un signe encourageant d'intégrité mentale, le propre des fous étant de se croire sains d'esprit. Le lendemain, il s'affolait : un des premiers symptômes de la psychose, n'est-ce pas que le sujet craint de devenir psychotique ?

Parallèlement à celle, dressée par Fat, de ses possibles squatteurs spirituels, Phil avait toute une liste de responsables possibles pour sa déchéance psychique. L'excès de détresse et d'angoisse avait pu déclencher un de ces syndromes de retrait qu'il avait si souvent décrits dans ses livres. Et, bien sûr, l'excès de dope. Il avait depuis vingt ans fait de son organisme un shaker à cocktails chimiques et on lui présentait l'addition, assortie d'un *fortune cookie* contenant le Très-Haut. Harlan Ellison avait une formule crue pour résumer ce genre de parcours : « *Took drugs. Saw God. BFD [big fucking deal]*. »

Phil ne savait pas trop s'il trouvait consolant ou encore plus déprimant que son aventure fût tellement exemplaire. Les drogues consommées pendant les années soixante formaient la marinade où son cerveau macérait à présent. Histoire banale : la Californie grouillait de sectes tordues où des *freaks* dans son genre dorlotaient leurs flashbacks d'acide en marmonnant des mantras.

Car il y avait aussi cette variante : l'hypothèse du flashback d'acide. Depuis l'interdiction du LSD 25 en 1967 et le spectaculaire revirement de l'opinion en sa défaveur, une rumeur relayée par la presse conservatrice avait fait de ce phénomène à vrai dire marginal une épée de Damoclès presque aussi menaçante que, quinze ans plus tard, la longue incubation du virus HIV. Nul, y ayant été exposé, ne pouvait s'en croire quitte avec certitude. On racontait d'affreuses histoires de jeunes gens qui en avaient pris une fois pendant leurs études, conseillés par de mauvais camarades, et longtemps après, devenus cadres chez IBM ou General Motors, se trouvaient sans crier gare, au beau milieu d'une réunion de travail, transportés de l'autre côté : les fils du téléphone se transformaient en serpents, l'aimable collègue en robot malfaisant, et il arrivait que l'imprudent rattrapé par son passé s'emparât d'une hache pour massacrer tout le monde. Devant un cas de folie meurtrière, le retour d'acide faisait en ce temps-là partie des premières hypothèses qu'envisageait la police. Dick ne pouvait faire moins et considéra un moment son unique trip de 1964 comme la matrice possible de sa future obsession divine. Il avait cru alors le jour de colère arrivé, pendant huit heures prié et pleurniché en latin. Et maintenant, on lui passait la suite du film, qui ne

durera pas huit heures, mais huit ans. Merci, Sandoz.

Pour attristante qu'elle fût, cette hypothèse se tenait. À un détail près, que faisait valoir Fat : nul n'a entendu dire que l'acide fasse parler latin à quelqu'un qui ne le connaît pas. Ni un flashback, le grec. Bien sûr, sous acide ou en rêve, on peut *croire* qu'on parle grec, latin ou sanskrit. Mais, en 1964, Ray Nelson l'avait bel et bien entendu déblatérer en latin, ce qui renvoyait le problème dix ans en arrière sans le résoudre – il est vrai que Ray Nelson avait pris de l'acide aussi. À présent, des mots lui venaient à l'esprit, qu'il ne comprenait pas mais, à l'état de veille, transcrivait phonétiquement, et ses recherches révélaient qu'il s'agissait de grec *koiné*. D'accord pour être sceptique, Phil, mais il faut te débrouiller avec cette question : comment expliquer qu'un Californien de 1974 se mette brusquement à penser dans la langue qu'utilisaient saint Paul et ses correspondants ?

D'une manière générale, insistait Fat, comment expliquer la présence dans notre cerveau d'informations qui, normalement, n'ont aucune raison de s'y trouver ? Il est un peu facile de mettre tout sur le dos des drogues ou de dire que la rencontre de Dieu est à la maladie mentale ce que la mort est au cancer : l'aboutissement logique d'un processus morbide. La vraie question est de savoir si nous pouvons considérer mon expérience de février 1974 comme une théophanie. La théophanie se définit comme un autodévoilement du divin. Si le divin existe, cela existe aussi. Moïse n'a pas créé le buisson ardent ; Élie, sur le mont Horeb, n'a pas suscité la brise plus formidable que le tonnerre. Maintenant, je reconnais qu'il est délicat de distinguer la véritable théophanie d'une hallucination, certainement plus fréquente. Mais je propose un critère : si la voix – mettons qu'il s'agisse d'une voix – communique au sujet des informations dont il ne disposait pas et ne pouvait disposer, alors peut-être sommes-nous en présence du véritable phénomène et non d'une contrefaçon.

D'accord ?

Phil voulait bien admettre, mais avec des réserves. D'abord, il trouvait que Fat exagérait un peu son ignorance : il l'avait surpris, une nuit d'Exégèse, s'émerveillant de comprendre en rêve l'*allemand*, qu'il parlait couramment. Il le soupçonnait, brouillé comme il l'était avec la chronologie, d'intervertir aussi l'ordre des séquences : péchant une information dans son encyclopédie, il en rêvait, puis se réveillait, ayant complètement oublié sa lecture ; il replongeait alors dans l'encyclopédie, y faisait la même trouvaille et poussait des oh et des ah. Plus généralement, il fallait selon Phil faire la part d'un tas

de trucs gisant dans l'inconscient. Trois décennies de psychanalyse, jungienne il est vrai, n'avaient pu émanciper Fat d'une conception magique, primitive du rêve. Il continuait à y chercher des messages extérieurs ou des présages, refusant de le considérer comme une auberge espagnole où on ne consomme que ce qu'on a soi-même apporté. Résultat : quand, dans l'après-midi suivant l'apparition de la coursière au poisson d'or, le chiffre 840 lui apparaissait en lettres de feu pendant sa sieste, à peine réveillé il se mettait à chercher ce qui avait pu se passer en 840 avant et après Jésus-Christ, à imaginer sa vie antérieure à Mycènes, au lieu de se rappeler le prix du médicament qu'avait livré la fille ; il avait même fallu qu'elle le répète : huit dollars quarante.

Touché, reconnut Fat. Mais le grec ?

Sur la question du grec, il fallait bien que Phil pactise avec Jung, ce qu'il savait être une pente dangereuse. Inconscient collectif, mémoire phylogénique, on s'écartait déjà du terrain strictement rationnel où il aurait voulu cantonner la controverse. Mais enfin, on pouvait encore s'en tirer sans inviter Dieu à la *party*.

Bien, disait alors Fat, avec le fin sourire qui accompagnait toujours son argument massue : et la hernie de Chris ? Tu crois que c'est l'inconscient collectif qui m'a prévenu ?

Phil se grattait la tête. Il n'avait pas la ressource de nier le fait, ni qu'il était troublant. Mais, à ce compte, il arrive beaucoup de choses troublantes. Les personnes les plus rationalistes sont régulièrement troublées par la réalisation d'un rêve prémonitoire ou par la clairvoyance d'une cartomancienne ; Nancy et lui l'avaient été quand la vieille Irlandaise de Santa Barbara s'était mise à décrire le restaurateur kagébiste de Berkeley. C'est troublant, d'accord, mais ce n'est pas assez pour chambouler toute notre conception du monde, qui jusqu'à nouvel ordre exclut la perception extrasensorielle.

N'empêche que c'est troublant.

Troublé par la hernie de Christopher, Phil contre-attaquait avec l'argument dit des fruits. « Gardez-vous des faux prophètes, prophétise le Christ (Matthieu, 7,15). Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravisseurs. » Et Il poursuit, avec cette désinvolture dans le filage des métaphores qui est un des traits de Son style inimitable : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des chardons ? Tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais



arbre porte de mauvais fruits. »

Voilà, s'exclamait Phil, le vrai critère, le seul permettant de distinguer l'inspiré du malade ! Bien sûr, le Christ ici fait plutôt allusion aux faux prophètes malfaisants, aux joueurs de flûte de Hamelin, style Hitler ou Jim Jones, mais l'argument vaut aussi pour le brave type comme toi qui entend des voix et se croit prophète alors qu'il a simplement déjanté. À lui aussi il est légitime de demander : montre-nous les fruits de ton commerce avec Dieu. As-tu changé ? Je sais, tu comprends le grec, tu as viré ton agent, tu te tailles les poils du nez...

J'ai détecté la hernie de...

D'accord, mais peux-tu affirmer honnêtement que tu es devenu meilleur ? Depuis vingt ans, tu parles avec des trémolos dans la voix d'empathie, de charité, d'*agapê*, tu écris à tes ex-femmes des sermons là-dessus, avec des citations de saint Paul. Très bien, prenons saint Paul, première épître aux Corinthiens : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance – tu entends ça, Fat ? –, quand j'aurais même toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert à rien. »

Ce qu'écoutant, Fat baissait la tête, tristement. Phil poussait alors son avantage. Je sais bien que tu n'es pas méchant, reconnaissait-il ; je sais que tu donnes aux pauvres, que tu envoies des chèques à des associations caritatives, que la souffrance des enfants et des chats t'émeut jusqu'aux larmes. Mais cela ne change rien au fait que tu restes incapable d'empathie. Tu as beau le vouloir, prier, tu n'as pas davantage accès à autrui qu'au monde réel, sensoriel, à la vraie vie, dont une vitre étanche continue à te séparer. C'est cela, le péché mortel, et ce n'est même pas ta faute. Tu es victime plus que coupable. Le péché n'est pas un choix moral, mais une maladie de l'esprit, qui le condamne à ne connaître d'autre commerce que le sien, donc à la répétition éternelle. Tu es atteint de cette maladie : assigné à résidence, confiné dans le labyrinthe de ton cerveau. Jamais tu n'y entends, jamais tu n'y as entendu, jamais tu n'y entendras autre chose que les bandes magnétiques où, en circuit fermé, s'imprime et se dévide ta voix. Ne te fais pas d'illusions : c'est elle que tu entends en ce moment. C'est elle qui te dit

cela. Tu te laisses berner quelquefois, car pour se supporter cette voix a appris à en contrefaire d'autres, à se servir de l'écho, à tenir des colloques de ventriloque. Mais en réalité tu es seul, comme Palmer Eldritch dans le monde qu'il a vidé de sa substance et dont les habitants portent tous ses stigmates. Ou comme Nixon dans son bureau ovale truffé de magnétophones qui se mettent en marche dès qu'il dit merde. Mais lui, d'une certaine façon, a eu de la chance : on l'a obligé à remettre ses bandes, on les a écoutées et puis on l'a viré de son bunker. Personne ne te rendra ce service. Jusqu'à la fin de tes jours, tu pourras t'écouter tranquillement, te contredire et pour finir te donner raison.

C'est ça que tu appelles me donner raison ?

C'est exactement ça. D'ailleurs, tu *as* raison. En tout cas, je ne peux pas te prouver que tu as tort. Personne ne peut te le prouver. Tout ton système repose sur ce genre de raisonnement, pas forcément juste mais logiquement imparable, qu'on appelle un sophisme. En l'occurrence, cela consiste à dire : « Peut-être ne suis-je pas un prophète, mais à ce compte Isaïe non plus. Je confonds peut-être les borborygmes de mon inconscient avec la voix de Dieu, mais l'objection vaut aussi pour saint Paul. Au nom de quoi, adossé à quel savoir peux-tu distinguer, Phil, la lumière qui l'a aveuglé sur le chemin de Damas et celle que j'ai vue au printemps 1974 dans mon appartement de Fullerton, Orange County ? Je ne peux pas t'assurer que tu as tort de ne pas me croire, mais je peux t'assurer que tu n'aurais pas cru saint Paul. Tu aurais haussé les épaules, parlé d'épilepsie ou de coup de bambou, comme un tas de juifs pieux et de Grecs cultivés. » OK, je n'ai rien à opposer à cela. Je n'ai rien à opposer non plus aux écologistes purs et durs qui, si je trouve saugrenu d'accorder aux arbres et aux animaux les mêmes droits juridiques qu'aux hommes, font valoir que longtemps on n'a pas trouvé moins saugrenu de les accorder aux femmes et aux nègres. Je n'ai rien à opposer aux gens qui, une fois admis que les technologies modernes seraient apparues à nos aïeux comme de la magie, m'obligent à admettre que ce qui maintenant nous semble inexplicable, troublant, comme tu le dis si bien, et dont je me débarrasse comme on balaie la poussière sous un tapis, sera un jour intégré au champ de la science : qui nie aujourd'hui la perception extrasensorielle aurait autrefois condamné Galilée. Personnellement j'en doute, mais cela se tient, alors je me tais.

Tu te tais, mais tu n'en penses pas moins : il suffit de lire quelques pages de mon Exégèse, elles parlent d'elles-mêmes. Elles dénoncent avec éloquence la

folie de leur auteur. L'incroyable complication de ces théories, leurs contradictions, leur invraisemblance, comparées à la ferme clarté des épîtres de Paul... Il y a dans la vérité quelque chose d'autodémonstratif, qui s'impose de soi-même, dans le faux pareillement et, pour ne pas le sentir, il faut avoir perdu toute espèce de jugement. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ?

Bien sûr, c'est ce que je pense, mais je te vois venir : je sais qu'en pensant cela je ne prouve rien et peut-être fais seulement la preuve de ma paresse. J'ai le nez sur ton Exégèse toute fraîche, alors que deux mille ans d'habitude distraite me séparent du Nouveau Testament. Si j'étais capable de le lire d'un œil neuf, je m'apercevrais que rien n'est plus tordu, contraire au sens commun que la doctrine chrétienne. Les histoires de dieux grecs ont quelque chose d'humain et de pédestre qui ne dépayse pas, un peu comme les films où on essaie d'intéresser les gens en leur montrant la vie de gens comme eux, en plus *glamour*. Mais le christianisme va contre tout ce que nous croyons savoir, spontanément, de l'ordre du monde : ce Dieu crucifié, ce cannibalisme rituel supposé faire muter l'espèce humaine, j'ai moi-même dit à Anne, au temps où nous fréquentions l'église d'Inverness, que cela ressemble à une histoire de science-fiction. C'est exactement aussi invraisemblable, et tu ne serais pas le premier à penser que c'est pour cela que ç'a une chance d'être vrai...

Tu ne trouves pas bizarre, tout de même, que mes révélations ressemblent tellement à mes romans de science-fiction ? Tu ne crois pas que je me suis tout simplement mis à croire ce que j'inventais ?

Si, mais on peut dire ça autrement : on peut dire que tu n'as jamais rien inventé ; on peut dire que cette révélation a commencé à envahir le monde à ton insu, par le biais de tes romans de science-fiction. Et plus j'y réfléchis, plus il me semble... comment dire ? Plausible ? logique ? pertinent ? Disons que ça ne m'étonne pas que Dieu ait choisi ce véhicule et toi pour le conduire. C'est toujours comme ça qu'Il S'y prend. Il utilise des matériaux vils : la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs. Quand Il décide de Se choisir un peuple, Il ne prend pas les Grecs ou les Perses, non, Il S'en va chercher une tribu obscure, des nomades dont personne n'a jamais entendu parler. Et quand Il décide d'envoyer Son fils à Son peuple, c'est pareil : tout le monde attendait un rejeton royal, et voilà que ça se passe en douce, chez des pauvres gens, dans l'annexe d'un motel de Bethléem. Une des rares choses qu'on sache sur la technique de Dieu, c'est qu'Il Se manifeste là où on ne L'attend

pas. C'est ce qu'Il dit lui-même dans *Ubik*, de façon tout à fait claire : les messages de Runciter passent par des spots télé, des graffiti de chiottes, pas par des encycliques. On peut au moins être sûr que si Dieu décide de parler aux hommes aujourd'hui, Il ne S'adressera pas au pape, ni à aucun de Ses représentants assermentés. Et si pour des raisons qui Le regardent Il décide de S'adresser à un écrivain américain, ça ne sera pas Norman Mailer ou Susan Sontag, mais vraisemblablement le plus obscur des gratte-papier, pondant à la chaîne des romans à deux sous que personne ne prend au sérieux.

Il faut reconnaître, plaisanta Fat, que j'ai brillamment mené ma carrière en vue de ce job. D'un autre côté, tout cela ressemble beaucoup au délire d'un raté, non ?

Si. Mais il est possible que Dieu pour Ses desseins use du délire d'un raté. Ce serait bien dans Son style : Ses voies impénétrables, tu sais bien. Le problème, avec la foi, c'est qu'il n'y a aucune raison de s'arrêter. Si on croit à la résurrection du Christ, on serait mal venu de refuser Ses miracles, Sa naissance des entrailles d'une vierge. Si on croit à la Sainte Vierge, il serait imprudent de lui interdire d'apparaître à Lourdes, à Fatima et dans divers patelins d'où des millions de pèlerins reviennent transfigurés. Si on croit à ces apparitions, aux guérisons et aux médailles miraculeuses, pourquoi pas à la réincarnation, à l'influence occulte de la grande pyramide sur l'histoire universelle ou à ton Exégèse ? Au fond, Fat, ton astuce, c'est de dire que tu es l'eau du bain et qu'on ne peut pas te jeter sans sacrifier le bébé. Mais attends une minute : que se passe-t-il si j'accepte de sacrifier le bébé ?

Tu veux dire...

Oui : si Dieu n'existe pas.

Alors, effectivement, mon Exégèse n'est qu'un tissu de conneries.

Mais l'Évangile aussi : c'est bien ça que tu dis ensuite ?

C'est bien ça, et saint Paul le disait aussi : si le Christ n'est pas ressuscité, tout ce que je vous raconte, c'est du pipeau. Alors il n'y a aucune différence entre Isaïe et le président Schreber, entre saint Paul et un fou qui se prend pour saint Paul : moi, par exemple. Tous dans le même enclos à psychotiques. Tu es content, comme ça ?

Tu sais bien que non. Comme ça, nous perdons tous les deux.

Alors ?

Je ne sais pas. Je suppose que je suis coincé.

## Terminus

Sous l'œil inquiet de Phil, Fat se vautrait toutes les nuits dans son Exégèse. Comme, perdu dans un pays inconnu, on consulterait à tout hasard les cartes qui se trouvent dans la boîte à gants de la voiture, Michigan, Tanzanie ou Auvergne pittoresque, il comparait sans se lasser ce qui lui était arrivé aux diverses expériences et doctrines spirituelles connues. Ses documents de référence, comme il aimait à le dire pompeusement, allaient de l'*Encyclopaedia britannica* aux publications de l'Église de scientologie, qui engraisaient son confrère Ron Hubbard. Il recevait les catalogues des petites librairies ésotéristes sur les rayonnages desquelles Maître Eckhart dort tête-bêche avec Mme Blavatsky. Ainsi ravitaillées, les théories succédaient aux théories, chacune sur le moment lui semblant aussi lumineuse que lui avait semblé la précédente et que lui semblerait la suivante. Mais le roman qu'il annonçait, qui devait être à l'Exégèse ce que les paraboles du Christ étaient à son enseignement secret et dont il avait depuis longtemps dépensé l'à-valoir, n'avancait pas. Les seules rentrées d'argent provenaient des traductions de ses livres anciens, il fallait payer la pension alimentaire de Nancy, et les Dick tiraient le diable par la queue. Tessa aurait bien voulu travailler, mais il s'y opposa. Il prit très mal qu'elle s'inscrive à l'Université pour suivre des cours d'allemand, langue qu'il utilisait de plus en plus souvent dans leurs conversations sans se soucier qu'elle la comprenne. D'une façon générale, il prenait mal qu'elle sorte, fût-ce pour faire des courses, promener Christopher ou même l'accompagner quand il sortait de son côté. Il tenait à sa propre indépendance sans lui en concéder aucune. Ce qu'elle pensait lui importait peu, mais il n'admettait pas qu'elle le lui cache : il l'interrogeait à brûle-pourpoint sur ce qui lui passait par la tête, se mettait en colère s'il soupçonnait une omission, mais n'avait pas daigné donner la moindre explication pendant les mois où, Thomas séjournant sous son crâne, il avait à

peu près cessé de parler à sa femme pour échanger devant la télé apartés et gloussements entendus avec un interlocuteur invisible. À ce régime, l'humeur de Tessa aigrissait et il le lui reprochait aigrement. Loin d'attribuer ce phénomène à des causes psychologiques identifiables, il l'intégrait à un processus plus vaste, mystérieux, qu'il voyait à l'œuvre sans pouvoir l'expliquer : depuis le retour du réel et le triomphe de la lumière, tout aurait dû aller d'un même pas vers le mieux, or il semblait qu'au contraire tout se dégradât. Ses facultés créatrices déclinaient, son ménage battait de l'aile, sa voiture rendait l'âme. En apparence au moins, le cercle de la répétition qui tenait sa vie captive résistait.

Il crut une fois de plus l'avoir brisé lorsqu'il fit la connaissance d'une fille de 22 ans, replète et décidée, qui s'appelait Doris et venait de se convertir au catholicisme, dans le rite épiscopalien. Elle voulait devenir nonne, lui confia-t-elle dès la première des longues conversations qu'ils eurent dans son studio orné de posters pieux. Il approuva ce projet, tout en formant celui de coucher avec elle. S'ils s'installaient ensemble, comme leur vie serait exaltante ! Ils discuteraient théologie, iraient à la messe, participeraient aux activités de la paroisse. Pour tâter le terrain, il se plaignit de n'être pas compris par Tessa, d'étouffer dans le cocon petit-bourgeois où elle l'avait englué, mais Doris traita d'enfantillage cet aveu de lassitude conjugale. Alors, pensant frapper un grand coup, il lui parla de sa propre expérience religieuse.

Ce fut un long récit, qu'elle écouta avec une attention soutenue, mais un peu professorale à son goût. Sans trop savoir à quelle réaction s'attendre, il espérait quelque chose de plus enthousiaste que la mention d'un sondage paru dans *Time Magazine* selon lequel 40 % des Américains prétendaient avoir eu une expérience mystique. La réserve de Doris s'expliquait par une scrupuleuse orthodoxie. Elle voulait bien se rendre aux arguments rodés par Fat et, à titre d'hypothèse, ne pas exclure qu'il puisse être investi d'une mission prophétique, mais, prévenue par le prêtre qui l'avait catéchisée contre ce qu'on commençait à appeler le *new age*, exigeait des garanties doctrinales. Dick jura que son Exégèse n'avait rien à voir avec les religions de synthèse à la Pike, qu'il n'envisageait nullement de créer un culte nouveau, au contraire se situait dans la plus stricte obédience chrétienne. Son Dieu était celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Cependant, fit-il valoir, l'histoire du salut n'était pas achevée : il y avait eu l'âge du Père, dont rendait compte l'Ancien Testament, l'âge du Fils, illustré par le Nouveau, et maintenant venait l'âge de l'Esprit. Veux-tu dire, s'inquiéta Doris, que tu considères tes livres comme

le troisième volet de la Bible ? Ou que tu te prends toi-même pour un nouveau Messie ? Dick rit modestement. Non, mais peut-être pour quelqu'un du genre de Jean Baptiste : le précurseur, à la charnière de deux âges ; le plus grand dans l'ancienne alliance, le plus petit dans la nouvelle ; le dernier des prophètes, celui qui surgit quand tout le monde se lamente parce que Dieu ne parle plus à Son peuple ; la voix qui crie dans le désert. Si tu lis bien la Bible, tu verras que c'était un barbu allumé, tout comme moi. Demande-toi honnêtement si alors tu l'aurais cru.

Moins bon public que Phil pour la rhétorique de Fat, Doris ne se posa la question que pour la forme, sans hésiter sur la réponse. L'amitié amoureuse de Dick s'en trouva légèrement refroidie. Elle flamba de nouveau et se transforma en passion quand, au printemps 1975, on découvrit la jeune femme atteinte d'un cancer de la lymphe. Il voulait vivre avec elle, la soigner, ne jamais la quitter. Et Tessa ? objectait Doris, à qui sa foi défendait de prendre à la légère les liens du mariage. Elle refusa qu'il abandonne son foyer, mais ils se voyaient sans cesse. Rentrant chez lui le soir, Dick ne parlait plus que de la maladie de Doris, de la piété de Doris, de la sublime résignation de Doris. Les doutes de Doris concernant sa mission étaient oubliés, ou alors il l'en remerciait comme d'une salutaire leçon d'humilité. Aucune chevelure humaine ne lui avait jamais fait tant d'effet érotique que la perruque portée par Doris à la suite de sa chimiothérapie.

Finalement, c'est Tessa qui, excédée, partit en emmenant Christopher. Dick, occupé à discuter avec Tim Powers quand son jeune beau-frère vint chercher les affaires de sa femme, affecta la désinvolture. Il rassura Powers, qui s'inquiétait pour son moral, refusa qu'il reste lui tenir compagnie. Le soir venu, il fit descendre avec une bouteille de vin quarante-neuf tablettes de digitaline, trente cachets de Librium, soixante d'Agresoline, se taillada les veines et se coucha dans le garage après avoir fermé la porte de l'intérieur et mis en marche la voiture.

Un défaut du starter fit caler le moteur. Irrité, ne voyant pas de raison d'agoniser dans l'inconfort si les gaz d'échappement le lâchaient, il remonta chez lui et se traîna jusqu'à son lit. Un peu plus tard, sa porte fut défoncée par une équipe de médecins volants. L'esprit déjà confus, la voix à l'avenant, il avait appelé la pharmacie pour faire renouveler sa provision de Librium, et le pharmacien, saisi d'un doute, avait prévenu l'organisation médicale. Il y aurait, pensa-t-il plus tard, une thèse à faire sur les pharmaciens comme

auxiliaires de la grâce dans sa vie.

Après le lavage d'estomac, on le plaça en réanimation. Il y reprit conscience à l'aube. Allongé sur le dos, il contempla le moniteur de l'encéphalogramme placé à la tête de son lit, comme une veilleuse. La ligne scintillante et calme qui inlassablement traversait l'écran noir, c'était donc lui. Les vagues pensées remuant dans son cerveau engourdi produisaient ces saccades minuscules, irrégulières. Il s'abîma dans ce spectacle, tenta d'en modifier les figures en contrôlant ses influx cérébraux comme on téléguide une voiture d'enfant. À un moment, les saccades s'espacèrent davantage, la ligne devint droite. Il lui sembla qu'il fixait longtemps cette droite, dont le tracé paisible signifiait qu'il était mort. Puis, comme à regret, la ligne reprit son mouvement sinusoïdal.

Trois jours plus tard, un policier armé le poussa en fauteuil roulant le long du tunnel reliant le service de réanimation à l'aile psychiatrique de l'hôpital. Plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'on s'occupe de lui. Bien qu'il marchât sans difficulté, le policier, pour une raison ou pour une autre, lui avait laissé le fauteuil roulant. Il y resta, garé au bord d'un couloir où passaient à intervalles irréguliers des médecins et infirmières en blouse blanche, jamais les mêmes, et à intervalles réguliers des gens en robe de chambre, toujours les mêmes, qui lui parurent raisonnablement hagards. Sans doute accomplissaient-ils un circuit rituel. N'ayant pas le courage de se lever pour vérifier, il se contenta d'observer leurs rythmes respectifs. Les malades mentaux se déplacent toujours à la même vitesse : ils n'en connaissent qu'une. Mais il y a ceux qui se traînent et ceux qui cavalent. Il vit plusieurs fois passer une femme corpulente, négligée, qui d'une voix curieusement mondaine racontait à qui voulait l'entendre comment son mari avait essayé de l'empoisonner en laissant échapper un gaz toxique sous la porte de sa chambre à coucher. Avec un étonnement distrait, il nota qu'il avait suivi ce récit dans sa continuité alors que d'assez longues plages de temps séparaient chaque passage de la femme devant lui et que ces passages duraient seulement quelques secondes. Il secoua la tête pour chasser cette énigme, comme on chasse un insecte.

Pour éloigner la souffrance qu'il n'éprouvait pas encore, mais sentait rôder autour de lui, il essaya de penser à son Exégèse. D'habitude, il puisait un certain réconfort dans l'idée de s'adonner à l'élaboration d'une cosmogonie – activité rare, réservée d'ordinaire à des entités plus importantes qu'un



individu isolé, des civilisations par exemple. Mais il n'arrivait pas à s'y intéresser. Ni à Dieu. « *Eli, Eli, lamma sabachthani* », marmonna-t-il, sans éveiller dans son âme aucun écho.

Il pensa à Donna. Si triste que ce fût, c'était comme de trouver durant une insomnie une position confortable, une rêverie consistante. Il se demanda si Donna était devenue héroïnomane, si elle était morte, mariée, si elle habitait dans l'Oregon ou l'Idaho... Peut-être était-elle infirme par suite d'un accident de la route. Sans raison, cette idée lui paraissait plausible.

Il pensa aussi à Kleo, tâchant en vain de se figurer ce qu'aurait été leur vie s'il était resté avec elle. Quels livres il aurait écrits, à quoi ressembleraient leurs enfants. Il avait eu une femme qui l'aimait et il l'avait quittée. Un homme ne reçoit pas deux fois un tel cadeau. Que dirait-elle en le voyant à présent dans son fauteuil roulant, interné, séparé de sa femme et de son fils, avec le starter de sa voiture qui ne marchait pas et sa cervelle complètement cramée ? Elle pleurerait sans doute.

Il pleura.

Il regarda la télévision. L'invité de Johnny Carson était Sammy Davis Jr, et il se demanda quel effet cela faisait d'avoir un œil de verre. Puis vinrent, aux actualités, des images brèves et floues de Nixon dans sa propriété de San Clemente. Une phlébite avait failli le tuer ; on le poussait, lui aussi, dans un fauteuil roulant. L'opérateur le filmait de si loin qu'on ne voyait pas son visage, juste une silhouette ratatinée sous un plaid écossais. De nouveau, Dick pleura, de pitié pour lui-même et pour son vieil ennemi. La guerre était finie et ils se retrouvaient au même point. Ils l'avaient perdue tous les deux.

Plus tard, il subit divers examens de routine et tâcha de paraître le plus normal possible. Il se rendait compte qu'il faisait mauvaise impression. Et encore, on ne savait pas qu'il récidivait : il avait bien fait, la première fois, de se suicider à l'étranger.

On lui annonça qu'on le garderait trois semaines en observation – en précisant que ç'aurait pu être trois mois. Il pensa demander lecture de ses droits mais se ravisa. Quand on est dingue, on apprend à la boucler.

Il ne se passait pas grand-chose dans le service. Contrairement à ce que racontent les romans, les malades ne dominaient pas vraiment le personnel et le personnel ne torturait pas vraiment les malades. Pour l'essentiel, on lisait, on regardait la télévision, on restait assis, on somnolait, on jouait aux cartes. On discutait un peu, mais comme des gens discutent en attendant leur car

dans une gare routière. Trois fois par jour, on mangeait sur un plateau en plastique. Trois fois par jour aussi, on avalait des médicaments. Tout le monde avait droit à sa dose de Thorazine, plus quelque chose d'autre, les infirmières refusaient de dire quoi mais restaient debout devant les malades pour s'assurer qu'ils avalaient tout. Il arrivait qu'elles se trompent et apportent le même plateau de médicaments deux fois de suite. On expliquait qu'on les avait déjà eus, mais elles insistaient pour qu'on les reprenne. Jamais Dick n'entendit un interné prétendre que cette double distribution faisait partie d'une tactique délibérée d'abrutissement des malades. Les infirmières étaient connes, disaient les plus teigneux ; elles étaient débordées, disaient les plus gentils. On se serait attendu à plus de parano, mais non. Même lui ne ressentait plus le désir d'échafauder des théories. Il se sentait mourir. La vie physique, mentale, spirituelle se retirait de lui comme le pus d'un abcès. Bientôt il ne resterait plus qu'une poche vide.

Il partageait sa chambre, une chambre de trois lits, chacun muni de bracelets de cuir au cas où il aurait fallu les attacher, avec un jeune hébéphrène qui ne disait jamais rien et une fille de type mexicain, témoin de Jéhovah, qui au contraire ne se lassait pas de décrire le Royaume de Dieu, où le lion et l'agneau vivent heureux côte à côte. Il ne fut même pas tenté de lui dire que le Royaume de Dieu, il connaissait, et que cela ne ressemblait pas à ses cartes postales. Les survivants des camps de concentration n'ont pas non plus le courage de corriger les gens qui, sans y avoir été, pérorent sur le sujet. Ils secouent la tête, gardent le silence.

Il avait dû voir Dieu trop tôt ou trop tard. Du point de vue de la survie, cela ne lui avait pas réussi. La rencontre avec le Dieu vivant, si c'était bien Lui qu'il avait rencontré, ne lui avait pas donné les forces nécessaires pour la lutte de tous les jours, pour retenir sa femme et son enfant, pour affronter avec courage ce qu'un homme doit affronter.

Si c'était bien Lui... La question ne se posait plus dans les termes rhétoriques de l'Exégèse, où il s'agissait seulement d'empêcher l'adversaire de prouver le contraire. À quoi bon ? Il savait qu'il avait rencontré quelque chose et découvrait maintenant que ça ne lui avait fait aucun bien. Mais qu'est-ce qui, dans sa vie, lui avait fait du bien ?

Des piles de vieux journaux gisaient sur les tables en formica. Il les lisait méthodiquement et distraitement. Un jour, il tomba sur un article court, un de ces faits divers si accablants qu'il n'y a pas lieu de les développer. C'était

l'histoire d'un petit garçon de 3 ans que ses parents avaient conduit à l'hôpital pour une opération bénigne. Il devait en sortir le lendemain. Mais l'anesthésiste avait commis une erreur et le petit garçon, après des semaines de soins désespérés, était resté sourd, muet, aveugle et paralysé. Irréversiblement.

Ayant lu cela, Dick sentit monter dans sa gorge un sanglot qui la remplissait sans pouvoir sortir. Il resta tout l'après-midi les yeux fixes, écarquillés par l'épouvante. Jamais rien ne lui avait fait si mal. Il ne pouvait plus penser à autre chose. Il ne pourrait plus penser à autre chose qu'au réveil du petit garçon. Au moment où il reprenait conscience, dans le noir. Inquiet d'abord, mais inquiet comme on l'est quand on sait que l'inquiétude va prendre fin. Où qu'il fût, ses parents ne devaient pas être loin. Ils allaient allumer la lumière, lui parler. Et rien ne venait. Pas un son. Il essayait de bouger mais n'y arrivait pas. De crier, mais lui-même ne s'entendait pas. Peut-être sentait-il qu'on le touchait, qu'on lui ouvrait la bouche pour le faire manger. Peut-être le nourrissait-on par perfusions, l'article ne le disait pas.

Ses parents, le personnel hospitalier se tenaient autour de lui, décomposés d'horreur, mais il ne le savait pas. Impossible de communiquer avec lui. L'électroencéphalogramme indiquait qu'il était conscient, qu'il y avait quelqu'un derrière ce visage cireux, contracté, derrière ces prunelles qui ne voyaient pas, et personne ne pouvait ignorer que ce quelqu'un, ce petit enfant emmuré vif était en train de hurler d'épouvante en silence. Personne ne pouvait lui expliquer la situation, et qui en aurait eu le courage ? Quand, comment comprendrait-il ce qui était arrivé ? Et que ça allait durer, que ce serait toujours ainsi ? Dans quels termes pense un petit garçon de 3 ans ? Il parle déjà, il dispose d'une certaine capacité d'abstraction : Christopher avait cet âge-là et commençait à poser des questions sur la mort.

C'est quand on pense à cela qu'il faudrait pouvoir prier, être certain que quelqu'un entend la prière et l'exauce. Seigneur, fais que cet enfant soit mort, ou alors, mais cela revient peut-être au même, remplis de Ta lumière les ténèbres où Tu l'as plongé. Prends-le dans Tes bras, berce-le, qu'il ne perçoive plus rien, dans le noir éternel, que Ton amour infini.

La nuit, comme il ne parvenait pas à dormir, une certitude triste, sans appel l'envahit.

Il avait bel et bien rencontré quelque chose, pressenti quelque chose tout au long de sa vie, mais ce n'était ni Dieu ni le diable. C'était Jane. Il n'avait

jamais eu d'autre partenaire, d'autre adversaire que la moitié morte de lui-même. Tout s'était déroulé en circuit fermé. Sa vie, ces histoires bizarres qu'il avait imaginées n'étaient qu'un long dialogue entre Phil et Jane. Et toute l'incertitude dont il souffrait, dont il avait fait la matière de ses livres, se ramenait à savoir qui des deux était la marionnette et qui le ventriloque. Si le monde réel était celui où il croyait vivre et, comme un médium, évoquer Jane sous divers déguisements divins ou diaboliques ou si c'était seulement cette tombe, ce trou noir, cette obscurité éternelle où Jane vivait et imaginait son frère survivant. Il n'était que l'acteur principal du rêve d'une morte.

Ou bien c'était lui qui était mort, et pas Jane.

Lui qui gisait au fond du trou, dans le Colorado, depuis quarante-huit ans. Et Jane qui dans le monde des vivants pensait à lui. De deux choses l'une encore, mais cela ne faisait guère de différence. Le temps des théories était fini.

Il avait toute sa vie cherché le réel, et maintenant il l'avait trouvé : c'était cette tombe. Sa tombe.

Il était là.

Il avait toujours été là.

Le petit garçon de l'article, c'était lui.

Et cette fois, pas de doute, pas de vérité derrière cette vérité ultime. Il savait qu'il avait atteint le terminus.

Il savait aussi qu'il lui faudrait oublier ce savoir. La lumière du soleil vaut mieux que la lumière artificielle, mais la lumière artificielle vaut mieux que le noir. Dire le contraire n'est qu'une bravade.

Il oublierait. Il croirait, cette nuit-là, avoir élaboré une théorie comme une autre, particulièrement dépressive, mais les circonstances l'expliquaient. Il retournerait à son illusion, à la vie qu'il croyait mener, il gribouillerait son Exégèse, c'est encore ce qu'il avait trouvé de mieux pour se cacher la tête dans le sable. Il répéterait, de bonne foi, qu'il donnerait sa vie pour connaître enfin la vérité, que rien n'était plus désirable que la vérité et, heureusement pour lui, il aurait oublié que ce n'était pas vrai.

Cela ressemblait au conte des trois souhaits, qu'il avait tant aimé, tant de fois raconté à Jane dans leur enfance.

Premier souhait : je veux connaître la vérité ; je veux remonter le fleuve de l'oubli ; je veux qu'on me montre le fond du sac.

Accordé.

Deuxième souhait : je veux l'oublier, ne plus jamais repenser à ce que j'ai

vu, oublier l'histoire du petit garçon, oublier cette histoire des trois souhaits, oublier que j'ai droit à un troisième souhait. Je veux tout oublier.

Accordé.

Tu gardes ton droit au troisième souhait mais, c'est promis, tu ne le sauras jamais. C'est oublié.

Dors, à présent.

## Masse critique

Durant son séjour à l'hôpital psychiatrique, Doris lui rendit fidèlement visite. Chaque fois, il l'implorait d'accepter qu'en sortant il s'installe avec elle, lui soutienne le moral pendant sa période de rémission et, quand cette période aurait pris fin, s'occupe d'elle comme elle s'occupait de lui à présent, dans la charité du Christ. Il l'aimerait, il s'aimerait lui-même et Dieu les aimerait tous les deux. Tessa étant partie, on ne pourrait plus les accuser d'adultère : cet argument convainquit Doris.

Ils trouvèrent un appartement de trois pièces à Santa Ana, dans un immeuble neuf qui, planté au milieu du *barrio* mexicain, devait être considéré par son architecte comme un exemple d'alliance harmonieuse entre modernisme et couleur locale. Il ressemblait en fait à une prison modèle. Il fallait une carte magnétique pour ouvrir le portail du parking souterrain ; un circuit de télévision intérieur permettait au concierge de surveiller le hall et les couloirs ; des haut-parleurs cachés diffusaient de la musique douce. Pour un homme qui avait toute sa vie habité des maisons individuelles et craint la promiscuité, c'était un choix curieux, mais il ne s'en plaignit jamais et devait s'y tenir jusqu'à sa mort.

Cette nouvelle résidence avait l'avantage d'être située à deux pas de chez Tim Powers et de l'église épiscopaliennne où Doris travaillait comme responsable du programme d'aide sociale. Une partie de cette responsabilité consistait à distinguer des vrais pauvres, objets de ses soins, les drogués prêts à n'importe quelle ruse pour extorquer l'argent de leurs piquûres ou de leurs pilules. Dick avait beau lui dire que les drogués n'étaient pas moins à plaindre que les pauvres, ni même moins pauvres, elle les considérait comme des simulateurs et les détestait. Tout en faisant la cuisine, elle racontait des histoires de la paroisse qui ressemblaient à toutes les histoires de bureau : rivalités, frustrations, non, vraiment, je t'assure que j'en ai jusque-là ! Le

héros positif de ces histoires était le prêtre qui l'avait convertie ; elle l'appelait par son prénom, Larry, et s'en disait amoureuse. Quand elle le lui avait avoué, Larry, qui était marié et grand-père, avait répondu de façon assez pikienne qu'il ne mélangeait pas les affaires et le plaisir. Même après cette rebuffade, il restait la référence suprême de Doris. Elle invoquait son autorité chaque fois que Dick, pour changer des potins paroissiaux, essayait de l'entraîner dans une de ces discussions théologiques dont il s'était promis l'aubaine en habitant avec une dévote. « Larry dit que c'est des conneries », opposait-elle aux arguments audacieux par quoi il espérait lui faire voir l'arrière-plan gnostique de sa foi ; et citait-il les Écritures : « Je demanderai à Larry, mais ça doit être une partie altérée de la Bible. » Quand un verset de la Bible déplaisait à Larry et Doris, ils le déclaraient apocryphe. Ils n'avaient aucun goût pour la spéculation, la controverse, le frôlement de l'hérésie. Dès que son colocataire s'aventurait sur ce terrain, Doris fronçait les sourcils et se mettait à râper des carottes avec un air buté qui décourageait d'insister. Vivre avec une mourante se révélait moins exaltant que Dick ne l'avait imaginé.

Cette cohabitation ne plaisait qu'à moitié à leurs amis, qui la jugeaient malsaine, et pas du tout à Maurice, le psychothérapeute qu'il s'était engagé à retourner voir une fois par semaine à l'hôpital. Maurice, un colosse à la barbe noire, vêtu d'un treillis militaire, passait pour avoir fait du trafic d'armes et servi dans l'armée israélienne. Il avait gardé de ces expériences un ton brusque, impératif, qui détonnait dans sa profession, en particulier une façon glaçante de dire toutes les trois phrases : « Et je rigole pas. » Clausule superflue : personne ne soupçonnait Maurice de rigoler.

S'agissant de Dick, son projet thérapeutique consistait à le rudoyer jusqu'à ce qu'il veuille bien jouir de l'existence au lieu d'essayer de sauver les gens. Pour jouir de l'existence, il fallait selon Maurice aller passer le week-end à Santa Barbara et s'envoyer une ou plusieurs nanas à gros nibards ; il ne rigolait pas avec les gros nibards. Hélas, ni sous cette forme ni sous aucune autre Dick n'avait le don de la jouissance. Il ne connaissait que le sens et s'abstenait prudemment d'aborder ses idées à ce sujet. Il baissait la tête, attendant que l'orage passe, quand Maurice l'engueulait à propos de Doris. À juste raison peut-être, les psychothérapeutes ont tendance à se méfier des actes présentés comme charitables et désintéressés :

« Tout ce que tu veux, aboyait Maurice, c'est croire que tu es quelqu'un de bien. Si Doris n'avait pas le cancer, est-ce que tu aurais envie de te mettre

avec elle ? Non. Ce qui t'intéresse, c'est de te brancher sur la mort en te disant que tu fais une bonne action. Comme ça, tu gagnes sur tous les tableaux : tu te prends pour un petit saint et tu peux te suicider tranquille. Parce que c'est ça, ton truc, il suffit de te voir cinq minutes pour s'en rendre compte. Eh ben, vas-y, mon vieux, ne te gêne pas : si tu veux crever, crève. Tu vas crever. Et je rigole pas.

— Je sais », murmurait Dick, penaud.

Il tenait Maurice pour un imbécile mais n'excluait pas qu'il eût raison. Il en vint même à trouver qu'il y avait du vrai dans la théorie psychosomatique selon laquelle les maladies, loin de nous tomber dessus par hasard, exaucent des désirs qui nous travaillent en secret : en termes groddeckiens, qu'affectionnait Maurice, les désirs de notre « ça ». Les plus radicaux des psychosomaticiens, lorsque, au nom du bon sens, on les défie de surenchérir, vont jusqu'à soutenir que celui qui se fait renverser par une voiture dans la rue a en fait été poussé par son propre instinct de mort, que l'assassiné s'est offert au couteau de l'assassin – et, à ce stade de la controverse, il se trouve généralement quelqu'un pour demander si les victimes d'Auschwitz, ou leur « ça », avaient aussi désiré leur sort.

On ne pouvait de bonne foi accuser Doris d'avoir désiré son cancer. Mais elle cultivait avec lui une relation d'intimité écœurante, et d'autant plus étroite, paradoxalement, depuis que les médecins lui avaient annoncé sa rémission. Cela rappelait à Dick ses propres sentiments quand son chat Pinky avait fait une fugue : les semaines passées à attendre son retour, à rêver de lui la nuit, sans accepter que sa perte puisse être définitive. Un grattement à la porte le faisait tressaillir : si c'était Pinky ? Et, un beau jour, Pinky était revenu. Dans le cas de Doris, cependant, la question n'était pas de savoir *si* son mal reviendrait ou non, mais *quand* il reviendrait. Les médecins l'avaient prévenue : il se cachait quelque part dans le paquet de cartes posé devant elle. Chaque jour elle en retournait une et chaque jour ce n'était pas le cancer. Mais elle savait qu'il était dans le jeu et qu'en retournant les cartes une à une elle finirait par tomber dessus. Elle redoutait et attendait ce moment, dont la perspective rendait vaine toute joie. Riant d'une blague en sa présence, on avait l'impression de l'injurier. Le bon sens, pensait Dick avec son habituelle pénétration psychologique, aurait voulu que Doris tire de la vie chaque minute possible de plaisir pendant sa rémission, au lieu d'en anticiper le terme. Il lui prêchait l'hédonisme en oubliant d'une part que peu de gens pour cela étaient aussi mal placés que lui, d'autre part qu'une Doris pétulante



l'aurait encore plus énervé qu'une Doris maussade et bigote.

Ils passèrent trois mois ainsi, à guetter le retour du lymphosarcome et, pour Dick, à se rendre invivable selon sa technique habituelle : soit il écrivait son Exégèse et on ne devait à aucun prix le déranger, soit il arrêta d'écrire et il fallait être disponible pour discuter de ce qu'il avait écrit. Par ailleurs, il ne supportait pas que Doris sorte avec d'autres hommes que lui ; il déplorait qu'elle travaille; il aurait préféré qu'elle dépende de lui matériellement, tout payer pour elle et qu'on salue sa charité.

A la fin de l'été, l'appartement voisin se libéra et Doris décida d'y emménager, en assurant à Dick que leurs relations ne changeraient pas : ils s'entraideraient toujours, elle lui ferait à manger, viendrait le voir, simplement chacun aurait un peu plus d'espace pour sa vie privée. C'était mieux, non ?

Non, pensa Dick, ne voyant qu'une chose : une fois de plus, une femme le quittait. Il en eut tant de chagrin qu'il prit une autoroute dans le mauvais sens et fit un nouveau séjour à l'hôpital psychiatrique, où il tomba amoureux d'une jeune droguée qu'il espéra sauver. Par la suite, comme il craignait de reprendre le volant, Tim Powers le conduisit à ses rendez-vous hebdomadaires avec Maurice. Dick insistait pour qu'il le dépose bien avant l'heure de la séance et vienne le reprendre beaucoup plus tard. Powers pensa d'abord que son ami voulait lui épargner d'attendre, puis découvrit avec consternation qu'il repartait chaque fois avec des bouts de papier portant des numéros de téléphone et des prénoms féminins. L'hôpital psychiatrique était devenu le centre de sa vie sociale et, comme pour d'autres les boîtes de nuit, les plages ou les laveries automatiques, un lieu de drague.

Si l'on excepte l'épisode dont je parlerai au chapitre suivant, ses tentatives pour se recaser échouèrent : schizophrènes, droguées, cancéreuses, toutes ces femmes dont il ne demandait qu'à aimer les fêlures semblaient s'être donné le mot pour fuir ses assiduités de saint-bernard. Il n'avait jamais vécu seul. Il aimait mieux mourir. Cette fois pourtant, soit parce que les instincts de vie et de mort s'étaient également émoussés en lui, soit parce qu'il avait acquis un peu de sagesse, il s'habitua. Il s'installa dans une routine qui ne devait guère varier au cours de ses dernières années, si pauvres en événements extérieurs. Lui qui avait si souvent démenagé s'affola quand son immeuble-prison fut mis en vente : il parvint à acheter son appartement et devint même président de l'association des copropriétaires, dignité dont il se vantait volontiers pour

montrer à quel point il avait changé. L'argent, à cette époque, affluait : ses anciens livres continuaient à se vendre à l'étranger, la Warner avait acquis les droits de *Blade Runner*. Mais il ne savait que faire de cette manne : elle arrivait trop tard. Il avait pris le pli de sa vie de célibataire, de son petit appartement aux volets toujours clos, sentant la pisse de chat. Comme il peinait chaque nuit sur son Exégèse, il se levait tard le matin, s'habillait n'importe comment, d'un jean et d'une chemise à fleurs fripée, allait au petit supermarché tout près de chez lui pour acheter des plats surgelés, des sucreries, des boîtes de Ron-Ron. L'après-midi, il lisait ses fameux livres de référence, écoutait de la musique, écrivait des lettres, téléphonait, recevait des visites. Malgré leur séparation, il s'était réconcilié avec Tessa et plusieurs fois par semaine elle lui amenait Christopher. L'article de Paul Williams avait fait de lui un sujet pour journalistes branchés : il en venait souvent, qu'attirait la perspective d'une interview bizarroïde et qui repartirent rarement déçus. Surtout, il continuait à voir beaucoup Doris. Peu de temps après la fin de leur cohabitation, elle perdit sa rémission et fut très malade. Une mince cloison séparait sa salle de bains de celle de Phil, qui l'entendait gémir, râler, essayer de vomir pendant des heures. Il lui proposa de se réinstaller avec lui, afin qu'il puisse lui tenir la cuvette plus commodément, mais Doris refusa. Quand elle fut transportée à l'hôpital, il passa des journées entières à lui tenir la main et à pleurer à son chevet. Calée contre ses oreillers, elle ressemblait à un petit vieillard chauve. La chimiothérapie l'avait rendue à moitié sourde et aveugle. Mais quand il lui demandait comment elle se sentait, elle murmurait : « Je sens que Dieu me guérit. » Il secouait la tête, désespéré, traitait Dieu d'infâme salopard et fut vaguement vexé quand, contre toute attente, Doris guérit bel et bien.

Tous les mardis soir, Powers recevait chez lui un petit groupe d'amis, comme lui écrivains de science-fiction débutants. Marié, Dick n'avait guère participé à ces réunions ; célibataire et proche voisin, il n'en manqua aucune. Les femmes n'y étaient pas admises, circonstance qui l'aurait autrefois rebuté mais qui, en le délivrant de l'obsession de séduire, le mettait à présent plus à l'aise. Il pouvait se laisser aller sans arrière-pensée parmi ces jeunes gens qui jouaient avec ingénuité aux *clubmen* victoriens, prenant des airs de connaisseurs pour comparer des marques de whisky ou de tabacs aromatiques. Ces dégustations critiques, la discussion des livres, des films, des disques récemment sortis, composaient l'ordinaire de la conversation.

L'arrivée de Dick la fit verser dans l'extraordinaire en l'enrichissant d'une rubrique inédite qui aurait pu s'appeler « Actualité de l'Exégèse ». Chaque mardi, il arrivait avec une bonne bouteille et une nouvelle théorie sur le sens de son expérience, dont tous avaient été informés et solennellement priés de garder le secret. Un jour il avait réconcilié pythagorisme et zoroastrisme – dont ses compagnons ignoraient jusqu'alors la brouille –, la semaine suivante il en tenait pour la doctrine du gnostique Basilide. Sous son influence, la petite bande de fans se transforma, bon gré mal gré, en cercle de théologiens.

A part lui, deux personnalités dominaient ce qu'un rêve lui enjoignit de baptiser la société Rhipidon – du grec *rhipidos*, « nageoire », qui faisait évidemment allusion au signe du poisson. Timothy Powers et K. W. Jeter auraient pu former un duo comique : le bon petit gars et le mauvais con. Blond, poupin, les yeux bleus, toujours souriant et prêt à rendre service, Powers nourrissait ses romans d'une imagination cordiale et primesautière. Sa bonhomie, jointe à une crédulité quasi proverbiale qu'il se plaisait sans doute à exagérer, le désignait pour le rôle du confident à la Watson, que le grand détective estomaque sans relâche et, les jours de désœuvrement, s'amuse à faire tourner en bourrique. Nul mieux que Powers ne savait écarquiller les yeux, se palper, s'écrier :

« Cette fois, Phil, je suis sûr que tu me fais marcher...

— Hélas non, Powers. La CIA a découvert une drogue de désorientation si puissante que les gens croient être dans leur monde familier, continuer leur vie de tous les jours, alors qu'en réalité... Je ne devrais pas te dire ça, je te vois devenir tout pâle, mais il y a de fortes chances pour qu'en ce moment nos cerveaux flottent dans des bocal, bercés d'illusions par cette saloperie que Jeter nous a fait avaler.

— Kédobeuliou ? (Tout le monde appelait Jeter par ses initiales.)

— Tu n'as pas remarqué ? C'est ce rascal qui a préparé le café, et il a été le seul à ne pas en boire... »

Au début de son séjour à Fullerton, Dick se méfiait de Jeter, qui gravitait autour de la classe du professeur McNelly et qu'il prenait pour un agent provocateur. Les années passant, il avait cessé de lui battre froid et trouvait au contraire piquant d'avoir pour ami un personnage aussi agressivement patibulaire. Maigre, les pommettes saillantes, l'œil reptilien, K. W. avait l'air d'un tueur à gages de western. Lui aussi écrivait, des romans d'épouvante pleins de scènes de tortures et de mutilations qui soulevaient le cœur. Les gens qui l'aimaient bien parlaient de son humour acerbe, les autres le

trouvaient odieux.

Le principal souci de Jeter dans l'existence était de ne pas se faire avoir. Il écoutait les gens comme on écoute un garagiste qui essaie de fourguer une voiture d'occasion. Sur le plan spirituel, cette obsession de l'arnaque se traduisait par un agnosticisme teigneux. Powers, lui, était catholique romain, très à cheval sur le dogme. C'était un pur délice de le choquer. Au contraire de Doris, qui, entendant des discours irréligieux ou hérétiques, feignait l'indifférence tout en pressant le pas, comme on lui avait appris à le faire si elle rencontrait un exhibitionniste, Powers s'indignait, s'échauffait, argumentait – certain de faire plaisir à Phil en assurant qu'au temps de l'inquisition il aurait, lui, Powers, allumé son bûcher tout en priant pour le salut de son âme.

Il faisait partie de ces catholiques qui, faute de pouvoir l'expliquer, nient l'existence du Mal. Le Mal, disent-ils, n'est qu'un chemin détourné emprunté par le Bien. Une sorte de fêrule dont Dieu, bon pédagogue, se sert pour notre éducation. À cette idée, aussi harmonieuse que peu convaincante, l'usage depuis Dostoïevski veut qu'on oppose le fait brut, injustifiable par quelque Providence que ce soit, de la souffrance des enfants. Ivan Karamazov a tout dit là-dessus, et le rôle d'Ivan revenait logiquement à Jeter. Excepté Dick, qui n'en parlait jamais, sauf pour tirer argument de la guérison de Christopher, les membres de la société Rhipidon n'avaient pas d'enfants, mais des chats, aussi ajustaient-ils l'argument à leurs priorités affectives. « Et mon chat ? » grondait Jeter dès qu'on prononçait le nom de Dieu, ce qui arrivait souvent dans ce cercle où, l'électricité s'éteignait-elle, on s'écriait pour faire bisquer Powers et Dick : « Merde, Dieu a encore fait sauter les plombs ! »

Un jour, le chat de Jeter avait été écrasé par une voiture. Quand son maître s'était précipité pour ramasser les restes, il vivait encore, soufflait une bave sanglante. Jeter avait vu luire dans la bouillie un regard d'incompréhension épouvantée, inoubliable.

« Le jour du Jugement dernier, poursuivait-il, quand ce sera mon tour, je dirai : “Holà, minute !” Je sortirai de sous mon manteau mon chat mort, raide comme une poêle à frire, je le mettrai sous le nez du Grand Juge en le tenant par la queue et je Lui demanderai : “Alors, et ça, comment vous l'expliquez ?”

— C'est la plus vieille question que l'homme ait jamais posée, observait Powers. Tu n'as qu'à lire le livre de Job.

— C'est ça, ricanait Jeter. Tout ce que je comprends, moi, c'est que c'est la

merde totale. Ou Dieu n'existe pas, ou c'est un salaud, ou il s'en branle. Tiens, je crois que je vais me mettre à écrire mon exégèse aussi.

— Mais Dieu ne te parle pas.

— Tu sais qui parle à Phil ? Tu sais qui lui envoie des mots grecs et de la lumière rose ? Les habitants de la planète Crétin. Dis donc, Phil, comment tu appelles la sagesse de Dieu, déjà ? Sainte quelque chose ?

— *Hagia Sophia*, disait prudemment Dick.

— Et comment tu dis *Hagia* Crétine ? Sainte Connasse ?

— Je dirais *Hagia Moron*... Ça vient du grec aussi. Je suis tombé dessus en cherchant le mot "oxymoron". »

Dick se défendait toujours en cédant du terrain à l'adversaire. Et il savait gré à Jeter de tenir fidèlement ce rôle auprès de lui. Sans doute manquait-il de finesse : on ne pouvait compter sur lui pour un débat dans les règles. Mais, avec sa granitique brutalité, il faisait office de borne et de repoussoir à la fois. D'un côté, il interdisait à Phil d'oublier que son commerce avec Dieu s'expliquait peut-être par le délire paranoïaque. De l'autre, s'il n'y avait d'alternative à la folie que le *bullshit* universel à quoi se résumait la philosophie de Jeter, véritable propagande pour le pari pascalien, autant valait rester fou. Et Jeter, qui au fond n'était pas mauvais bougre, en convenait volontiers : « Chacun se démerde comme il peut. Si ça se trouve, c'est toi qui as trouvé la bonne planque. »

Certains jours, il s'y trouvait très heureux. N'avait-il pas tout ce qu'il fallait pour l'être ? Une vie paisible, sans drame, du tabac à priser, de la musique, des chats, un groupe d'amis fidèles, qui tout en le blaguant l'admiraient, son Exégèse enfin, au fil de laquelle se révélaient les desseins du Seigneur sur lui et sur le monde. C'était encore obscur, contradictoire, l'abondance de théories l'égarait, mais il s'attendait à ce qu'un jour l'esprit qui dormait en lui s'ébroue, décide que la plaisanterie avait assez duré et mette le point final à son monstrueux manuscrit. Lui, Dick, serait en train d'écrire, comme d'habitude : « Je me demande... Peut-être que... Et si par hasard ?... », quand soudain ce qui était caché au fond de son âme prendrait la plume, les choses en main, et écrirait : « Il avait raison, c'est cela. » Alors il apparaîtrait à tout le monde, avec une aveuglante évidence, que c'était bien cela. Si Dieu l'avait choisi pour scribe, cela se passerait forcément ainsi. Mais qui peut dire la volonté de Dieu ? En croyant la deviner, ne Le courrouce-t-on pas ? Il connaissait de terribles effrois, des accès de découragement, craignant que

son destin ne soit de patauger jusqu'à ce que mort s'ensuive dans sa fondrière de papier. Il était à peu près certain que le secret des secrets y gisait, parmi les épaves, mais cela ne prouvait pas qu'il saurait l'identifier. Peut-être lui avait-on en haut lieu réservé cette vocation cruelle, ce long supplice de Tantale, cette partie de colin-maillard métaphysique : à chaque instant, une voix lui disait qu'il brûlait et continuait à le faire avancer dans le noir. Il mourrait floué, dans l'incertitude. Il pouvait toujours se dire qu'à peine passé de l'autre côté il saurait et, comme le promettait saint Paul, verrait enfin la réalité face à face. Mais qui sait ?

Au bout de trois, bientôt quatre ans, l'Exégèse semblait beaucoup plus loin qu'au début d'aboutir à un livre. Il plaisantait volontiers là-dessus avec Powers et les autres, mais en réalité n'en menait pas large. Il avait noirci des milliers de feuillets que personne ne lirait probablement jamais, échafaudé des théories, collationné des références, et chaque jour cet immense travail s'écartait davantage de sa visée : rendre compte publiquement de ce qui lui était arrivé au printemps 1974. Pour obtenir des à-valoir, il avait établi des synopsis de romans qui semblaient à tout le monde, et même à lui, extrêmement prometteurs. Mais ni la suite du *Maître du haut château*, ni un projet intitulé *To Scare the Dead*, qui devait raconter comment l'esprit d'un homme d'affaires californien se trouvait envahi par celui d'un Essénien du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, n'avaient vu le jour. Autrefois, quand il était un auteur prolifique, on l'agaçait en lui demandant quand il se déciderait à écrire quelque chose de sérieux. À présent, c'était pire : on lui demandait s'il écrivait encore. On disait sa célèbre imagination tarie, mais il savait bien, lui, qu'il s'agissait d'autre chose. Il n'avait jamais eu d'imagination. Il écrivait des rapports. Pour plus de sûreté, on l'avait longtemps maintenu dans l'ignorance, laissé croire qu'il inventait ses histoires comme on avait laissé Ragle Gumm croire qu'il répondait aux questions d'un concours organisé par le journal local. Jusqu'au jour où, exauçant ses vœux, on avait soulevé la voile devant lui ; et, du même coup, soulevé la colonie de lièvres métaphysiques qui criblaient de terriers son Exégèse. Une histoire a besoin d'un sens, d'un fin mot, et tous les sens lui avaient été déversés en même temps sur la tête. Patiemment, depuis des années, il inventoriait et triait, mais il savait au fond que plus il avançait, moins il était avancé. Le mystère grossissait avec le tas de feuillets illisibles.

Il aurait dû mourir, pensait-il quelquefois, au printemps 1974. Cette

échéance faisait partie de son programme, et sans doute celui-ci, dans tous les univers compossibles sauf un, s'était-il déroulé comme prévu, jusqu'à sa transformation en cendre ou en lumière. Mais il existait une variante, où une anomalie s'était produite : au lieu de connaître l'illumination ultime et de mourir, il avait connu cette illumination et survécu. Pour une raison ou pour une autre, le Programmeur lui avait révélé ce que révèle normalement le passage de l'autre côté et il l'avait laissé dans cette vallée de larmes. De là cette impression que rien ne pouvait plus lui arriver, que la vie continuait sans lui. Philip K. Dick, d'une certaine façon, était mort à 46 ans. En mars 1974, le mot « fin » s'était imprimé au bas de la dernière page de son histoire. On lui avait alloué un sursis pour la relire et en saisir le sens à la lumière de ce qu'il avait entrevu. Quand il y serait arrivé, on le laisserait mourir pour de bon.

Du point de vue du Programmeur, l'expérience ne devait pas manquer d'intérêt. Le point de vue de Dick, en revanche, s'apparentait à celui du rat de laboratoire piégé dans un labyrinthe. « Je suis devenu, se lamentait-il, une machine à penser qui ne fait plus rien d'autre. Je me suis posé, ou on m'a posé, un problème que je ne peux ni résoudre ni oublier, alors je suis coincé. Chaque jour mon univers se rétrécit, je travaille de plus en plus et je vis de moins en moins. Cela me terrifie, mais je suppose que c'est mon karma. »

Plus rien n'arriverait. Il n'écrirait plus de livres, ne rencontrerait plus de femmes. Il était condamné à relire ses livres anciens, à se remémorer sa vie, à en couvrir le texte d'inutiles notes en bas de page sans jamais parvenir à en ramasser le sens dans un épilogue satisfaisant.

Quelque chose arriva pourtant. Quelque chose ou plutôt quelqu'un.

## Celle qu'il attendait

Dans la vallée de la Lune, au nord de San Francisco, il y a une jolie ville appelée Sonoma, et dans cette jolie ville vivait une jolie femme appelée Joan Simpson. Elle avait les cheveux noirs, un corps souple et musclé par la pratique des arts martiaux et une certaine façon négligente de s'asseoir en demi-lotus, le pied bronzé calé dans le pli de la cuisse, qui évoquait à la fois une sensualité épanouie et une longueur d'avance sur la plupart des gens dans la voie de la sérénité. Elle travaillait dans un hôpital psychiatrique, lisait Jung, Ronald Laing et Sri Aurobindo. Un très léger strabisme ajoutait à son charme.

Bien que peu intéressée par la science-fiction, elle était tombée un jour sur un roman de Dick, l'histoire ne dit pas lequel mais seulement qu'elle s'était ensuite procuré tous les autres. Il lui avait fallu pour cela entrer en relation avec des libraires spécialisés, à qui elle parlait de son nouvel auteur favori comme si elle avait su de source sûre qu'un siècle ou deux plus tard il dominerait le nôtre de sa stature prophétique. Je n'exclus pas qu'elle ait dit ce que moi-même, adolescent à petites lunettes rondes et Clarks pourries aux pieds, j'allais à cette époque répétant : que Dick était notre Dostoïevski, l'homme qui avait tout compris. Dans la bouche d'une jeune femme séduisante, cultivée, qui manifestement n'était ni folle ni membre du lumpen-lectorat constitué par les fans, cette conviction impressionnait. Un des libraires, qui connaissait Dick, lui écrivit pour lui parler de cette admiratrice flatteuse. S'ensuivirent lettres et coups de téléphone. J'ignore qui, de Phil ou de Joan, évoqua en premier le finale du *Maître du haut château*. Joan, en tout cas, mit comme Juliana le *Yi-King* dans le coffre de sa voiture et, les seins libres sous son tee-shirt, roula vers la Californie du Sud pour rencontrer l'auteur du livre et lui assurer que d'une certaine façon, inexplicable mais à ses yeux évidente, tout ce qu'il avait écrit était vrai.



Puisque le Maître du haut château habitait en fait un cottage suburbain, elle ne fut pas surprise que Dick vive dans un petit appartement. Elle trouva que, barbu, les yeux brillants, bizarrement distingué malgré la négligence de sa mise et le nuage de tabac à priser qu'il déplaçait à chaque geste, il ressemblait bien à Hawthorne Abendsen. Il en avait l'âge à présent. Quand il lui demanda ce qu'elle voulait boire, elle répondit un Old Fashioned, naturellement, et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Dès le début, ils parlèrent comme s'ils s'étaient toujours connus. La phrase la plus banale peut éveiller des résonances en chacun, mais il est rare et merveilleux que deux personnes se rencontrant pour la première fois perçoivent les mêmes. Ainsi, disent les adeptes de la réincarnation, peuvent quelquefois s'entendre de parfaits étrangers qui se sont aimés dans une vie antérieure. Il n'est pas nécessaire de croire à la réincarnation pour connaître cette joie dans certaines rencontres amoureuses, mais ce qui rapprocha Dick et Joan Simpson s'apparente davantage au premier phénomène qu'au second. Techniquement, ils ne furent pas amants : l'Exégèse durant cette période avait rendu Dick impuissant. Mais ils passèrent, sans presque sortir de son appartement, trois semaines enchantées par la certitude que ce qui arrivait avait été de longue date, à leur insu, préparé pour eux et les dépassait sans les écraser. Improvisant leur dialogue, ils découvraient le texte d'une pièce écrite à leur intention. Ils avaient oublié que Dick en était l'auteur ou bien croyaient tous deux qu'elle lui avait été dictée.

Dans la pénombre de l'appartement aux stores baissés, chacun du bout des doigts effleurant, comme le font les aveugles, le visage de l'autre, ils parlèrent jour et nuit. Je savais que tu me reconnaîtrais, disait Joan et, au son de sa voix, en voyant luire l'émail de ses dents, il savait qu'elle souriait. Et moi, répondait-il, je savais que tu viendrais. J'ai toujours su que tu viendrais un jour, mais depuis quelques semaines, des rêves me l'annonçaient...

Il lui dit tout. À mi-voix, sans hâte, il raconta son éveil comme une épopée spirituelle dont, ensemble, en reprenant ses livres dans l'ordre chronologique, ils reconstituèrent les étapes. Souvent, Joan devançait ses explications ; en le lisant, sans le connaître, elle avait déjà tout deviné : comment il avait été envoyé dans ce monde, souvenirs bloqués ; le cordon de lampe manquant qui lui avait donné l'alerte, fait soupçonner le simulacre universel ; l'auscultation anxieuse de ce simulacre dans ses livres des années soixante ; la mise en accusation du démiurge dans *Le Dieu venu du Centaure* ; la dénonciation des

procédés par lesquels il nous tient captifs : drogues, implants de fausses mémoires ; et, dans *Ubik*, la première apparition de la puissance salvatrice, aussi humble et discrète que le démiurge est brutal, totalitaire : le Paraclet n'est qu'un souffle ténu, une vaporisation d'atomiseur à deux sous dans une publicité pour ménagères banlieusardes, il faut que tu comprennes cela, mon amour, c'est le plus important. Il dit les réactions qu'avaient suscitées ses écrits, au temps où leur sens lui échappait : amis et ennemis, fils de la Lumière et fils des Ténèbres ; les défaites que lui avaient infligées ses ennemis : errances, désirs de mort, spirale de perdition pendant dix ans, jusqu'au retour à la surface, à la mémoire, à la lumière en 1974. Mais quelque chose clochait. Tout aurait dû, depuis, le conduire vers la joie parfaite et tout était allé de travers. Thomas, qui le guidait, l'avait quitté. Il avait perdu sa famille, une fois encore. Alors qu'il se retrouvait dans le camp des vainqueurs, et même parmi les artisans de la victoire, il était une victime de la guerre. Tout ce qu'il avait entrevu s'était révélé, la lumière avait triomphé et lui restait floué. Libre de vivre en sécurité, mais quelle vie ? Une vie solitaire, sans amour, dans un appartement miteux de Santa Ana ; une vie purement mentale, une vie de rat, vouée à l'écoute des bandes magnétiques nixonniennes qui défilaient sans fin dans son cerveau et à l'élaboration d'une cosmogonie qui, pour comble d'ironie, était certainement fausse. Car le Programmeur tel qu'il L'imaginait ne pouvait pas le traiter comme l'URSS avait traité les combattants des Brigades internationales réfugiés sur son sol après la guerre d'Espagne : en les livrant à Hitler. L'Autre ultime, si c'était bien à Lui qu'il avait eu affaire, ne pouvait l'abandonner à l'enfer du Même. Ce n'était pas possible. Sa vie ne pouvait pas se terminer ainsi. Au fond du désespoir, de la solitude, de son livre qui refusait d'exister, il avait soudain su que ça ne se terminerait pas ainsi, que ce morne cauchemar n'était que l'avant-dernière séquence qui fait redouter le pire avant le *happy end*. Dans ses rêves, une femme approchait. Il lui semblait sentir près de lui, sur le matelas, le poids de son corps chaud et ferme. Il connaissait déjà la douceur de ses seins dans ses paumes. Une nuit, réveillé en sursaut, il avait avancé la main, touché la fourrure de Pinky, pelotonné sur l'oreiller, et au lieu de désespérer il avait souri, dans le noir : le Programmeur lui faisait une blague, qui bientôt prendrait fin. Sa récompense arriverait. Elle aurait pour le voir roulé toute une journée, elle ne porterait pas de soutien-gorge sous son tee-shirt et elle placerait son pied sur le haut de sa cuisse, en demi-lotus. Oui, comme ça.

Mon Dieu, comme je t'ai attendue !

Je sais. Je sais tout cela. Je suis là maintenant.

La venue de Joan redonna vie à Dick. Lui qui ne sortait plus de son appartement que pour aller au supermarché du coin, chez Powers et, voituré par celui-ci, à sa séance avec Maurice stupéfia la société Rhipidon en demandant négligemment si quelqu'un, dans les mois qui venaient, pourrait s'occuper de ses chats en son absence. Oui, il avait le projet de passer l'été à Sonoma, avec une amie. « Non, je ne crois pas que vous la connaissiez... » Ah, et puis en septembre, il avait accepté d'être l'invité d'honneur d'une convention de science-fiction à Metz, en France.

Personne n'y croyait, et pourtant : il passa bien l'été à Sonoma, il alla bien à Metz, en France. Tout cela avec Joan, encouragé par Joan et par elle entouré de TLC, leur mot de passe intime pour *tender loving care*. Le mot anglais *care* désigne à la fois le soin qu'on prend de quelqu'un et le souci qu'on se fait pour lui : c'était exactement ce que Dick attendait d'une femme et que Joan lui donna pendant quelques mois. Il reçut aussi d'elle une grande croix pectorale qu'il portait jour et nuit au bout d'une lourde chaîne.

On lui avait demandé, pour la convention de Metz, de préparer un discours. Cette demande arrivait à son heure, que la visite de Joan avait sonnée. Il existe pour chaque homme une chose qu'il redoute, mais aussi une chose qu'il désire plus que tout au monde. À ce fantasme Dick avait donné dix-sept ans plus tôt forme écrite, et voilà qu'il s'était réalisé. Juliana était venue, lui avait dit qu'il avait raison. Il pouvait à présent sortir du placard pour annoncer au monde la vérité. Et il admirait le tact de la Providence, qui en avait réservé la primeur aux Français, ses plus fervents admirateurs.

Une fois choisi le titre de son discours : *Si vous trouvez ce monde mauvais, vous devriez en voir quelques autres*, il l'écrivit dans une sorte de transe. Comme le vaporisateur d'Ubik renverse l'entropie, le TLC de Joan régénérât sa pensée. Du chantier de l'Exégèse jaillissait une cosmogonie enfin cohérente et qu'il savait exacte. Il suffisait de partir du *Maître du haut château* et de tirer le fil jusqu'à l'apparition *réelle* de Joan devant sa porte. Le long de ce fil tout s'ordonnait et prenait sens : l'intuition des univers parallèles, la prédication du Christ, le travail du Programmeur dans le segment de temps qui, de son expérience du printemps 1974, conduisait à la chute de Nixon. Et, tout naturellement, son exposé théologique se doublait d'une déclaration d'amour : à la fin, il racontait l'arrivée de Joan, la décisive confirmation qu'elle lui avait apportée ; d'une certaine manière, on pouvait

considérer sa présence comme une preuve de l'existence de Dieu. Peut-être serait-il bien qu'à ce moment un projecteur l'éclaire, qu'elle le rejoigne sur la scène, baise la croix qu'elle lui avait donnée et de là remonte à ses lèvres... Non, il avait déjà prévu ce genre de mise en scène avec Donna, et ça ne lui avait pas porté chance.

Tout l'été, il répéta son texte au magnétophone. Joan l'écouta plusieurs fois, corrigea ses intonations. Il ne semble pas que, sur le fond, elle ait émis la moindre réserve. Lorsqu'ils s'embarquèrent pour la France, Fat se croyait définitivement maître du terrain. Il passa la longue nuit du voyage en avion à marmotter, les yeux mi-clos, la main de Joan serrée dans la sienne, des passages de son discours. Parfois, anticipant les réactions de son auditoire, il gloussait intérieurement. Des discours à des conventions de science-fiction, devant une salle de fans, il en avait déjà prononcé quelques-uns et entendu davantage : en général, d'aimables tissus d'anecdotes, de clins d'œil roublards, de coups de chapeau aux grands anciens et d'encouragements aux petits jeunes... Pensant à ce qu'il allait dire, lui, à la bombe qu'à l'insu de tous il portait dans ses bagages, il se faisait l'effet du prophète Isaïe invité à prendre la parole dans une réunion Tupperware.

Il traversa l'Atlantique avec la quasi-certitude d'aller vers un triomphe. Ce triomphe, si son discours était compris, c'est-à-dire cru, n'aurait rien à voir avec un simple succès littéraire. Sa parole serait reconnue comme une révélation. Elle changerait la vie des gens. Des foules de plus en plus nombreuses se presseraient pour l'entendre – car, forcément, il donnerait d'autres conférences. Comme Ragle Gumm, il ferait la couverture de *Time Magazine* en qualité d'« homme de l'année », et même ce qualificatif paraîtrait un jour dérisoire et touchant, comme nous paraissent souvent les réactions de nos ancêtres à des événements dont ils n'ont pas su mesurer l'importance. Il serait le Christophe Colomb des univers parallèles. Une ère nouvelle, apprendrait-on plus tard, avait commencé le 24 septembre 1977.

En se représentant ses lecteurs français comme une armée de disciples virtuels, prêts à la conversion, il se trompait. Il était attendu avec impatience, certes, mais par des soixante-huitards nourris au lait de *Charlie Hebdo* et admirant en lui le mauvais con qu'il se glorifiait de n'être plus : Dick le parano, le camé, le gauchiste, Dick l'irrécupérable. Alléchés par ce qu'on leur avait dit des « problèmes personnels » expliquant le long silence créatif de

leur idole, les conventionnels de Metz pensaient voir débarquer de l'avion une loque ricanante, hébétée par la drogue, et connurent la déception des chroniqueurs de rock qui entendent leurs déjantés favoris faire l'éloge, bouteille d'eau minérale en main, de la vie de famille et de la pensée positive. Dick se portait bien, portait beau même. Il riait, lorgnait les filles, mangeait comme quatre, visiblement ravi de l'intérêt qu'on lui portait, d'être en France, d'avoir pris l'avion. Un voisin de table, le premier soir, l'interrogea d'un air entendu sur toutes ces pilules qu'il alignait à côté de son assiette, mais Dick répondit que c'était contre les maux d'estomac avec un tel accent d'évidence qu'il fallut bien se résoudre à ce que ce soit sans doute contre les maux d'estomac.

Aux spectateurs réunis le lendemain pour entendre son discours dans la salle des congrès de l'hôtel Sofitel il parut dès son entrée nettement moins détendu. La grande croix qui reposait sur sa poitrine velue, largement exhibée par la chemise déboutonnée, surprit et troubla comme un signe dont on ne peut ignorer la présence mais dont le sens échappe : il ne pouvait s'agir d'une profession de foi chrétienne, rien que l'idée aurait fait pouffer de rire ; restait à imaginer une volonté de dérision, une parodie peut-être du folklore vampirique, mais alors il manquait les goussets d'ail.

On était donc perplexe et Dick de son côté suait d'angoisse. Joan, furieuse des avances appuyées qu'il avait faites en sa présence à une jeune journaliste, boudait dans sa chambre. Il se sentait seul, en manque de TLC, plus du tout convaincu de ce qu'il allait dire. La salle finissait de se remplir en bruissant ; des sièges claquaient, des flashes crépitaient. Le micro, lorsqu'on l'essaya, se comporta comme un compteur Geiger affolé. Pour le régler, diminuer la stridence du larsen, on pria Dick de dire ce qu'il voulait, n'importe quoi. Sentant peser sur lui les yeux cerclés de métal des maigres et sarcastiques barbus qui, vêtus de duffle-coats ou de capotes militaires, occupaient le premier rang, il chevrota un verset de saint Paul exhortant celui qui doit annoncer la Parole à ne pas se faire de souci : l'Esprit se charge de tout. Personne, par bonheur, ne comprit, mais Dick se rendit compte qu'il n'avait plus confiance dans la promesse de l'apôtre. Il éprouvait la panique atrocement lucide d'un homme qui a fait, soûl, un pari absurde et, au pied du mur, dégrisé, comprend que toute porte de sortie lui est fermée, qu'il ne lui reste plus qu'à se ridiculiser jusqu'à la fin de ses jours. Pour ne pas se lever et partir en courant, il se mit tout à trac, sans attendre le signal, à lire son texte.

Ceux qui l'ont entendu se rappellent sa voix éteinte, métallique, si différente de celle du truculent convive de la veille ; l'idée vint à beaucoup que celui-ci, conformément à la logique de ses œuvres, avait été remplacé par quelque simulacre mal réglé qu'un court-circuit risquait de faire soudain griller à la tribune et exploser avec tous ceux qui l'entouraient.

Le discours commença par d'assez banales considérations sur l'émergence des idées nouvelles, leur évidence rétrospective, la différence classique entre invention et découverte. Dick se déclara persuadé qu'on n'invente jamais rien : on ne fait que découvrir des vérités qui attendaient d'être mises au jour et trouvent leur « inventeur » plus qu'elles ne sont trouvées par lui. Le public jugeait l'orateur crispé, fastidieuses les interruptions de son traducteur, mais ne voyait rien d'étrange à des propos qui semblaient concerner les idées de romans. L'évocation du Royaume des cieux fit dresser l'oreille à ceux que la croix avait déjà inquiétés, mais l'alerte passa : un critique cultivé se pencha vers son voisin pour lui citer avec un fin sourire la formule de Borges sur la théologie considérée comme une forme de littérature fantastique.

De fait, Dick se lança dans un topo théologique fumeux, décrivant la partie d'échecs qui oppose le Programmeur à l'Adversaire et les changements qu'opère chaque coup dans la configuration du réel. Cela dura une bonne demi-heure. Il aurait pu se mettre à réciter l'annuaire sans qu'une grande partie de l'assistance s'en aperçoive. Les auditeurs les plus attentifs, cependant, commençaient à ressentir un vague malaise : un peu comme les passagers d'un train à qui des bruits suspects, des cahots qui ne semblent pas déranger les autres voyageurs donnent le pressentiment d'un accident ; ils tâchent de se persuader que non, que leur nervosité leur joue des tours, que ces bruits sont normaux et, soudain, comme née de leur angoisse, la terrible secousse se produit, le fracas de fin du monde, le train vient bel et bien de quitter les rails : c'est arrivé.

Dick toussota, rassembla ses feuillets et reprit d'une voix soudain plus forte :

« Au point où nous en sommes, il serait nécessaire de faire venir à la barre quelqu'un qui, peu importe comment pour l'instant, garde mémoire d'un autre présent. Logiquement, il devrait être pire que celui où nous nous trouvons, car Dieu travaille dans le sens de l'amélioration. D'un point de vue théorique, on peut sans doute soutenir qu'il est mauvais ou incompétent, mais

je refuse de prendre cette idée au sérieux. La question que je pose est donc : quelqu'un parmi nous a-t-il une connaissance personnelle d'un monde pire que le nôtre aux alentours de 1977 ?

« La réponse est : oui, moi.

« Dans *Le Maître du haut château*, le romancier Hawthorne Abendsen apprend que son livre, qu'il croyait être pure fiction, peint en fait la réalité. J'ai fait la même découverte au sujet de mes propres livres. Ni *Le Maître du haut château*, ni *Ubik*, ni *Coulez, mes larmes* ne sont, comme je le croyais, des œuvres d'imagination. Ou, si vous préférez, elles ne le sont que maintenant, dans l'univers où nous sommes et qui a, Dieu merci, remplacé celui d'où je viens.

« Je suis certain que vous ne me croyez pas, et ne croyez même pas que je crois ce que je dis. Pourtant, c'est vrai. Vous êtes libres de me croire ou de ne pas me croire, mais croyez au moins ceci : je ne plaisante pas. C'est très sérieux, très important. Vous devez comprendre que pour moi, le fait de déclarer cela est sidérant aussi. Un tas de gens prétendent se rappeler leurs vies passées. Je prétends, moi, me rappeler une autre vie présente. Je n'ai pas connaissance de déclarations semblables, mais je soupçonne que mon expérience n'est pas unique. Ce qui l'est peut-être, c'est le désir d'en parler. »

Sur quoi, à la stupeur puis la consternation générale, il dit ce qui lui était arrivé trois ans plus tôt. Il parla des chrétiens secrets et de leur rôle dans la chute de Nixon. Il expliqua que lui, Dick, avait été une variable reprogrammée dans un de ces insidieux changements de réalité qui forment la trame de l'univers et qu'à cette occasion il avait eu un contact direct avec le Programmeur. Normalement, Il Se tient caché, *Deus absconditus*, disent les théologiens. Il œuvre dans chaque atome du monde, mais personne ne Le voit, sauf ceux dont Il Se saisit comme on saisit un pion sur l'échiquier pour jouer son coup. Lui, Dick, avait été ce pion et pouvait répéter d'expérience la parole de saint Paul : c'est une chose terrible et prodigieuse de tomber dans les mains du Dieu vivant. Ce Dieu qui, dans l'Ancien Testament, dit : « Je crée une nouvelle terre et un nouveau ciel, et le souvenir des précédents n'aura pas de place dans l'esprit ni dans le cœur. »

« En lisant ces mots, conclut-il, je pense qu'un grand secret m'a été révélé. Quand le Royaume sera parmi nous, nous ne nous rappellerons plus les tyrannies, la barbarie de la Terre que nous avons habitée. Je crois que c'est en train d'advenir, que cela advient depuis toujours. Et que Sa miséricorde nous permet d'oublier tout ce qui s'est passé avant. Peut-être ai-je eu tort, dans

mes romans et dans ces paroles, d'en réveiller en vous le souvenir. »

Il avait tort.

A peine descendu de la tribune, il mesura l'étendue des dégâts. Le traducteur, effondré, avait cessé de traduire, mais les auditeurs anglophones résumaient l'objet du scandale à leurs voisins : Dick n'était pas devenu seulement fou, mais bigot ! L'admiration autour de lui avait fait place à la gêne. On le regardait comme une bête curieuse. On ne savait plus sur quel ton lui parler.

Jusqu'à la fin de son séjour, qu'il écourta, on fit de gros efforts pour conjurer le malaise, préserver la joyeuse convivialité d'une manifestation où tout le monde devait être sur la même longueur d'onde. Mollement, mais massivement, on décida de croire à une mystification. Comme Orson Welles terrorisant l'Amérique en adaptant à la radio *La Guerre des mondes*, ce sacré Dick avait testé sur son auditoire un sujet de roman et, pour le rendre plus convaincant, prétendu croire à ses calembredaines. Voyant s'imposer cette version officielle, l'intéressé jugea diplomatique de s'y rallier et d'aborder les gens, dans les ascenseurs de l'hôtel, avec de grands rires falstaffiens, des clins d'œil appuyés, d'éléphantesques « Je vous ai bien eus ! ».

Si j'écrivais un roman, je dirais que cet échec fut pour lui une catastrophe, qu'il aurait préféré être lapidé qu'entendu avec cet embarras moqueur, qu'en rentrant en Californie il se mit au lit et mourut. Ce serait dramatiquement satisfaisant, mais cela ne se passa pas ainsi. Il avait une incroyable faculté d'adaptation : quand un des scénarios qu'il appliquait à la réalité foirait, il en prenait un autre, voilà tout. Fat adopta le profil bas du joueur qui a tenté un gros coup et perdu, Phil la réserve agaçante du type qui s'abstient de dire : « Je te l'avais bien dit », et Dick retraversa l'océan dans la peau d'un touriste content de son voyage, flatté d'avoir été traité en VIP, regrettant certes qu'un malentendu ait parasité son discours, mais à peu près comme on regrette d'avoir dans un bon restaurant commandé par ignorance de la langue le seul plat dont on ne voulait pas : mésaventure plutôt comique, de celles qui font de meilleurs souvenirs que les programmes impeccablement respectés.

(« Tout de même, dit-il à Joan, c'est curieux. Ils se sont tous posé cette question secondaire : est-ce que je croyais ou non ce que je leur racontais ? Et pas un ne s'est posé la question principale : *est-ce que c'est vrai ?* »)



De toutes ses femmes Joan fut la seule qui sut le quitter sans drame. Ils ne rompirent même pas. La distance entre Sonoma et Santa Ana suffit à justifier l'effilochement d'un lien qui restait affectueux : ils y repensaient avec une douce nostalgie, comme à une de ces merveilleuses rencontres qu'on peut faire en voyage et dont le voyage est la condition.

Le discours de Metz aurait dû être l'avènement de Fat, et Joan la prêtresse de son culte. Cela n'avait pas marché : Dick reprit donc l'Exégèse. Il retrouva, dans les mêmes termes, son vieux problème : comment raconter une histoire dont on ne connaît pas le sens ? Il rêva, théorisa, désespéra et, contre toute attente, trouva une solution.

On lui avait commandé une préface pour un recueil de ses textes anciens et, ne sachant qu'écrire, il se mit à parler de sa jeunesse. Sans plan, sans idée préalable, il raconta des anecdotes, exposa des idées, critiqua ces idées, tout cela comme on bavarde avec ses amis. Se laissant aller, au fil de la plume, il éprouva une sensation de liberté et pensa tout à coup que ce serait bien d'écrire ainsi, familièrement, sans vouloir rien prouver, ce qui lui était arrivé.

Je n'ai plus grand-chose à dire de *Siva*, qui m'a servi de source principale pour les chapitres qu'on vient de lire. Dans cette chronique, bouclée en deux semaines d'un travail à la fois intense et détendu, on voit vivre un groupe d'amis qui habitent Santa Ana, Californie, et ressemblent comme des frères aux membres de la société Rhipidon. David le catholique romain, Kevin le cynique au grand cœur et Phil l'écrivain de science-fiction se font bien du souci pour leur ami Horselover Fat. Il s'est trop défoncé dans les années soixante, il a supporté trop de chagrins, et depuis le printemps 1974 prétend avoir vu Dieu. C'est Phil qui raconte son histoire et leurs conversations. Témoin impartial, bien que compatissant, il n'essaie pas de rendre plus cohérentes qu'elles ne l'étaient les théories de Fat. Voici, par exemple, sur quel ton il évoque son Exégèse :

« La connaissance qu'il tenait de la divinité faisait de Fat un prophète. Mais comme il ne pouvait plus faire la différence entre le fantasme et la révélation divine – à supposer qu'il y ait une différence, ce qui n'a jamais été établi –, il écrivait aussi des absurdités de ce genre : « Fragment 50 de l'Exégèse : la source première de toutes nos religions se situe chez les ancêtres de la tribu dogon, qui tiennent directement leur cosmogonie des envahisseurs à trois yeux dont ils ont autrefois reçu la visite. Les envahisseurs à trois yeux sont sourds, muets et télépathes ; ils ne peuvent respirer dans notre atmosphère ;

leur crâne déformé et allongé ressemble à celui du pharaon Akhenaton et ils viennent d'une planète située dans la constellation de Sirius. Bien qu'ayant, à la place des mains, des pinces comparables à celles des crabes, ce sont de grands bâtisseurs. Ils orientent secrètement notre histoire vers une issue fertile.

« Fin du fragment.

« À cette époque, Fat avait complètement décollé de la réalité. »

## Vérités avant-dernières

A moins qu'elle n'ait eu lieu quelque part dans les cent dernières pages, je touche à la fin de cette histoire. Qu'arriva-t-il encore à Dick ? Sa mère mourut et il appela Kleo, qu'il n'avait pas revue depuis vingt ans, pour le lui annoncer en pleurant. Les droits cinématographiques de *Blade Runner* lui rapportèrent beaucoup d'argent. Il en donna une grande partie à des associations caritatives, acheta une maison pour Tessa et Christopher et voulut offrir l'appartement voisin du sien, celui qu'avait un moment habité Doris, comme cadeau de mariage à Tim Powers – qui refusa. Il continua d'aller chez lui tous les mardis, et tous les vendredis chez son psychothérapeute. Il fit un effort pour maigrir, s'habilla mieux. Une photo prise dans les bureaux de la Warner montre, à côté du cinéaste Ridley Scott, une assez convaincante effigie de l'écrivain qui a réussi : puissamment bâti mais non ventripotent, la barbe soignée, une élégante veste de daim. Joan Simpson fut son dernier amour mais il eut encore quelques amitiés féminines, peut-être une liaison. Une petite actrice, à qui il essaya vainement d'ouvrir les portes des studios, se rappelle de lui cinq traits : sa charité, sa chaleur, sa loyauté, sa dévotion à son art, sa mélancolie. Dans la pénombre de son appartement, il écouta beaucoup d'airs et de pièces pour luth de Dowland, qui portaient des titres comme : *Sorrow*, *Stay*, ou *Weep you no More*, *Sad Fountains*, mais sa préférée resta *Flow, my Tears*. Il regarda, de loin, grandir son fils et songea un moment à se remarier avec Tessa. Les jours d'angoisse, il lui téléphonait pour qu'elle vienne le serrer dans ses bras.

Dieu ne lui parlait plus. Il n'avait presque plus de visions, rêvait moins. Selon l'humeur, il voyait dans cet abandon une nouvelle épreuve sur le chemin de son salut, le signe d'une victoire définitive de l'Adversaire ou celui d'un retour à la lucidité après une longue crise de délire. Une nuit, cependant, comme après le départ d'un invité il s'était laissé aller à fumer un

demijoint traînant dans le cendrier, Dieu sortit de Son silence. Pour s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un imposteur, Dick voulut Le soumettre à un test. Sur le moment, celui qu'il imagina lui parut lumineusement opératoire : il avait enfin trouvé *la* question qui oblige le Très-Haut, ou quiconque se fait passer pour Lui, à abattre Son jeu. Le lendemain, hélas, il ne pouvait se rappeler ni cette question ultime ni la réponse qu'il avait reçue.

Comme il n'avait rien d'autre à quoi se raccrocher, il poursuivit son Exégèse. Il écrivit encore deux livres. Plus exactement, Horselover Fat en écrivit un et Phil Dick un autre.

Le livre de Fat, *L'Invasion divine*, traite un sujet intraitable : l'incarnation. Tous les gens qui ont écrit des vies de Jésus se sont cassé les dents sur ce mystère. Que savait l'apprenti charpentier de Nazareth de sa nature divine ? En a-t-il pris conscience progressivement, au cours d'un long éveil ? Est-il imaginable qu'il ait pensé, sur la croix, avoir été le jouet d'une illusion en se prenant pour le Fils de Dieu ? Et si non, s'il a jusqu'au bout été certain de la résurrection, comment prendre au sérieux la Passion ?

Le héros du livre est un petit garçon appelé, comme son prédécesseur, Emmanuel. Introduit en fraude sur Terre, dans les entrailles d'une grande malade, il annonce que notre univers est à la fois une prison et un simulacre ; que la Création a échappé à son Créateur et que nous dormons tous, rêvant les rêves que nous accorde l'Empire au pouvoir duquel nous sommes tombés. De vagues intuitions, des doutes, de menues incohérences dans notre vie quotidienne font pressentir cette vérité aux moins profondément endormis d'entre nous. Ils n'osent y croire. Mais il faut le croire, il faut s'éveiller. Qui entendra et croira la parole d'Emmanuel entrera dans le Jardin, restaurera la Réalité.

Diverses figures tutélaires aident l'enfant à découvrir son origine et sa mission : le prophète Élie, sous les traits d'un mendiant, Jean le Baptiste, Zoroastre, Athéna, Yahvé Lui-même et une sentencieuse petite fille portant le nom que les juifs donnaient à Sa présence : la Shekkinah.

Cette réunion rappelle les films, supposés de prestige, où un studio emploie comme *guest stars* le ban et l'arrière-ban des vedettes qu'il a sous contrat. Chamarré de références esséniennes, gnostiques, hébraïques, le gratin de l'Exégèse se retrouve autour d'un buffet de spécialités dickiennes traditionnelles : mémoires truquées, suspensions cryoniques, le tout sur une musique de John Dowland interprétée par Linda Ronstadt et son orchestre de

vibroluths synthétiques.

Bref, la routine.

*La Transmigration de Timothy Archer* est tout le contraire : vicieux, inattendu, un vrai tour de Rat.

En 1979, Joan Didion, l'une des plus fines plumes d'Amérique, publia *The White Album*, un recueil d'essais sur les années soixante, qui fut aussitôt salué comme un classique du journalisme littéraire. Ce recueil contient un portrait dévastateur de l'évêque Pike : arriviste religieux, intellectuel sans intelligence, philistin, égoïste. Dick, en le lisant, éprouva une peine atroce. D'autant plus atroce, je crois, qu'avec sa manie d'épouser le point de vue de l'adversaire il sentit ce qu'avaient de juste les sarcasmes de Didion, et qu'ils s'appliquaient à lui-même autant qu'à son défunt ami.

Il avait donné pour sous-titre à son Exégèse : *Apologia pro vita mea*. L'idée lui vint d'écrire l'apologie de Pike, qui avait été à la fois son modèle et ce qu'il redoutait d'être, donc un parfait *alter ego*.

Par qui faire raconter l'histoire ? Il pensa un moment s'en charger, mais comprit qu'il se retrouverait vite dans l'impasse où Phil et Fat poursuivaient leur match sans fin. Il fallait trouver un autre point de vue. Échapper à soi-même, écrire avec les mots, les pensées de quelqu'un d'autre : vieux rêve de romancier. *In extremis* et contre toute attente, Dick le réalisa. Pour la première fois de sa vie, il prit une femme pour héroïne, et cette femme n'était ni la brunette empathique de ses rêves, ni la garce castratrice de ses cauchemars. Pour la première fois de sa vie, il créa un personnage complexe, plausible, qui ne lui ressemblait pas.

Angel, la narratrice de ce roman strictement *mainstream*, a épousé Jeff, le fils du célèbre évêque épiscopalien de Californie, Timothy Archer. Jeff s'est suicidé. L'évêque et sa maîtresse, Kirsten, ont prétendu avoir des contacts avec lui, de l'au-delà. Kirsten s'est suicidée aussi. L'évêque est mort d'une mort bizarre dans le désert de Judée. Tout cela s'est passé à la fin des années soixante. Le livre commence le 8 décembre 1980, jour de l'assassinat de John Lennon. Trois semaines plus tôt, Ronald Reagan a été élu président des États-Unis. « C'est une époque, confirme le *Yi-King*, où les hommes vulgaires exercent une poussée en avant pour évincer les derniers êtres nobles » (*Po*, l'éclatement).

Angel travaille comme gérante d'un magasin de disques sur Telegraph Avenue, à Berkeley. Comme beaucoup de gens dans la baie de San

Francisco, elle date les événements de sa vie d'après les disques des Beatles. Son mariage s'est disloqué quand est sorti *Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Dans la chambre d'hôtel où on l'a retrouvé mort, et où il n'y avait pas d'électrophone, Jeff avait emporté le premier album solo de Paul McCartney ; douze ans après, quand Angel entend *Teddy Boy*, elle a envie de pleurer. Elle a souvent envie de pleurer. Bien qu'on lui enseigne le contraire dans le séminaire soufi qu'elle suit auprès d'un clone d'Alan Watts sur une péniche à Sausalito, elle pense que nous sommes sur terre pour découvrir que ce que nous aimons le plus nous sera enlevé, voilà tout. Le jour de la mort de Lennon, elle tombe par hasard sur l'article qu'une romancière chic, Jane Marion, a consacré à son beau-père. Elle fond d'abord en larmes, puis décide d'écrire son propre témoignage.

Angel Archer aimait et admirait l'évêque, qu'elle appelle Tim. Mais elle n'est pas aveugle et Dick ne l'était pas davantage sur lui-même. En adoptant le point de vue de cette jeune femme endeuillée, qui essaie de comprendre ce qui a mal tourné, il se laissa entraîner fort loin de son projet apologétique. Parti pour faire l'éloge de son ami et se justifier en le justifiant, il se retrouva surenchérissant sur Didion, peignant un homme sec et pédant qui sans jamais les écouter noyait ses interlocuteurs sous un flot de citations et de termes comme « kérygme », « parousie » ou « hypostase ». Tim Archer donnait à tout le monde des leçons de morale, n'avait que le mot « charité » à la bouche, lisait, le doigt dressé, l'épître aux Corinthiens, mais se frayait son chemin sans le moindre souci des conséquences de ses actes. Rien de trivial ne devait entraver son élan vers la vérité. Quand il sortait une chemise neuve de son emballage, il laissait tomber à terre cartons et épingles, puis, toujours pressé, quittait la pièce sans les ramasser. Quand il ne s'entendait plus avec sa femme, il déclarait annulé leur mariage. Tout engagement qui ne l'arrangeait plus devenait caduc. Plutôt que de persévérer dans une erreur, ne vaut-il pas mieux tourner la page ? Cette règle de conduite, en quoi Didion voit avec finesse un trait essentiel des années soixante, inspirait toute sa vie : une succession de pages hâtivement tournées, un livre lu en diagonale. Le Christ Lui-même n'était qu'une de ces pages, une expérience parmi d'autres. Lui rester fidèle, contre doutes et tentations, aurait été indigne de ce don Juan de l'esprit. Comme certains don Juan, du reste, l'évêque était chaque fois sincère et croyait définitive sa dernière vision du monde. Mais il suffisait d'un livre nouveau, d'une théorie séduisante pour tout remettre en cause. L'enfant qui, à 5 ans, lisait d'un bout à l'autre le dictionnaire et l'annuaire du téléphone –

exploit que ses admirateurs montaient en épingle pour illustrer sa passion de la connaissance – continuait, adulte, à chercher dans les livres des réponses objectives à toutes les questions qu’il se posait. Il devait, pensait-il, exister quelque part un exposé documenté, impartial et fiable sur les fins dernières, tout comme il en existe sur la politique agricole du Benelux. Découvrir que les réponses à ce type de questions se contredisent d’un livre à l’autre, parce que, à moins de croire la Bible ou le Coran inspirés, elles ne reflètent que des opinions humaines, ne l’avait incité ni au relativisme ni à choisir son camp une fois pour toutes, mais seulement à changer sans arrêt de certitudes.

De façon caractéristique, l’étude en forme d’autoportrait de ce cas de versatilité intellectuelle et affective fournit à Dick l’occasion d’un nouveau retournement. Sa religion, désormais, était faite : peignant les errements de Pike et les siens, il se rangeait du côté d’Angel Archer. Elle, au moins, avait les pieds sur terre et, sans blâmer le pécheur, dénonçait comme péché l’absurde quête de sens qui l’avait fourvoyé dans le désert de Judée à bord d’une Coccinelle équipée en tout et pour tout d’une carte routière à grande échelle et de deux bouteilles de Coca. Rien de plus navrant que le mépris du réel immédiat manifesté par les gens qui ne cessent de ratiociner sur le Réel ultime. L’illusion d’aller au fond des choses les détourne de leur surface ; ils ignorent la chair du monde, sa douceur et sa résistance. Ils passent à côté de la vie.

Oui, soupirait Dick, je suis passé à côté de la vie.

Transformé en champion du concret, il ne put s’empêcher d’en faire trop. À son chevalier du sens à la triste figure il ne se contenta pas d’opposer une jeune femme malheureuse et aimante : il fallut qu’il ajoute un schizophrène et l’érige pratiquement en exemple parce qu’il échouait au test des proverbes. Dans ce test qu’il avait subi, adolescent, on doit expliquer la signification de proverbes connus, par exemple : « Quand le chat n’est pas là, les souris dansent. » On attend d’une personne raisonnablement douée qu’elle parle de maître absent et d’employés qui en prennent à leur aise ; une moins douée, en revanche, ne transposera pas l’énoncé, mais se contentera de le paraphraser en reprenant ses termes concrets. Elle dira quelque chose comme : « Si vous avez des souris chez vous, votre chat les chasse et s’il s’en va, les souris sont contentes parce qu’elles ont la paix, alors elles dansent. » Emporté par son élan, Dick en vint à présenter cette inaptitude au raisonnement abstrait comme un appréciable antidote aux excès dont il se savait coupable.

À qui doute que de vagues phénomènes psychiques prouvent le retour de son fils d'entre les morts l'évêque impatienté oppose cet exemple :

« Vous regardez sous votre voiture et vous découvrez une flaque d'eau. Vous n'avez pas vu cette eau couler de votre moteur, c'est une chose que vous êtes obligé de supposer. Mais vous avez toutes les raisons de le supposer : vous êtes en droit de le faire. J'ai été avocat, et je peux vous dire ce qui a valeur de preuve...

— Est-ce que la voiture est garée sur votre place de parking réservée ? interrompt le schizophrène. Ou bien dans un parking public ?

— Je ne vous suis pas, dit l'évêque, après un silence déconcerté.

— Si c'est sur votre place de parking, là où vous êtes le seul à vous garer, alors ça vient sans doute de votre voiture. Mais ça ne coulerait pas du moteur : plutôt du radiateur, ou de la pompe à eau, ou encore de votre transmission. Si vous avez une boîte automatique, il y a un liquide spécial qui ressemble beaucoup à de l'eau. Avez-vous une boîte automatique ?

— Sur quoi ?

— Sur votre voiture.

— Je ne sais pas. Je parle d'une voiture hypothétique.

— Ah bon ? La première chose à faire, de toute façon, c'est savoir de quel liquide il s'agit. Vous devez vous coucher par terre et allonger le bras sous la voiture pour tremper un doigt dans la flaque. Maintenant, est-ce que c'est de l'huile, de l'essence, du Lockheed ou de l'eau ? Disons que c'est de l'eau. Ça peut s'expliquer : quand le moteur marche et que le radiateur chauffe, il y a parfois un trop-plein qui s'écoule par un orifice spécialement prévu pour ça. Au fait, quelle marque de voiture avez-vous ?

— Je crois que c'est une Buick, dit l'évêque, consterné.

— Non, précise doucement Angel : une Chrysler.

— Ah ? » dit l'évêque.

Ce qu'il faut, dans la vie, répétait Dick, c'est savoir réparer sa voiture. Pas n'importe quelle voiture, pas les voitures en général car rien n'existe en général. Il n'existe que des choses particulières, et celles qui se trouvent sur notre chemin devraient largement suffire à nous occuper. Tout le reste est dangereux. On commence par noter des répétitions saugrenues, imaginer des connexions rigolotes, et on se retrouve à croire qu'un dessein global régit tout, à vouloir le percer, bref on est devenu paranoïaque. Méfiez-vous, jeunes gens, il suffit de mettre un doigt dans l'engrenage. Et je sais de quoi je parle :



c'est mon histoire.

Sur le jeu de l'oie de ce livre cette position nous ramène à la case 16. Ironie et repli : hiver de l'âme. Don Quichotte rangé des voitures se convertit avant de mourir au monde selon Sancho. Et Cervantès avec lui, semble-t-il, puisqu'il termine son roman là-dessus et qu'une habitude mentale difficile à déraciner veut que le dernier chapitre nous livre la morale et le sens de l'histoire.

*Timothy Archer* étant le dernier livre de Dick, on peut considérer que l'avantage reste à Phil. Ainsi des gens comme Jeter, l'apôtre du *bullshit*, se plaisent-ils à voir dans ce « testament » un significatif « retour au réel », un consentement désenchanté mais paisible à l'absurde, complexe et merveilleuse idiotie du monde. Il n'y a pas de sens, pas d'au-delà, et c'est peut-être mieux, en tout cas c'est ainsi, cochon qui s'en dédit.

Mais Dick précisément était un cochon ; je veux dire un Rat. Il ne put s'empêcher de terminer son dernier livre par un chapitre suggérant la transmigration de l'évêque défunt dans le corps et l'esprit du jeune schizophrène, son contradicteur. Ni de terminer ce dernier chapitre en signalant que le schizophrène et la narratrice observent ces faits troublants en partageant un pétard bien tassé. Fatigué, il sentait la mort approcher et redoutait le moment où, la roulette cessant de tourner, la bille s'arrête sur un chiffre : pair ou impair, nécessairement. Il savait que ce moment viendrait mais, jusqu'à son dernier souffle, dans la mesure où cela dépendait de lui, s'acharna à ne pas conclure, à se contredire, à ne livrer que des vérités avant-dernières.

En septembre 1981, il eut une dernière vision. Le Sauveur était né à nouveau ; il grandissait à Ceylan, dans une famille très pauvre, sous le nom de Tagore. S'estimant élu pour lui préparer le terrain, il résuma son message dans un article dont il adressa copie à tous ses amis et connaissances, ainsi qu'à un obscur fanzine. Le message en question est un croisement inepte de ses habituelles obsessions religieuses avec les thèses de l'écologie profonde qui commençait à faire des ravages sur les campus californiens : l'écosphère est sacrée, qui blesse l'écosphère blesse Dieu, et Tagore, nouveau Christ, s'apprête à prendre sur lui tous les péchés des hommes contre l'écosphère...

Le ton des lettres à ses amis témoigne qu'il y croyait dur comme fer. Ça ne l'empêcha pas de faire paraître son article sous la signature de Horselover Fat, ni d'écrire pour le même fanzine une parodie d'article sur ses productions récentes, où l'on pouvait lire ceci, qu'il ne croyait sans doute pas

moins :

« Il semble que Dick essaie de congédier le mauvais karma acquis durant les années passées dans la rue avec des criminels, des agitateurs, l'écume de la Californie du Nord. Nous lui suggérons une meilleure façon de s'amender : arrête d'écrire, Phil, et de croire toutes les conneries qui te passent par la tête. Regarde la télé, roule-toi un joint si tu veux, tu n'en mourras pas, et laisse-toi vivre jusqu'à ce que ton esprit soit purgé à la fois des mauvais jours d'autrefois et de tes réactions aux mauvais jours d'autrefois. »

Ce qu'ayant écrit, il poussait un soupir de contentement et retournait à son Exégèse.

## L'indécidable

Le hasard ou la Providence lui épargnèrent le cadeau empoisonné de la parole sur son lit de mort. Il n'eut pas la possibilité de choisir ses derniers mots et de faire savoir au monde s'il le quittait dans la peau de Phil Dick ou dans celle de Horselover Fat.

Le 17 février 1982, il parla longuement de sa dernière lubie à un journaliste venu l'interroger : depuis qu'il l'avait vu à la télévision, il tenait une sorte de gourou *new age* appelé Benjamin Creme pour une des grandes lumières spirituelles de nos temps troublés. Intrigué par la ressemblance entre le message tagorien et les propos de Creme sur l'Ère du Verseau, il lui avait envoyé quelques-uns de ses livres, avec un mode d'emploi tiré de l'Exégèse, et attendait beaucoup de leur rencontre. Il expliqua cela au journaliste, puis, après l'avoir prié de couper le magnétophone, lui confia ses doutes concernant tout ce bazar. Le soir, il le rappela pour dire que les propos tenus *off the record* exprimaient peut-être mieux le fond de sa pensée que ceux dont la cassette gardait trace. Il était difficile de savoir si cela l'angoissait ou l'amusait. Ce fut sa dernière conversation.

Le surlendemain, inquiets de ne pas le voir et de frapper en vain à sa porte, ses voisins la firent enfoncer. On le trouva par terre, inanimé. Les médecins, à l'hôpital, pensèrent d'abord qu'il se remettrait de cette attaque, mais deux autres le frappèrent dans les jours qui suivirent. Il ne pouvait parler ni bouger ; seuls ses yeux trahissaient qu'il était conscient. Il reçut les sacrements de l'Église catholique sans qu'on puisse savoir s'il y aspirait ou non. Puis il tomba dans le coma. Pendant trois jours, son corps resta couché sur le lit, relié à la vie par une batterie de tubes et de perfusions. Un moniteur, à côté de lui, témoignait d'une activité encéphalique extrêmement réduite, mais non nulle. Ceux qui le veillèrent gardèrent longtemps les yeux fixés sur la ligne scintillante qui traversait et retraversait l'écran noir. À quelle forme

de pensée pouvaient bien correspondre cette trace dont l'amplitude ne cessait de se réduire, ces points de suspension qui refusaient de devenir point final ? Dans quels limbes dérivait ce qui restait de Phil ? Est-ce qu'au fond de ces limbes gisait une réponse et, si oui, y avait-il quelqu'un pour l'entendre ?

Je ne sais pas si son droit à un troisième souhait lui fut rappelé. Je ne sais pas si, durant son agonie, ou après, il a vu face à face ce qu'il avait entrevu, dans un miroir obscurément, et poursuivi au long de son séjour terrestre. Je ne sais pas si Dieu existe ou, pour être plus exact, j'estime que la question n'est pas du ressort d'un biographe.

Je sais que Doris passa trois nuits à son chevet, en prière.

D'après ce qu'il lui avait dit de son expérience spirituelle, elle pensait qu'il s'était fourvoyé, qu'en cherchant le Dieu vivant il n'avait trouvé que lui-même et l'angoisse de sa chair. Mais il l'avait cherché, désiré de toute son âme, et Doris voulait croire qu'avec un tel désir, si fort, on peut s'égarer mais non se perdre. Si Dieu n'avait pas pitié de Phil, que serait Sa miséricorde ? À quoi servirait donc la communion des saints ?

Elle pria pour son salut, certaine d'être exaucée, certaine qu'en fait nous sommes tous sauvés : le Christ est venu pour ça. Précisément parce qu'elle en était certaine, elle se promit de renouveler cette prière tous les jours que durerait encore sa vie.

(Au moment où j'écris, elle dure toujours, et la prière aussi.)

Puis l'encéphalogramme fut plat. Il le resta cinq jours. Cinq jours, une ligne droite fendit l'écran, jusqu'à ce qu'on débranche tout, le 2 mars.

Edgar Dick, très âgé, sortit de sa retraite pour chercher le corps de son fils et le convoier jusqu'à Fort Morgan, dans le Colorado, où sa place l'attendait depuis cinquante-trois ans. Il n'y eut que la date de sa mort à graver sur la pierre tombale. Quand on descendit Phil auprès de Jane et que le vieillard, jusqu'alors impassible, revit le minuscule cercueil du bébé, il éclata en sanglots.

## Note

Après la mort de Dick, ses héritiers confièrent le rôle d'exécuteur littéraire à Paul Williams. Une camionnette remplie de paperasses incluant l'Exégèse et les carbones de la correspondance fut déversée dans son garage, à Glen Ellen, qui devint un lieu mythique pour tous les dickiens du monde. De ce garage émane leur bulletin de liaison, la *Philip K. Dick Society Newsletter*, qui enregistre les progrès du culte depuis une décennie. Le film de Ridley Scott a contribué à le populariser, puis l'adaptation de la nouvelle *Total Recall*, avec Arnold Schwarzenegger. Il y a eu un opéra tiré de *Siva*, d'autres projets de films, des dizaines de livres sur Dick, de livres se référant à Dick, de livres dont Dick est le héros. Un peu partout ont lieu des manifestations qui tiennent à la fois du colloque universitaire et de la célébration de secte. Une attraction désormais rituelle de ces réunions est la performance d'un comédien anglais, John Joyce, qui *dit* le discours de Metz devant la communauté des fidèles. Il est difficile d'y assister sans penser au groupe de Joe Chip et ses amis, dont le monde, dans *Ubik*, est petit à petit investi par la présence d'outre-tombe de Glen Runciter. Les dickiens ne se lassent pas de relever les détails témoignant d'une insidieuse dickisation de l'univers ; il n'est pas exclu, pensent-ils, et je pense quelquefois comme eux, qu'en 1997 Dick fasse bel et bien la couverture de *Time Magazine* en qualité d'homme de l'année, ou de la fin du millénaire. Devant l'avalanche des rééditions et des articles dans des journaux sérieux, ils connaissent les sentiments mitigés des premiers chrétiens au moment de la reconnaissance de leur foi par l'Empire : triomphe, mais aussi regret des catacombes, de l'héroïsme et du secret. Les *happy few*, même enclins au prosélytisme, cessent d'être tout à fait *happy* en cessant d'être *few*. Déjà, l'heure de la reconnaissance *mainstream* a sonné. La biographie que vous venez de lire en est un symptôme.

C'est la quatrième depuis dix ans, et elle doit évidemment beaucoup à celles qui l'ont précédée : au premier chef, *Divine Invasions : The Life of Philip K. Dick*, de Lawrence Sutin, mais aussi *In Search of Philip K. Dick*, de Anne R. Dick, ouvrage malheureusement inédit que je remercie son auteur de m'avoir communiqué. J'ai lu beaucoup d'autres livres pour écrire celui-ci et ne puis reconnaître toutes mes dettes. En voici deux : mon information sur l'histoire du LSD aux États-Unis est empruntée à l'enquête de Jay Stevens *Storming Heaven : LSD and the American Dream* ; le jeu du Rat a été décrit, et à mon avis inventé, par Thomas M. Disch.

Ma source principale, cependant, a été l'œuvre de Dick, d'où provient tout ce qui n'est pas attesté par des témoins ou imaginé par moi.

Presque entièrement traduite en français, cette œuvre est actuellement éparpillée dans diverses collections de poche (« J'ai lu », « Presses-Pocket », « 10/18 », « Le Livre de poche », « Présence du futur »). Une intégrale des nouvelles est en cours de parution chez Denoël et une intégrale des romans de science-fiction aux Presses de la Cité.

Outre Anne Dick, je désire remercier Ray Nelson, Joan Simpson, Tim Powers, Jim Blaylock, Doris Sauter et Paul Williams, qui m'ont reçu aux États-Unis et m'ont parlé de Philip K. Dick ; Stéphane Martin, qui m'a fait lire *Ubik* voici bientôt vingt ans ; Gilles Tournier et Nicole Clerc, pour leur hospitalité ; Hélène Collon et Robert Louit, pour m'avoir ouvert avec générosité leurs archives et leur savoir ; François-Marie Samuelson et Elizabeth Gille, qui, respectivement agent et éditeur, ont soutenu de leur confiance ce projet hasardeux ; enfin, ceux qui ont bien voulu lire mon manuscrit et m'aider à

l'améliorer : Hélène et Louis Carrère d'Encausse, mes parents, Jacqueline-Frédéric Frié, Françoise et Patrice Boyer, Hervé Clerc. Et Anne, ma femme.